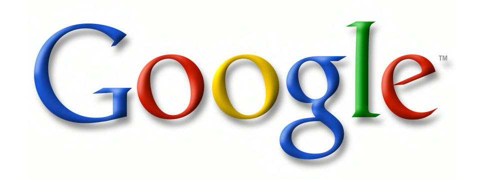
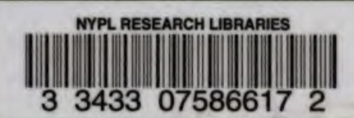
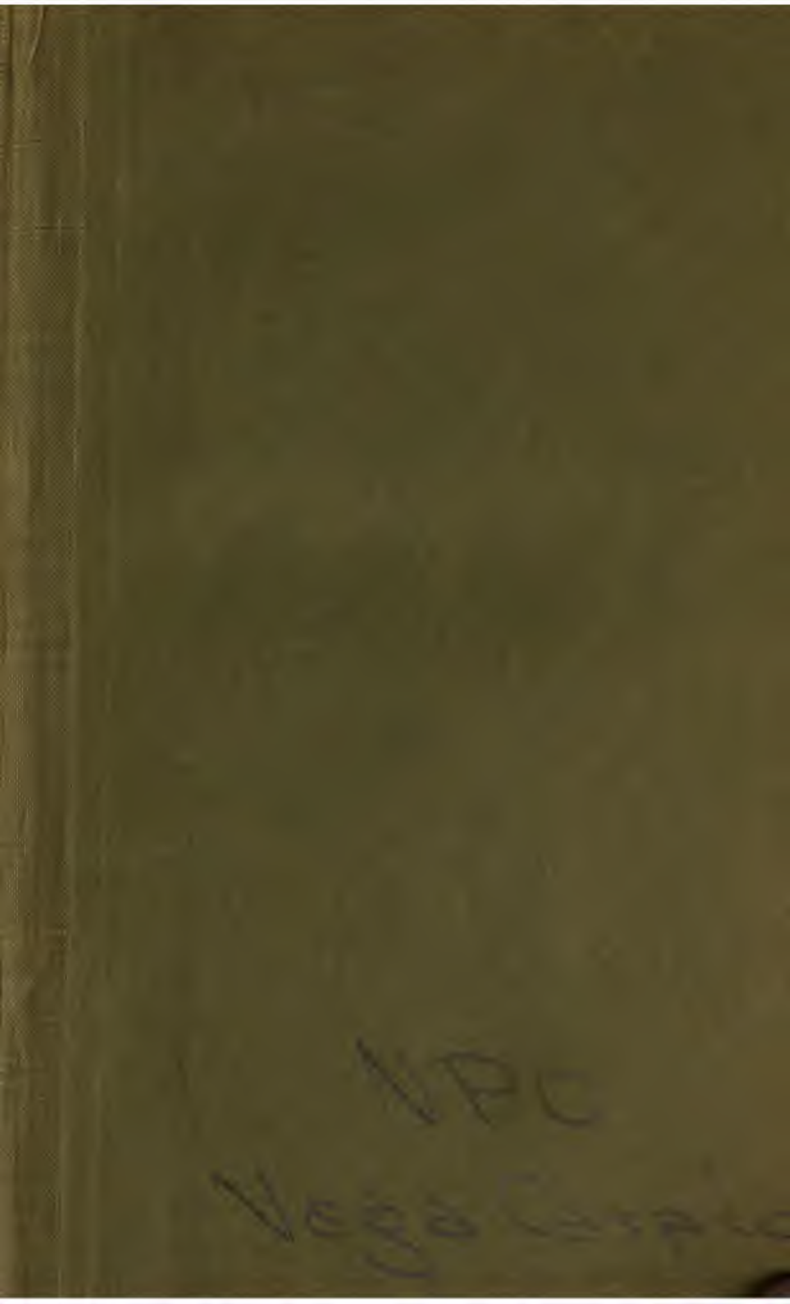



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586617 2


LENOX LIBRARY
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.


NPC
Vega

THÉATRE

DE

LOPE DE VEGA

Imprimerie de G. Gratiot, rue de la Monnaie, 11.

THÉATRE

DE

LOPE DE VEGA

Traduit en français

PAR M. DAMAS HINARD.

TOME SECOND.



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE DE LILLE

1850

L'HAMEÇON DE PHÉNICE.

(EL ANZUELO DE FENISA.)

NOTICE.

Le titre de cette pièce n'en indique qu'à demi le sujet; car, non content de mettre en scène une femme adroite qui prend à son hameçon un jeune homme novice encore, Lope montre comment ce jeune homme, formé par l'expérience, se fait restituer ce que l'hameçon lui a pris. C'est une sorte d'ironie assez semblable à celle qui a inspiré à M. Scribe plusieurs de ses plus jolies comédies.

La plupart des caractères sont fort bien tracés, notamment ceux de Phénice, de Lucindo et de Tristan. — Phénice, la courtisane tout à la fois avide et prodigue, rusée mais sans prévoyance, et se passionnant à la première vue pour une femme déguisée en homme, me semble d'une excellente observation. — Lucindo est bien le jeune négociant, disposé comme tous les jeunes gens de son âge aux folies d'amour, mais tenant à son argent, et qui ne voudrait pour rien au monde compromettre le crédit de sa maison.— Quant à Tristan, avec son sang-froid, sa prudence, sa pénétration, c'est le domestique qui a vieilli dans une maison de commerce, et à la sagesse duquel on devait confier un jeune homme qui fait son premier voyage. Ces caractères seuls, bien individualisés, prouveraient l'erreur et la légèreté des critiques qui ont dit que Lope ne mettait en scène que des caractères généraux [1].

On remarquera également dans cette pièce la manière dont le poëte a peint les Espagnols en Italie. Ces mœurs sont d'une vérité historique. Lope les avait observées pendant son séjour en Italie (1588-1590), et peut-être a-t-il lui-même joué un rôle dans quelqu'une de ces scènes qu'il décrit si bien.

Mais ce qu'il y a surtout d'admirable dans cette comédie, c'est l'esprit. Dans aucune de ses pièces, peut-être, Lope n'en a mis autant ni d'aussi bonne qualité. Quel naturel! quelle verve! quelle exquise finesse! quelle gaieté aimable et facile! Me sera-t-il permis de l'avouer: je préfère cet esprit-là aux épigrammes réfléchies de Beaumarchais; et si quelqu'un de mes lecteurs n'était pas disposé à partager ce sentiment, je lui dirais, lisez Lope lui-même.

Tous les critiques espagnols ont vanté avant nous l'*Hameçon de Phénice*. Dans son excellent livre intitulé *Études sur l'Espagne*, M. Louis Viardot recommande aussi cette pièce d'une façon toute particulière.

[1] Par exemple, Bouterweck.

L'HAMEÇON DE PHÊNICE.

PERSONNAGES.

CAMILO.
ALBANO.
PHÉNICE.
CÉLIA, suivante de Phénice.
LUCINDO.
TRISTAN, valet de Lucindo.
DEUX DOMESTIQUES.
DINARDA, dame.
BERNARDO.
FABIO.
LE CAPITAINE OSORIO.
CAMPUZANO, } amis du capitaine.
TREBIÑO, } amis du capitaine.
OROSCO, } amis du capitaine.
DON FÉLIX.
DONATO, valet de don Félix.
DEUX MILITAIRES.
UN ÉCUYER.

La scène se passe à Palerme.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La Douane de Palerme.

Entrent CAMILO et ALBANO

CAMILO.

Eh bien! achevez-moi ce sonnet castillan que vous aviez commencé de me réciter.

ALBANO.

En voici la fin :

Et je dis, tourmenté par mes soupçons jaloux,
En contemplant ses pieds empreints sur la poussière :
« O traces de ses pas, où donc me menez-vous? »

CAMILO.

Vous aviez raison de vous faire l'application de ce sonnet, Albano, puisque vous cherchez sur le sable de la mer les empreintes qu'y a laissées le pied de votre Phénice.

ALBANO.

Grâce à elles, je la suis dans sa fuite dédaigneuse, et je me console de ses mépris en baisant la trace de ses pas. Mais, hélas! je crains que bientôt la mer ne les efface en poussant ses eaux sur le rivage.

CAMILO.

Ce sont des lettres que votre belle vous écrit avec le pied.

ALBANO.

Oui, vraiment, et dans lesquelles je repasse l'histoire de ma ja-

lousie et d'un malheur sans égal, car le ciel n'a pas imaginé pour les humains un châtiment qui se puisse comparer aux ennuis que j'endure.

CAMILO.

Qu'un homme qui a voué ses affections à un grand et digne objet, en devienne jaloux, cela se conçoit et s'excuse; car celui qui aime craint, et la crainte conduit à la défiance de soi-même. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme s'attache à une femme célèbre par ses ruses, par ses galanteries, et qui met sa gloire à n'aimer pas. Non, je ne comprendrai jamais cela, quelque belle que soit d'ailleurs cette femme... Tant de trahisons ne sont pas faites, selon moi, pour exciter la jalousie; au contraire... quand la jalousie se glisse dans l'amour, elle ne doit s'adresser qu'à un rival, à un seul. Mais être jaloux d'une femme qui a une armée d'adorateurs plus nombreuse peut-être que celle avec laquelle Alexandre soumit la moitié du monde, qui a un galant à droite, un galant à gauche[1]; vingt hommes à pied, quarante à cheval : dix qui la possèdent, dix qui prétendent, et dix autres qui soupirent : — être jaloux d'une pareille femme, en vérité, c'est une honte. J'ajouterai même que parmi les animaux je ne trouve rien de semblable; car, parmi eux, c'est le mâle qui règne et qui domine : c'est le coq qui vit glorieux comme un sultan au milieu d'une centaine de poules composant son sérail; c'est le daim superbe qui, entouré de cinquante biches au pied léger, porte de l'une à l'autre ses faveurs. Croyez-moi donc, Albano, tenez bien votre cœur et votre bourse à l'abri des séductions de cette espèce de femme. Agir autrement, ce serait folie.

ALBANO.

Qu'il vous est facile de parler ainsi, Camilo !... Il paraît facile à celui qui est assis à son balcon de combattre le taureau, au lettré de dompter le Flamand et de vaincre le More, à l'ignorant de composer un livre, au soldat de construire un palais ou une église, à l'étudiant de conduire un vaisseau vers l'Orient, à un marchand de prêcher la religion, à un paysan grossier de parler à un roi ou à un duc; de même à celui qui n'est pas amoureux il paraît facile de renoncer à l'amour. Mais le véritable amour a bien la conscience que l'oubli lui est impossible..... L'amour, qui crée tout sur la terre et par qui tout se multiplie, l'amour est un accord, une harmonie céleste que le désir et la beauté établissent dans l'âme en l'emplissant d'une mélodie impérissable... Si j'aimais une statue, une peinture, un oiseau, un arbre, vous seriez en droit de m'accuser de folie, puisque j'aimerais une chose d'une nature différente de la mienne; mais si j'aime une femme, que pouvez-vous me reprocher?

[1] *Un galan dentro, y otro enfrente.*
un galant chez elle (ou dedans), et l'autre en face.

CAMILO.

Voilà bien une réponse digne de l'amour qui l'inspire.

ALBANO.

Mais, vous-même, comment entendez-vous l'amour, je vous prie? Pour moi, l'avouerai-je? Platon m'a toujours fait pitié avec ses aphorismes et ses préceptes. Je voudrais observer un peu de près ses partisans, qui parlent sans cesse de l'amour idéal ou platonique. Ils disent que c'est la pensée qui aime, qu'il faut seulement aimer l'âme, que l'amour est un chaste feu qui purifie les sentiments : voilà ce qu'ils disent, et cela n'empêche pas qu'ils ne célèbrent en secret leur minuit à l'espagnole[1]. Il n'y a point d'homme parfait; mais les uns s'abandonnent à leurs penchants sans raison et sans règle, et les autres suivent les leurs avec esprit. Si l'amour est un plaisir, celui que j'éprouve est légitime. Permis à vous de chercher des conquêtes difficiles; mais laissez-moi n'en souhaiter que d'agréables.

CAMILO.

C'est sur les nobles vertus et sur les belles qualités que l'amour se fonde, Albano, et non pas sur le libertinage. Or, il n'y a pas dans toute la Sicile, et, à plus forte raison, dans tout Palerme, où nous sommes, une femme au-dessous de celle-là. Interrogez ceux qui se promènent sur le port, informez-vous d'elle dans la ville ou dans la campagne, et l'on vous racontera ses artifices plus nombreux que les grains de sable de la mer.

ALBANO.

Cette même liberté de vie qui vous choque en elle est précisément ce qui m'a charmé et subjugué. Qu'un autre aime une femme qui lui sera dévouée à lui seul, et chez qui tout l'or du Pérou ne pourra pas même inspirer une pensée infidèle ; quant à moi, il me faut dans l'amour des ruses, des caprices et des trahisons.

CAMILO.

En ce cas, suivez votre penchant. Si l'amour est tel que vous le comprenez, aimez, aimez Phénice.

ALBANO.

Aussi je l'aime, et je ne puis aimer qu'elle.

Entrent PHÉNICE et CÉLIA, couvertes de leurs mantes.

CÉLIA.

Je suis encore étonnée et confuse de votre venue ici. Je ne l'aurais pas cru de vous, Phénice.

PHÉNICE.

Il paraît, Célia, que tu oublies volontiers la condition de ta maîtresse.

CÉLIA.

Comme vous n'êtes pas marchand, je ne sais ce que vous avez à

[1] *Hazen su media noche à la Española.*
Media noche, c'est le repas de minuit

venir voir à la Douane; car bien que vous meniez une vie libre, vous avez encore néanmoins des ménagements à garder.

PHÉNICE.

Tu devrais de là conclure que je ne me suis pas hasardée jusqu'ici sans motif.

CÉLIA.

Quel est ce motif? Serait-ce l'amour?

PHÉNICE.

Moi, de l'amour? Où aurais-je pris de l'amour, et si subitement, moi qui demeurerais indifférente alors même que je me verrais adorée par Narcisse? Depuis la première fois que j'aimai et que je fus délaissée lâchement, j'ai appris moi-même à ne plus aimer, et je me venge sur le reste des hommes de celui qui s'est joué de moi. Une femme peut se laisser aller à l'amour quand elle a un caprice; mais il faut aussi qu'elle sache écarter les hommages, qu'elle sache haïr dès qu'arrivent la lassitude et le dégoût. Que les hommes parlent sur mon compte comme ils voudront; ne t'effarouche pas de mon mépris pour eux, dis-toi bien qu'un désabusement suffit à la prudence, et ne prononce jamais devant moi ce mot amour. Ce n'est pas que je ne reçoive avec plaisir les cadeaux de nos seigneurs; mais il m'a paru qu'il ne convenait pas qu'une femme assujettît son indépendance à des hommes, et je me suis mise à tromper tous ceux qu'abuse ma beauté.

CAMILO, *à Albano.*

Elle est accompagnée de la seule Célia.

ALBANO.

Quoi! elle n'a que Célia avec elle?

CAMILO.

Pas davantage.

ALBANO.

Quelle singulière créature! La bizarre fantaisie qui lui a pris de venir ainsi à la Douane!

CAMILO.

Ce sont les habitudes de son métier peu honnête.

ALBANO.

Je devine ce qui l'amène. Le port de Palerme attire une foule d'étrangers et de marchands, et elle aura découvert quelque bon coup.

CAMILO.

C'est une véritable Circé... — Mais elle vous a vu, je vous en avertis.

ALBANO.

En ce cas, le mieux est de lui parler. (*Albano et Camilo s'approchent de Phénice.* Où donc allez-vous comme cela?

PHÉNICE.

Je venais voir la mer. C'est là un de mes grands plaisirs

ALBANO.

Oui, l'aspect de la mer doit vous plaire, car tout ce qui est insensible à l'amour vous plaît; et vous devez aimer cette lutte continuelle des ondes, leur fureur et leur courroux. Mais non, vous cherchez ici autre chose, et je pourrais vous dire ce que vous cherchez sur ce rivage : c'est quelque riche étranger, ou quelque riche marchand fameux, ou quelque marin célèbre, récemment arrivé d'un lointain pays avec une bonne cargaison; et vous vous proposez de lui jeter votre hameçon pour tirer de lui son argent. N'est-ce pas là, dites-moi, ce que vous cherchez sur le port de cette mer?

PHÉNICE.

Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que ce n'est pas vous que je cherche.

ALBANO.

Moi, au contraire, c'est pour vous que je viens

PHÉNICE.

Que me voulez-vous?

ALBANO.

Seulement vous voir, pour adoucir par là les chagrins d'une vie que vous avez condamnée à la mort.

PHÉNICE.

Je serais donc votre homicide?

ALBANO.

Certainement, puisque je vous connais

PHÉNICE.

Si vous ignorez, Albano, l'état ou le métier auquel le ciel m'a réduite, écoutez-moi, je vous prie, un moment, afin que vous cessiez de vous obstiner contre le dédain que je vous montre. Je suis née sous une étoile qui m'oblige à poursuivre les poissons de cette mer agitée, comme d'autres poursuivent les oiseaux de l'air. Sans doute vous aurez vu souvent quelque grand seigneur, chasseur décidé, courant par monts et par vaux, tantôt avec des oiseaux de proie, tantôt avec des chiens, sans craindre ni la chaleur ni la froidure. Eh bien! il en est de même de moi. Seulement, je me suis appliquée à la pêche, et je lance mes filets dans la mer, qui est l'étoile sous laquelle je suis née. Les yeux et la langue sont l'appât de l'hameçon de cet amour. Si cet amour vient à bien mordre, s'il est novice et sans expérience, je soulève aussitôt la ligne, et l'ayant en mon pouvoir, je le comble de mes faveurs durant trois mois, six mois, et même un an. Mais s'il a déjà de l'usage et que je le juge inutile, je le rejette dans la mer sans regret, ne voulant pas qu'un amour qui ne me serait d'aucun profit se suspende à mon hameçon. Si je voyais la beauté la plus rare, la plus accomplie, que la nature ait donnée jamais à un mortel; si je voyais ce qu'il y a de plus noble, de plus gracieux, de plus charmant; si je voyais pleurer, gémir pour moi, et que l'on m'immortalisât à l'égal de Béatrix

et de Laure [1]; si je voyais un malheureux jeune homme escalader mon balcon au péril de ses jours, ou traverser un détroit à la nage comme Léandre, ou se percer le sein de son épée comme Pyrame, — et que Phénice ne trouvât pas là son intérêt, tout cela ne serait pour elle qu'un sujet de moquerie et de risée.

CAMILO, *à Albano.*

L'avez-vous entendue?

ALBANO.

Que trop.—Écoutez, Phénice.

PHÉNICE.

Parlez.

ALBANO.

S'il y avait un homme qui fût éperdument épris de vous et qui vous fît des présents, auriez-vous de l'amour pour lui?

PHÉNICE.

Alors — oui.

ALBANO.

Que vous faudrait-il pour vous prouver cet amour?

PHÉNICE.

Vous êtes bien borné et bien maladroit. Voulez-vous que je m'explique mieux ?

ALBANO.

Oui, de grâce.

PHÉNICE.

Écoutez-moi donc. — Celui qui a un jardin, que fait-il ? Il cultive, il arrose assidûment l'arbre qu'il y a planté, afin d'en cueillir plus tard les fruits savoureux.... Si vous ne comprenez pas cet apologue, en voici un autre. Celui qui a un beau cheval, que fait-il? Il le tient soigneusement dans une bonne écurie, il veille à ce que rien ne lui manque; il assiste à ses repas ; il est présent quand on le ferre ; il est attentif à ce que le mors ou le frein ne lui blessent pas la bouche ; il le fait friser, orner, couvrir de bandelettes ; il le caparaçonne de la façon la plus galante ; il paye des domestiques vigilants qui le servent :—et tout cela pour le monter de temps à autre... M'avez-vous comprise à cette heure?

ALBANO.

Il me semble en effet que je vous comprends.

PHÉNICE.

Eh bien ! qu'attendez-vous, puisque vous connaissez mon désir ?

Entrent LUCINDO et TRISTAN.

LUCINDO, *à Tristan.*

As-tu payé les inspecteurs ?

[1] Allusion à la maîtresse de Dante et à celle de Pétrarque

TRISTAN.

Ils sont contents. Maintenant il ne reste plus rien dans le navire. J'en ai sorti tous nos effets.

LUCINDO.

O Sicile !

TRISTAN.

Que signifie ce trouble ?

LUCINDO.

Ah ! Tristan, qu'il est difficile de traverser cette mer orageuse !

TRISTAN.

Diriez-vous cela, par hasard, à cause des femmes qui se promènent sur la plage ?

LUCINDO.

Mon Dieu ! non; je pensais à ma patrie... Autrement tu me connais bien mal, si tu crains que je ne lance le vaisseau de ma jeunesse au milieu de cette mer de plaisirs, quoiqu'en apparence elle promette le calme; car il n'y a aucune sûreté avec la femme la plus parfaite, je ne dis pas la plus parfaite en vertu, mais en beauté. Peste soit des femmes !

TRISTAN.

Que dites-vous là ?

LUCINDO.

Malédiction sur l'amour ?

TRISTAN.

Quant à moi, je le bénis, et je prie ce dieu irritable de ne vous châtier pas de ces blasphèmes.

LUCINDO.

Pourquoi aussi m'as-tu parlé de femmes ? Mon père ne m'a-t-il pas envoyé ici de Valence avec ses marchandises pour les vendre ? Plusieurs de mes proches ne m'ont-ils pas confié dans le même but une quantité considérable d'objets de leur commerce ? Et ne dois-je pas retourner là-bas avec une cargaison de blé achetée avec le prix de ce que j'aurai vendu ? Ne me parle donc pas des femmes, car les négociants n'ont pas de plus grands ennemis qu'elles. Les abus de confiance, les billets non soldés, les faillites frauduleuses, les pratiques qui ne payent pas, les débiteurs qui meurent, les tempêtes de la mer, toutes ces choses fatales sont moins à redouter pour un marchand que les caresses d'une femme. Une belle femme qui accueille un marchand entre ses bras le dépouille plus complétement que le plus avide pirate.

TRISTAN.

Plaise au ciel que vous persévériez dans ces sages pensées !

ALBANO, *à Phénice.*

Enfin, pour revenir à ce que vous disiez, il faut que je vous fasse des présents.

PHÉNICE.

Oui, parce que les présents sont les arcs-boutants de l'amour, et que si l'on oublie les arcs-boutants d'un édifice, il ne peut pas s'élever ou il tombe.

ALBANO.

Je me conduirai selon votre goût... J'irai vous voir à la nuit.

PHÉNICE.

Vous serez le bienvenu si vous m'apportez des présents. Sinon...

ALBANO, *à Camilo.*

Elle me ferait perdre patience.

CAMILO.

Je conçois votre ennui. Laissez-moi donc là cette femme intéressée.

ALBANO.

Il m'est impossible, je meurs pour elle.

CAMILO.

Comment! sa cupidité ne vous refroidit pas?

ALBANO.

Hélas! non. Elle ne m'excite que davantage, et ne m'inspire qu'un plus vif désir de la vaincre.

Albano et Camilo sortent.

PHÉNICE, *à Célia, en lui montrant Lucindo.*

Cet homme me semble bien.

CÉLIA.

Avancez donc vers lui et lui parlez.

PHÉNICE.

Les autres sont-ils partis?

CÉLIA.

Je ne les aperçois plus.

PHÉNICE.

J'ai idée que cet homme serait un bon poisson avec lequel nous trouverions notre profit.

CÉLIA.

Abordez-le, et demandez-lui son nom.

PHÉNICE, *en approchant de Lucindo.*

Sur ma vie, je n'ai jamais vu un homme aussi parfait. (*A Lucindo.*) Dieu vous garde, gentilhomme.

LUCINDO.

Et à vous, madame, qu'il vous donne un riche mari, si vous pouvez disposer encore de votre personne; et si vous avez un époux, j'envie son bonheur, tout en souhaitant que vous soyez heureuse avec lui. — Que désirez-vous de moi?

PHÉNICE.

Depuis quand, seigneur cavalier, êtes-vous arrivé ici?

LUCINDO.

J'ai aperçu ce matin la terre et l'aurore en même temps; mais je n'ai vu le soleil qu'en ce moment où je vous vois.

PHÉNICE.

C'est une licence poétique que vous prenez là, de faire ainsi de moi votre soleil.

LUCINDO.

Votre présence seule me l'a inspirée.

PHÉNICE.

De quel pays êtes-vous ?

LUCINDO.

Je suis Espagnol, madame.

PHÉNICE.

De quel endroit ?

LUCINDO.

De Valence.

PHÉNICE.

Si vous eussiez été de Tolède, je vous aurais adressé quelques questions.

LUCINDO.

Je ne pourrais vous répondre que sur Valence.

TRISTAN, *à Célia.*

Me sera-t-il permis également de vous parler à vous?

CÉLIA.

Oui, pourvu que ce soit d'une manière courtoise.

TRISTAN.

Va pour la courtoisie. Et je commence par vous demander quelle est votre maîtresse ?

CÉLIA.

Une dame.

TRISTAN.

Une dame?

CÉLIA.

Oui

TRISTAN.

Et de quelle espèce?

CÉLIA.

Voilà une question un peu impertinente.

TRISTAN.

Qu'y a-t-il, s'il vous plaît, d'impertinent à cette question?

CÉLIA.

Que diriez-vous, vous-même, si je vous demandais quelle espèce d'homme vous êtes ?

TRISTAN.

Je vous dirais que je suis un homme de l'espèce ordinaire, composé des quatre éléments, ayant des facultés supérieures, un corps

et une âme, et que je diffère essentiellement des femmes par la barbe et par le courage. Voilà pour moi. Quant aux femmes, il en est aussi de plusieurs espèces. Il y a d'abord la femme en général. Puis la femme se divise en demoiselles et en dames. Il y a des demoiselles qu'on appelle ainsi parce qu'elles ne sont pas mariées. Il y a de véritables demoiselles. Il y a même d'autres demoiselles. De même il y a des dames de plusieurs espèces; et c'est pour cela que je vous demande à quelle espèce appartient votre maîtresse.

CÉLIA.

Elle est une dame belle, spirituelle, et pardessus le marché, remplie d'honneur.

TRISTAN.

Et que cherche-t-elle par ici?

CÉLIA.

Des nouvelles d'un sien frère qu'elle a perdu.

TRISTAN.

Vous ne songez donc pas que vous vous exposez?

CÉLIA.

Nullement.

TRISTAN.

Si fait.

CÉLIA.

A quel péril? Est-ce que nous ne sommes pas en sûreté sur la terre?

TRISTAN.

Oui, vous le croyez; mais la mer peut franchir d'un moment à l'autre les limites que la nature et l'art lui ont imposées, s'élancer vers vous deux en rugissant, et vous emporter comme des merluches fugitives.

CÉLIA.

Vilain drôle!

TRISTAN.

Moi, vilain?

CÉLIA.

Taisez-vous! Il vous sied bien de faire l'Espagnol avec moi!

PHÉNICE, *à Lucindo.*

Je vous proteste, mon bien, que je me rends.

LUCINDO.

Cette assurance m'enivre de joie et d'orgueil.

PHÉNICE.

Quel est votre nom?

LUCINDO.

Lucindo.

PHÉNICE.

Il me plaît infiniment [1].

[1] Mot à mot : « Il n'est pas extraordinaire que vous m'enflammiez, puisque vous avez un nom formé de lumière. » Parce que *Lucindo* vient de *lux*, lumière, flambeau.

LUCINDO.

Ah! madame! je voudrais que vous connussiez à quel point j'ai peu de confiance.

PHÉNICE.

Quoi! vous êtes Espagnol et vous n'avez pas de confiance en vous!

LUCINDO.

Un étranger comme moi ne doit-il pas être constamment en défiance de lui-même?

PHÉNICE.

Je ne sais; mais plût à Dieu que je ne me fusse pas approchée aujourd'hui de la mer, où je cours risque du naufrage!

LUCINDO.

Est-ce que, par hasard, j'aurais eu la gloire insigne de vous agréer?

PHÉNICE.

J'ignore comment je pourrais vous louer à mon gré sans soulever les ondes qui m'écoutent. — Mais que dis-je!... Je me suis mal exprimée!... En vérité je suis folle!... Éloignez-vous, homme, éloignez-vous!... Jésus! Jésus! vous m'avez jeté un charme.

LUCINDO.

Qui! moi, madame! Quoi! déjà!

PHÉNICE.

Adieu. Partez, laissez-moi... — Mais non, attendez. Où allez-vous?

LUCINDO.

Je vais à mon hôtellerie.

PHÉNICE.

Si ce n'était à cause de ma famille, noble et généreux Espagnol, je vous aurais donné l'hospitalité dans ma maison, à vous qui vous êtes emparé déjà de mon âme; mais il vous sera facile de venir me voir, en disant que vous m'apportez des nouvelles de mon frère.

LUCINDO.

Vous pensez que cela suffira?

PHÉNICE.

Suivez-moi.

LUCINDO.

Donnez-moi votre main, que je la baise.

PHÉNICE.

Attendez. J'ai à parler à Célia, afin qu'elle soit bien avertie.

LUCINDO.

Moi, pendant ce temps, je dirai aussi deux mots à mon valet.

PHÉNICE.

Célia!

CÉLIA.

Madame?

PHÉNICE.

J'ai enfin trouvé ce que je cherchais. Il y a bien des années qu'il n'est pas venu en Sicile un étranger, soit cavalier, soit marchand, chez lequel mes stratagèmes aient eu à pêcher un argent si joli. Il amène un navire chargé de drap, de bas et de satin.

CÉLIA.

Vous a-t-il dit où il demeure?

PHÉNICE.

Je connais son logis.

CÉLIA.

Voilà, du moins, une soirée bien employée!... Mais quelle sorte d'homme est-ce? Est-ce un homme d'esprit timide, ou un sot présomptueux? Vous a-t-il paru généreux?

PHÉNICE.

Je lui ai dit trois ou quatre douceurs, et il est tombé là-dedans comme une mouche dans le miel. Pauvre garçon!

CÉLIA.

Quelles sont vos intentions à son égard?

PHÉNICE.

De l'écorcher tout vif. — Allons, recouvre-toi de ta mante et marchons. Il nous suit.

Phénice et Célia sortent.

TRISTAN, *à Lucindo.*

Voilà votre aventure?

LUCINDO.

Oui.

TRISTAN.

Quelle femme est-ce?

LUCINDO.

Je ne sais pas trop.

TRISTAN.

Elle se sera moquée de vous.

LUCINDO.

Pour cela non, puisqu'elle ne m'a rien pris ni demandé.

TRISTAN.

Eh quoi! ne pensez-vous pas que les doux regards et les tendres paroles sont de véritables lettres de change? Et pour que mon sentiment ne vous étonne pas, je vous prierai de remarquer que toutes les fois qu'un homme s'entretient avec une femme de ce genre, ses yeux semblent dire : « A vous tous qui êtes ici témoins, faisons savoir que nous nous obligeons à payer ce qu'on nous vend au prix que l'on voudra, en renonçant au bénéfice des lois qui garantissent l'honnête homme. » Mais il est vrai que je ne sais pas trop si l'on pourrait invoquer celles de Toro; car partout où il y a des terres à labourer, il y a des bœufs. Seulement, tant que l'on

est encore à traiter, la loi qui a rapport *à l'argent non compté* conserve sa force [1].

LUCINDO.

Ici, Tristan, personne n'use de force envers moi, personne ne me contraint, personne ne m'a mis le poignard sur la gorge. Si je lui ai promis de la suivre, c'est seulement parce que sa beauté m'a ravi. Du reste, il peut bien se faire qu'elle soit une dame principale ou une demoiselle illustre.

TRISTAN.

Pour demoiselle illustre, j'ose vous garantir que non; car elle doit avoir perdu son lustre [2].

LUCINDO.

Eh bien! admettons que ce soit une dame principale : que risqué-je à la servir?

TRISTAN.

Une dame principale près de la mer, seule avec une suivante!

LUCINDO.

Pourquoi pas? elle aura pu sortir pour voir, pour prendre l'air.

TRISTAN.

Laissez donc! elle sera sortie pour pêcher, vous dis-je, ou pour grappiller, ou pour glaner.

LUCINDO.

Et que chercherait-elle avec moi?

TRISTAN.

Je l'ignore, mais je crains tout de sa mine rusée.

LUCINDO.

Crains-tu qu'elle me prenne mon argent?

TRISTAN.

Peut-être bien; je n'en serais pas étonné.

LUCINDO.

Je n'en ai pas. Je n'en aurai que quand j'aurai vendu ce que j'apporte en Sicile, et je n'ai pas encore vendu.

TRISTAN.

Voilà un raisonnement victorieux! Et si vous le lui donnez après?

LUCINDO.

Je ne la verrai pas, — après.

TRISTAN.

Eh bien! marchons. Mais j'ai peur que vous ne laissiez entre ses mains l'argent que vous avez sur vous.

[1] La fin de ce couplet prêterait à de longs commentaires. Nous n'abuserons pas. — La collection des lois de Toro est célèbre en Espagne; mais ici évidemment le poëte ne rappelle ces lois que pour placer en regard les mots *toro* (taureau) et *bueyes* (des bœufs), lesquels prêtent en espagnol à toutes sortes de plaisanteries d'un goût plus ou moins délicat.—Quant à l'article de la loi relative à l'argent non compté, Tristan veut dire que tant qu'on n'a pas donné son argent le marché n'est pas conclu, et que, par conséquent, son maître peut se retirer. — Enfin je soupçonne qu'il y a quelque plaisanterie mystérieuse cachée sous le mot *fuerça*, force, violence.

[2] Nous avons reproduit exactement un jeu de mots qui se trouve dans l'original.

LUCINDO.

Pour te rassurer, voilà ma bourse.

TRISTAN.

Bon! mais ne vous avisez pas non plus de lui donner votre chaîne.

LUCINDO.

Ce ne serait pas la peine d'y avoir fait mettre des garnitures neuves.

TRISTAN.

Otez-vous-la, je vous en conjure sur ma vie.

LUCINDO.

Prends-la donc, et garde-la bien.

TRISTAN.

Ne vous fâchez pas non plus si je vous demande ces deux bagues.

LUCINDO.

Tiens donc. Les voilà encore.

TRISTAN.

C'est que, voyez-vous, ce sont des pierres précieuses. Et quand on dit que les amants jettent des pierres par les rues, on veut dire des pierres de cette espèce; car il y a des femmes qui sont des hydres qui vous avalent ces pierres-là fort gentiment.

LUCINDO.

On a coutume de dire cela quand on parle d'amants inconsidérés, de niais ou de fous.

TRISTAN.

On donne encore à cela un autre sens : c'est qu'un homme qui rend des soins à des créatures de bas étage, jette des diamants dans la rue.

LUCINDO.

Pour moi, je vais sans diamants, sans argent et sans chaîne.

TRISTAN.

Ne vous en plaignez pas; car si elle est une mer dangereuse, vous avez eu raison de vous dépouiller sur le rivage avant de vous y confier. Marchons.

Lucindo et Tristan sortent.

SCÈNE II.

Un autre côté du port.

Entrent DINARDA, BERNARDO et FABIO. Dinarda est vêtue en homme et porte un habit de voyage. Bernardo et Fabio sont vêtus en pages.

DINARDA.

On dirait que la mer rejette des jeunes garçons sur ses rives.

BERNARDO.

Puisque la terre nous recueille, je veux baiser la terre.

FABIO.

La terre est une mère bienfaisante, et elle nourrit ses enfants comme une mère.

DINARDA.

Quelle affreuse tempête !

BERNARDO.

Vous, encore, un dauphin vous aurait secouru au besoin. Oui, si un dauphin sauva jadis de la fureur des ondes un musicien célèbre à cause de son chant, un autre vous aurait sauvé à votre tour à cause de votre rare beauté.

DINARDA.

Laissons cela. — Voyons, qu'allons-nous devenir tous les trois, maintenant que nous voici en Sicile sans argent et sans maîtres ?

BERNARDO.

Il nous faut servir.

DINARDA.

Servir ?

BERNARDO.

Oui, servir.

DINARDA.

Eh bien, je me ferai soldat, et je recevrai la solde du roi [1].

FABIO.

Moi je ne me ferai pas soldat, parce que le métier ne me plaît guère [2]. Mais si un capitaine d'infanterie veut me prendre avec lui, je porterai volontiers sa lance.

BERNARDO.

Il faut donc que je serve aussi?

FABIO.

Tout être créé en est réduit là.

BERNARDO.

Quoi ! sans exception ?

FABIO.

Oui.

BERNARDO.

Comment ?

FABIO.

Le roi lui-même sert en faisant son métier de roi, en établissant des lois et en rendant la justice. Le seigneur sert comme gentilhomme ou majordome ou valet de chambre, ou en remplissant bon gré mal gré quelque autre office. Le service du prélat consiste à veiller diligemment sur son église ; celui du gouverneur à bien administrer la province ; celui de l'auditeur à bien écouter les plai-

[1] Dinarda joue sur la ressemblance des deux mots *soldado* et *sueldo*.

[2] Autre jeu de mots sur *soldar* et *quebrado*. Littéralement : « Je ne veux pas me faire souder, parce que je n'ai jamais été brisé.»

deurs. L'alguazil arrête, l'alcade châtie, le procureur conduit un procès, l'avocat accuse ou défend, le médecin a son malade. Le vilain sert son seigneur, l'officier son chef supérieur, la femme mariée son mari, la fille son père; et le père de son côté sert sa fille, puisqu'il est obligé de la loger et de la nourrir. Tout le monde sert ici-bas. Diogène seul vécut indépendant sans servir personne; mais aussi, dit-on, il passa sa vie enfermé dans un tonneau.

BERNARDO.

Il est vrai, on est toujours obligé de servir quelqu'un. Cependant je voudrais, Fabio, qu'aucun de nous trois ne fût obligé de servir chez les étrangers. Nous sommes tous les trois Espagnols; et quand les Espagnols sortent de leur pays, que ce soit en temps de paix ou en temps de guerre, ils tranchent tous du seigneur et du prince. Ainsi faisons; et puisque nous arrivons d'Espagne, tâchons au moins de paraître ce que nous avons été, ce que nous sommes.

DINARDA.

Il a raison.

FABIO.

Cent fois raison. Eh bien! écoutez. Tirons tous les trois au sort à qui de nous sera le maître; et celui que le sort favorisera sera servi par les deux autres. Voulez-vous?

BERNARDO

Je veux bien.

DINARDA.

C'est juste.

FABIO.

Nous mettrons le *Don* devant son nom de baptême, nous l'appellerons cavalier, nous le traiterons avec tous les égards imaginables. Avec cela, bien qu'il ne soit pas trop bien en argent, il obtiendra créance. Il lèvera des soldats, il accompagnera le vice-roi, et recevra de sa majesté des faveurs qui lui permettront bientôt d'épouser quelque dame principale de Sicile, et de tenir un rang digne d'un Espagnol. Que vous en semble?

DINARDA.

Que vous parlez en vrai Tolédan.

BERNARDO.

Cela ne vaut-il pas mieux que de nous chercher un maître avare?

DINARDA.

Certainement, cela vaut mieux mille fois; car il n'est rien de pis que de servir un fripon d'imbécile qui ne tire qu'un plat de trois marmites [1].

. . . . . . *Es servir*
A un vellaco mentecato
Que a tres olas tire un plato.

olas (ondes, flots) nous avons substitué le mot *ollas* (marmites).

FABIO.

Fort bien! mais n'oubliez pas qu'en entrant à l'hôtellerie, il faudra que nous dînions tous trois ensemble; car il n'y a pas de seigneur là où l'on ferme la porte au nez des pages.

DINARDA.

C'est bien dit.

BERNARDO.

Eh bien! tirons au sort. Voici trois réaux.

FABIO.

Sont-ils d'Espagne?

BERNARDO.

Oui.

DINARDA.

A quoi bon l'observation?

FABIO.

Vous allez voir. Mettez-les dans un chapeau. L'un est un réal de Castille, l'autre de Valence, et le troisième de Navarre. Celui de nous qui tirera le réal castillan, celui-là sera le roi.

BERNARDO.

Je commence. (*Il tire un réal*). J'ai mis la main sur celui de Valence.

DINARDA.

Vous avez perdu.

FABIO.

Perdu.

BERNARDO.

J'en étais sûr. A l'un de vous.

FABIO.

A moi. (*Il tire du chapeau un réal*). J'ai perdu aussi! C'est le réal de Navarre.

DINARDA.

Alors celui qui reste est pour moi; et comme c'est le réal de Castille, me voilà votre maître.

FABIO.

Vous avez gagné le prix.

BERNARDO.

Soyez notre seigneur, à la bonne heure.

FABIO.

Je ne me plains pas du sort; je n'aurais pas eu plus de plaisir si c'eût été moi qu'il eût favorisé.

BERNARDO.

Ni moi non plus. Soyez notre maître à tous les deux durant de longues et heureuses années.

DINARDA.

Et vive Dieu! ce sera pour vous servir.

FABIO.

Que vous êtes aimable!

BERNARDO.

Aussi aimable que beau!

DINARDA.

Ah! ne me flattez pas.

FABIO.

Maintenant trouvons-lui un nom.

BERNARDO.

C'est un point nécessaire.

FABIO.

Je propose don Juan.

DINARDA.

Don Juan — de quoi? le nom de famille?

FABIO.

Choisissez-le à votre goût.

DINARDA.

Je veux bien. Je ne serai pas le premier qui aurai choisi mon nom.

BERNARDO.

Pour moi! j'aime beaucoup celui de Gusman.

DINARDA.

Le prenne désormais qui voudra! Il est devenu trop commun.

FABIO.

Va pour Mendoce alors! qu'en dites-vous?

DINARDA.

Encore pis! Il n'y a pas à l'heure qu'il est, en Espagne, un moricaud porteur d'eau qui ne se soit Emmendocé [1].

BERNARDO.

Attendez un peu. Préférez-vous Sandoval? ou Roxas? ou Manrique? Cuñiga? Enriquez? Cardenas? Lara?

DINARDA.

Assez; vous défilez tout le calendrier... Je choisis le nom de Lara : je m'appelle don Juan de Lara.

FABIO.

A merveille!

BERNARDO.

Vous avez l'air d'un gentilhomme.

DINARDA.

Vous marcherez derrière moi l'un et l'autre.

FABIO.

Partout où vous irez.

BERNARDO.

Avec plaisir.

[1] Nous avons fabriqué ce mot pour reproduire le verbe emmendozar fabriqué par notre auteur.

DINARDA.

C'est une ruse espagnole. — Holà, pages!

FABIO.

Seigneur?

DINARDA.

Holà!

BERNARDO.

Seigneur?

DINARDA.

Allons, pages, venez par ici.

Dinarda, Bernardo et Fabio sortent.

SCÈNE III.

La maison de Phénice. Un salon.

Entrent PHÉNICE, CÉLIA, LUCINDO et TRISTAN.

PHÉNICE, *à Lucindo.*

Au nom de ma vie, asseyez-vous.

LUCINDO.

C'est que, mon bien, il est tard.

PHÉNICE.

Ce que je vous demande par amour, vous me l'accorderez par courtoisie.

LUCINDO.

Je suis si charmé de voir ce salon orné avec tant de goût et de grâce, que je ne songe pas à m'asseoir.

PHÉNICE.

Faites-moi un plaisir : emportez à votre hôtellerie tout ce qui vous conviendra.

LUCINDO.

Je me garderai bien d'abuser d'une telle offre; mais j'admire vos tableaux. — Oh! la belle Cléopâtre!

PHÉNICE.

Elle est devenue célèbre pour s'être tuée par amour. Hélas! je ferais pour vous ce qu'elle fit pour Antoine.

LUCINDO.

Oh! l'adorable Narcisse!

PHÉNICE.

O Dieu! n'allez pas comme lui vous éprendre de vous-même en vous mirant dans cette glace. Non, vous ne serez pas si cruel. Nous périrons plutôt ensemble.

LUCINDO.

Épargnez-moi, de grâce. — Cette peinture ne représente-t-elle pas Adonis?

PHÉNICE.

Oui, et c'est ainsi que je me figure que vous êtes lorsque vous revenez de la chasse.

LUCINDO.

Non pas! je ne suis, moi, que le sanglier; mais vous, vous êtes la belle Vénus, et les roses naîtraient également sous vos pas.

PHÉNICE.

Quel esprit agréable vous avez!

LUCINDO.

Voici, si je ne me trompe, la fameuse Hélène.

PHÉNICE.

Elle aurait dédaigné Pâris en vous voyant.

LUCINDO.

Non pas! mais Pâris vous aurait donné la pomme.

PHÉNICE.

Quelle aimable repartie!

LUCINDO.

Tout ce mobilier est d'une élégance parfaite.

PHÉNICE.

Il n'est pas trop mal, en effet. — Mais quoi! j'oubliais de vous offrir des rafraîchissements.

LUCINDO.

Ne parlons pas de cela.

PHÉNICE, *appelant.*

Célia!

CÉLIA.

Madame?

PHÉNICE, *à voix basse.*

Quel niais!

CÉLIA, *de même.*

Pas si niais.

PHÉNICE, *de même.*

Que penses-tu de lui?

CÉLIA, *de même.*

Qu'il a au contraire beaucoup d'esprit.

PHÉNICE, *de même.*

A quoi le juges-tu ainsi?

CÉLIA, *de même.*

Parce qu'il n'a pas apporté sa chaîne en venant.

PHÉNICE, *de même.*

Je ne l'avais pas encore remarqué... As-tu jamais vu pareille méfiance? Venir sans chaîne!

CÉLIA, *de même.*

Prenez garde, vous ne gagnerez rien avec lui.

PHÉNICE, *de même.*

Pourquoi cela?

CÉLIA, *de même.*

Parce qu'il est sur la défensive.

PHÉNICE, *de même*.

Nous verrons. C'est une lâcheté, Célia, que de s'attaquer à un pauvre jeune homme naïf et crédule. Je préfère lutter de ruse avec un fin matois... Ah! celui-ci a mis sa chaîne de côté!

CÉLIA, *de même*.

Et si vous la pêchez, ce ne sera pas sans peine.

PHÉNICE, *de même*.

Nous verrons, te dis-je. Il n'est pas facile, je l'avoue, de tromper un luron si cauteleux; mais j'emploierai les grands moyens, et il tombera dans mes piéges.

LUCINDO, *bas, à Tristan*.

Que crains-tu?

TRISTAN, *bas, à Lucindo*.

Mille tours de son métier. Tenez-vous bien!

LUCINDO, *de même*.

Tu es fou, puisque tu gardes mon argent, mes bagues et ma chaîne.

PHÉNICE, *à demi-voix*.

O Circé! inspire-moi.

CÉLIA, *de même*.

Vous voulez donc absolument essayer un appât?

PHÉNICE, *de même*.

Je risquerai du moins un premier hameçon. (*Haut.*) Que l'on apporte la collation. (*A Lucindo.*) Asseyez-vous là, mes amours, près de moi.

Célia sort.

LUCINDO, *à part*.

Il y a peut-être sous toutes ces prévenances et sous toutes ces flatteries quelque artifice caché. Mais que puis-je perdre à m'asseoir?

Il prend un fauteuil.

TRISTAN, *bas, à Lucindo*.

Comment! vous vous asseyez!

LUCINDO, *bas, à Tristan*.

Tais-toi, imbécile.

Il s'assied.

PHÉNICE.

Parlez-moi donc un peu, ma chère vie. Un mot de votre bouche fera ma joie ou ma douleur.

LUCINDO.

Que vous dirai-je?

PHÉNICE.

Que ce soit vrai ou non, dites-moi : Je vous aime.

LUCINDO.

Certes oui, — je vous aime.

PHÉNICE.

Certes oui! oh! que c'est charmant! Oh! comme il se voit bien à ce *Certes oui* que vous êtes Espagnol[1]!

LUCINDO.

Je vous l'avais déclaré.

PHÉNICE.

Le *Certes oui* n'est pas la seule chose qui confirme votre aveu. Votre visage et votre taille attestent mieux encore la sincérité de vos paroles... Je vous assure que depuis mille ans il n'a pas passé un *Certes oui* plus délicieux en Italie.

LUCINDO.

C'est la première fois que je voyage en pays étranger.

PHÉNICE.

Vous avez bien l'air d'être de Valence.

LUCINDO.

Nous sommes fort tendres là-bas.

PHÉNICE.

Sur ma conscience, je ne l'aurais pas cru à votre *Certes oui*... Quoi! je vous loue, je vous caresse; je mets à votre disposition ce que contient cet appartement; puis, je me jette moi-même à votre tête comme une folle insensée; et vous, à la fin de tout cela, vous répondez un *Certes oui* plein de gravité. Non, par la vie de ma mère, non, généreux et noble Espagnol, je n'ai pas le bonheur de vous plaire, ou vous aurez laissé là-bas une autre femme plus heureuse, qui vous a plu davantage, et dont le souvenir vous poursuit. Eh bien, écoutez. Par vos yeux, par les miens, par ceux de l'Amour aveugle, parlez-moi de cette belle que j'envie. Ses yeux, à elle, sont-ils noirs, ou gris, ou bleus? De quelle couleur sont ses cheveux? Est-elle grande ou petite? Quel est son caractère? son esprit? — Ah! n'est-il pas vrai? tout à l'heure vous vous êtes transporté en idée à Valence; vous vous promeniez dans sa rue et vous pensiez à elle? Ne me le cachez pas, mon bien : qu'y a-t-il de nouveau à Valence?

TRISTAN, *à part.*

O la friponne infernale!

LUCINDO.

Ce qu'il y a de plus nouveau à Valence, mon amie, c'est que je vous adore. J'ai eu là-bas une inclination que votre vue a bannie de mon cœur. J'étais aimé d'une femme qui avait les cheveux très-noirs, et qui cependant était assez blanche, laquelle je devais épouser. Nous nous sommes envoyé l'un à l'autre, plusieurs mois du-

[1] *Por cierto* est en effet une locution dont les Espagnols se servent fréquemment. Mais les acteurs de la pièce parlant espagnol, une critique méticuleuse pourrait s'étonner de ce que Phénice remarque, dans la bouche de Lucindo, cette locution plutôt que toute autre.

rant, des billets doux pleins de galanteries portugaises[1]. Je la vis un jour dans un jardin, et de près elle me parut peu jolie ; je causai avec elle, et je la trouvai ennuyeuse ; je lui touchai la main, et elle me sembla froide. C'est pourquoi, lorsque j'ai dû partir, je l'ai quittée sans regret ; et à présent, hors mes parents et mes amis, rien ne m'occupe à Valence.

PHÉNICE.

Hélas ! hélas ! cet homme qui m'a inspiré une passion si subite, il en aime une autre !... Ah ! quelle horrible trahison !

LUCINDO.

Écoutez-moi !

PHÉNICE.

Vous m'avez tuée.

LUCINDO.

Vous pleurez ?

PHÉNICE.

Ah ! grand Dieu !

LUCINDO.

Otez votre mouchoir.

TRISTAN, *à part.*

Diable ! quelle rusée !

PHÉNICE.

Vous avez, j'en suis certaine, apporté ici des gages de sa tendresse.

LUCINDO.

Ne m'affligez pas, ne me tourmentez pas, mon cher bien. Songez que votre chagrin me désole.

PHÉNICE.

Où sont ces gages, dites-moi, perfide ?

TRISTAN, *à part.*

Voilà une feinte bien habile !

LUCINDO.

Ne pleurez pas, je vous prie.

PHÉNICE.

Je ne pleure pas sans motif. La chaîne que vous aviez sur vous cette après-dînée était un de ces gages, et c'est pour cela que vous ne la portez pas en ma présence.

TRISTAN, *à part.*

Voyons comme il s'en tirera.

LUCINDO.

Quoi ! c'est la chaîne qui excite vos soupçons ?

TRISTAN, *à part.*

Peste soit de la chaîne !

LUCINDO.

Écoutez, ma vie, et calmez-vous !

[1] Les Portugais sont renommés en Espagne pour la vivacité de leurs passions.

PHÉNICE.

Qu'avez-vous à me dire?

LUCINDO.

Comme je manquais d'argent, j'ai envoyé Tristan pour la vendre.

TRISTAN, *à part.*

Pas si mal! (*Haut.*) En effet, je l'ai portée dans la maison d'un certain cavalier.

PHÉNICE.

Et quel prix vous en a-t-il donné?

TRISTAN.

Il était sorti, et je l'ai laissée chez lui pour qu'il la voie.

PHÉNICE, *à part.*

Ce coquin-là me pénètre ; mais je les repêcherai plus tard. (*A Lucindo.*) Qu'il ne soit plus question de cela, mon amour. (*Appelant.*) Célia!

CÉLIA, *du dehors.*

Madame?

PHÉNICE.

Arrivez donc.

Entrent CÉLIA, deux Domestiques et un Écuyer.

L'Ecuyer a la serviette sur l'épaule ; il porte sur un plateau un bocal de confitures, une tasse, une soucoupe, etc., etc.

PHÉNICE.

Allons, ma chère vie, mangez un peu, de grâce. — Va, Célia, et apporte-moi ici mon pupître. (*Célia sort.*) Mangez donc quelques friandises, ô maître de mon âme! mangez, puisque vous êtes le seigneur de ce logis.

TRISTAN, *à part.*

Que ces domestiques sont bien tenus!

LUCINDO, *appelant.*

Tristan?

TRISTAN.

Seigneur?

LUCINDO, *bas, à Tristan.*

Tu t'abuses grandement à ne pas croire que cette dame soit une personne principale.

TRISTAN, *de même.*

Jusqu'ici j'ai eu assez mauvaise opinion d'elle, j'en conviens; mais je reconnais que j'ai eu tort, et je vous demande pardon de mes pensées.

PHÉNICE, *à Lucindo.*

Est-ce que vous ne buvez bas?

LUCINDO, *aux domestiques.*

Que l'on me donne à boire.

TRISTAN, *bas, à Lucindo.*

Ç'a été déjà assez imprudent à vous de manger.

LUCINDO, *bas, à Tristan.*

Tais-toi. Je n'en ai fait que le semblant; j'ai gardé chaque morceau dans ma serviette.

TRISTAN, *de même.*

A la bonne heure!

LUCINDO, *de même.*

Sois tranquille.

TRISTAN, *de même.*

Et vous allez boire?

LUCINDO, *de même.*

Oui.

TRISTAN, *de même.*

Ne buvez pas, au nom du ciel!

LUCINDO, *de même.*

Que peut-il y avoir dans du vin?

TRISTAN, *de même.*

Je crains tout.

PHÉNICE, *à part.*

Il n'a pas mangé! A-t-on vu des précautions aussi impertinentes? Il faut que cet homme soit un démon.

LUCINDO, *aux domestiques.*

Je ne bois que de l'eau.

PHÉNICE.

Servez de l'eau à monseigneur. (*A part.*) Il soupçonne quelque ruse, je ne le tromperai que mieux.

CÉLIA rentre apportant un pupitre.

CÉLIA.

Voici le pupitre, madame.

PHÉNICE.

Apportez-le-moi vite.

CÉLIA.

Avez-vous la clef?

PHÉNICE.

Je l'ai dans ma manche.

LUCINDO.

Qu'avez-vous là-dedans?

PHÉNICE.

Il est bien dépourvu ces jours-ci; il est plein ordinairement de bagatelles, de riens. —Voici des gants; acceptez ces quatre paires.

LUCINDO.

Ils sont parfumés d'ambre?

PHÉNICE.

Oui; ne les refusez pas, je me fâcherais.

LUCINDO.

Mille millions de grâces.

PHÉNICE.

Vous devez avoir besoin de pastilles, car les hôtelleries ne sont pas très-propres. Une religieuse de ma connaissance m'en a envoyé hier six douzaines dans cette boite. Prenez-les.

LUCINDO.

Comment pourrai-je vous payer jamais cela? (*Bas, à Tristan.*) Nous sommes perdus, Tristan.

TRISTAN, *bas, à Lucindo.*

Cette femme vous a mis dans un étrange embarras.

PHÉNICE.

Que puis-je donc vous donner encore? Je cherche... Ah! j'y ai ordinairement des bas de Naples.

LUCINDO.

Ils sont très-renommés.

PHÉNICE.

Tristan?

TRISTAN.

Madame?

PHÉNICE.

En voici deux paires.

TRISTAN.

Que Dieu vous garde!

PHÉNICE.

Il y en a aussi pour vous. Tenez, prenez.

LUCINDO, *bas, à Tristan.*

Qu'est ceci, Tristan?

TRISTAN, *bas, à Lucindo.*

Ce sont, ma foi, les richesses des Indes renfermées dans un pupître d'amour.

LUCINDO, *de même.*

Je suis tout troublé, tout ébahi de ses faveurs.

PHÉNICE, *à Lucindo.*

Prenez cette bourse.

LUCINDO.

Je vous baise les mains.—Mais...

PHÉNICE.

Quoi donc?

LUCINDO.

Il m'a paru, au poids, qu'elle contient de l'argent, et le son qu'elle rend le dit mieux encore.

PHÉNICE.

Vous y trouverez cent écus. Puisque vous n'êtes pas en fonds, s'il vous faut davantage, demandez-le-moi. Quand vous aurez de l'argent de reste, vous me rendrez cette petite somme, si vous voulez.

LUCINDO.

En vérité, vous êtes aussi grande que la fille d'Alexandre.

L'ÉCUYER.

Je suis bien sûr qu'elle rattrapera cela.

PREMIER DOMESTIQUE.

Quel est ce poisson-là?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Je l'ignore.

L'ÉCUYER.

C'est un marchand de Valence.

PREMIER DOMESTIQUE.

Il a la main, il gagne.

L'ÉCUYER.

Mais il perdra par le pied.

CÉLIA.

Puisque Phénice lui avance de l'argent, c'est qu'elle aura pris hypothèque.

LUCINDO.

Il est tard, madame, et il faut aussi que je m'occupe de mes affaires.

PHÉNICE.

Que le ciel vous accompagne, mon ami, et qu'il vous empêche d'oublier que vous avez emporté mon âme!

LUCINDO.

Alors même que votre beauté ne serait pas sans cesse présente à mon esprit, les obligations que vous m'avez imposées vous rappelleront à jamais à mon souvenir... Comment pourrais-je les reconnaître? le pourrais-je quand même mon vaisseau serait de l'or le plus pur?... Plût à Dieu que le toit en eût été embelli par le pinceau des premiers maîtres de l'Europe, que ses agrès fussent des perles d'Orient, ses voiles du plus riche brocart, ses antennes du corail, et ses mâts des émeraudes, des rubis et des diamants! je serais heureux de vous l'offrir, et je mettrais mon cœur au milieu du fougon[1], afin qu'il brûlât devant vous éternellement.

PHÉNICE.

Que Dieu vous conserve pour moi mille années! (*Aux domestiques.*) Holà! accompagnez tous ce seigneur.

LUCINDO, *bas, à Tristan.*

Comprends-tu quelque chose à tout ceci?

TRISTAN, *bas, à Lucindo.*

C'est l'amour le plus parfait, ou la ruse la plus diabolique.

LUCINDO, *de même.*

A en juger par les effets, c'est de l'amour.

TRISTAN, *de même.*

Attendons avant de prononcer. Je vous dirai cela plus tard; la fin nous l'apprendra.

Lucindo, Tristan, l'Écuyer et les deux Domestiques sortent.

[1] On appelle *fougon* (en espagnol *fogon*) la cuisine d'un vaisseau.

CÉLIA.

Vous avez joué là un jeu hardi.

PHÉNICE.

C'est un profit assuré.

CÉLIA.

Peut-être.

PHÉNICE.

Je n'en doute pas. Et quel plaisir vaut celui de tromper ainsi un homme?

Entrent le capitaine OSORIO, DINARDA vêtue en cavalier, et BERNARDO et FABIO habillés en pages.

LE CAPITAINE.

Puis-je entrer?

PHÉNICE.

Certainement.

LE CAPITAINE.

J'amène un hôte souper chez vous.

DINARDA.

Que votre grâce, madame, me tienne pour son serviteur.

PHÉNICE, *à Dinarda.*

Soyez le bienvenu, seigneur. (*Bas, au capitaine.*) Est-il d'Espagne?

LE CAPITAINE.

Il en arrive à l'instant.

PHÉNICE.

Est-il cavalier?

LE CAPITAINE.

Cela se voit de reste.

PHÉNICE.

Et son nom?

LE CAPITAINE.

Don Juan de Lara.

PHÉNICE.

Quel joli homme!

LE CAPITAINE.

Charmant.

DINARDA, *à Phénice.*

J'ai quitté l'Espagne, il y a un mois, et je suis arrivé en Sicile dans le jour le plus fortuné de ma vie, puisque je contemple votre beauté.

PHÉNICE.

Je vous remercie du compliment. Dans quel but venez-vous?

DINARDA.

Je viens servir le roi, n'ayant que la faible pension que me font un père et une mère avares, jusqu'à ce qu'ils daignent mourir.

PHÉNICE.

Que Dieu les appelle à lui au plus tôt!

DINARDA.

Eh bien, pages?

FABIO.

Seigneur?

DINARDA.

Répondez donc.

FABIO et BERNARDO.

Amen!

PHÉNICE, *à part.*

Quel gentil garçon!

DINARDA.

Je me suis approché d'un attroupement composé de militaires, et j'ai trouvé là le seigneur capitaine, qui est de mon pays et mon parent par alliance; il m'a offert la moitié de son logement, et, pour comble de faveur, m'a amené chez vous.

PHÉNICE.

Je lui en suis obligée. Pour vous, d'ailleurs, vous n'aviez pas besoin de lui auprès de moi. Je ne sache pas de meilleure lettre de recommandation qu'une figure comme la vôtre.

LE CAPITAINE.

Quand soupons-nous, Célia?

CÉLIA.

Tout est prêt.

BERNARDO, *bas.*

Fabio?

FABIO, *de même.*

Quoi donc?

BERNARDO, *de même.*

Vois, la drôlesse ne paraît pas haïr les Espagnols.

FABIO, *de même.*

Ils se parlent à l'oreille.

BERNARDO, *de même.*

Il faut qu'elle soit à moi.

FABIO, *de même.*

Ou à moi; j'ai pensé à elle en entrant.

BERNARDO, *de même.*

Ce n'est pas la peine de nous quereller si tôt.

LE CAPITAINE.

Quoi donc, Phénice, vous excitez déjà ma jalousie?

PHÉNICE.

Ce n'est que de la politesse que je témoigne à votre ami.

LE CAPITAINE.

Soit! Je ne me plaindrai jamais que vous traitiez bien le seigneur don Juan.

PHÉNICE, *bas, à Célia.*

Écoute, Célia.

CÉLIA, *bas, à Phénice.*

Plait-il ?

PHÉNICE, *de même.*

Qu'en dis-tu ?

CÉLIA, *de même.*

Adorable.

PHÉNICE, *de même.*

Il vaudrait mieux pour moi que je ne l'eusse pas vu. Il se dit de Séville : la grâce des Sévillans est vantée ; mais il n'est pas un de ses compatriotes qui l'égale. Regarde-le ; quelle bonne mine ! quelle taille élégante ! et la jambe ! et le pied !

CÉLIA.

Vous avez bon goût.

LE CAPITAINE, *à Dinarda.*

Allons, don Juan, venez souper.

DINARDA.

Pages !

FABIO.

Seigneur ?

DINARDA, *bas.*

Cela va bien.

FABIO, *de même.*

Piquez.

BERNARDO, *de même.*

Piquez ferme.

DINARDA, *de même.*

Elle a été piquée, quoique je n'eusse pas d'épingle.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans l'hôtellerie de Lucindo.

Entrent LUCINDO et TRISTAN.

LUCINDO.

Ne nous tourmentons pas de cela, Tristan. Que nous importent les gens qui entrent chez elle ou qui en sortent ? Ce sont sans doute ses parents.

TRISTAN.

Pour moi, que ce capitaine espagnol soit ce qu'il voudra, je sais bien que depuis plus d'un mois qu'elle vous comble de présents sans rien recevoir de vous, vous devez être rassuré contre ses ruses,

mais non pas contre l'inconstance de son amour. Celui qui ne donne rien est mal venu à se plaindre ou même à se montrer jaloux; ce n'est qu'en donnant que l'on obtient des droits sur une femme; et alors l'ingratitude qu'elle témoignerait serait une horrible trahison, un véritable adultère... Mais il faut aussi considérer que vous vous êtes attaché à elle peu à peu, que vous l'aimez, et que vous ne prendriez pas aisément votre parti si elle venait à vous traiter avec indifférence. Je suis bien convaincu, au contraire, que si vous soupçonniez qu'elle s'éloigne de vous par intérêt, vous vous obstineriez à la conserver, et que vous seriez capable de lui donner en un jour ce que vous ne lui avez pas donné en un mois.

LUCINDO.

Mon avis est, Tristan, que jamais Phénice ne me laissera pour un autre. Elle n'aime pas, elle, par intérêt.

TRISTAN.

Prenez garde! l'amour qui s'opiniâtre est un hérétique qui foulerait aux pieds les vérités les plus saintes, et celui qui se fie à une femme risque beaucoup.

LUCINDO.

Ai-je eu tort? Est-ce ma faute? La beauté n'est-elle pas une sorte d'autorité légitime à laquelle il faut que tous les hommes ici-bas se soumettent? Les sept sages de la Grèce n'ont pas été à l'abri des séductions de la femme en qui ils ont trouvé de l'esprit, de l'attrait et du désintéressement. Diogène et Timon lui-même, qui était si farouche et si sauvage, se sont rendus, par reconnaissance et par amour, à l'affection qu'on leur témoignait. Moi, j'ai résisté assez longtemps, et si mon cœur a cédé à la fin, c'est que j'ai vu la sincérité de Phénice.

TRISTAN.

Vous commencez à me persuader.

LUCINDO.

Elle a dissipé mes soupçons.

TRISTAN.

Je me suis trompé, j'en conviens.

LUCINDO.

Je n'avais qu'à me retirer dans le principe.

TRISTAN.

Vous étiez près du feu, et il vous a communiqué sa chaleur.

LUCINDO.

Pense bien à cela mûrement, et tu avoueras qu'à moins d'inconstance, un homme ne peut pas se détacher d'une femme qui ne demande rien. Pour moi, je permets volontiers à toutes les femmes qui me feront des cadeaux sans en exiger, de me tromper tant qu'il leur plaira; et je ne reproche pas à celle-ci de recevoir

du monde chez elle, puisque je ne lui ai pas seulement donné la valeur d'une épingle. Mais toi, qu'en dis-tu?

TRISTAN.

Je crains votre amour.

LUCINDO.

Eh quoi! Tristan, pouvais-je m'en défendre? D'abord elle est si belle! ensuite, songe un peu aux admirables qualités de son âme. La beauté seule est un charme invincible chez les femmes, et qu'elles soient spirituelles ou sottes, elles réduisent par là le seigneur et le vilain. Il est vrai que quand elles n'ont pour elles que la beauté, la passion qu'elles inspirent n'est pas durable, parce qu'on n'en jouit pleinement que dans la nouveauté; mais quand aux charmes extérieurs se joignent les charmes secrets, je veux parler de l'âme, alors c'est un amour éternel qu'elles inspirent. L'âme de Phénice est précisément ce qui m'a subjugué; et récompenser un pareil dévouement par la défiance et le soupçon, ne serait de ma part qu'une lâche bassesse. Oui, je l'aime, parce que je ne saurais douter de la vérité de son amour. Non, je ne suis point jaloux, parce qu'elle a fait preuve avec moi du désintéressement le plus rare. Aussi, que ce capitaine espagnol aille la voir à son gré, je n'en ai pas le moindre souci; il n'y a pas de mal entre eux, il n'y a que des conversations innocentes. Et puis, maintenant que j'ai vendu, je m'en retournerai libre et joyeux quand il me plaira; je m'en retournerai à Valence, où je tâcherai de l'oublier, et où je raconterai ce roman à mes amis et aux dames de ma connaissance.

TRISTAN.

Vous avez bien raison d'appeler cette aventure un roman.

LUCINDO.

On frappe, je crois.

TRISTAN.

Oui, seigneur.

LUCINDO.

J'entends quelqu'un.

Entrent CÉLIA et l'Écuyer; celui-ci porte un panier recouvert d'une étoffe de soie.

CÉLIA.

Vous êtes bien surpris de ma visite, n'est-ce pas?

LUCINDO.

Jamais, Célia, je ne le serai des bontés de ta maîtresse.

CÉLIA.

Vous nous ôtez le sommeil là-bas, et ici vous nous oubliez. Est-ce que vous ne faites que de vous lever?

LUCINDO.

Nous autres marchands, nous ne restons pas si longtemps au lit, et surtout quand nous avons des inquiétudes.

CÉLIA.

Comment pouvez-vous en avoir, puisque vous êtes adoré?

LUCINDO.

Je crains de perdre une si précieuse tendresse.

CÉLIA.

Taisez-vous, ingrat! — J'aurais bien voulu vous trouver couché à cause d'un certain présent que je vous apporte; mais ce vieil imbécile qui n'entend et ne voit goutte s'est levé à midi, croyant se lever à cinq heures du matin.

L'ÉCUYER.

Vous rejetez toujours sur moi la faute de votre négligence.

LUCINDO.

Que m'apportes-tu donc, ma chère Célia?

CÉLIA.

Je vous apporte six chemises de la plus fine toile de Hollande. (*Elle prend le panier des mains de l'écuyer et en sort des chemises.*) Tenez, voyez comme c'est beau, cela! et, de plus, c'est l'ouvrage de l'aiguille la plus habile et de la main la plus délicate.

LUCINDO.

Il est facile de le voir à la blancheur du linge.

CÉLIA.

Voici un cœur en guise de chiffre.

LUCINDO.

Quel est ce cœur?

CÉLIA.

C'est celui de la personne qui vous a donné le sien. Vous l'avez percé de plus de pointes qu'il n'y a de points dans son travail... Elle m'avait ordonné de vous en essayer une, et de vous dire que son plus vif regret était de ne pouvoir vous servir de chambrière. Elle m'a recommandé, en outre, de vous embrasser de sa part.

LUCINDO.

Avec plaisir, Célia. (*Il l'embrasse.*) Quant à ton adorable maîtresse, dis-lui bien que je ne tarderai pas d'aller déposer mille baisers sur ses pieds plus blancs que l'aurore. — Va, Tristan, va chercher cette pièce de taffetas de couleur amarante, afin que Célia la porte à ma beauté céleste. L'éclat de son teint n'en ressortira que mieux.

TRISTAN.

Je vous obéis.

CÉLIA.

Non, Tristan, arrêtez. Si je m'avisais d'emporter d'ici la moindre chose, on me tuerait.

LUCINDO.

Quelle bizarrerie! cela n'est pas bien à Phénice. Ceux qui aiment ont du plaisir à donner. Pourquoi ne me permettrait-elle pas de lui offrir un faible gage d'amour?

CÉLIA.

Que voulez-vous? c'est son idée. Vous pourrez plus tard l'en gronder à votre aise, quand vous serez tête à tête avec elle.

LUCINDO.

Puisqu'elle est de cette humeur, tu accepteras, toi, du moins, quelques écus.

CÉLIA.

Grand merci! il m'est défendu de rien recevoir de vous.

LUCINDO.

Personne ne le saura.

L'ÉCUYER.

Les murs voient et entendent, et ils le diraient.

LUCINDO.

Quelle femme, Tristan!

TRISTAN.

Je veux peindre un tableau dans l'air, je veux construire un palais sur la pointe d'une aiguille, je veux élever une montagne avec les atomes qui se jouent aux rayons du soleil, puisque j'ai trouvé une femme qui n'aime pas l'argent. J'aurais cru, à toute force, qu'un avocat, un médecin, un procureur, un alguazil, un barbier, un chirurgien, avaient refusé de l'argent; mais ce qui m'étonne, ce qui me passe, ce qui m'épouvante, c'est de voir des écus refusés par une respectable duègne et par un vénérable écuyer.

LUCINDO.

C'est Phénice qui a ainsi formé ses gens. — Dis-lui, Célia, que j'irai la voir dans la soirée, et que je la prie de m'attendre avec la moitié de l'empressement avec lequel j'irai chez elle.

CÉLIA.

Je cours lui annoncer cette heureuse nouvelle.

LUCINDO.

Que le ciel te garde, Célia! — Mais pourquoi me regardes-tu de la sorte?

CÉLIA.

Ma maîtresse m'a recommandé de bien observer votre visage pour voir si vous aviez été sage cette nuit.

LUCINDO.

Quoi! elle serait jalouse?

CÉLIA.

Vous avez une mauvaise réputation.

LUCINDO.

Non, mais elle m'aime.

CÉLIA.

Beaucoup trop, hélas! mais vous lui pardonnerez bien quelques soupçons. Elle souffre tant, la pauvre!

LUCINDO.

Je sais tout ce que je lui dois. Adieu.

CÉLIA.

Adieu.

Célia et l'Écuyer sortent.

LUCINDO.

Eh bien, Tristan?

TRISTAN.

Ma foi! vous êtes né coiffé[1].

LUCINDO.

En effet, je suis un heureux mortel.

Lucindo et Tristan sortent.

SCÈNE II.

Le Port.

Entrent ALBANO et CAMILO.

CAMILO.

D'où vient que vous faites tant de signes de croix?

ALBANO.

Il y a bien de quoi, certes, après avoir vu sa tournure andalouse.

CAMILO.

Vous pensez donc que c'est une femme?

ALBANO.

Si ce n'est pas une femme, moi je suis un fou.

CAMILO.

Ce n'est pas beaucoup dire.

ALBANO.

Si fait! car à présent je n'ai plus rien à perdre que l'esprit.

CAMILO.

Vous ne voyez donc pas que c'est une véritable extravagance de soutenir qu'un jeune homme est une femme?

ALBANO.

J'ai des raisons pour cela... — Personne ne peut vaincre sa destinée.. Dans la plus belle de toutes les villes que le soleil éclaire en Europe, à Séville, dans la rue qu'on appelle *la rue des bains de la reine Morisque*, c'est là que Dinarda naquit. Un seul mot suffira pour vous faire juger de sa beauté : c'est que la première fois que je la vis, l'idée me vint qu'elle seule aurait pu inspirer au fameux peintre Zeuxis un portrait digne d'Hélène. Je lui rendis des soins : je me promenai, je rôdai autour de sa maison, je lui envoyai des messages par l'entremise de quelques vieilles complaisantes; et ce ne fut qu'après plus d'un an d'assiduités continuelles que j'obtins qu'elle daignât m'écrire. Voilà d'ailleurs tout ce que j'ai eu jamais d'elle; en laisser entendre davantage, ce serait outrager sa vertu et la vérité. Ainsi tout cet amour consista en lettres purement

[1] Litteralement : « Vous êtes né par les pieds. »

et simplement. Je tirais à vue sur elle; elle acceptait mes billets, mais n'en payait aucun. — Ma mauvaise étoile ne tarda pas à détruire mon bonheur... Le duc de Medina-Sidonia a près de sa maison, à Séville, un jeu de paume. Comme ce jeu de paume se trouvait dans le même quartier, j'y entrais à toute heure, tantôt jouant moi-même, tantôt me bornant au rôle de spectateur. A l'une des extrémités de la salle, on a sculpté en relief les armoiries des Guzman. Au-dessous du casque, au milieu de la couronne qui entoure l'écu, est représenté le grand Alonzo Perez de Guzman, que l'on a surnommé *le Brave*, au moment où sur le rempart de Tarife il jette sa dague à un Maure pour qu'on tue son propre fils : action véritablement espagnole. Au-dessous des armes est représenté ce serpent gigantesque qu'il tua en Afrique avec un courage égal à celui d'Hercule. La pique entre par la bouche du redoutable reptile, ressort ensanglantée par les dures écailles, et la queue de l'animal se replie autour de l'écu. Un jour, une foule de jeunes oisifs étaient occupés à regarder ces armoiries ; on avait achevé la partie, et comme il pleuvait, on s'amusait à peloter de côté et d'autre sans prétention. Un cavalier, soit qu'il eût visé ou non, lança la paume contre la bouche du serpent et dit : « On a beaucoup disputé en Afrique touchant celui qui avait tué le serpent; mais il faut qu'on sache à l'avenir que c'est moi seul qui l'ai tué, et si quelqu'un le nie, j'ai mes témoins. » Il parlait ainsi par badinage; cependant l'attachement, le respect que je porte à la maison de Medina-Sidonia m'animèrent, et je répliquai : « Celui qui voulut contester ce beau fait à don Alonzo eut lieu de s'en repentir; car don Alonzo le défia de montrer la langue du reptile, qu'il avait eu soin d'enlever, et lui, il la fit voir sur-le-champ à tout le monde. » Alors l'autre cavalier : « Si don Alonzo a cette langue, qu'il la tire. » Le sang-froid de ce cavalier m'irrita, et je le saisis par le bras, en lui disant : « Faites attention à vos paroles, car si vous ne vous taisez, le même don Alonzo qui est là avec sa dague vous coupera la langue à vous-même. » — Ce fut une folie à moi de prendre aussi sérieusement une plaisanterie; car vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce cavalier était l'intime ami du frère de ma divinité. Celui-ci s'avança vers moi en disant : « Si ce serpent était vivant et qu'il pût lancer son venin, ceux qui font ici les fanfarons se sauveraient bien vite, tandis que mon ami le taillerait en pièces. — S'il agissait ainsi, répliquai-je sans songer à l'intérêt de mon amour, il acquerrait autant d'honneur que don Guzman de Medina-Sidonia. Jusque-là, silence ! — Silence, vous-même ! dirent-ils. — Eh bien ! m'écriai-je, emporté par la fureur; eh bien ! voyons qui de nous aura peur et fuira. Je suis, moi, le serpent de don Guzman. Que l'un de vous s'approche, s'il ose ! » Je dis, et levant le battoir que je tenais à la main, je m'élançai sur eux, les frappai, les blessai, et si bien qu'en un instant on eut vidé la salle, où je demeurai seul et vainqueur... Vous devinez

les suites de cette querelle insensée. Quelques jours après, mes parents et mes amis s'étant interposés, obtinrent, pour éviter un jugement fâcheux, qu'on me laisserait quitter le pays ; et ils m'ont envoyé ici muni des meilleures recommandations pour le duc de Feria, vice-roi de ces îles. Je vis depuis lors à Palerme, et le temps et l'absence, qui changent tout, ont fait que j'ai oublié Dinarda et que je me suis épris de Phénice. Et aujourd'hui j'ai vu chez celle-ci cet Espagnol qui est la femme que j'ai aimée, ou qui est son vivant portrait. Voilà mon histoire.

CAMILO.

N'avancez pas, les voici qui viennent.

Entrent PHÉNICE, DINARDA, BERNARDO e FABIO.

PHÉNICE, *à Dinarda.*

Comment ! vous ne voulez pas que je m'afflige de vos mépris ?

DINARDA.

Non, par Dieu ! je prétends, au contraire, que vous me sachiez bon gré de la loyauté avec laquelle je me conduis à l'égard du capitaine.

PHÉNICE.

Hélas ! vous me punissez bien cruellement de la rigueur que j'ai montrée à bien des hommes ; mais songez que je croirai que c'est plutôt crainte de votre part que loyauté.

DINARDA.

N'est-ce pas lui qui m'a conduit chez vous ? et puis-je me rendre coupable d'une aussi noire trahison ? — Ah ! si je vous eusse connue par moi-même, ô Dieu ! quel serait mon bonheur ! comme je vous couvrirais de caresses ! comme je vous parlerais d'amour !... Ma fortune ne l'a pas voulu. Il faut que je vous adore et que je m'abstienne de vous le dire. Hélas ! je suis comme Tantale, placé près d'une source où je brûle d'étancher ma soif, et il ne m'est pas permis d'y toucher. C'est pourquoi je n'ai plus qu'à mourir.

PHÉNICE.

Enfant que vous êtes ! ne pourriez-vous pas être en secret l'amant d'une femme qui vous aime ?

DINARDA.

Ne me l'ordonnez pas, madame. J'ai des sentiments trop élevés pour cela. C'est le capitaine Osorio qui m'a conduit chez vous, et je lui ai mille obligations, je lui dois de l'argent.

PHÉNICE.

Je me charge de payer vos dettes.

CAMILO.

Je crois en effet que c'est une femme.

ALBANO.

Certainement.

CAMILO.

Mais non, vous êtes fou, je suis fou moi-même. Est-ce que deux femmes se parleraient ainsi d'amour? Au reste, il est facile de vous informer d'elle à ces deux pages.

ALBANO.

Veuillez attendre un moment. (*Albano et Camilo s'avancent vers les deux pages.*) Holà! mes jeunes seigneurs?

FABIO.

Dité, signore [1].

ALBANO.

Puis-je vous parler de confiance?

FABIO.

Parlaté. Ié souis al vostro servicio. Qué volété?

ALBANO, *à part.*

Ah! belle Dinarda! (*Haut*). Quel est ce cavalier?

FABIO.

Ce gentiluomo?

ALBANO.

Oui.

FABIO.

Le signor Rugero.

ALBANO.

Quoi! il s'appelle Rugero?

FABIO.

Si.

ALBANO.

D'où est-il?

FABIO.

De Venezia.

ALBANO.

Il n'est pas Espagnol?

FABIO.

No, grazia à Dio, il n'est pas Espagnuolo. Perchè li Espagnuoli sonno tutti traditori, birbanti, assassini per tre escudi.

ALBANO.

En vérité, Camilo, cela est étrange; j'en deviendrai fou.

FABIO.

Attendez oun poco, signore; ié vous santérai ouna sanson chichilienne.

Il chante.

Se tutta la Chichilia
Fosse macarrone,

[1] Un critique sevère pourrait condamner ce patois italien que le poëte fait parler a ses jeunes gens, à cause que la scène se passe en Italie, et quoique tous ses personnages parlent la langue espagnole. Quant à nous, nous trouvons dans cette petite invraisemblance un sentiment très-fin et très-délicat des libertés de l'art.

El faro di Micina
Vino moscatelo,
El monte Mongibelo
Formacho gratato,
E tutto lo Españolo
Fossino ammaçato,
Como triunfaria
Lo Chichiliano[1]!

CAMILO, *à Albano.*

Ne voyez-vous pas que ce petit page se moque de vous?

ALBANO.

Je lui ferai dire la vérité.

FABIO, *à Bernardo.*

Je meurs d'envie de rire.

BERNARDO.

Dissimule encore un peu.

FABIO.

Parlé-je bien italien?

BERNARDO.

Tu le rends fou.

ALBANO, *à Fabio.*

Prenez cet écu, mon ami, et dites-moi....

FABIO.

Qué volété qué vi digué?

ALBANO.

Cette personne-là n'est-elle pas une femme?

FABIO.

Como qué!... qué volété faré? Diavolo! mon signore il serait ouna femme!

ALBANO.

Je sais qu'elle s'est habillée en homme.

FABIO.

Ne m'ennouyez pas, per Dio! qué volété dé mon signore, pour vouloir qu'il soit ouna femme?

BERNARDO.

Qué! mon signore ôuna femme?

FABIO.

Si.

BERNARDO.

O Dio! qué Espagnuolo!

ALBANO.

Finissez, petits drôles; je pénètre votre malice.

[1] Voici la traduction de ces vers *macaroniques*, auxquels nous avons conservé l'orthographe de Lope : « Si toute la Sicile était un macaroni, le phare de Messine du vin muscat, le mont Gibel du fromage râpé, et que tous les Espagnols eussent été tués, comme il triompherait le Sicilien! »

CAMILO, *à Albano.*

Allons-nous-en, mon cher; je vois qu'ils vous soupçonnent de quelque vilaine intention.

ALBANO.

Qu'y a-t-il donc de louche à ma question?

CAMILO.

Croyez-moi, retirons-nous.

ALBANO.

J'y perdrai l'esprit.

CAMILO.

Vous parlerez plus tard à Phénice. Personne ne vous dira mieux qu'elle si ce galant est un homme ou une femme.

Albano et Camilo sortent.

FABIO.

Je mourrais de rire, s'ils étaient plus éloignés.

BERNARDO.

Pas moi.

FABIO.

Pourquoi?

BERNARDO.

Leurs demandes m'ont inspiré un soupçon bizarre.

FABIO.

Lequel donc?

BERNARDO.

C'est que notre ami Dinardo est une femme.

FABIO.

Eh bien! ma foi, tiens, il me semble de même, quoique je ne me sois jamais enhardi à tenter de le savoir.... S'il en était ainsi pourtant, Phénice n'en serait pas amoureuse.

BERNARDO.

Il est vrai; mais d'un autre côté le dédain avec lequel il la traite me confirme dans cette opinion.

FABIO.

Alors ce n'est qu'une déférence hypocrite que celle qu'il montre pour ce capitaine.

BERNARDO.

Tout est feint, selon moi, dans cette affaire, et leur conduite tiendrait à des motifs que nous ignorons.

FABIO.

A partir d'aujourd'hui j'entreprends de savoir s'il est réellement une femme.

BERNARDO.

Et moi aussi, vive Dieu!

FABIO.

Eh bien! à nous deux nous verrons.

PHÉNICE, *à Dinarda.*

Enfin, don Juan, vous êtes décidé à ne pas récompenser ma tendresse ?

DINARDA.

Par pitié, Phénice, puisque je vous ai dévoilé mon cœur, ne m'éprouvez pas davantage. Mais faites une chose : obtenez sous quelque prétexte que le capitaine s'éloigne de Palerme, — vous y réussirez facilement, — et pendant son absence, je vous promets de correspondre à votre amour.

PHÉNICE.

Je m'en rapporte à vous, mon cher bien, et j'accepte votre parole.

Entre CÉLIA.

CÉLIA, *bas, à Phénice.*

Voici Lucindo qui vient.

PHÉNICE.

De qui me parles-tu là ?

CÉLIA.

Du marchand de Valence.

PHÉNICE.

Délogeons. (*A Dinarda.*) Permettez, ô mes yeux ! que je prenne congé de vous.

DINARDA.

Adieu, ma déesse.

Phénice et Célia sortent.

DINARDA.

Poussée par une folle pensée, j'ai rompu les liens de la honte et de l'honneur, j'ai accouru de Séville en ce pays étranger. L'amour est à la fois mon excuse et ma condamnation. Mais, hélas ! que me sert d'avoir franchi la distance qui me séparait de l'objet aimé, si, en le retrouvant, je ne le vois que pour en concevoir mille soupçons jaloux ? Une nouvelle pensée l'occupe, il en aime une autre, et il faut que je cesse de l'aimer. Assez, assez, homme perfide et parjure ! Tout est fini désormais entre nous ! Le désabusement né de la trahison a, comme une herbe bienfaisante, guéri les blessures de l'amour [1].

Entrent LUCINDO et TRISTAN.

LUCINDO.

Il paraît que Célia ne lui aurait pas rendu mon message.

TRISTAN.

C'est que Phénice, je pense, a plusieurs hôtes chez elle.

LUCINDO.

Cette maison ressemble au cheval de Troie; elle est toujours remplie d'hommes d armes.

[1] Dans l'original ce monologue forme un sonnet.

TRISTAN.

Le salon d'une courtisane est une véritable cour de justice. Elle a ses heures d'audience, elle prononce, elle juge. Vous y verrez les avocats, les notaires, les solliciteurs. On lui envoie des dossiers, on lui glisse des présents. Elle a des procès en instance et d'autres en appel; et elle met les prétendants hors de cour ou les écoute, selon qu'ils ont du crédit ou qu'ils apportent de l'argent.

LUCINDO.

Quel est donc cet Espagnol qui fréquente sa maison si assidûment ?

TRISTAN.

C'est, j'imagine, l'ami du cœur.

LUCINDO.

Que suis-je donc alors, moi ?

TRISTAN.

Vous, vous êtes l'autre.

LUCINDO.

Tu es bon là !... Comment! Phénice ne songe qu'à moi du matin au soir, elle me comble de caresses, elle m'accable de prévenances, et ce n'est pas moi que son cœur préfère!

TRISTAN.

De quel pays venez-vous donc? Ne savez-vous donc pas qu'il y a des cœurs qui contiendraient jusqu'à deux ou trois cents amours sans en être embarrassés? Et quand vous voyez une brave dame qui écrit à trente amants, qui en reçoit autant chez elle, qui demande à l'un une basquine, qui emprunte à l'autre son carrosse, qui héberge celui-ci, qui visite celui-là, — il faut vous dire que cette brave dame a un cœur bâti à la façon d'un grand monastère, où il y a un dortoir plein de cellules auxquelles on arrive par une seule et même porte.

LUCINDO.

Quelle folie !... Laisse-moi dire un mot à mon rival. (*Il s'approche de Dinarda.*) Je désire vous parler, seigneur cavalier.

DINARDA.

C'est un plaisir pour moi qui vous suis entièrement affectionné. Mais si, par hasard, il s'agit de la jalousie que vous me portez à propos de Phénice, je vous prie de vous tranquilliser à cet égard; je vous garantis sur l'honneur que je ne songe nullement à la courtiser. — Quand retournez-vous en Espagne?

LUCINDO.

Je compte rester ici encore un mois. J'ai terminé les affaires qui m'avaient amené en ce pays, mais mon amour me retient captif.

DINARDA.

Quoique je sois Sévillan, je m'en irai avec vous jusqu'à Valence. Je veux, avant de retourner dans mon pays, me présenter à la cour et demander la récompense de mes services.

BERNARDO, *à Tristan.*

Dites, seigneur laquais, n'êtes-vous pas Espagnol, vous aussi?

TRISTAN.

Et vous, mes petits seigneurs, n'êtes-vous pas des petits perroquets ?

FABIO.

Noi altri, nous sommes des gentiluomo qui sont vénous de Venezia. Dité, di grazia, como s'appelle en espagnuolo?...

TRISTAN.

Taisez-vous, perroquet.

FABIO.

Vous êtes bien mésant, sur ma parola.

TRISTAN.

Je n'entends rien à votre parola.

LUCINDO.

J'aurai l'avantage de causer avec vous.

DINARDA.

Je suis à vos ordres.

LUCINDO.

J'irai vous chercher.

FABIO, *à Tristan.*

Addio, signor Lacayo.

TRISTAN.

Je suis cavalier, vous dis-je, et je vous le prouverai avec quatre coups de pied dans le derrière.

DINARDA.

Holà! pages?

BERNARDO.

Seigneur?

FABIO.

Seigneur?

DINARDA.

Allons au palais.

FABIO, *bas, à Bernardo.*

Eh bien! crois-tu toujours qu'il soit une femme?

BERNARDO.

Je m'en assurerai, quoique l'on se coupe souvent à essayer un couteau avec le doigt.

Dinarda, Bernardo et Fabio sortent.

LUCINDO.

Nous, allons trouver Phénice.

Lucindo et Tristan sortent.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Phénice.

Entrent LUCINDO et TRISTAN.

LUCINDO.

Il est singulier qu'elle ait fermé sa porte aujourd'hui.

Entre CÉLIA.

CÉLIA.

Seigneur Lucindo, ma maîtresse vous prie de l'excuser si elle ne vous reçoit pas pour le moment ; les plus graves motifs l'en empêchent.

LUCINDO.

Ah ! Célia, je me doutais bien qu'il n'était guère possible qu'une femme aussi dissipée fût capable d'un véritable amour. La constance ne s'allie pas avec cet emportement à la française[1]. Maintenant elle s'est éprise du beau don Juan de Lara... Hélas ! elle m'abandonne, elle me trahit après m'avoir rendu fou !

CÉLIA.

Ne parlez pas ainsi de ma maîtresse, seigneur Lucindo ; c'est à vous seul qu'elle pense, c'est pour vous seul qu'elle soupire. D'ailleurs je vais l'avertir, et quelles que soient ses préoccupations, elle-même vous rassurera.

Célia sort.

LUCINDO.

Écoute donc, Célia.

TRISTAN.

Elle est partie en colère.

LUCINDO.

Que lui ai-je dit ?

TRISTAN.

Vous vous êtes plaint de sa maîtresse.

LUCINDO.

Ah ! Tristan !

TRISTAN.

Calmez-vous.

LUCINDO.

J'entends du bruit.

Entrent PHÉNICE et CÉLIA. Phénice est vêtue de deuil et tient une lettre à la main.

LUCINDO.

Que signifie ce vêtement lugubre, madame ?... Vous pleurez.

PHÉNICE.

Je ne voulais pas vous voir aujourd'hui, mon cher bien, de peur

[1] De même que les Italiens disent *la Furia francesa*, les Espagnols disent *la colera francesa*.

de vous effrayer ; mais puisque vous m'accusez, je suis sortie pour défendre mon amour injustement outragé... Vous êtes ma vie, ma joie, mon bonheur ; vous êtes les yeux par lesquels je vois et l'air que je respire ; vous êtes la loi de ma volonté et l'âme de mon libre arbitre. Et puisque je vous parle si tendrement au milieu du malheur qui m'accable, croyez bien que le sentiment que mon cœur a pour vous n'est pas un vain caprice, mais l'amour le plus sincère et le plus ardent.

LUCINDO.

O Phénice ! ou pour mieux dire, véritable phénix de beauté ! qu'est-ce donc que vous avez, mon cher bien ? que vous est-il arrivé ? confiez-le-moi, je vous prie... Quel chagrin a obscurci le brillant soleil de vos yeux, que me dérobe en ce moment un nuage de larmes ?

PHÉNICE.

O adorable Espagnol ! j'oublie en vous voyant ma peine et mes ennuis pour ne penser qu'à vous. Et cependant si vous saviez....... vous me pardonneriez ces larmes que je verse.

LUCINDO.

Au nom du ciel, expliquez-vous.

PHÉNICE.

Cette lettre vous apprendra mes malheurs.

LUCINDO.

Donnez. Lisons. (*Il lit.*) « Ma sœur, c'est la dernière fois qu'il m'est permis de vous appeler de ce nom. On m'a condamné à mort, et la sentence a été confirmée en appel. A la prière du prince de Butera, la partie adverse consent à se désister moyennant deux mille ducats ; mais je n'ai aucun moyen de me procurer cette somme. S'il vous était possible de la trouver là-bas, rappelez-vous que je suis votre sang et sorti des mêmes entrailles que vous... De Messine, etc., etc. Antonio PHÉNIX. »

PHÉNICE.

Lettre fatale et funeste !

CÉLIA.

Hélas ! ma maîtresse s'évanouit.

LUCINDO.

O ma Phénice bien-aimée !

TRISTAN.

N'y aurait-il pas de l'eau céans ?

CÉLIA.

Si fait.

TRISTAN.

Apportez-la.

LUCINDO.

Non, Célia, reste ici ; je pleure, et mes larmes suffiront si tu veux

les recueillir. — O mon bien ! revenez à vous, ne vous affligez pas de la sorte... nous trouverons un remède à cela.

PHÉNICE.

Ah! mon pauvre frère!

LUCINDO.

Elle a parlé, ce me semble.

TRISTAN.

Oui, seigneur.

LUCINDO.

Reprenez vos sens, ô mes chères amours ! Ma tendresse est prête à tous les sacrifices. Que puis-je faire pour vous et pour votre malheureux frère?

PHÉNICE.

Il n'y a point de remède à une telle infortune.

LUCINDO.

Si fait, il doit y en avoir un.

PHÉNICE.

Il n'y en a qu'un seul... Ce serait, puisque vous avez vendu vos marchandises, ainsi que vous me le disiez hier, — que vous voulussiez bien me prêter deux mille ducats sur mon bien et sur mes joyaux, et quand la crise sera passée...

LUCINDO.

Ne parlez pas de gage, belle Phénice, votre amour me suffit.

PHÉNICE.

Vous voulez donc que je sois votre esclave pour la vie, noble et généreux Espagnol?

LUCINDO.

Seulement remarquez, ô gloire de mon âme! qu'un marchand sans argent est comme un jour sans lumière. Je serais perdu si vous ne me rendiez pas celui que je vous avance. Vous me promettez de me le rendre bientôt, n'est-il pas vrai?

PHÉNICE.

Aussitôt que mon frère sera de retour, nous vendrons deux ou trois maisons, que nous avons près d'ici, et je vous payerai de ma main. Mais, je vous en conjure, prenez mes joyaux, vous m'obligerez.

LUCINDO.

Va vite à l'hôtellerie, Tristan ; tu trouveras dans le coffre-fort un *chat* [1] qui contient deux mille ducats d'or. Voici la clef.

CÉLIA.

Quelle grandeur!

PHÉNICE.

C'est Dieu lui-même qui l'a envoyé sur la terre pour être à jamais un modèle de dévouement et l'exemple des mortels.

[1] Le mot *gato* (chat) signifie une bourse de peau de chat. Nous avons reproduit exactement l'expression espagnole, parce qu'elle amène plusieurs plaisanteries plus ou moins bonnes qui sans cela eussent été inintelligibles.

LUCINDO.

Je vous devais davantage encore.

PHÉNICE.

Vous ne me deviez que de l'amour.

LUCINDO, *bas, à Tristan.*

Eh bien ! Tristan, tu ne pars pas ?

TRISTAN.

Si fait, seigneur.

LUCINDO.

Qu'attends-tu là ?

TRISTAN.

Avez-vous perdu l'esprit ?

LUCINDO.

Laisse-moi n'être pas ingrat envers elle. Je connais cette femme, et je recouvrerai cette somme.

TRISTAN.

Prenez toujours les joyaux en nantissement.

LUCINDO.

Ce serait une précaution injurieuse.

Tristan sort.

PHÉNICE.

Que vous disait Tristan ?

LUCINDO.

Il voulait que je prisse vos joyaux en gage. C'est un honnête garçon, mais il a la prudence d'un marchand.

PHÉNICE.

Il a raison : prenez-les.

LUCINDO.

Non, mon bien ; un seul de vos cheveux me suffit pour gage, et je ne veux pas que personne s'imagine que j'en désire d'autre. Dites-moi, les âmes ont-elles une valeur ?

PHÉNICE.

Oui, sans doute; mais pourquoi m'adressez-vous cette question ?

LUCINDO.

Eh bien, s'il est vrai, comme on le prétend, que l'amour ait le pouvoir de suspendre mille âmes au fil le plus léger, quel autre gage peut valoir un cheveu auquel sont suspendus des milliers d'âmes ?

PHÉNICE.

Oh ! que vous avez un langage aimable, spirituel et gracieux !

LUCINDO.

Je vais voir ce que devient Tristan, pour qu'il vous apporte cela sans délai.

PHÉNICE.

Adieu, magnifique Espagnol ; je vous attends ce soir à souper.

LUCINDO.

Je ne manquerai pas de me rendre à cette invitation.

PHÉNICE.

Tout le bonheur que je souhaite en ce monde viendra avec vous, seigneur; et je n'aurai plus de soucis, car j'aurai expédié cet argent à Messine.

LUCINDO.

Je ne tarderai pas à vous revoir.

Lucindo sort.

PHÉNICE.

Est-il parti?

CÉLIA.

Il descend l'escalier.

PHÉNICE.

L'ai-je pompé habilement?

CÉLIA.

Parlez plus bas, et ne vous hâtez pas de triompher. Le jour n'est pas encore fini, et un repentir peut saisir notre homme au collet tandis qu'il chemine à son auberge.

PHÉNICE.

Tais-toi, Célia; tu ferais mieux de rire que de moraliser. En voilà un que j'ai pêché avec une adresse rare, et qui n'oubliera pas l'hameçon de Phénice. — Mais chut! on frappe.

CÉLIA.

Quelqu'un monte.

PHÉNICE.

Il me semble que j'entends le chat qui miaule.

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

Pour vous montrer mon dévouement, je ne me suis pas arrêté une minute. Voici l'argent.

PHÉNICE.

Voyons un peu. (*Elle prend la bourse.*) Ce sont des écus. Tiens, Tristan, voilà pour toi un doublon; et dis à cet estimable cavalier qu'il vienne souper au plus tôt, que je l'attends avec reconnaissance. Adieu, je te laisse... j'ai affaire.

TRISTAN, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous. Je crains bien que, contre la coutume établie, cette souris n'ait croqué notre chat.

Il sort.

CÉLIA.

Il s'est en allé en murmurant je ne sais quoi entre les dents.

PHÉNICE.

Qu'importe! les rivières murmurent pareillement, et cela n'empêche pas qu'on n y pêche de bons poissons.

CÉLIA.

Mais qui ne sont pas aussi précieux que celui-là.

PHÉNICE.

Il est vrai; mais aussi c'est un chat. Vois, Célia, comme je l'embrasse; je le préfère à Lucindo.

CÉLIA.

Eh! bon Dieu! il y a plus d'une femme qui passe toute la sainte journée à embrasser un petit chien, lequel bien souvent est laid comme les sept péchés mortels. Pourquoi, vous, n'embrasseriez-vous pas un chat qui vaut son pesant d'or?

PHÉNICE.

Je le donnerai à l'homme que j'aime.

CÉLIA.

Que le ciel vous en préserve!

PHÉNICE.

Je ne l'ai demandé que pour don Juan.

CÉLIA.

Eh bien! appelez-le don Juan, et gardez-le.

PHÉNICE.

On frappe, si je ne me trompe?

CÉLIA.

Oui, madame.

PHÉNICE.

Cours vite renfermer ce chat, et prends garde qu'il ne crie ou qu'il ne s'échappe.

CÉLIA.

J'y cours.

Elle sort.

PHÉNICE.

C'est le pas du capitaine.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Ah ça, Phénice, que devenez-vous donc? vous vivez bien retirée depuis quelque temps; on n'aperçoit pas un homme, ni soir ni matin, sur le seuil de votre porte; et l'on ne s'assemble plus chez vous pour converser et pour jouer. — Et moi qui étais votre galant, votre brave, votre protecteur naturel; moi qui étais le géant qui veillait sur vos enchantements magiques, je suis réduit à vous voir dormir innocemment comme une timide poulette sous les ailes de votre amant fortuné! Ah ça, que signifie ce deuil? en l'honneur de qui, s'il vous plaît, avez-vous revêtu ces habits d'enterrement? Est-ce à l'intention du petit marchand de Valence, ou bien pour ce don Juan de Lara qui a tant amolli votre cœur de cristal de roche? Contez-moi donc cela. Suis-je pas votre ami?

PHÉNICE.

Je vous parlerai plus tard, mon cher capitaine. Pour le moment, qu'il me suffise de vous dire que je n'ai pas oublié vos bons offices, et que je vous en témoignerai ma gratitude.

LE CAPITAINE.

C'est bon. Alors je vous dirai que j'ai en bas des camarades que j'amène pour qu'ils passent ici l'après-dînée. Vous trouverez du profit avec eux.

PHÉNICE.

Eh bien ! qu'ils entrent. Recommandés par vous, ils seront les bienvenus.

LE CAPITAINE *se met à la fenêtre.*

Holà ! ho ! les amis ! arrivez donc ! — (*A Phénice.*) Ce sont de bons gaillards, vous verrez.

Entrent CAMPUZANO, TREBIÑO et OROZCO.

CAMPUZANO.

Je vous baise les mains, ma charmante.

TREBIÑO.

Et moi aussi.

OROZCO.

Et moi de même.

PHÉNICE, *à part.*

Voilà bien de vrais Espagnols.

LE CAPITAINE.

Holà ! des siéges !

Entre CÉLIA.

PHÉNICE, *bas, à Célia.*

Eh bien, Célia ?

CÉLIA.

Il est en sûreté.

PHÉNICE.

Où l'as-tu mis ?

CÉLIA.

A quarante pieds sous terre.

PHÉNICE.

C'est bien. — Donne des siéges !

CÉLIA.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

PHÉNICE.

Des militaires, des Espagnols ; et qui dit militaire espagnol, dit : Chapeau à plumes, habit galonné, tapage, insolence, impertinence, rodomontade et fanfaronnade.

TREBIÑO.

J'ai toujours beaucoup aimé les religieuses de l'ordre de Saint-François [1].

OROZCO.

Il est dommage que l'on glisse quelquefois sur l'eau qui a servi pour la vaisselle.

[1] *Siempre me agradan estas Francisquinas.*

TREBIÑO.

Vous êtes poëte, puisque vous parlez par images.

OROZCO.

Je ne le suis plus à présent ; mais il est vrai que je l'étais en Espagne.

CAMPUZANO.

Étiez-vous de ceux qui invoquent la muse cultivée, et qui distillent leurs vers à l'alambic [1] ?

OROZCO.

Non pas ; j'étais tout bonnement un imitateur de Laso et de Manrique [2].

LE CAPITAINE.

Allons, messeigneurs, jouons.

CAMPUZANO.

Qu'on apporte des dés !

TREBIÑO.

Les dés !

LE CAPITAINE, *à Phénice.*

Si les Espagnols s'habituent à venir jouer chez vous, vous aurez des journées qui vous vaudront cent ducats et même deux cents.

Un Écuyer et deux Domestiques apportent une table à jeu. Le Capitaine, Campuzano, Trebiño et Orozco s'asseyent autour de la table et commencent à jouer. L'Écuyer sort.

Entre TRISTAN.

TRISTAN, *à Phénice.*

Puis-je vous parler ?

PHÉNICE.

Que voulez-vous ?

TRISTAN.

Mon maître est à la porte.

PHÉNICE.

Que désire-t-il ?

TRISTAN.

Vous êtes singulières, mesdames ! il vient dîner, par Dieu ! ne l'avez-vous pas invité ?

PHÉNICE.

Moi !

TRISTAN.

Vous ne vous en souvenez plus ?

PHÉNICE.

Est-ce qu'il est l'heure ?

TRISTAN.

Comment ! une heure vient de sonner.

PHÉNICE.

Une heure ! cela n'est pas possible.

[1] Lope ne laisse guère échapper l'occasion de lancer une épigramme contre Gongora et les *Cultistes*.

[2] Garcilaso de la Vega ou, familièrement, Laso, est un des grands poëtes espagnols du seizième siècle. Jorge Manrique est un poëte distingué de la même époque.

TRISTAN.

C'est bien, sur ma vie, maintenant que vous avez ce chat! Et cependant, quand les chats arrivent, d'ordinaire, c'est qu'il est l'heure de dîner.

TREBIÑO.

Cinq et trois font huit, et cinq font treize!

CAMPUZANO.

Je propose!

TREBIÑO.

Je fais tout!

CAMPUZANO.

Je tope et je tiens!

TRISTAN.

Moi je ne tope pas.

CAMPUZANO.

Neuf! et dix! et treize!

LE CAPITAINE.

Bien joué.

CAMPUZANO.

Et le courant!

TRISTAN.

Si le chat courait encore, on ne l'attraperait pas de nouveau.

PHÉNICE.

Dites à votre maître, Tristan, que ces militaires, ces honorables gentilshommes sont venus chez moi à mon insu et à mon grand chagrin; que je le prie de m'excuser et de venir me voir ce soir.

TRISTAN.

En attendant nous n'avons rien à la maison pour dîner, et l'heure se passe.

PHÉNICE.

Dieu y pourvoira.

TRISTAN.

Nous n'habitons pas un couvent pour que Dieu y pourvoie.

PHÉNICE.

Adieu, Tristan.

TRISTAN.

O jeunesse inconsidérée!

PHÉNICE.

Vous m'avez entendue?

TRISTAN.

Ma foi! non.

PHÉNICE.

Dites-lui qu'il vienne ce soir faire la collation, et que je le régalerai de mon mieux.

TRISTAN.

Je lui conseillerai plutôt de se purger. Oh, s'il m'avait cru!

PHÉNICE.

Mesurez un peu vos discours, mon ami ; il y a ici un démon.

TRISTAN.

Pauvre jeune homme ! dans quels filets il est tombé !... Il lui a donné un chat, et elle se conduit en vrai matou [1].

Il sort.

TREBIÑO.

Je ne joue plus.

PHÉNICE.

Qui a gagné, pour que je lui fasse mon compliment ?

CAMPUZANO.

C'est moi, ma belle ; votre maison m'a porté bonheur. (*A Célia.*) Voici l'étrenne, ma charmante.

CÉLIA.

Grand merci, seigneur cavalier.

LE CAPITAINE.

Avez-vous ici de quoi manger ?

PHÉNICE.

Nous le trouverons bien.

LE CAPITAINE.

Holà, valets !

PHÉNICE.

Ils sont là tous les deux.

Les Domestiques s'approchent.

LE CAPITAINE.

Que Cosmillo et Peralta aillent nous chercher quatre chapons, six perdrix et trois lièvres.

CAMPUZANO.

Et du vin ?

LE CAPITAINE.

Quatre outres [2].

CAMPUZANO.

Et du fruit ?

LE CAPITAINE.

Des poires et des melons.

PHÉNICE, *aux Domestiques.*

Vous avez entendu ? Allez.

Les deux Domestiques sortent.

LE CAPITAINE.

Vous ne connaissez pas, mes amis, l'appartement de Phénice ?

OROZCO.

A en juger par cette pièce, il doit être curieux.

LE CAPITAINE.

Venez, que je vous montre son salon et sa chambre à coucher.

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur *gatazo*, qui signifie en même temps *matou* et *escroquerie*.

[2] *Quatro pellejos.*

CAMPUZANO.

Vive Dieu ! c'est une femme délicieuse !

TREBIÑO.

Il y a longtemps que j'en ai envie.

LE CAPITAINE.

Un moment, l'un et l'autre ! Patience !

CÉLIA, *à Phénice.*

Qu'est devenu Lucindo ?

PHÉNICE.

Il sera resté à la Lune de Valence [1].

Le Capitaine, Campuzano, Trebiño, Orozco, Phénice et Célia sortent.

SCÈNE IV.

Une rue.

Entrent LUCINDO et TRISTAN.

LUCINDO.

Je serais tenté de te percer le cœur de ce poignard.

TRISTAN.

Ce n'est pas ma faute, seigneur. Que pouvais-je répondre devant quatre soldats armés de pied en cap ?

LUCINDO.

Armés, dis-tu ?

TRISTAN.

Et comme il faut. Ils avaient plus de fer sur le corps qu'il n'y en a à la grille d'un parloir de nonnes. Mais avancez vous-même, appelez et interrogez. Peut-être que le chat vous répondra du grenier.

LUCINDO.

Je me sens mourir. Ah ! femme, je commence à soupçonner que tu m'as trompé.

TRISTAN.

Ceci n'est pas une tromperie, mon cher maître, c'est une franche scélératesse.

LUCINDO, *frappant.*

Holà ! ouvrez !

CÉLIA paraît à la fenêtre.

CÉLIA.

Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

LUCINDO.

Célia ou enfer, que signifie la conduite de ta maîtresse ?

[1] Il est possible qu'il existât à Palerme une hôtellerie appelée de ce nom. Mais évidemment il y a ici une plaisanterie qui porte sur la triple signification du mot *luna* : 1° lune ; 2° argent ; 3° effet de la lune sur les fous.

CÉLIA.

Qui vous trouble à ce point, mon ami?... Moi, Jésus, un enfer !

LUCINDO.

Appelle-moi, Célia, cette beauté divine. Sans doute mes craintes m'abusent comme elles m'ont abusé déjà bien souvent.

CÉLIA.

Elle est à dîner, et je ne pense pas qu'elle puisse vous parler à cette heure.

LUCINDO.

Elle se moque de moi ! elle m'avait invité.

PHÉNICE parait à la fenêtre.

PHÉNICE, *à Célia.*

A qui donc parles-tu ? Qu'est ceci ?

LUCINDO.

Ma chère vie !

PHÉNICE.

Qui est-ce?

LUCINDO.

Quoi ! vous ne me reconnaissez plus ?

PHÉNICE.

C'est que j'ai la vue un peu courte.

LUCINDO.

Non pas ! vous avez la vue excellente ; car elle perce les murs les plus épais, et découvre les chats enfermés dans les coffres forts. D'ailleurs vous pouvez me reconnaître à ma voix.

PHÉNICE.

Ah ! c'est vous, Lucindo?... Repassez ce soir, j'ai du monde. Je n'ai pas pu les refuser. Vous m'aviez promis de m'envoyer de l'argent pour m'aider dans ces cruelles circonstances, et Tristan ne m'a rien apporté.

LUCINDO.

Comment, Tristan ! tu serais capable.....

TRISTAN.

Elle vous ment. N'étiez-vous pas là quand je suis entré et quand je suis sorti ?

LUCINDO.

Hélas ! hélas ! ah !

PHÉNICE.

Avez-vous autre chose à me dire ?

LUCINDO.

Non, rien, sinon que je vous ai donné l'argent.

PHÉNICE.

Je ne veux pas disputer avec vous ; mais si vous me l'avez donné, vous avez bien fait.

Phénice et Célia se retirent.

LUCINDO.

Parle-lui donc, Tristan.

TRISTAN.

Elle a disparu.

LUCINDO.

Que faire ?

TRISTAN.

Entrez chez elle; je vous appuierai; et ces militaires qui sont Espagnols nous appuieront.

LUCINDO.

Je vais briser sa porte.

TRISTAN.

Vous en avez le droit.

LUCINDO, *frappant.*

Holà ! holà !

TRISTAN.

Holà ! ouvrez !

Entrent LE CAPITAINE, OROZCO, CAMPUZANO et TREBIÑO l'épée à la main.

LE CAPITAINE.

Quel est le malappris qui a l'audace de frapper ainsi à la porte d'une maison honnête remplie de gens d'honneur ? Vive Dieu ! je lui apprendrai son devoir.

LUCINDO.

Ce n'est pas moi, seigneurs cavaliers.

LE CAPITAINE.

Qui est-ce alors ?

TRISTAN.

Je soupçonne que c'est un page qui vient de passer et qui portait quatre plats.

LE CAPITAINE.

Quatre plats ?

TRISTAN.

Oui.

LE CAPITAINE.

Pour qui ?

TRISTAN.

Pour quelque galant probablement. — Et quand il a entendu du bruit, il s'est sauvé.

OROZCO.

A la bonne heure ! car il n'aurait pas été bien reçu. Retournons dîner, mes amis.

Le Capitaine, Orozco, Campuzano et Trebiño rentrent dans la maison.

LUCINDO.

Elle m'a pris habilement avec son hameçon. Insensé ! comme l'imprudent pèlerin qui suit les bords du Nil, je me suis laissé at-

tendrir par les larmes du crocodile, et il m'a dévoré pour récompense! O ciel puissant! considérez ma confiance et son artifice; considérez que je retourne en mon pays plein d'amour et sans argent; et vengez-moi de l'hameçon de cette femme!

TRISTAN.

Adieu, Sicile! adieu, île d'embûches! adieu, port de Palerme où se réfugient les pirates!... Adieu, Phénice! adieu, chat délié! adieu, vilain matou dont les ruses doivent servir d'enseignement à la jeunesse! Puisse le ciel permettre qu'avant un mois d'ici ta peau serve de fourrure à un vieil avare libertin [1]!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre.

Entrent DINARDA, habillée en homme, et BERNARDO.

DINARDA.

Eh bien, Bernardo, que signifie cet air de tristesse?

BERNARDO.

Je suis malade.

DINARDA.

Qu'avez-vous?

BERNARDO.

Je ne sais.

DINARDA.

Comment! je ne sais?

BERNARDO.

Oui, je ne sais quel est mon mal.

DINARDA.

Peut-être que la terre ne vous convient pas?

BERNARDO.

Non, c'est le ciel qui m'éprouve. Ah! de quelle cruelle douleur il m'accable! de quel feu dévorant il embrase mon sein! Ah! Jésus! j'en mourrai. — Tâtez-moi le pouls, je vous prie.

DINARDA.

Voyons un peu cela.

BERNARDO.

Si vous avez assez d'amitié pour moi, veuillez appliquer votre autre main sur mon front.

[1] Ce couplet et le précédent, que nous avons été forcé d'abréger, forment chacun un sonnet dans l'original.

DINARDA.

Ce n'est rien. Votre pouls ne présente aucune agitation extraordinaire, et le front ne me semble pas avoir plus de chaleur qu'il ne faut.

BERNARDO.

Touchez-moi un peu au visage.

DINARDA.

Votre visage non plus ne me paraît pas trop échauffé.

BERNARDO.

Ah! quelle douleur! quelle horrible douleur!

DINARDA.

Où donc?

BERNARDO.

Au cœur. Il tressaille à chaque instant.

DINARDA.

Cet accident est étrange, en vérité.

BERNARDO.

La cause ne l'est pas moins. De grâce, au nom du ciel, mettez votre main sur mon cœur!

DINARDA.

Soit! — mais dites à ce vilain mal de s'apaiser.

BERNARDO.

Vous l'excitez, vous, au contraire. Ne sentez-vous pas ces battements qui se succèdent avec force?

DINARDA.

Je les sens. Mais d'où cela vous est-il donc venu?

BERNARDO.

Quoi! vous ne le devinez pas?

DINARDA.

Nullement.

BERNARDO.

C'est vous qui...

DINARDA.

Comment! moi?

BERNARDO.

Oui, vous-même.

DINARDA.

Finissons, s'il vous plaît.

BERNARDO.

Doucement, ne vous fâchez pas.

DINARDA.

Oui-dà, je souffrirais que vous me parliez comme si j'étais une femme!

Entre FABIO.

FABIO.

Serais-je utile par ici?

BERNARDO.

Oui, puisqu'elle veut nier.

FABIO, *à Dinarda.*

Pourquoi refusez-vous d'avouer ce que nous savons tous les deux?

DINARDA.

Vive Dieu! vous vous entendez ensemble.

FABIO.

Il est vrai que nous nous sommes concertés et qu'il a été convenu entre nous que ce serait lui qui commencerait l'attaque.

DINARDA.

Infâmes!

FABIO.

Ne soyez pas inflexible; ne vous obstinez pas à soutenir une chose qui n'est pas.

BERNARDO.

Dès le premier instant où vous êtes entrée dans le vaisseau, nous avons bien vu que vous étiez une femme.

DINARDA.

Moi, une femme! quel outrage!

BERNARDO.

Oui, vous.

DINARDA.

Moi?

BERNARDO.

Fabio l'a bien vu.

DINARDA.

Qu'avez-vous vu de moi, Fabio?

FABIO.

Eh! j'ai vu... ce que je n'ai pas vu.

DINARDA.

Vilain insolent, si je tire mon épée...

BERNARDO.

Arrêtez!

DINARDA.

Vous me faites violence.

FABIO.

Ne craignez rien. Ce n'est pas à notre âge que nous jouerons le rôle des deux vieillards de Susanne.

DINARDA.

Pourquoi m'appelez-vous ainsi?

FABIO.

Par Dieu! la raison en est claire. Parce que, — nous en sommes témoins, — vous êtes aussi belle, aussi innocente et aussi chaste...

On frappe à la porte.

DINARDA.

Ah! voici qui va me délivrer.

BERNARDO.

On a frappé?

FABIO.

Je crois que oui.

BERNARDO.

L'occasion est perdue.

FABIO.

Nous la retrouverons.

Entrent PHÉNICE et CÉLIA

PHÉNICE.

Il y a bien longtemps que je désirais visiter votre maison.

DINARDA.

O Phénice! ô madame! ô mon aimable Célia, véritable aurore du soleil qui rayonne dans mon cœur! je ne m'attendais pas à ce que cet humble logis reçût aujourd'hui tant de gloire.

PHÉNICE.

Où est le capitaine?

DINARDA.

Il est sorti.

PHÉNICE.

Je viens chez vous, mon divin Espagnol, bien fatiguée. J'ai couru toute la matinée pour faire quelques emplettes.

DINARDA.

Voudriez-vous vous reposer et accepter une légère collation?

PHÉNICE.

Les seuls rafraîchissements que je désire, ils sont sur ces lèvres vermeilles que je contemple avec joie.

DINARDA.

Je vous offre timidement,— comme n'étant pas dignes de vous,— du sucre des Canaries et les confitures les plus renommées de Valence et de Lisbonne.

FABIO, *bas à Bernardo.*

Je suis content que Phénice soit venue ici; nous saurons à quoi nous en tenir.

BERNARDO.

Tais-toi, point d'imprudence!

PHÉNICE.

Que vous êtes singulier, don Juan! Vous agissez au rebours des autres cavaliers : eux, ils embrassent et ils n'offrent rien; vous, vous offrez et vous n'embrassez pas.

DINARDA.

Ne m'adressez plus ces reproches, Phénice. J'oublie tout pour vous, pour vous je renonce à un fol honneur.

PHÉNICE.

Montrez-moi donc votre appartement.

DINARDA.

Volontiers. Mais, je vous en préviens, vous n'y trouverez ni beaux meubles, ni rideaux à franges d'or, ni tentures de France, ni secrétaires d'Allemagne, ni parfums de Portugal; vous n'y trouverez qu'un dévouement sincère et profond, et les plus vifs désirs.

PHÉNICE.

Mon amour en sera plus heureux et plus flatté que de voir le trésor de Venise, ou le palais de Florence, ou l'Aranjuez de votre roi.

DINARDA.

Entrez donc, ma douce déesse.

Phénice et Dinarda sortent.

BERNARDO.

Les voilà parties ensemble?

FABIO.

Oui; cela est bizarre.

BERNARDO.

Il y a là-dessous quelque ruse, puisqu'elles s'éloignaient en se faisant des compliments l'une à l'autre.

FABIO.

Pour moi, d'après ces indices, je commence à changer de sentiment.

BERNARDO.

Moi, je n'en changerai que quand j'aimerai ailleurs une autre femme. Au reste, je ne tarderai pas beaucoup. Ah! Célia!

FABIO.

Que lui veux-tu? J'ai pensé à elle avant toi.

BERNARDO.

Crois-moi, Fabio, n'allons pas nous quereller. Mes droits sont égaux aux tiens. Et puis je suis d'avis qu'il vaut mieux que nous tâchions de la conquérir à nous deux; car, à nous deux, nous ne sommes pas trop pour une femme.

Ils s'approchent de Célia et la mettent entre eux deux.

FABIO.

Célia!

BERNARDO.

Célia!

CÉLIA.

Que me voulez-vous?

BERNARDO.

Je t'aime!

FABIO.

Je t'adore!

BERNARDO.

Moi, je soupire matin et soir.

FABIO.

Moi, je pleure sans cesse.

CÉLIA.

Vous me croyez donc bien libre?

BERNARDO.

C'est une marque d'estime.....

FABIO.

Un témoignage de respect.

CÉLIA.

Vous me prouvez votre estime d'une façon bien peu respectueuse.

BERNARDO.

Ah! Célia!

FABIO.

Célia!

Entrent ALBANO et CAMILO.

ALBANO.

C'est ici que Phénice est entrée.

CAMILO.

Eh bien! c'est ici que demeure le capitaine Osorio, camarade de ce don Juan.

ALBANO.

Voici ses pages.

CAMILO.

Et voilà Célia.

ALBANO.

Comment! vous, Célia, dans cette maison?

CÉLIA.

Cela vous paraît-il donc un miracle pour en être si fort étonné?

ALBANO.

Je viens de laisser le capitaine aux environs de cette rue, et je suis surpris de vous voir chez lui.

CÉLIA.

Il n'y a pas là de quoi vous scandaliser, seigneur Albano. Le capitaine est habitué à nos façons d'agir. Les femmes de l'humeur de ma maîtresse aiment assez par moments les nouveautés.

ALBANO.

Quel est donc ce militaire qui demeure ici?

CÉLIA.

C'est la beauté, la grâce et la gentillesse mêmes; c'est la perle la plus précieuse qui ait jamais passé d'Espagne en Italie; c'est un autre Adonis dont ma maîtresse voudrait être la Vénus; en un mot, c'est l'incomparable don Juan de Lara.

CAMILO, *à Albano.*

Qu'en dites-vous? Don Juan de Lara est-il, à cette heure encore, une femme?

ALBANO.

Attends un moment, Célia, écoute au nom du ciel! Est-ce que Phénice est avec don Juan ?

CÉLIA.

Qu'importe la jalousie du capitaine? Phénice ne l'a jamais aimé, tandis qu'elle raffole de don Juan.

ALBANO.

Quoi! tu dis que don Juan et Phénice se parlaient! tu les as vus tête à tête ?

CÉLIA.

Certainement je dis que je les ai vus, et vous pouvez les voir vous-même.

ALBANO.

Que le ciel me protége !

CAMILO

Allons, Albano, il n'y a plus à en douter. Abandonnez une folle pensée. Don Juan n'est pas ni ne peut être la maîtresse que vous cherchez.

ALBANO.

Vous avez raison. Ce serait une obstination ridicule. Je suis désormais complétement désabusé.

CÉLIA.

Avez-vous à m'ordonner quelque chose, seigneur Albano ?

ALBANO.

Dieu te garde.

PHÉNICE, *du dehors.*

Holà, Célia !

DINARDA, *de même.*

Holà, mes pages!

CÉLIA.

Ma maîtresse m'appelle.

BERNARDO.

Et nous, don Juan.

FABIO.

Célia, tu seras à moi aujourd'hui.

BERNARDO.

Non, à tous les deux.

CÉLIA.

Quels petits drôles!

FABIO, *à Bernardo.*

Nous ne nous brouillerons pas pour cela, n'est-il pas vrai ?

BERNARDO.

Ma foi non ! Deux moutons peuvent bien brouter en paix dans la même prairie.

Célia, Bernardo et Fabio sortent.

CAMILO.

Je ne regrette pas cette démarche, puisque, par elle, vous avez été convaincu que ce cavalier est réellement un homme.

ALBANO.

Mon erreur m'aura du moins été utile, Camilo. Ce vivant portrait de Dinarda a bouleversé mon âme à tel point qu'il y a effacé pour jamais l'image de Phénice.

CAMILO.

De même que le soleil naissant dissipe les ombres de la nuit, de même une passion insensée s'évanouit aux premières clartés d'un véritable amour. Remerciez le ciel, mon ami, qui vous a sauvé des plus grands périls. Je redoutais pour vous cette Phénice, qui est de toutes les femmes la plus perfide et la plus fausse.

ALBANO.

Oui, je me félicite d'avoir échappé à ses filets.

CAMILO.

J'aperçois par la fenêtre des étrangers.

ALBANO.

Ce sont des Espagnols.

CAMILO.

J'ai idée, à leur costume, qu'ils ne font que de débarquer.

ALBANO.

En effet, je les ai vus ce matin qui emmagasinaient leurs marchandises.

CAMILO.

Sortons d'ici.

Camilo et Albano sortent.

SCÈNE II.

Une rue.

Entrent LUCINDO, TRISTAN, DON FÉLIX et DONATO.

DON FÉLIX.

L'amitié que j'ai conçue pour vous durant ce long voyage, la confiance que m'ont inspirée et la justesse de votre esprit et la noblesse de votre cœur, — tout cela, Lucindo, ne permet pas que je vous quitte si promptement, ni que je vous laisse ignorer le secret le plus cher de ma vie. Il est temps que je vous dévoile ce que j'ai caché si soigneusement à tous les yeux durant la traversée; il est temps que je vous révèle le trouble de mon âme. — Retire-toi, Donato.

LUCINDO.

Éloigne-toi, Tristan.

DON FÉLIX.

Les lois du monde, Lucindo, ces lois capricieuses et insensées ont pesé sur moi de bonne heure et flétri pour jamais mon existence.

On m'a demandé plusieurs fois dans le vaisseau quel était le motif qui m'amenait en ce pays, et je n'ai pas répondu aux questions qu'une vaine curiosité m'adressait à cet égard. A vous, je vous dirai ce qui me conduit en Sicile : je viens ici pour y tuer un homme.

LUCINDO.

Je vous remercie, don Félix, de cette preuve d'estime que vous voulez bien m'accorder. Il est généreux à vous de ne m'avoir pas dédaigné à cause de ma naissance ou de mon état, lorsque vous êtes, vous, un gentilhomme sévillan, et moi simplement un marchand de Valence. Combien je suis flatté et honoré que vous me traitiez en ami !

DON FÉLIX.

Je ne pouvais vous traiter d'une autre façon, puisque je vous ai donné mon cœur, et croyez bien que je ne le donne pas légèrement.

LUCINDO.

Pensez de même, je vous prie, que je suis touché infiniment d'une faveur si haute, et que mon cœur vous rend bien les sentiments que le vôtre m'a voués... Une confidence en vaut une autre... Vous venez, dites-vous, en Sicile pour y tuer un homme?

DON FÉLIX.

Je viens ici pour y tuer un homme, et j'en ai le droit.

LUCINDO.

Eh bien ! moi, je viens ici pour m'y venger d'une femme ; et j'ajoute comme vous, j'en ai le droit.

DON FÉLIX.

Veuillez m'employer, Lucindo, si je puis vous servir en quelque chose contre la personne dont vous avez à vous plaindre.

LUCINDO.

Je vous conterais en détail cette aventure si je ne craignais de vous ennuyer ; mais je vous l'exposerai en peu de mots. — Je suis venu à Palerme il y a environ deux mois, et j'ai, pour mon malheur, fait ici connaissance d'une femme qui a feint de m'aimer.

DON FÉLIX.

Est-ce que les femmes savent aimer? Tantôt l'amour est un jeu pour elles, tantôt elles franchissent toutes les bornes.

LUCINDO.

Ma dame se montra fort éprise de moi, me prodigua les marques d'affection, me combla de présents. Que vous dirai-je? L'hameçon auquel j'ai mordu aurait mis en défaut la sagesse même de Caton ; car j'ai eu affaire à une espèce de crocodile qui pleure pour tuer traîtreusement. C'est une femme qui est à la fois dame et demoiselle, une courtisane aux apparences graves, qui sait tromper habilement, qui sait enflammer un cœur en conservant sa présence d'esprit. Pour elle il n'y a pas d'amour ici bas ; car pour qu'elle s'attache, il faut que l'on soit une femme ou qu'on la mène tam-

bour battant. Autrement son habitude est de faire des présents à ceux qu'elle veut prendre dans ses filets; elle les endort par ce moyen, et ensuite les dépouille.

DON FÉLIX.

Voilà une manière d'agir tout à fait curieuse.

LUCINDO.

Curieuse et nouvelle. — Il y avait un mois que je la connaissais, et je recevais d'elle chaque matin quelque cadeau, lorsqu'un jour étant allé chez elle, je la trouvai habillée de deuil de pied en cap comme la mule d'un chanoine. Elle me montra en gémissant et en s'évanouissant une prétendue lettre d'un sien frère prétendu dans laquelle celui-ci disait qu'il était condamné à mort, mais que la partie adverse consentait à se désister moyennant une somme de deux mille ducats. La scélérate avait appris de moi ou de mon valet que j'avais retiré cet argent de mes marchandises. Je ne vis point la finesse du matou, et je lui donnai mon chat. Elle eut l'air de vouloir me garantir le remboursement de cette avance en me donnant ses bijoux en gage, mais je refusai de les prendre.

DON FÉLIX.

Quelle imprudence!

LUCINDO.

Vous avez bien raison. Dès qu'elle eut son butin elle s'éloigna de moi tout-à-coup, et c'est en vain que j'ai passé plusieurs jours et plusieurs nuits devant sa fenêtre et à sa porte. Je lui ai redemandé mes ducats, et elle a nié avoir rien reçu; j'ai essayé de les recouvrer, c'était vouloir retirer une bague de la mer. Voyant à la fin que je n'avais rien à attendre ici d'un plus long séjour, je suis retourné à Valence, où j'ai été assez mal accueilli par ma famille; et j'en reviens à cette heure avec l'espoir de me venger. Je vous avouerai donc que les marchandises que j'ai fait enregistrer à la douane en débarquant n'existent pas en réalité; que loin de valoir trente mille ducats ainsi que je l'ai déclaré, elles valent à peine cent écus; et que c'est un appât que je présente à ce loup affamé.

DON FÉLIX.

Plut à Dieu que mon malheur ne fût pas plus grand que le vôtre, que je n'eusse perdu que de l'argent!

LUCINDO.

Serait-il question d'honneur?

DON FÉLIX.

Pas de moins que cela.

LUCINDO.

C'est beaucoup, j'en conviens; mais songez aussi, je vous prie, que quand nous perdons de l'argent nous autres marchands, notre crédit s'en va, et avec notre crédit notre honneur.

Entrent PHÉNICE et CÉLIA.

CÉLIA.

Vous ne voulez donc pas me confier ce qui s'est passé?

PHÉNICE.

Ne me tourmente pas, Célia. Je ne veux pas qu'on me le rappelle, je ne veux pas qu'on nomme devant moi ce don Juan. Quiconque lui ouvrira ma porte ne la retrouvera plus ouverte une autre fois.

CÉLIA, *effrayée.*

Jésus! Jésus! voilà Lucindo et Tristan!

PHÉNICE.

Dieu me protége! est-ce qu'il n'était pas parti?

CÉLIA.

Il sera sans doute revenu.

PHÉNICE.

Pourquoi peut-il être revenu?

CÉLIA.

Il vient probablement pour son commerce; il doit vous avoir oubliée.

PHÉNICE.

Les hommes, Célia, sache-le, n'oublient jamais là où ils ont été maltraités; il est, au contraire, dans leur honneur de s'obstiner quand on les dédaigne. Si je n'étais pas aussi irritée contre don Juan, je parlerais à ce pauvre jeune homme.

CÉLIA.

Mais, encore, qu'avez-vous donc contre lui?

PHÉNICE.

Tais-toi, finissons. (*A part.*) Que pensera le capitaine? Et en outre il m'a priée de dire qu'il avait eu mes faveurs.

CÉLIA.

L'un et l'autre vous regardent.

LUCINDO.

Ah! don Félix, voilà celle qui cause ma colère.

PHÉNICE.

Il faut absolument que je lui parle. (*Elle s'approche de Lucindo.*) Me reconnaissez-vous, seigneur Lucindo? Que lisez-vous dans mes yeux?

LUCINDO.

J'y lis — Inconstance, légèreté et trahison [1].

PHÉNICE.

Ceux qui sont les bien-venus dans un pays ont coutume d'embrasser leurs anciens amis qu'ils y rencontrent.

[1] Encore ici une *grâce* intraduisible. Elle porte sur le double sens du mot *niña*, qui signifie en espagnol *la prunelle de l'œil* et *une jeune fille*. Littéralement : « Que lisez-vous dans mes yeux? — Je dis qu'il y a des fillettes d'une humeur si bizarre, que le moment où elles donnent le moins d'espérance, c'est après la possession. » A cause que Phénice est entrée en *possession* de l'argent de Lucindo.

LUCINDO.

Les bien-venus comme moi sont toujours les mal-venus. — Vous vous êtes payée de votre main des bontés que vous aviez eues pour moi, vous défiant sans doute de ma générosité. Dieu sait, Phénice, que ce qui m'a affligé ce n'est pas d'avoir perdu cet argent; mais de n'avoir trouvé en vous que fausseté en retour de l'amour le plus sincère. Quant au reste, la fortune dont jouit ma famille a aisément réparé mon malheur, et je reviens de Valence avec une valeur de trente mille ducats.

PHÉNICE.

Que vous êtes impatient! Vous n'avez donc pas vu que j'avais voulu vous éprouver? J'avoue que j'ai reçu de vous cette somme, me confiant à toutes les assurances de tendresse que je vous avais données. Puis je fus curieuse d'observer jusqu'où iraient les plaintes d'un ingrat qui me méconnaissait. Le jour où vous partîtes je vous envoyai chercher par Célia; mais quand elle arriva chez vous, vous veniez de vous embarquer. Ah! quelle nuit vous m'avez fait passer! que de larmes, que de regrets vous m'avez causés! Que je me suis repentie d'avoir tenté cette épreuve!

LUCINDO, *bas, à don Félix.*

C'est de cette manière qu'elle m'a joué dans le temps.

PHÉNICE.

Je ne pourrai jamais vous exprimer ma douleur. La seule chose qui me consola au milieu de mes peines ce fut votre argent. Je l'avais sans cesse entre les mains comme un gage qui me venait de vous, je le couvrais de caresses, et je lui disais toute sorte de folies qui attendrissaient tous ceux qui étaient là.

LUCINDO.

Est-il possible, madame, que mon départ vous ait causé un tel chagrin? Combien je suis honteux et effrayé de ma folle conduite! Vive Dieu! si maintenant j'étais au milieu de la mer, et que cette nouvelle m'arrivât, je me précipiterais dans les flots pour venir vous retrouver à la nage ou mourir.... Mais je m'aperçois, mon bien, que je vous retiens indiscrètement dans la rue. Ma passion m'a fait oublier ce que je vous dois.... Enfin, vous correspondez à mon amour, je suis heureux!... O mon père! pardonne! de l'argent que j'apporte, il ne retournera pas un écu à Valence... Allez, Phénice, allez à la douane, informez-vous de la quantité de marchandises avec laquelle j'arrive à Palerme; et soyez assurée que mon premier désir en les vendant est d'en mettre le produit aux pieds de votre beauté céleste. La seule chose que je demande au ciel est de pouvoir vous contempler au gré de mes vœux.

PHÉNICE.

Noble et généreux Espagnol, le seul trésor que j'ambitionne, n'en doutez pas, c'est votre tendresse.

LUCINDO.

Allez avec Dieu, mon cher bien, et préparez-vous à me recevoir cette nuit. Pour moi, je vais de ce pas avec ce cavalier chez un négociant qui consent, à cause de lui, à me rendre un service. Il consent à me prêter trois mille ducats en attendant que j'aie vendu.

PHÉNICE.

Je ne suis pas contente de vous, Lucindo, et il faut que je vous aime bien tendrement pour que je ne me fâche pas. Vous auriez dû vous adresser à moi pour négocier cette affaire.

LUCINDO.

Est-ce que vous connaîtriez quelqu'un qui pût m'avancer la somme dont j'ai besoin ?

PHÉNICE.

Certainement. Ces jours passés, plusieurs belles demoiselles de mes amies ont confié à un capitaine également de mes amis, qu'elles ont de l'argent qui dort chez elles sans leur rapporter d'intérêt, et qu'elles songent à le placer. Elles vous avanceront volontiers cette somme. A quoi la destinez-vous ?

LUCINDO.

A acheter du blé, parce qu'on en manque là bas.

PHÉNICE.

Je me charge d'arranger cela. Comptez sur mon zèle à vous servir.

LUCINDO.

C'est que, voyez-vous, il y a encore ici dans le commerce plusieurs des marchandises que j'apporte qui ne sont pas épuisées, et j'aurais peu de profit à les vendre sur-le-champ. Si, au contraire, j'attends un mois, je gagnerai dessus cent pour cent. Il faut donc que j'emprunte cette somme, quelques intérêts que l'on demande, puisque je les retrouverai sur les bénéfices.

PHÉNICE.

C'est bien vu. Je vous la trouverai, soyez tranquille. Seulement il importe que ces personnes puissent voir de leurs yeux vos marchandises.

LUCINDO.

Je donnerai les clefs du magasin où elles sont.

PHÉNICE.

Ce sera un gage suffisant.

LUCINDO.

J'ai d'ailleurs un autre avantage à ne pas vendre dès à présent; c'est que je pourrai jouir plus longtemps de votre vue.

PHÉNICE.

Ce sera pour moi, mon doux bien, la plus douce des récompenses.

LUCINDO.

Oh ! je vous en donnerai plus tard, quand j'aurai vendu, une plus digne de vous.

PHÉNICE.

Je vous avertis seulement que l'on exige trente pour cent.

LUCINDO.

Quelles prétentions exorbitantes!

PHÉNICE.

Il convient que vous en passiez par là.

LUCINDO.

Cela n'est pas raisonnable.

PHÉNICE.

Vous aurez un assez grand bénéfice.

LUCINDO.

Tâchez, par vos beaux yeux, d'obtenir que l'on se contente de vingt pour cent. — Mais je ne veux pas vous tourmenter davantage à cet égard, ma chère âme, car voilà du monde. Je vous irai voir ce soir. (*A Tristan.*) Parle un peu à Phénice, Tristan.

PHÉNICE.

Quoi! c'est vous, Tristan? Comme vous avez bonne mine, mon garçon!

TRISTAN.

Que le ciel vous garde, madame!

PHÉNICE.

A cette heure que votre maître est riche, vous adoptez un langage cérémonieux.

TRISTAN.

Voici pour vous, madame, une autre occasion qui n'est pas mauvaise, n'est-il pas vrai?

PHÉNICE.

Je comprends! vous m'accusez, vous me soupçonnez!

TRISTAN.

Plût à Dieu que ce ne fût qu'un simple soupçon!... — Maudite soit la persistance avec laquelle mon maître s'obstine à vous aimer! Faut-il, quand vous l'avez déjà trompé une fois, qu'il revienne encore comme un écervelé vers la plus perfide des femmes?

PHÉNICE.

Vous êtes trop sévère envers moi, Tristan.

TRISTAN.

Je suis furieux! — Ah! si vous eussiez vu cette pauvre dupe sur la mer où il voulait se jeter à chaque instant pour éteindre le feu qui le consumait! Si vous l'aviez vu à Valence, où il ne faisait que se désoler, que pleurer et gémir jour et nuit!... J'ai failli en perdre patience.... Il ne s'est un peu consolé que lorsqu'on lui a eu confié de nouvelles marchandises.

PHÉNICE.

En a-t-il pour une grande valeur?

TRISTAN.

Mais oui, assez.... Pour trente mille ducats environ.

PHÉNICE.

Mon intention, l'autre fois, a été de mettre sa tendresse à l'épreuve. Je lui garde son argent.

TRISTAN.

Bien ! bien ! qu'il retourne chez vous ! qu'il dépense avec vous la fortune de son père, qui l'avait muni de si bonnes instructions ! et qu'il fasse mourir ce digne vieillard de chagrin !... Pour moi, je prévois de reste que je ne reverrai plus ma patrie.

PHÉNICE.

Je vous assure, Tristan, que vous ne me connaissez pas.

TRISTAN.

Si fait ! je ne connais que trop l'hameçon qui a pêché notre chat.

PHÉNICE.

Vous ne savez pas, Tristan, qu'au moment où vous êtes parti, je comptais vous donner un habit du plus beau velours avec des passements d'or.

TRISTAN.

Un habit ! à moi ! vive Dieu !

PHÉNICE.

Oui, un habit charmant.

TRISTAN.

En ce cas je n'ai plus rien à dire, et je vous amènerai ce galant pieds et poings liés, et vous n'y perdrez rien.

PHÉNICE.

Si vous me l'amenez, Tristan, outre l'habit, il y a cent ducats pour vous.

TRISTAN.

Je vous baise les mains.

PHÉNICE, *à Lucindo.*

Adieu.

LUCINDO.

Adieu.

CÉLIA.

Adieu, Tristan.

TRISTAN.

Adieu, Célia.

LUCINDO, *à part.*

Ma vengeance ne tardera pas à s'accomplir.

PHÉNICE.

Songez, mon bien, que je vous attends.

LUCINDO.

Ayez soin, mon amour, que l'on m'apporte l'argent.

PHÉNICE.

N'oubliez pas que c'est trente pour cent.

LUCINDO.

Comme vous voudrez.

Phénice et Célia s'éloignent.

CÉLIA.

A qui donc comptez-vous demander cette somme?

PHÉNICE.

A moi-même. J'ai déjà deux mille ducats par devers moi, et je trouverai les mille autres sur mes bijoux. Trente pour cent, c'est un gain qui n'est pas à dédaigner. Puis, quand il aura vendu, j'aurai le reste.

CÉLIA.

Prenez garde, madame; les hommes ont parfois d'habiles vengeances.

PHÉNICE.

Le plus fin d'entre eux serait trompé par une femme. Allons à la douane, je consulterai le registre, et je saurai au juste, d'après la propre déclaration du jeune homme, ce que vaut sa marchandise. Tu vois que je n'agis pas à la légère.

CÉLIA.

J'admire votre prudence.

Phénice et Célia sortent

DON FÉLIX.

Vous lui avez tendu là un bon piége.

LUCINDO.

Je doute fort qu'elle m'échappe.

DON FÉLIX.

Elle prend bien, d'ailleurs, ses précautions.

Entrent LE CAPITAINE et DINARDA.

LE CAPITAINE.

Vous n'avez d'aucune façon besoin de vous excuser; je sais que vous êtes un cavalier plein d'honneur.

LUCINDO, *à don Félix.*

Voici du monde. Retournez au logis pendant que je vais chercher cet argent; et s'il faut absolument que vous tuiez votre ennemi de votre propre main, du moins ne vous compromettez pas.

DON FÉLIX.

Je veux avant tout que ma vengeance soit secrète.

Lucindo et don Félix sortent.

DINARDA.

Que Phénice soit venue au logis, je n'essayerai pas de le nier, capitaine; mais il est clair que c'est vous qu'elle y venait voir.

LE CAPITAINE.

Vous ne me persuaderez pas; je connais son humeur et ses manières. Il serait plus facile d'emprisonner le soleil, d'arrêter un nuage, de prendre le vent, que de conserver à un homme le cœur changeant de cette femme. Avec cela, elle a l'honnête habitude de soutirer, par mille je ne sais quels moyens, l'argent des étrangers. Elle est rusée, je vous en réponds, plus rusée que vous, mon jeune gentilhomme. Aussi, quelque bonne opinion que j'aie de vous, je

ne doute pas qu'à la fin votre vertu n'ait cédé à ses avances. Elle vous adore, je le sais.

DINARDA.

En admettant cela, toujours est-il que je ne vous ai pas offensé.

LE CAPITAINE.

Les pierres elles-mêmes sont effrayées de ce prodige ; car c'en est un, et des plus grands, que de voir cette femme vous poursuivre comme elle fait... Vous pourrez vous vanter de l'action la plus rare, puisque vous vous jouez d'une femme qui n'est que ruse, calcul, embûche et fourberie. Mais si vous êtes honteux d'avoir abusé de ma confiance, et d'avoir joué en même temps un si grand nombre d'hommes joués par elle, j'exigerai de vous seulement que vous m'aidiez à me venger.

DINARDA.

Si don Juan peut vous être utile à quelque chose, ordonnez, commandez ; son épée, son bras, sa vie, tout est à vous. Je prétends dissiper, à quelque prix que ce soit, vos soupçons injurieux.

LE CAPITAINE.

Vous vous défendez avec une chaleur.....

DINARDA.

Vous saurez plus tard mon histoire, et vous verrez combien vous avez tort.

LE CAPITAINE.

Ecoutez. Il n'est rien que les femmes de cette espèce souhaitent autant que le mariage. Quand on veut se moquer d'elles, on n'a qu'à toucher cette corde. Le dégoût des plaisirs, l'ennui de l'existence qu'elles mènent, les engagent à faire une fin. Puis elles craignent, quand les rides commencent à paraître, de se trouver abandonnées. Puis elles sentent tôt ou tard le besoin d'un protecteur légitime. Aussi y a-t-il beaucoup d'hommes qui les abusent par là, en leur disant demain, après-demain, dans un mois. Vous m'entendez ?

DINARDA.

Vous voulez que je feigne de vouloir être son mari ?

LE CAPITAINE.

Laissez-moi faire ; vous découvrirez bientôt mon projet.

DINARDA.

Nous voilà arrivés peu à peu à sa maison.

LE CAPITAINE.

Vous y entrerez pour me la livrer. En ce moment, tenez-vous un peu à l'écart.

Entrent PHÉNICE et CÉLIA.

PHÉNICE.

J'ai tout l'argent bien compté.

CÉLIA.

Tous ces ducats, Phénice, m'ont l'air d'un appât de nouvelle sorte pour votre hameçon.

PHÉNICE.

Maintenant que j'ai pris mes informations, je n'ai pas peur de lui jeter celui-là inutilement. Va m'appeler le Capitaine.

CÉLIA.

Le voici lui-même qui vient.

PHÉNICE, *au Capitaine.*

J'allais vous envoyer chercher.

LE CAPITAINE.

En quoi puis-je vous servir ?

PHÉNICE.

Je veux prêter de l'argent à un homme à un intérêt fort raisonnable... pour moi; et comme j'attends en outre un autre bénéfice, je voudrais que vous eussiez la complaisance de dire que cet argent vient de vous, qu'il appartient à des demoiselles de votre connaissance.

LE CAPITAINE.

Est-ce qu'on ne vous donne pas de caution?

PHÉNICE.

Si fait; on me donne au moins cinquante caisses de draps et de soies de Valence, et, de plus, cent tonneaux d'huile enregistrés. Tout cela est emmagasiné à la douane; j'ai les clefs du magasin, et rien n'en sera livré sans mon aveu ni au maître ni à personne.

LE CAPITAINE.

A merveille! cela va bien.

PHÉNICE.

Pourquoi ne vous approchez-vous pas, don Juan?

LE CAPITAINE.

Parce qu'il est confus de certaines tentatives.

PHÉNICE.

Ce sont là vos plaisanteries accoutumées.

LE CAPITAINE.

Comment! des plaisanteries! non pas, non pas, vive Dieu! Tout à l'heure ayant appris que vous étiez allée chez lui, il ne s'en est fallu de rien que je ne lui perçasse le cœur de mon poignard. Heureusement pour lui qu'il m'a demandé pardon, et qu'il m'a apaisé en me disant que s'il vous a parlé, c'était avec l'intention de vous épouser. Moi, rencontrant une occasion si favorable, je me suis décidé à renoncer à mes plaisirs et à mes droits; espérant que s'il vous emmène avec lui en Espagne, et si je vous retrouve là-bas un jour ou l'autre, vous vous souviendrez que vous me devez votre situation.

PHÉNICE.

Ah! capitaine, vous me trompez!

LE CAPITAINE.

Jamais de la vie je n'ai trompé une femme.

PHÉNICE.

Ah! je me confie à votre sincérité espagnole. — Si ce mariage a lieu, je vous donnerai le jour même une chaîne valant mille ducats.

LE CAPITAINE.

J'ai dit à don Juan que vous êtes fort riche.

PHÉNICE.

Vous ne l'avez pas trompé; car, à dire vrai, si nous devions nous marier ce soir même, je me ferais fort de lui apporter en dot quinze mille ducats aussi bien qu'un.

Entre TRISTAN.

TRISTAN, *à Phénice.*

Lucindo mon maître vous attend à la douane.

PHÉNICE.

Venez, Capitaine. — Toi, Célia, dis à Estacio et à Fabricio qu'ils me suivent avec l'argent.

LE CAPITAINE.

Laissez-moi prendre congé de don Juan.

PHÉNICE.

Dites-lui donc qu'il est l'âme de ma vie.

DINARDA.

Qu'y a-t-il de nouveau?

LE CAPITAINE.

Nous allons, Phénice et moi, à une affaire obligée. (*Plus bas.*) Elle est folle de vous, don Juan. Elle m'a promis une chaîne de mille ducats. Demeurez ici.

DINARDA.

Que le ciel vous garde.

PHÉNICE.

Ne tardons pas davantage.

TRISTAN, *à part.*

Nous la tenons! elle est prise!

Phénice, le Capitaine, Tristan et Célia sortent.

DINARDA.

Je perds en vain mes pas, mes soupirs et mes pleurs. Il ne me reste plus désormais aucune épreuve à traverser; car j'ai souffert tous les ennuis, toutes les peines. Si l'amour est dans la pensée, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'absence l'efface enfin; et vouloir que l'on m'aime par force, cela n'est pas généreux, cela n'est pas la loi d'amour. Hélas! malheureuse, Albano a changé! Les hommes auxquels nous vouons notre cœur nous vantent leur fidélité, leur constance. Si nous changeons, nous autres femmes, nous n'avons pas

d'excuse. Mais il n'en est pas de même des hommes; car s'ils changent, ils disent que toujours la faute en est à nous[1].

Entre ALBANO.

ALBANO.

Je me réjouis fort, don Juan, de vous rencontrer seul en ce lieu.

DINARDA.

Et moi aussi de vous voir; car je viens pareillement disposé à vous donner ou à vous demander les renseignements qui nous sont nécessaires à chacun.

ALBANO, *à part.*

Dieu me protége. Il m'est impossible d'en douter. Ce don Juan, — c'est elle.

DINARDA, *à part.*

Je tremble de peur. Il a l'air de me reconnaître. Mais quand même je devrais mourir ici, je lui soutiendrai qu'il s'abuse. (*Haut.*) Eh bien! puisque vous désirez me parler, je vous écoute.

ALBANO.

Quand vous êtes entré dans cette maison vous connaissiez mes vues; pourquoi y êtes-vous revenu depuis?

DINARDA.

Ceci est mon secret que je ne suis pas obligé de vous dire. Dieu seul le saura. Je ne dois pas compte de ma conduite à un homme aussi léger.

ALBANO, *à part.*

Jésus! c'est bien elle. Mais Célia prétend que Phénice.... Cela ne se pourrait pas si ce don Juan est une femme. Cachons-lui mes soupçons jusqu'à ce qu'il se déclare lui-même. (*Haut.*) Je me suis adressé déjà à vos laquais pour m'informer de vous.

DINARDA.

Très-bien. Et dans quel but, s'il vous plaît?

ALBANO.

Je voulais savoir d'eux votre nom et celui de votre pays. — Ils se sont moqués de moi.

DINARDA.

C'est la coutume des pages[2].

ALBANO.

Ce n'est pas que je sois effarouché de voir venir dans ces parages un cavalier aussi charmant, aussi aimable; non, je ne suis point jaloux; mais je voulais savoir si vous êtes un homme... bien loyal, car votre conduite à l'égard de cette femme me semble pleine d'artifices.

DINARDA.

Des artifices!... que vous êtes gracieux et flatteur! Puisque vous

[1] Dans l'original ce monologue forme un sonnet.
[2] *Son pajes.*

m'en croyez capable, il faut que vous ayez appris par votre expérience personnelle ce que c'est que des artifices.

ALBANO.

Enfin, pourquoi la servez-vous ?

DINARDA.

Vous-même, pourquoi l'aimez-vous ?

ALBANO.

Moi! je puis l'avouer : c'est seulement pour me distraire de l'ennui que me cause l'absence d'une femme de laquelle mes disgrâces m'ont éloigné, et que j'aimerai jusqu'à la mort.

DINARDA.

Quoi! vous aimez une femme absente!

ALBANO.

Oui, j'aime une femme accomplie, une femme si belle, que ce ne serait pas la louer assez à mon gré que de la comparer au soleil de l'Orient. Cette femme, je lui ai dressé un autel dans mes souvenirs, et j'offre sans cesse à son image les adorations de mon cœur, le culte de mon âme. Cette femme, je la regrette, je la désire; elle est tout à la fois mon tourment et mon espérance; et vous lui ressemblez à tel point, qu'en vous voyant il me semble que je la vois.

DINARDA.

Je voudrais bien la connaître, pour lui écrire un peu ce qui se passe; je la désabuserais sur votre compte, et si elle vous aime, je l'amènerais à vous haïr. Car, dites-moi, n'est-ce pas en même temps une chose risible et pitoyable que vous feigniez un tel attachement pour elle, et que vous me poursuiviez de la jalousie que je vous inspire auprès d'une autre? D'ailleurs, seigneur Albano, veuillez écouter attentivement deux mots. Il ne m'appartient pas de m'occuper de vos anciens sentiments, auxquels je n'ai rien à voir, et, d'un autre côté, je vous prie de ne plus mettre les pieds désormais chez Phénice, car elle se marie.

ALBANO.

Avec qui donc?

DINARDA.

Vous le saurez plus tard. Après tout, que vous importe avec qui cette dame se marie, puisque vous aimez ailleurs? Ne voyez-vous pas que l'intérêt que vous lui portez est une sorte d'outrage à celle dont vous avez placé l'image sur l'autel de vos souvenirs?

ALBANO.

Écoutez-moi.

DINARDA.

A quoi bon?

ALBANO.

Parlez! parlez! Avec qui Phénice se marie-t-elle?

DINARDA.

Avec moi.

ALBANO.

Avec vous ?

DINARDA.

Oui, avec moi. Adieu.

Elle sort

ALBANO.

Vive Dieu ! chassons ces pensées importunes. Il y aurait de quoi m'ôter la raison. Quelle ressemblance bizarre et cruelle ! Par moments je suis sur le point d'atteindre la vérité, et ensuite elle se dérobe à mes regards. Tantôt je ne puis douter que ce soit elle ; tantôt il me paraît impossible que ce le soit.... Hélas ! qu'ai-je gagné à la voir ? Les sentiments qui n'existent plus dans son cœur se sont réveillés plus vifs que jamais dans le mien.

Entre CAMILO.

CAMILO.

J'ai parcouru toute la ville pour vous trouver, et je me félicite de vous rencontrer en ce lieu.

ALBANO.

Doucement, Camilo ; qu'y a-t-il ?

CAMILO.

Un homme mystérieusement enveloppé dans son manteau, un Espagnol arrivé ici depuis peu, s'informait de tous côtés de la demeure d'un certain seigneur Albano. Je me suis approché, j'ai satisfait à sa question, et lui ai demandé aussitôt ce qu'il vous voulait. Il m'a paru embarrassé, et m'a dit qu'il reviendrait. Après l'avoir vainement prié de s'expliquer, je l'ai suivi jusqu'à son logis, et j'ai interrogé ses hôtes sur son compte.

ALBANO.

Eh bien ?

CAMILO.

On n'a rien voulu me dire. Mais j'ai couru vers le port, et là j'ai vu un navire valencien arrivé dans la matinée, qui, dit-on, avait amené plusieurs personnes de Séville.

ALBANO.

De Séville ?

CAMILO.

Oui, et j'ai idée que ce cavalier n'est autre chose que don Félix.

ALBANO.

Cela se pourrait bien ; et sans doute qu'il médite quelque trahison.

Entrent LUCINDO et TRISTAN.

LUCINDO.

Mon hameçon l'a piquée parfaitement.

TRISTAN.

Oui, et elle a mordu divinement.

LUCINDO.

L'argent est-il dans le vaisseau?

TRISTAN.

Nos gens l'y ont transporté.

LUCINDO.

Nous n'avons plus qu'à partir.

TRISTAN.

D'autant plus que la belle a une douzaine de vaillants à son service.

LUCINDO.

Je voudrais cependant bien assister à la scène du désabusement.

TRISTAN.

Gardez-vous-en bien! gagnons au contraire, et au plus vite, la haute mer.

LUCINDO.

Ah! Tristan, comme elle va crier, pleurer, se désoler!

TRISTAN.

Ne m'en parlez pas. Il me semble que je la vois d'ici, et je triomphe.

LUCINDO.

O ciel! accorde-nous un vent propice. Tu ne le refuseras pas à mon vaisseau; car il va voguer sur les ondes chargé d'un butin plus glorieux que celui de la Toison d'or. Que l'on cesse de vanter l'argonaute Jason; il a été vaincu aujourd'hui par Lucindo le Valencien.

TRISTAN.

Zéphyrs bénins, enflez de votre souffle ami les voiles de notre navire. J'ai hâte de me retrouver dans ma patrie pour y raconter mes exploits; car j'ai attrapé aujourd'hui la plus rusée des femmes, j'ai tiré un habit de velours et cent ducats de Phénice!... Adieu; demeure en paix, hameçon perfide, appât trompeur, pêcheuse de bourses, matou de notre chat! Adieu, Circé, adieu, sorcière; apprends à connaître Tristan!

Lucindo et Tristan sortent.

CAMILO.

Je pense, en y réfléchissant, que nous ne ferions pas mal de retourner vers les bords de la mer.

ALBANO.

Oui, il faut qu'avant la nuit je voie le vaisseau dans lequel il est venu. J'y trouverai sans doute quelqu'un qui m'apprendra le nom de ce personnage. Je ne puis négliger cette affaire.

CAMILO.

Vous avez raison. D'ordinaire l'offenseur écrit son injure sur le sable et l'offensé l'imprime sur le marbre; tandis qu'au rebours celui qui a outragé un homme devrait sans cesse avoir sa propre injure présente à sa mémoire.

Camilo et Albano sortent.

SCÈNE III.

Le salon de Phénice.

Entrent PHÉNICE et CÉLIA.

CÉLIA.

Vous êtes bien contente?

PHÉNICE.

Jamais je n'ai eu tant de joie. J'ai ramené dans ma maison un homme qui va faire ma fortune, et j'épouserai par son moyen celui que j'adore. — Ah! Célia, comme je l'ai trompé! En vérité, je le plains, ce pauvre garçon! Ils ne sont pas malins, les Espagnols!

CÉLIA.

Par Dieu! l'Espagne est un pays de montagnes qui ne produit que des hommes d'un esprit lourd, lent, paresseux. S'ils ont conquis les Indes, ma foi! c'est pour enrichir l'Italie et la France. Partout où ils portent leurs armes ils laissent leur argent.

PHÉNICE.

Quel immense bénéfice j'ai en perspective! D'abord les trente pour cent, ce qui n'est pas à dédaigner. Puis ce que je pourrai retirer sur le capital que je prête. Puis j'ai dans mon secrétaire les clefs du magasin, et j'y entrerai quand je voudrai. — Mais, à propos, Célia, où est le capitaine?

CÉLIA.

Il est allé voir don Juan.

Entre BERNARDO.

BERNARDO.

Que votre seigneurie me donne la main comme à son page.

PHÉNICE.

Mon ami! mon frère!

BERNARDO.

Puissiez-vous être heureuse avec le seigneur don Juan pendant dix siècles et plus! Amen.

PHÉNICE.

Prenez cette bague, Bernardo; c'est un diamant de cinquante écus; je vous l'offre au nom de cet aimable Espagnol, votre maître et le mien.

BERNARDO.

Je l'accepte sans façon.

Entre FABIO.

FABIO.

Je baise les mains et les pieds de votre seigneurie.

PHÉNICE.

O Fabio!

FABIO.

Que le ciel, ma belle patronne, vous accorde les jours les plus fortunés dans cette union !

PHÉNICE.

Acceptez ce bijou, mon Fabio.

FABIO.

Je vous rends mille grâces, ma belle patronne.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Le seigneur don Juan m'envoie vous prier de l'attendre.

PHÉNICE.

O mon cher capitaine ! vous êtes vraiment mon appui et mon père. Tenez, veuillez porter cette chaîne à mon intention.

LE CAPITAINE.

Vous n'aviez pas besoin de cela pour retenir un homme qui vous est enchaîné par son dévouement ; mais puisque vous l'exigez, je porterai votre chaîne à jamais comme votre esclave soumis.

Entre DINARDA.

DINARDA.

Excusez mon retard, ma chère âme

PHÉNICE.

Soyez le bienvenu, mes amours.

DINARDA.

Quel bonheur égale celui d'un homme que vous agréez pour mari !

PHÉNICE.

Que pourrai-je vous donner en reconnaissance de ces douces paroles ?

DINARDA.

Je n'aspire qu'à cueillir au plus tôt les roses qui embellissent votre bouche.

PHÉNICE.

En attendant, veuillez accepter ce diamant, qui n'a pas son pareil à Palerme.

DINARDA.

Il est beau, sans doute ; mais vos yeux ont encore plus d'éclat et lancent plus de feux.

LE CAPITAINE, *à part.*

Elle restitue en bloc ce qu'elle a pêché en détail.

Entrent ALBANO et CAMILO.

ALBANO.

Après vous avoir fait mon compliment, belle Phénice, sur votre mariage avec le seigneur don Juan de Lara, l'honneur et la gloire de Seville, permettez que je passe sans autre préambule au sujet

qui m'amène. — J'étais allé sur le port afin de savoir des nouvelles d'un de mes compatriotes qui vient me chercher à Palerme avec d'assez mauvaises intentions, lorsqu'un navire valencien qui mettait à la voile a attiré mes regards. Tandis que je m'amusais à suivre des yeux la manœuvre des matelots, deux hommes se sont approchés de moi, et l'un d'eux m'a donné une lettre, en me priant de la remettre moi-même demain matin à Phénice. Je lui ai répondu que je m'acquitterais de sa commission fidèlement. Là dessus les deux hommes, dont l'un semblait être le maître de l'autre, se sont jetés dans une barque en riant, et ils ont gagné le vaisseau en riant toujours. Puis les voiles du vaisseau se sont déployées, il a quitté le rivage en se balançant, et je n'ai pas tardé à le perdre de vue.... Inquiet sur le contenu de cette lettre, j'ai cru devoir vous l'apporter sans attendre davantage. La voici.

PHÉNICE, *en prenant la lettre.*

Je crains un malheur; je n'ose ouvrir cette lettre. (*Donnant la lettre à Osorio.*) Ouvrez-la, capitaine.

LE CAPITAINE.

Voici ce qu'elle dit. (*Lisant.*) « S'il vous en souvient, ma petite » harpie, vous avez pêché naguère deux mille écus avec votre ha» meçon, votre déguisement de deuil et vos larmes feintes..... »

PHÉNICE.

Ah! Lucindo!

LE CAPITAINE.

Laissez-moi donc achever. (*Lisant.*) « Mais j'ai opposé la ruse » à la ruse, et j'ai recouvré mon argent, et je me suis vengé..... »

PHÉNICE.

Comment? de quelle façon?

LE CAPITAINE.

Nous allons voir. (*Lisant.*) « Vous saurez, ma belle ennemie, » que les marchandises renfermées dans le magasin ne sont qu'une » fiction comme vos larmes et votre deuil. Les caisses ne contien» nent en tout et pour tout, sous le couvercle, que six aunes de » drap, et les tonneaux sont remplis d'eau. Le premier seulement, » qui est le plus près de la porte, vous fournira dix livres d'huile » de première qualité. Vous m'aviez dérobé deux mille ducats, et je » vous en prends trois mille, gardant l'excédant de cette dernière » somme pour le change, la commission et les frais de transport. » Adieu, ma belle ennemie; je vous paye en votre monnaie, — » mensonges pour mensonges. »

PHÉNICE.

O l'infâme brigand!... Laissez-moi courir à sa poursuite.

ALBANO.

Ce serait une peine inutile; le vaisseau est au moins à dix lieues du port.

PHÉNICE.

Que n'ai-je des ailes pour voler!

CAMILO.

Calmez-vous, madame.

PHÉNICE, *en faisant le signe de la croix.*

Dieu puissant! Jésus! Jésus!

CÉLIA.

Comme vous vous signez!

PHÉNICE.

Je suis femme, et je sens vivement une injure. — Mais, pardonnez, don Juan; trois mille ducats de moins ne paraîtront pas sur ma fortune.

DINARDA.

Si cette perte ne vous afflige pas, mon bien, je n'y ai aucun regret.

Entrent DON FÉLIX, DONATO et deux Militaires.

DON FÉLIX, *aux Militaires.*

Ils sont entrés tous les deux dans cette maison. Je les ai vus.

PHÉNICE.

Que signifie cette visite?

CÉLIA.

Cela est drôle! des gens qui viennent assister à une noce couverts de leurs manteaux.

DON FÉLIX.

Poursuivez, continuez, ne vous dérangez pas; nous n'avons pas de mauvaises intentions.

LE CAPITAINE.

Alors dépouillez vos manteaux. Sans quoi, vive Dieu! je vous ferai sortir plus vite que vous n'êtes entrés.

DON FÉLIX, *écartant son manteau.*

Bien que les menaces ne m'effrayent pas, je puis et je dois me montrer à visage découvert. — Je suis Espagnol, et j'arrive de Séville à votre recherche, don Albano.

ALBANO.

Don Félix!

DON FÉLIX.

Oui, don Félix, qui voudrait vous parler seul à seul dans le champ.

ALBANO.

Je n'ai jamais refusé, vous le savez, et je ne refuserai jamais un rendez-vous d'honneur : je vous suis.

DINARDA.

Un moment, arrêtez. Expliquez-vous, dites-moi les motifs qui

vous animent l'un contre l'autre, et ensuite je vous conduirai moi-même sur le terrain.

ALBANO.

Don Félix a eu à Séville un duel dans lequel il a été blessé.

DON FÉLIX.

Il n'y a pas de déshonneur à être blessé dans un combat. Votre épée m'a atteint comme la mienne aurait pu vous atteindre. Aussi n'est-ce pas pour cela que je viens.

ALBANO.

Que demandez-vous donc?

DON FÉLIX.

.... Ma sœur, que vous avez enlevée; et je ne retournerai pas sans elle à Séville, ou sans votre vie.

DINARDA.

Ce n'est pas la peine de vous battre en duel l'un contre l'autre. Si le seigneur Albano consent à épouser la sœur de don Félix, je m'engage à la faire paraître ici à l'instant. Allons, faites la paix.

DON FÉLIX.

Voici ma main.

ALBANO.

Voici la mienne.

DINARDA.

Eh bien! la sœur de don Félix, l'épouse de don Albano, vous l'avez devant vos yeux : c'est moi-même!

PHÉNICE.

Quoi! vous, don Juan!

DINARDA.

Je ne me suis jamais appelée de ce nom.

PHÉNICE.

Vous n'êtes donc pas un homme?

DINARDA.

Non, puisque je suis une femme.

PHÉNICE.

O ciel! comme j'ai été jouée! — Alors il est juste que l'on me restitue mes présents.— Capitaine Osorio, rendez-moi la chaîne.

LE CAPITAINE.

Non, ma charmante; je veux la porter toute ma vie à votre intention comme votre esclave dévoué; et s'il y a quelque *bravo* qui en ait envie, qu'il vienne me la demander dans le champ.

PHÉNICE.

Vous, Bernardo, rendez-moi la bague que je vous ai donnée.

BERNARDO.

Non, madame; je la garde : ce qui est donné est donné.

PHÉNICE.

Et vous, Fabio, mon joyau?

FABIO.

Moi aussi, ma patronne, je le garde comme un souvenir.

PHÉNICE.

O ciel! ils m'ont tous jouée!

LE CAPITAINE.

Ainsi finit, illustre assemblée, L'HAMEÇON DE PHÉNICE.

FIN DE L'HAMECON PHENICE.

FONTOVÉJUNE.

(FUENTE OVEJUNA[1].)

NOTICE.

Fontovéjune est le nom d'une petite ville d'Espagne, située au bord et près des sources du Guadiato, sur les confins du royaume de Cordoue, de l'Estramadure et de la Manche. Quand on aura lu cette pièce, on comprendra pourquoi le poëte a donné un nom de ville pour titre à sa comédie.

Avant d'examiner l'ouvrage de Lope, il y a quelques faits historiques qu'il nous semble utile de rappeler.

Nous sommes en l'année 1475, c'est-à-dire au milieu de la seconde moitié de ce quinzième siècle, qui fut marqué dans tous les états de l'Europe, et principalement en Espagne, par les dissensions intestines et les guerres civiles. Depuis plusieurs années, le roi de Castille Henri IV, surnommé *le Faible* ou *l'Infirme* (*el Enfermo*) a été déposé; sa fille Jeanne cherche, mais avec peu de succès, à faire triompher ses droits; Isabelle et Ferdinand d'Aragon sont déjà maîtres de la Castille presque entière, et ils régneraient dès lors sur toute l'Espagne chrétienne, si l'infante Jeanne n'avait dans son parti quelques puissants seigneurs, au nombre desquels se trouvent le fameux marquis de Villena et le grand maître de Calatrava. — Nous allons maintenant laisser parler une vieille chronique, de laquelle Lope a emprunté l'idée première de sa comédie.

« Le grand maître réunit à Almagro trois cents hommes à cheval, tant chevaliers que laïques, et deux mille hommes de pied. Il attaqua Ciudad-Réal... La ville se mit en défense, et cette guerre coûta beaucoup de monde aux deux partis. Enfin il prit la ville, ainsi que cela résulte d'écrits authentiques, quoique les habitants le nient. Il la conserva plusieurs jours, fit couper la tête à quelques uns de ceux qui avaient proféré des paroles injurieuses contre lui; d'autres du bas peuple furent fouettés et eurent la langue tenaillée.

» Les habitants de Ciudad-Réal se plaignirent au roi et lui demandèrent du secours, n'ayant dans la ville, disaient-ils, aucun particulier assez riche pour se mettre à leur tête, à cause que leur territoire, fort resserré, était borné de tous côtés par les possessions de l'ordre. Le roi, craignant que s'il laissait cette place au grand maître, elle ne facilitât les opérations du roi de Portugal, qui était en Estramadure, envoya don Diègue Fernandes de Cordoue, et don Rodrigue Manrique, comte de Paredes, grand maître de Saint-Jacques, pour reprendre Ciudad-Réal. Don Rodrigue Giron défendit en personne cette place; il combattit vaillamment à l'entrée de la ville et dans les rues, le lieu n'étant pas fortifié, et n'ayant qu'un faible mur d'enceinte; mais après des pertes considérables d'une et d'autre part, les chevaliers de Calatrava furent forcés à se retirer. Les deux capitaines restèrent longtemps dans une partie

[1] Le nom de Fuente-Ovejuna revenant fréquemment dans la pièce, nous avons cru devoir le franciser. Les noms de la plupart des villes d'Espagne ont été francisés de la même manière. Je citerai seulement comme exemple *Fuenterrabia*, dont nous avons fait *Fontarabie*.

de la Manche, faisant la guerre aux villes de l'Ordre, leur imposant des contributions, afin que, distrait par le soin de les défendre, Giron ne pût porter secours au roi de Portugal.

» Dans ces circonstances, don Fernand Gomez de Gusman, commandeur mayor de l'Ordre [1], qui résidait à Fontovéjune, fit tant et de si grands outrages aux habitants de ce lieu, que, poussés à bout, ils se déterminèrent à se révolter. Une nuit du mois d'avril 1476, les magistrats et le peuple réunis ayant pris pour cri de guerre *Fontovéjune!* entrèrent à main armée dans la maison de la commanderie. Ils mêlaient au cri de *Fontovéjune!* ceux de *vivent Ferdinand et Isabelle! meurent les traîtres et les mauvais chrétiens!* Le commandeur s'enferma avec les siens dans la chambre la plus forte, et s'y défendit pendant deux heures, ne cessant toutefois de demander au peuple le motif de ce soulèvement, et offrant de se justifier et de dédommager ceux à qui il aurait fait tort. On ne l'écouta point. Les habitants ayant enfin pénétré dans la chambre, tuèrent quatorze hommes qui étaient avec le commandeur et le défendaient. Lui-même il reçut tant de blessures qu'il tomba sans connaissance. Il n'avait pas encore rendu son âme à Dieu, qu'on le prit en poussant des cris de joie, et qu'on le précipita par une fenêtre dans la rue où se trouvaient des gens tenant des piques et des épées hautes pour recevoir son corps. On lui arracha la barbe et les cheveux, on lui cassa les dents à coups de pommeaux d'épées en l'accablant d'injures. . . .

» Les femmes de la ville vinrent avec des tambours et des instruments pour se réjouir de sa mort; elles avaient fait une bannière pour cette fête; l'une d'elles était capitaine, une autre porte-enseigne. Les enfants imitèrent leurs mères. Enfin, toute la population s'étant réunie, le corps fut porté sur la place, mis en lambeaux, et traité avec toutes sortes d'indignités. Il ne fut pas permis à ses domestiques de l'enterrer. Sa maison fut livrée au pillage.

» Un juge vint par ordre de Ferdinand et d'Isabelle pour faire une information et punir les coupables; mais quoiqu'il appliquât à la torture un grand nombre des habitants de l'endroit, il ne put parvenir à connaître ni les chefs du mouvement ni ceux qui y avaient pris part. Qui a tué le commandeur? demandait le juge. Fontovéjune, répondaient-ils. Et l'on ne put leur arracher d'autre déclaration, parce que tous s'étaient juré de mourir dans les tourments plutôt que de dire autre chose. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que des femmes et des enfants mis à la question montrèrent la même constance que les hommes. Le juge revint rendre compte aux deux rois et prendre leurs ordres; et leurs altesses, informées que la tyrannie du commandeur avait été la cause de sa mort, ordonnèrent que l'affaire en restât là.

» Ce chevalier avait fort maltraité ses vassaux. Il tenait dans la ville beaucoup de gens de guerre pour soutenir le parti du roi de Portugal. Non-seulement ils consommaient pour leur subsistance les biens des habitants, mais encore le commandeur souffrait que ces troupes indisciplinées leur fissent mille outrages. Lui-même, d'ailleurs, avait offensé et déshonoré beaucoup de particuliers, enlevant leurs femmes et leurs filles, et les dépouillant de leur argent et de leurs biens [2] »

Ce récit, comme histoire, est certes fort curieux; mais pour en composer

[1] Voyez page 91, note 2.
[2] Voyez la *Chronique de l'Ordre de Calatrava,* par Fr. Francisco de Rades et Andrade, ch. XXXVIII.

un drame intéressant, il fallait que le poëte commençât par trouver une fable. Lope s'est adressé à son imagination, et elle ne lui a point fait défaut. Qu'on lise *Fontovéjune*, et l'on admirera cette puissance créatrice qui procédait dans ses inventions avec tant de jugement, de logique et d'esprit.

Les caractères méritent des éloges particuliers. Ferdinand et Isabelle ne sont guère qu'esquissés ; mais à leur activité prodigieuse, à leur merveilleuse habileté, à leur sagesse, à leur prudence, on reconnaît les deux rois à qui est réservée la gloire de terminer la guerre civile, et de réunir les premiers sur leurs têtes les grandes couronnes de l'Espagne. — Fernand Gomez, le commandeur mayor, est dessiné de main de maître. C'est le commandeur d'un ordre militaire plein d'un orgueil farouche et d'un sensualime brutal[1]. La vue d'un pareil personnage ne serait pas supportable sur la scène, si quelque grande qualité ne venait le relever à nos yeux ; et c'est pourquoi Lope lui a donné un courage intrépide. Ce courage, Fernand Gomez le montre dans la scène où, désarmé, il défie Frondoso, qui a une arbalète, de tirer sur lui. — Laurencia, sage et circonspecte, dédaigneuse et fière, et qui n'aime Frondoso que parce qu'il l'a bravement défendue contre un horrible attentat, me semble fort bien conçue. — De même Frondoso. Le poëte devait nous le représenter brave, désintéressé, et partisan de l'amour platonique. — De même l'alcade Estévan. Ce n'est pas sans des motifs très-profonds que le poëte le dépeint comme joignant à beaucoup de simplicité et de bonhomie une haute sagesse, un esprit prévoyant, et une âme pleine de force : les habitants de Fontovéjune, opprimés par un despote inexorable, avaient dû choisir pour leur prenier magistrat un homme d'une supériorité reconnue.—Et Juan Roxo, le paysan plus que timide, qui tremble devant Fernand Gomez, et qui, lorsque toute la ville assiége la maison du commandeur où son fils est retenu prisonnier, encourage les autres à l'assaut, en criant qu'il faut tout briser et renverser !—Et Mengo, *le gros courtaud*, qui n'aime de l'amour que le positif, et qui se refait des douleurs de la torture en buvant force rasades ! ... Lope de Vega avait un talent unique pour peindre la réalité vivante ; mais il la peint parfois avec tant de finesse, que pour bien l'apprécier sous ce rapport, il faut le lire avec la plus grande attention.

Dans la notice qui précède *le Meilleur alcade*, nous avons vanté l'admirable vérité avec laquelle le poëte avait peint les mœurs du moyen âge. *Fontovéjune* ne nous semble pas mériter moins d'éloges à cet égard. Peut-être s'étonnera-t-on au premier abord qu'il y ait dans cet ouvrage-ci un caractère plus prononcé de férocité, quoique l'époque où se passe l'action soit plus rapprochée de nous. Ne serait-ce pas qu'il s'agit cette fois non plus d'une vengeance individuelle, mais de tout un peuple qu'une longue suite de vexations a rendu furieux ? et ces chants, ces danses des enfants et des femmes devant une tête coupée, ces horribles saturnales (que l'histoire indiquait d'ailleurs au poëte) ne se retrouvent-elles pas encore dans des temps plus modernes ?

Parmi les détails remarquables, je me contenterai de recommander au lecteur la *Junta* qui commence la troisième journée ; le siége et la prise de la maison du gouverneur ; et les deux scènes de torture, traitées l'une au co-

[1] Dans deux autres de ses comédies, *Peribañez* et *les Commandeurs de Cordoue*, Lope de Vega a peint des commandeurs des ordres militaires, également débauchés et qui périssent également de mort violente.

mique, l'autre au sérieux. Tout cela me semble d'une grande beauté. Et quand on pense qu'un pareil ouvrage a dû être composé dans l'espace de huit à dix jours !

Quelque critique chagrin dira peut-être qu'après la mort du commandeur la pièce est finie, et que ce qui suit fait une double action. Je ne saurais partager cet avis. Le commandeur est le héros de la pièce, mais ce n'est pas à lui que Lope a voulu nous intéresser ; c'est à Fontovéjune, et, selon nous, la pièce serait manquée si le poëte nous laissait ignorer quelles ont été pour la ville les conséquences de son insurrection. C'est ainsi que dans *Jules César*, Shakspeare, après la mort de son héros, consacre deux actes entiers à Cassius et à Brutus. C'est ainsi que dans *Horace*, après que le jeune vainqueur a tué Camille, Corneille a consacré la fin du quatrième acte et tout le cinquième à nous apprendre ce que devient son héros. Ajoutons maintenant pour la vérité, et à part ce qu'on pourrait appeler nos sympathies de traducteur, que dans *Jules César* et dans *Horace*, après les événements dont nous parlons l'intérêt s'affaiblit visiblement, tandis que dans *Fontovéjune* il va toujours croissant jusqu'à la fin.

Un autre mérite de *Fontovéjune*, c'est d'avoir avec *le Meilleur alcade* inspiré l'une des plus belles pièces de Calderon, *l'Alcade de Zalaméa*. On retrouve épars dans ces deux comédies tous les éléments constitutifs de la pièce de Calderon ; et l'on ne sait cette fois ce qu'il faut admirer le plus ou des ouvrages originaux ou de l'imitation.

Fontovéjune est citée dans le catalogue du *Peregrino*.

FONTOVÉJUNE.

PERSONNAGES.

LE ROI DON FERDINAND.
LA REINE DOÑA ISABELLE.
LE GRAND MAITRE DE CALATRAVA [1].
FERDINAND GOMEZ DE GUZMAN, commandeur mayor du même ordre [2].
DON MANRIQUE DE LARA.
FLOREZ, ORTUÑO, } domestiques du Commandeur.
CIMBRANOS, soldat.
ESTÉVAN, ALONZO, } alcades.
MENGO, BARRILDO, JUAN ROXO [3], } paysans.
FRONDOSO, jeune paysan.
LAURENCIA, PASCALE, JACINTHE, } jeunes paysannes.
LÉONEL, étudiant.
DEUX RÉGIDORS DE CIUDAD-RÉAL.
UN JUGE, ENFANTS, SOLDATS, LABOUREURS, MUSICIENS, etc., etc.

La scène se passe en Espagne, et principalement à Fontovéjune.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

A Calatrava, dans la maison du Commandeur.

Entrent LE COMMANDEUR, FLOREZ et ORTUÑO.

LE COMMANDEUR.

Le grand maître sait-il mon arrivée?

FLOREZ.

Il la sait.

ORTUÑO.

Il ne faut pas s'étonner si, étant si jeune, il montre tant de fierté.

[1] Don Rodrigue Tellez Giron fut nommé grand maître par la résignation de son père, en 1466, à l'âge de huit ans. Il prit l'administration de l'Ordre en 1475, à la mort de son oncle Pacheco, grand maître de Saint-Jacques. Il fut tué au siége de Loxa, en 1482.

[2] Le commandeur mayor (*el comendador mayor*) était l'un des chefs de l'ordre, et n'avait au-dessus de lui que le grand maître. — Littéralement nous devions traduire *mayor* par *major* ou *majeur;* mais nous avons craint que l'un ou l'autre de ces mots ne donnât une fausse idée, et nous avons préféré conserver le mot espagnol, déjà employé avant nous par les écrivains français qui, au dix-septième siècle, ont eu l'occasion de parler de la cour d'Espagne.

[3] *Roxo* veut dire *roux*. Primitivement ce fut sans doute un sobriquet donné à quelque ancêtre de notre personnage; mais ici c'est un nom de famille, et c'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir le traduire, non plus que les noms *Redondo* (le rond) et *del Poso* (du puits), qui se trouvent vers la fin de la première journée.

LE COMMANDEUR.

Sait-il également que je suis Fernand Gomez de Guzman?

FLOREZ.

C'est un enfant; ne faites pas attention à sa conduite.

LE COMMANDEUR.

Et quand bien même il ne saurait pas mon nom, ne devrait-il pas lui suffire que l'on m'appelle le commandeur mayor?

ORTUÑO.

Il ne manque pas de gens qui auront pu lui conseiller cette impolitesse.

LE COMMANDEUR.

Il ne se fera point d'amis. Ce sont les égards qui gagnent les cœurs. Un homme impoli éloigne de lui tout le monde.

ORTUÑO.

Si un homme discourtois savait combien il est détesté de ceux-là mêmes qui lui auraient baisé les pieds, personne ne voudrait l'être, et l'on craindrait ce défaut plus que la mort.

FLOREZ.

Il n'est rien de plus fatigant, de plus irritant. Entre égaux l'impolitesse est une sottise; mais venant d'un supérieur, c'est une tyrannie. Mais ne vous mettez pas en peine; le grand maître est un enfant, et il ne sait pas encore ce que c'est que d'être aimé.

LE COMMANDEUR.

L'épée qu'il ceignit, le jour même où la croix de Calatrava couvrit sa poitrine, aurait dû lui apprendre ses devoirs.

FLOREZ.

Si l'on vous a desservi auprès de lui, vous le verrez bientôt.

ORTUÑO.

Si vous craignez un accueil indigne de vous, nous pouvons nous en retourner.

LE COMMANDEUR.

Non, je veux voir ce qu'il pense.

Entrent LE GRAND MAITRE et sa Suite.

LE GRAND MAITRE.

Pardonnez, je vous supplie, Fernand Gomez de Guzman. Je n'apprends qu'à l'instant votre arrivée en cette ville.

LE COMMANDEUR.

Je me plaignais de vous, et avec assez de raison. J'attendais plus d'empressement de celui dont j'ai élevé l'enfance, étant tous deux ce que nous sommes : vous grand maître, et moi commandeur de l'ordre, et, de plus, votre dévoué serviteur.

LE GRAND MAITRE.

J'étais bien sûr, mon cher Fernand, que vous me viendriez voir. Embrassons-nous encore.

LE COMMANDEUR.

Vous me devez quelques égards. J'ai pour vous exposé ma vie jusqu'à l'époque où le Saint-Père vous a accordé des dispenses d'âge.

LE GRAND MAITRE.

Je ne l'ai pas oublié; et par le signe sacré qui couvre votre poitrine et la mienne, je m'efforcerai toujours de m'acquitter envers vous, en vous respectant et vous honorant comme un père.

LE COMMANDEUR.

Vous me donnez toute satisfaction.

LE GRAND MAITRE.

Que dit-on de la guerre?

LE COMMANDEUR.

Veuillez me prêter votre attention, et vous saurez ce que vous avez à faire.

LE GRAND MAITRE.

Parlez, je vous écoute.

LE COMMANDEUR.

Don Rodrigue Tellez Giron, vous êtes grand maître; vous devez cet insigne honneur à votre illustre père, qui, depuis huit ans déjà, résigna la maîtrise en votre faveur. Pour assurer davantage votre dignité, le roi et les commandeurs de l'ordre jurèrent de maintenir cette disposition; et Pie II et ensuite Paul ont donné des bulles pour autoriser le grand maître de Saint-Jacques, don Juan Pacheco, à être votre coadjuteur. Maintenant qu'il est mort et que, malgré votre jeune âge, on vous a laissé à vous seul le gouvernement de l'ordre, songez bien qu'il y va de votre honneur, dans les circonstances où nous sommes, de suivre le parti de vos parents, lesquels, après la mort du roi Henri quatrième du nom, travaillent à faire passer la couronne de Castille sur la tête d'Alphonse, roi de Portugal, comme époux de l'infante Jeanne. Tandis que d'autres veulent pour roi Ferdinand d'Aragon, qui a épousé l'infante Isabelle, votre famille trouve plus de droits à sa rivale, ne pouvant pas croire que les titres de celles-ci soient fondés sur l'inceste et l'imposture; et votre cousin tient dans ce moment la fille de Henri en son pouvoir. De votre côté il faut agir, et voici ce que je viens vous conseiller : c'est de réunir dans Almagro les chevaliers de l'ordre, et de vous emparer de Ciudad-Réal, qui, commandant les passages de la Castille à l'Andalousie, est un poste avantageux pour les surveiller toutes deux. Pour cela peu de monde suffit; car la ville n'a d'autre garnison que les habitants et quelques nobles qui soutiennent Isabelle et Ferdinand. Il faut, don Rodrigue, malgré votre jeunesse, épouvanter par un coup d'éclat tous ces gens qui prétendent que la croix que vous portez est trop pesante pour vos forces. — Voyez les comtes de Urueña de qui vous sortez, lesquels vous montrent, du haut du temple de la Gloire,

les lauriers qu'ils ont acquis ; voyez le marquis de Villena et tant d'autres capitaines vos ancêtres qui ont fatigué les ailes de la Renommée, exciter votre courage. — Tirez donc du fourreau votre brillante épée, et que dans les combats la lame se rougisse comme la croix de votre manteau ; car pour moi j'aurai peine à voir en vous le grand maître de l'ordre de la croix rouge, tant que la croix de votre épée ne se sera pas rougie dans le sang [1]. Toutes deux doivent être de la même couleur ; et vous, illustre Giron, vous devez vous comporter de manière à prendre place un jour au temple de mémoire avec nos nobles aïeux [2].

LE GRAND MAITRE.

N'en doutez pas, Fernand Gomez, je suivrai, dans ces troubles civils, le parti de mes proches ; et puisque vous jugez convenable que je passe à Ciudad-Réal, vous le verrez, je renverserai ses remparts avec la rapidité de la foudre. — Il ne faut pas, parce que mon oncle est mort, que mes parents et les étrangers s'imaginent que la valeur du grand maître est morte avec lui. Je tirerai mon épée, et la plongeant dans le sang ennemi, je la rendrai bientôt aussi rouge que la croix que je porte. — Et vous, commandeur, où résidez-vous ? Avez-vous quelques soldats ?

LE COMMANDEUR.

Peu, mais dévoués ; et si vous les employez, ils se battront comme des lions. Vous saurez qu'à Fontovéjune il n'y a que des hommes de basse condition, et moins exercés à la guerre qu'aux paisibles travaux des champs.

LE GRAND MAITRE.

C'est là que vous résidez de préférence ?

LE COMMANDEUR.

Entre les maisons de ma commanderie, j'ai choisi celle-là pour y demeurer pendant ces troubles. Faites dresser un état de vos vassaux. Pas un, je suis sûr, ne manquera à votre appel.

LE GRAND MAITRE.

Dès ce soir vous me verrez à cheval et la lance en arrêt.

Ils sortent.

[1] *Porque no podre llamaros*
Maestre de la cruz roxa
Que teneis al pecho, en tanto
Que teneis la blanca espada.

[2] Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Il porte sur le sens de *giron*, qui signifie *haillon*, morceau d'étoffe, pièce mise à un vêtement. Littéralement : « Et vous, chiffon sans égal, vous devez devenir un manteau, une cape qui couvre le temple de vos augustes ancêtres. »

SCÈNE II.

Une rue de Fontovéjune.

Entrent LAURENCIA et PASCALE.

LAURENCIA.

Plaise au ciel qu'il ne revienne jamais en ces lieux!

PASCALE.

Eh bien! s'il faut te l'avouer, quand je t'ai donné cette nouvelle, j'ai cru que cela te ferait plus de peine.

LAURENCIA.

Je te le répète, Dieu veuille que je ne le revoie de ma vie à Fontovéjune!

PASCALE.

Va, Laurencia, j'ai connu plus d'une fille qui était pour le moins aussi fière que toi, aussi farouche, et qui a fini par devenir maniable comme de la cire.

LAURENCIA.

Tu ne sais donc pas que je suis plus dure et plus rêche qu'un vieux chêne?

PASCALE.

Allons, il ne faut jamais dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

LAURENCIA.

Par le soleil! je le dirai, dût le monde entier soutenir le contraire. Pourquoi aimerais-je Fernand Gomez? Est-ce que je puis prétendre qu'il m'épouse?

PASCALE.

Il est vrai que non.

LAURENCIA.

Dès lors je n'aurais à attendre que de la honte. Ne vois-tu pas toutes nos jeunes filles qui se sont fiées à lui, comme il les a délaissées?

PASCALE.

Si tu lui échappes, je regarderai cela comme un miracle.

LAURENCIA.

Miracle, soit; tu peux le tenir pour sûr : il y a déjà un mois qu'il me poursuit, et, ma chère, il n'a rien eu. Florez, son digne agent, et ce drôle d'Ortuño, m'ont fait voir des robes, des colliers, des épingles pour la tête; ils m'ont dit du commandeur mille et mille choses qui m'ont inspiré des craintes : mais rien n'a pu m'ébranler.

PASCALE.

Où est-ce qu'ils t'ont parlé?

LAURENCIA.

Là bas, au bord du ruisseau, il y a cinq ou six jours.

PASCALE.

Prends garde, Laurencia; tu me sembles bien menacée!

LAURENCIA.

Moi?

PASCALE.

Non, c'est le curé [1].

LAURENCIA.

Je suis une jolie poulette, c'est possible, mais je ne suis pas assez tendre pour sa révérence. J'aime mieux, pardine [2]! mettre au feu le matin un morceau de lard aux œufs pour mon déjeuner, le manger avec du pain que j'ai pétri moi-même, en dérobant à ma mère un verre de vin de la jarre cachetée; j'aime mieux à midi voir mon bouilli danser et frétiller au milieu des choux, en soulevant une écume harmonieuse [3], et, si je suis fatiguée et pressée par la faim, me contenter de quelques aubergines cuites avec du lard; j'aime mieux, après un léger goûter et pendant que je prépare le souper, décrocher quelques raisins de ma vigne (que Dieu garde de grêle!); j'aime mieux manger le soir une salade avec de l'huile et du piment, et ensuite aller, contente, au lit, après avoir fait mes prières en répétant du fond du cœur : *Ne nous induisez pas en tentation*, que toutes ces sornettes que me content ces mauvais sujets, et toutes leurs protestations d'amour. Car enfin, sans se soucier de ce que nous deviendrons, ils ne songent qu'à se procurer une nuit de plaisir, laquelle serait suivie de dégoût le lendemain.

PASCALE.

Tu as raison, Laurencia; lorsqu'ils cessent de nous aimer, les hommes sont plus ingrats que les moineaux de nos champs. L'hiver, lorsque le froid a gelé la terre, ils descendent de leurs nids en disant au laboureur *biau, biau, biau*, et viennent manger les miettes jusque sous sa table; et puis, lorsque le printemps reparaît, et qu'ils voient les champs reverdir, oubliant les bienfaits qu'ils ont reçus, ils revolent sur les toits en criant *viau, viau, viau* [4]! Ainsi font les hommes. Tant qu'ils nous désirent, nous sommes leur vie, leur existence, leur cœur, leur âme; mais une fois que le fossé est franchi, leurs anges se dérangent, et ils souhaitent le bonjour à leurs amours [5].

LAURENCIA.

Ne nous fions à pas un.

[1] Comme nous dirions en français : Non, c'est le chat!

[2] L'espagnol dit *pardiez* pour *por Dios*.

[3]
Y mas precio al medio dia
Ver la vaca entre las coles
Haciendo mil caracoles
Con espumosa armonia, etc., etc.

[4] Dans l'espagnol, à l'endroit où nous avons mis *biau, biau!* il y a *tio, tio* (oncle), — et ici *judio, judio* (juif). Nous avons tâché de reproduire l'onomatopée plutôt que le sens littéral.

[5] Ici encore il y a une *grâce* qui repose sur une ressemblance de sons que nous avons tâché de reproduire :

Las tias somos judias, etc., etc.

PASCALE.

C'est ce que je dis, ma chère.

Entrent MENGO, BARRILDO et FRONDOSO.

FRONDOSO.

Tu y mets, Barrildo, trop d'obstination.

BARRILDO.

Au moins nous avons ici qui pourra nous dire la vérité.

MENGO.

Je veux bien; mais avant de leur parler, faisons un arrangement. C'est que si elles prononcent en ma faveur, chacun de vous me donnera ce que nous avons parié.

BARRILDO.

J'y consens. Mais toi, à ton tour, que nous donneras-tu, si tu perds?

MENGO.

Je vous donnerai mon violon, qui vaut plus d'un cent de gerbes, et que moi j'estime davantage.

BARRILDO.

Ça me va.

FRONDOSO.

Eh bien! approchons. (*A Laurencia et à Pascale.*) Dieu vous garde, belles dames!

LAURENCIA.

Comment, Frondoso, nous des dames!

FRONDOSO.

C'est pour me mettre à la mode. — Ne vois-tu pas que le bachelier on l'appelle licencié; qu'on dit du négligent qu'il est bonhomme; de l'ignorant qu'il a du sens; du fanfaron qu'il a l'air militaire; d'un chicaneur, qu'il est diligent; d'un bouffon, qu'il est agréable; d'un tapageur, qu'il est brave? Ne donne-t-on pas le nom de timide au poltron; de vaillant, au coupe-jarret, de bon enfant, à l'imbécile; de garçon de bonne humeur, à l'extravagant? Que dit-on d'une grande bouche? qu'elle est fraîche; de petits yeux? qu'ils sont perçants; d'une tête chauve? qu'elle est imposante? des niaiseries? que ce sont des gentillesses; d'un grand pied? que c'est un bon fondement. Je ne finirais pas de citer tous les exemples qui m'autorisent à vous appeler *dames*.

LAURENCIA.

En effet, Frondoso, il paraît qu'à la ville on s'exprime ainsi par politesse. Mais, sur ma foi, j'en sais d'autres qui parlent d'une façon toute contraire. Ils disent de l'homme grave qu'il est ennuyeux; du réservé, qu'il est triste; du sévère, qu'il est cruel; du sensible, qu'il est un niais. Sais-tu quel nom ils donnent à celui qui a de la constance? ignorant, mal-appris; à celui qui est courtois? flatteur; au charitable? hypocrite; au chrétien? ambitieux. Ne trouvent-ils

pas que le mérite est du bonheur; la véracité, de l'impudence; la patience, de la lâcheté? Pour eux une honnête femme est une sotte, la plus belle est contrefaite, et pour peu que nous ayons de liant et de gaieté, ils nous traitent de... Mais baste! je t'en ai dit assez pour te répondre.

MENGO.

En vérité, tu es un démon.

BARRILDO.

Elle n'a pas la langue mal pendue.

MENGO.

Je parierais qu'à son baptême le curé lui jeta du sel à poignées[1].

LAURENCIA.

Il me semble que vous étiez en discussion. Qu'est-ce donc?

FRONDOSO.

Écoute-moi, je te prie.

LAURENCIA.

Parle.

MENGO.

Sois bien attentive.

LAURENCIA.

J'écoute de mes deux oreilles.

MENGO.

Nous nous en rapportons à toi.

LAURENCIA.

Vous avez donc parié?

FRONDOSO.

Oui, Barrildo et moi contre Mengo.

LAURENCIA.

Et que prétend Mengo?

BARRILDO.

Il s'obstine à nier une chose qui est de toute évidence.

MENGO.

Je la nie parce que je dois la nier.

LAURENCIA.

De quoi s'agit-il?

BARRILDO.

Il dit qu'il n'y a point d'amour.

LAURENCIA.

S'il parle absolument, il a tort.

BARRILDO.

Cent fois tort; car sans l'amour, le monde ne pourrait pas même se conserver.

MENGO.

Moi, je n'entends rien à la philosophie. Oh! si je savais lire, vous

[1] Les Espagnols emploient plus fréquemment que nous la métaphore de *sel* pour *esprit*, et elle est chez eux du langage populaire.

verriez... mais si les divers éléments sont en perpetuelle discorde, et si ce sont eux qui alimentent notre corps... c'est d'eux que nous viennent la bile, la mélancolie, le sang, le flegme... et cela est clair...

BARRILDO.

Non, Mengo, dans ce monde et dans l'autre, partout, vois-tu, règne une admirable harmonie... et l'harmonie, c'est l'amour.

MENGO.

Pour ce qui est de l'amour naturel, je ne le nie pas ; loin de là, c'est lui, selon moi, qui conserve toutes choses par la correspondance nécessaire de ce que nous voyons ici-bas [1], et j'ai toujours reconnu que chacun a un amour qui protége et soutient son existence. Ainsi ma main défend ma figure du coup qui la menace ; ainsi mes pieds, en fuyant, dérobent mon corps à un danger prochain ; ainsi mes paupières se ferment instinctivement si je crains quelque chose pour mes yeux. — Cela, c'est l'amour naturel.

PASCALE.

Eh bien ! en quoi prétends-tu qu'ils se trompent ?

MENGO.

En ce que, dans mon opinion, nul n'aime que sa propre personne.

PASCALE.

Pardonne-moi, Mengo, mais cela n'est pas. — C'est un fait, au contraire, que l'homme aime la femme, et chaque animal son semblable.

MENGO.

Cela, c'est de l'amour-propre, et non pas de l'amour. Qu'appelles-tu amour, Laurencia ?

LAURENCIA.

C'est le désir de la beauté.

MENGO.

Et cette beauté, pourquoi l'amour la désire-t-il ?

LAURENCIA.

C'est... pour obtenir... ce qu'il veut.

MENGO.

Oui, pour la posséder.

LAURENCIA.

Après ?

MENGO.

Eh bien ! le plaisir de cette possession n'est-il pas pour celui qui la désire ?

LAURENCIA.

Sans doute.

[1] Nous avons traduit aussi littéralement que possible cette métaphore un peu subtile. Le sens de cette phrase s'explique par ce qui suit.

MENGO.

Ainsi donc, c'est par amour de soi-même qu'on recherche le bien qui doit nous satisfaire ?

LAURENCIA.

Il est vrai.

MENGO.

Donc il n'y a point d'autre amour que celui que je dis. C'est celui qui fait toute ma passion, et auquel je veux me livrer.

BARRILDO.

Notre curé nous dit un jour au sermon qu'il y avait autrefois un certain Platon qui nous enseignait à aimer : car celui-là n'aimait que l'âme, et tout ce qu'il désirait, c'était la perfection de l'objet aimé.

PASCALE.

Je crois que vous avez soulevé là une question qui plus d'une fois peut-être a fait disputer les savants dans leurs académies et leurs universités.

LAURENCIA.

Elle a raison. — Va, Mengo, ne te fatigue pas à vouloir persuader es amis, et rends grâce au ciel qui t'a fait sans amour.

MENGO.

Et toi, aimes-tu ?

LAURENCIA.

Je n'aime que l'honneur.

FRONDOSO.

Alors, que Dieu te punisse un jour par la jalousie !

BARRILDO.

Eh bien ! qui a gagné ?

PASCALE.

Vous n'avez qu'à vous adresser au sacristain ; lui seul et le curé pourront résoudre la question. — Laurencia n'aime pas ; moi, j'ai peu d'expérience ; comment pourrions-nous prononcer un jugement ?

FRONDOSO.

En est-il de plus cruel que cette insensibilité ?

Entre FLOREZ.

FLOREZ.

Dieu garde les gens de bien !

PASCALE.

Voilà un des domestiques du commandeur.

LAURENCIA.

C'est un de ses limiers. (*A Florez.*) D'où venez-vous donc, l'ami ?

FLOREZ.

Ne voyez-vous donc pas mon habit militaire ?

LAURENCIA.

Est-ce que le commandeur va revenir?

FLOREZ.

Dans un moment. La guerre est finie, et ce n'est pas sans qu'elle nous ait coûté du sang et quelques amis.

FRONDOSO.

Conte-nous ce qui s'est passé.

FLOREZ.

Personne ne le peut mieux que moi, qui ai tout vu de mes yeux. — Pour faire cette expédition sur Ciudad-Réal, le vaillant grand maître réunit deux mille hommes d'infanterie de ses vassaux et trois cents hommes de cheval, soit de son ordre, soit séculiers... Vous savez que la croix rouge oblige à se battre tous ceux qui la portent, fussent-ils dans les ordres; seulement ce ne devrait être que contre les Maures. Quoi qu'il en soit, le jeune grand maître partit vêtu d'une casaque verte brodée d'or, dont les manches étaient relevées d'une façon élégante; il montait un fort cheval de bataille, gris pommelé, qui a bu l'eau du Guadalquivir, et connaît ses pâturages fertiles. La croupière était garnie en lanières de peau de buffle; et la crinière, tressée avec des rubans blancs, était en harmonie avec les taches blanches dont le cheval se trouvait couvert. — A côté du grand-maître marchait Fernand Gomez votre seigneur, monté sur un cheval isabelle à crins noirs; il portait une cotte de mailles turque, et sur son armure brillante flottait un riche manteau relevé de rubans orangés. Son casque, tout brillant d'or et de perles, était également orné de rubans de même couleur. Une attache mi-rouge et mi-blanche retenait à son bras le frêne qui lui sert de lance et qui est redouté jusqu'à Grenade. La ville entière se mit en défense; les habitants disaient qu'ils ne voulaient point d'autre seigneur que le roi, et qu'ils défendaient leur patrimoine. Cependant, malgré leur résistance, le grand maître entra dans la place. Il fit trancher la tête aux plus rebelles, ainsi qu'à ceux qui l'avaient outragé. Quant aux mutins de la populace, il les fit fouetter publiquement, en ordonnant que leurs lèvres fussent serrées entre des tenailles. Bref, le vainqueur est maintenant si redouté et si estimé dans la ville, qu'on pense que celui qui dans un âge aussi tendre a su ainsi combattre, vaincre et punir, doit être un jour la terreur de la fertile Afrique, et assujettir les croissants d'azur à sa croix écarlate. Il a donné les plus grandes récompenses au commandeur et à tous ceux qui l'ont suivi : on eût dit qu'il voulait mettre au pillage non pas seulement la ville, mais ses propres biens. — Mais j'entends la musique. Recevez joyeusement votre maître; car la bonne volonté des vassaux vaut mieux que tous les lauriers de la terre pour embellir le triomphe du seigneur.

Entrent LE COMMANDEUR, ORTUÑO, JUAN ROXO, ESTÉVAN, ALONZO, Peuple et Musiciens.

MUSICIENS, *chantant.*

Qu'il soit le bienvenu
Notre commandeur,
Qui tue les gens
Et conquiert les villes.

Vivent les Guzmans,
Vivent les Girons,
Aussi vaillants à la guerre
Que bons pendant la paix.

A son courage
Rien ne peut résister,
Et il revient vainqueur
De Ciudad-Réal.

Qu'il vive mille années!
Vive Fernand Gomez,
Qui rapporte sa bannière
A Fontovéjune!

LE COMMANDEUR.

Ville de Fontovéjune, je vous remercie de l'attachement que vous me montrez.

ALONZO.

Ce n'est qu'une partie de celui que nous éprouvons... et il n'est pas étonnant que nous aimions un seigneur qui mérite tant d'être aimé.

ESTÉVAN.

Seigneur, Fontovéjune et son corps municipal, que vous comblez d'honneur aujourd'hui, vous supplient de daigner accepter un petit présent, renfermé dans ces chars que nous avons couverts de notre mieux de verdoyants rameaux, et que nous vous offrons timidement: à savoir, d'abord deux corbeilles de fine poterie; puis tout un troupeau d'oies qui s'empressent de passer la tête à travers les barreaux de leurs cages pour chanter à l'envi votre valeur et votre gloire; puis, dix cochons salés et d'autres pièces de charcuterie, dont l'odeur est parfois plus agréable que celle des gants parfumés d'ambre; puis, cent paires de chapons, et des poules qui ont laissé veufs les coqs de tous les hameaux voisins. Nous n'avons ici ni armes, ni chevaux, ni harnais brodés d'or pur; nous n'avons d'autre or que notre amour pour vous; et ce que nous avons de plus pur, c'est une douzaine d'outres de vin vieux qui, si vous en doublez vos soldats, leur donneront, même au milieu de l'hiver, une invincible ardeur, et les défendront mieux que des cuirasses de fer et d'acier[1]. Je ne

[1] Le mot *cuero* signifie en même temps une *outre* à mettre le vin et du *cuir*. On n'a même donné aux outres ce nom de *cueros* qu'à cause de la matière dont elles sont faites. Mot à mot: « Si vous habillez vos soldats de ces cuirs, etc., etc. »

vous rends point compte des fromages et des autres bagatelles, juste tribut des cœurs que vous avez gagnés... Et bon prou vous fasse à vous et à votre maison!

LE COMMANDEUR.

Je vous remercie, représentants de Fontovéjune; vous pouvez vous retirer.

ESTÉVAN.

Reposez-vous maintenant, seigneur, et soyez le très-bien venu! Les arcs de joncs et de feuillage, que vous voyez à votre porte, auraient été formés de perles et de pierres précieuses, si notre ville avait pu faire pour vous la moitié seulement de ce que vous méritez.

LE COMMANDEUR.

Je crois à votre affection, messeigneurs[1]. Que Dieu vous accompagne!

ESTÉVAN.

Allons, chanteurs, encore une fois la reprise!

MUSICIENS.

Qu'il soit le bienvenu
Notre commandeur,
Qui tue les gens
Et conquiert les villes!

Ils sortent.

LE COMMANDEUR, *à Laurencia et à Pascale.*

Attendez un moment, vous deux.

LAURENCIA.

Qu'ordonne votre seigneurie?

LE COMMANDEUR.

Encore les dédains de l'autre jour!... et avec moi!... Vive Dieu! ce n'est pas mauvais.

LAURENCIA.

Est-ce à toi que monseigneur parle, Pascale?

PASCALE.

Non pas. Dieu m'en préserve!

LE COMMANDEUR.

C'est à vous, petite cruelle, et aussi à cette autre jeune fille... N'êtes-vous pas à moi?

PASCALE.

Oui, seigneur, mais pas comme vous l'entendez.

LE COMMANDEUR.

Allons, allons, entrez chez moi, mes belles: il y a du monde, n'ayez pas peur.

LAURENCIA.

A la bonne heure si les alcades étaient entrés, j'aurais pu les suivre étant la fille de l'un d'eux; mais sans cela...

[1] *Assi lo creo, señores.*

LE COMMANDEUR.

Florez!

FLOREZ

Monseigneur!

LE COMMANDEUR.

Qu'attend-on pour exécuter mes ordres?

FLOREZ.

Allons, entrez.

LAURENCIA.

Ne nous touchez pas.

FLOREZ.

Entrez; ne restez pas là comme des sottes.

PASCALE.

Oui da! et une fois que nous aurions mis le pied dans la maison, la porte se refermerait sur nous.

FLOREZ.

Entrez donc; le commandeur vous fera voir les belles choses qu'il a rapportées de la guerre.

LE COMMANDEUR, *bas, à Ortuño.*

Une fois entrées, Ortuño, ferme bien.

Il sort.

LAURENCIA.

Laissez-nous passer, Florez.

ORTUÑO.

Est-ce que vous n'êtes pas comprises dans les cadeaux qu'on a faits au gouverneur?

PASCALE.

Ce serait assez bon, ma foi!... Laissez-nous donc.

FLOREZ.

C'est que, en vérité, vous êtes charmantes.

LAURENCIA.

Votre maître n'a donc pas assez de tous les cadeaux que lui a faits la ville?

ORTUÑO.

Ce qu'il désire le plus, et ce qu'il aurait préféré à tout le reste, c'est vous!

LAURENCIA.

Qu'il s'en passe, dût-il crever.[1]!

Elles sortent.

FLOREZ.

Nous voilà chargés d'une belle ambassade! comme il va nous arranger en nous voyant arriver sans elles!

ORTUÑO.

Quand on est au service il faut en passer par là. On doit exécuter aveuglément tous les ordres, ou quitter au plus vite.

Ils sortent.

1 Littéralement : « Votre maître n'a-t-il pas assez de toute la viande qu'on lui a présentée? — C'est de la vôtre qu'il a envie. — Eh bien ! qu'il crève de faim. »

SCÈNE III.

En Castille.

Entrent LE ROI, LA REINE, MANRIQUE et Suite.

LA REINE.

Il faut, seigneur, je vous le répète, y porter la plus grande attention. Alphonse est dans une position avantageuse; il lève des troupes; et si nous ne le prévenons, si nous ne nous hâtons de remédier au mal, tout me semble à redouter.

LE ROI.

Nous pouvons compter sur les secours de la Navarre et de l'Aragon. Je m'occupe à remettre l'ordre en Castille, et le succès bientôt viendra couronner nos efforts.

LA REINE.

Je suis bien aise de voir que votre majesté pense comme moi, que tout consiste dans l'activité.

MANRIQUE.

Deux régidors de Ciudad-Réal attendent votre permission pour se présenter à vous. Peuvent-ils entrer?

LE ROI.

Je suis prêt à les recevoir.

Entrent LES DEUX RÉGIDORS.

PREMIER RÉGIDOR.

Ferdinand, roi catholique, que le ciel a envoyé d'Aragon en Castille pour être notre appui et notre sauveur, nous venons humblement de la part de Ciudad-Réal vous présenter nos hommages et réclamer votre puissante protection. C'était pour nous un bonheur d'être les vassaux d'un si grand roi, mais le sort contraire nous a enlevé cet honneur. Le fameux Rodrigue Tellez Giron, qui a, malgré son extrême jeunesse, une valeur consommée, le grand maître de Calatrava, voulant augmenter le territoire de son ordre, est venu nous assiéger. Nous nous sommes mis vaillamment en défense; nous avons résisté à ses attaques, si bien que le sang de nos concitoyens a coulé à torrents. Mais à la fin il s'est emparé de la ville : ce à quoi il est parvenu avec le conseil et l'aide de Fernand Gomez. Il en a pris possession, et nous serons malgré nous ses vassaux, si vous n'y portez un prompt remède.

LE ROI.

Où est maintenant Fernand Gomez?

PREMIER RÉGIDOR.

A Fontovéjune, sans doute. Cette ville lui appartient. C'est là qu'il est établi, et c'est là qu'avec une licence impossible à dire, il tient ses vassaux dans un désespoir continuel.

LE ROI.

Avez-vous quelque capitaine?

DEUXIÈME RÉGIDOR.

Non, sire. Tout ce qu'il y avait chez nous de nobles a été tué blessé ou pris. Pas un n'a échappé.

LA REINE.

La circonstance exige de promptes mesures. Rester dans l'inaction, ce serait encourager nos ennemis. Avec un semblable point d'appui, le roi de Portugal pourrait entrer dans l'Estramadure et nous faire le plus grand mal.

LE ROI.

Don Manrique, partez, partez sur-le-champ avec deux compagnies, et ne laissez aucun repos aux rebelles que vous n'ayez puni leurs excès. Le comte de Cabra pourra vous accompagner; c'est un Cordova, et le monde entier le reconnaît pour un bon soldat. Allez; c'est en ce moment ce qu'il y a de mieux à faire.

MANRIQUE.

Ces dispositions sont dignes de votre haute sagesse. Si la mort ne m'arrête, j'aurai bientôt réprimé leurs fureurs.

LA REINE.

Je ne doute pas du succès de l'entreprise, puisque c'est à vous qu'elle est confiée.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Un bois près de Fontovéjune.

Entrent LAURENCIA et FRONDOSO.

LAURENCIA.

Vrai, Frondoso, tu es bien audacieux, et j'ai laissé mon étendage à moitié pour qu'on ne s'étonnât pas trop en me voyant m'éloigner de la fontaine. Il faut que je te gronde. Tout le monde jase : on sait que tu me parles, que je te parle, et chacun a l'œil sur nous. Et comme tu es un garçon de bonne mine et te mettant mieux que les autres, il n'y a pas une fille au village, il n'y a pas aux champs un garçon qui ne soit prêt à jurer que nous allons nous marier ensemble, et qui ne s'attende chaque dimanche à voir le sacristain publier nos bans au prône. Et puissent tes greniers regorger de grains au mois d'août, et tes jarres être pleines de bon vin, comme il est vrai que jamais pareille idée ne m'a occupée, ni donné plaisir ou peine, désir ou chagrin.

FRONDOSO.

Hélas! belle Laurencia, tes dédains me tiennent dans le plus triste état, et si tes regards sont pour moi la vie, tes paroles me donnent la mort. Ne sais-tu donc pas que mon vœu le plus cher

est d'être un jour ton époux? et dois-tu récompenser de la sorte une foi aussi constante, une ardeur aussi pure?

LAURENCIA.

Je ne puis pas te parler autrement.

FRONDOSO.

Est-il possible que tu me voies sans pitié accablé d'ennuis? n'es-tu pas touchée de savoir que sans cesse occupé de toi je ne puis ni boire, ni manger, ni dormir? Comment tant de rigueur peut-elle se trouver avec une figure aussi angélique? — Vive Dieu! j'en mourrai.

LAURENCIA.

Fais-toi guérir de cette maladie[1].

FRONDOSO.

Toi seule peux me donner la guérison. — Ah! que je serais heureux si je pouvais te becquotter comme un pigeon fait la colombe, quand l'Eglise nous en aura donné la permission!

LAURENCIA.

Eh bien, parles-en à mon oncle Juan Roxo. Quoique je ne t'aime pas encore, il me semble que ça pourra venir.

FRONDOSO.

O ciel! que vois-je? le commandeur!

LAURENCIA.

Il poursuit sans doute quelque daim. — Cache-toi dans ces broussailles.

FRONDOSO.

Et Dieu sait avec quelle jalousie!

Il se cache.

Entre LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ma foi! ce n'est pas malheureux quand on poursuit un daim de rencontrer une si jolie biche.

LAURENCIA.

Fatiguée de laver, je me reposais un moment sous ces arbres. Maintenant, je vais retourner à la fontaine, si votre seigneurie veut bien me le permettre.

LE COMMANDEUR.

Tu ne saurais dire, belle Laurencia, à quel point tes dédains sauvages nuisent aux grâces dont le ciel t'a douée. Ils seraient capables de t'enlaidir. Mais si tu as pu d'autres fois te dérober à mes prières, il n'en sera pas de même aujourd'hui; et cette solitude où nous sommes te permet de m'écouter. Toi seule me traites avec cette hauteur, toi seule repousses un seigneur qui t'adore. Dis-moi,

[1] Dans l'original, Frondoso dit qu'il *enrage* ou qu'il est *enragé*, et Laurencia lui répond de se faire *saluer*. Les *saludadores* (ceux qui saluaient) étaient des gens qui prétendaient avoir le don de guérir la rage, l'épilepsie, etc. etc., au moyen de certaines simagrées.

Sébastienne, la femme de Pedro Redondo, ne s'est-elle pas rendue à ma poursuite? et celle de Martin del Pozo m'a-t-elle résisté? L'une et l'autre pourtant n'étaient mariées que depuis quelques jours.

LAURENCIA.

Celles-là, monseigneur, avaient appris avec d'autres l'art de vous être agréables, et elles avaient écouté avant vous beaucoup de garçons du village. — Allez, monseigneur, Dieu vous fasse retrouver votre daim..... Si je ne voyais pas la croix qui orne votre poitrine, je vous prendrais pour un démon, tant vous êtes obstiné à me poursuivre.

LE COMMANDEUR.

A la fin je perds patience. Je pose là mon arbalète, et je m'en remets à mon bras, à ma force, pour avoir raison de tes minauderies.

LAURENCIA.

Comment? que faites-vous? perdez-vous la raison?

LE COMMANDEUR.

Ne te défends pas.

Frondoso paraît, et se saisit de l'arbalète.

FRONDOSO, *à part.*

Vive Dieu! je tiens l'arbalète, et ce n'est pas pour la porter sur son épaule.

LE COMMANDEUR.

Finis-en donc; rends-toi.

LAURENCIA.

Cieux tout-puissants, secourez-moi!

LE COMMANDEUR.

Que crains-tu? nous sommes seuls.

FRONDOSO.

Illustre commandeur, laissez cette fille. Autrement, malgré mon respect pour votre croix, elle sera le but où, dans ma colère, je lance ce trait.

LE COMMANDEUR.

Vilain chien!...

FRONDOSO.

Tant que vous voudrez! — Fuis, Laurencia.

LAURENCIA.

Frondoso, prends garde à ce que tu fais.

FRONDOSO.

Sois tranquille. Va-t'en.

Elle sort.

LE COMMANDEUR.

Maudite soit mon étourderie! Je n'ai pas mon épée. Je l'ai laissée pour qu'elle ne me gênât pas dans mes courses.

FRONDOSO.

Ne bougez pas, monseigneur; sans quoi je lâche la détente, et tant pis pour vous!

LE COMMANDEUR.

Elle est partie à présent, infâme traître! — Rends-moi sur-le-champ l'arbalète. Rends-la, vilain.

FRONDOSO.

Oui-dà, pour que vous me tuiez. — Songez, je vous prie, monseigneur, que l'amour est sourd, et qu'il n'écoute rien quand il sent sa force.

LE COMMANDEUR.

Eh quoi! un homme comme moi sera-t-il obligé de fuir devant un pareil drôle!... Tire, misérable, tire; et prends bien garde de me manquer; car j'oublierais que je suis chevalier.

FRONDOSO.

Pour moi je n'oublie pas qui je suis; mais, afin de ne pas exposer ma vie, je m'en vais avec cette arme.

Il sort.

LE COMMANDEUR.

Étrange et cruelle situation!... Mais je me vengerai et de l'insulte et de ce qu'il m'a fait perdre la meilleure occasion... Comment ne me suis-je pas précipité sur lui? — Vive Dieu! j'en rougis de honte.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La place de Fontovéjune.

Entrent ESTÉVAN et ALONZO.

ESTÉVAN.

Ainsi puissiez-vous jouir d'une bonne santé, comme mon avis est qu'on ne tire plus de grain du dépôt. L'année s'annonce mal, et d'ici à la récolte nous avons encore du temps. Malgré tous ceux qui disent le contraire, il vaut bien mieux laisser notre subsistance en lieu de sûreté.

ALONZO.

Je partage cet avis, et en agissant autrement il nous serait impossible de gouverner cette ville [1].

ESTÉVAN.

Il faudra que nous fassions une demande là-dessus à Fernand Gomez. — Les astrologues, je le sais, nous annoncent des grains à foison; mais je ne puis souffrir ces charlatans avec leurs longs préambules, qui veulent nous faire accroire qu'ils sont initiés dans les

[1] Mot à mot, « cette république. »

secrets de Dieu, qui se vantent de savoir l'avenir, tandis que bien souvent ils ne connaissent rien de rien au présent. Est-ce qu'ils ont par hasard les nuages dans leurs maisons pour en disposer? Est-ce qu'ils savent quelle est l'influence des astres, pour venir nous ennuyer de leurs sornettes? Ils nous indiquent quand et comment il faut semer; tantôt le blé, tantôt l'orge ou les légumes; tantôt les melons, la moutarde ou les citrouilles. Eh bien! voulez-vous que je vous dise? les vraies citrouilles ce sont eux.... Puis, ils vous racontent qu'il mourra dans l'année un haut et puissant personnage, et il se trouve que c'est un prince de Transylvanie. Ils vous annoncent qu'il y aura beaucoup de bière en Allemagne, que les cerises gèleront dans un canton de la Gascogne, que les forêts de l'Hyrcanie nourriront des tigres : et au bout du compte, qu'on les écoute ou non, l'année finit toujours à la fin de décembre.

Entrent LÉONEL et BARRILDO.

LÉONEL.

Ma foi! vous n'aurez pas le premier prix; car il y a déjà du monde à la mensongerie [1].

BARRILDO.

Comment vous êtes-vous trouvé à Salamanque?

LÉONEL.

Cela serait long à conter.

BARRILDO.

Vous serez un Barthole.

LÉONEL.

Pas même un barbier. On sait assez comment vont les études dans cette université [2].

BARRILDO.

Vous n'en avez pas moins bien travaillé.

LÉONEL.

J'ai tâché d'acquérir les connaissances les plus importantes.

BARRILDO.

Depuis que l'on voit imprimer tant de livres, il n'est plus personne qui n'ait des prétentions à être savant.

LÉONEL.

Et moi je pense que jamais on n'a été plus ignorant; car la quantité d'objets étant trop considérable, l'esprit ne peut se concentrer, les idées se confondent; celui qui est le plus accoutumé à lire est épouvanté rien qu'en parcourant les titres des ouvrages, et les efforts des lettrés n'aboutissent le plus souvent qu'à un vain étalage. —Ce n'est pas que l'art de l'imprimerie n'ait tiré une foule de génies de l'enfance où ils étaient sans lui destinés à languir; ce n'est

[1] On appelle en Espagne *el mentidero* (la mensongerie) l'endroit où se débitent les nouvelles. C'est d'ordinaire la place publique, devant l'église.

[2] Lope de Vega avait étudié à Alcala.

pas que je lui conteste la gloire de conserver les œuvres de l'esprit contre les outrages du temps qui fixe ensuite leur mérite; et l'illustre Guttenberg de Mayence, inventeur de cet art, a acquis des droits immortels à l'admiration et à la reconnaissance des hommes. Mais beaucoup par l'impression de leurs ouvrages ont perdu la réputation dont ils jouissaient; beaucoup d'autres font imprimer leurs impertinences sous le couvert d'un nom célèbre; et il y a des méchants qui, poussés par une basse envie, prennent le nom de l'homme à qui ils en veulent, et pour le décréditer lui prêtent les folies et les sottises qu'ils publient [1].

BARRILDO.

Croyez-vous bien que l'envie aille jusque-là?

LÉONEL.

Eh! mon Dieu! ne faut-il pas que le sot se venge toujours de l'homme de talent?

BARRILDO.

Léonel, l'imprimerie n'en est pas moins une belle découverte.

LÉONEL.

Sans doute; mais beaucoup de générations s'en sont passées, et nous ne voyons pas que la nôtre produise pour cela tant de Jérômes et d'Augustins.

BARRILDO.

Laissons cela et asseyons-nous; vous êtes de mauvaise humeur.

Entrent JUAN ROXO et UN AUTRE LABOUREUR.

JUAN.

Maintenant, pour peu qu'on veuille faire les choses à la mode, il faut quatre domaines pour payer les frais d'un mariage; et vous remarquerez, s'il vous plaît, que les plus riches et les plus pauvres font les mêmes folies.

LE LABOUREUR.

Que dit-on du commandeur? — Ne vous troublez pas.

JUAN.

Avoir ainsi maltraité cette pauvre Laurencia!

LE LABOUREUR.

Il n'existe pas un homme plus brutal et plus débauché! Que je voudrais le voir un de ces jours pendu à cet olivier!

Entrent LE COMMANDEUR, ORTUÑO et FLOREZ.

LE COMMANDEUR.

Dieu garde les gens de bien!

ALONZO.

Monseigneur...

LE COMMANDEUR

Je vous en prie, ne vous dérangez pas

[1] Beaucoup d'auteurs faméliques publiaient leurs ouvrages sous le nom de Lope de Vega.

ESTÉVAN.

Que votre seigneurie s'asseye à la place qu'elle préfère. Pour nous, nous resterons fort bien debout.

LE COMMANDEUR.

Demeurez assis, vous dis-je.

ESTÉVAN.

C'est aux gens de bien qu'il appartient d'honorer les autres; car celui qui n'a pas d'honneur ne peut en donner aux autres.

LE COMMANDEUR.

Asseyez-vous, et nous causerons.

ESTÉVAN.

Comment votre seigneurie a-t-elle trouvé mon lévrier?

LE COMMANDEUR.

Ma foi! alcade, mes gens sont revenus de la chasse émerveillés. Ils n'ont rien vu d'aussi léger.

ESTÉVAN.

C'est une excellente bête, et, vive Dieu! il pourrait disputer le prix de la course à un malfaiteur poursuivi ou à un poltron un jour de bataille.

LE COMMANDEUR.

A propos de cela, mon ancien, vous devriez bien le lancer sur une proie qui m'a déjà plus d'une fois échappé à la course.

ESTÉVAN.

Volontiers, monseigneur... Où est-elle?

LE COMMANDEUR.

Elle n'est pas loin; c'est votre fille.

ESTÉVAN.

Ma fille?

LE COMMANDEUR.

Elle-même.

ESTÉVAN.

Et vous croyez qu'elle est faite pour votre chasse?

LE COMMANDEUR.

De grâce, alcade, grondez-la donc un peu.

ESTÉVAN.

Et pourquoi?

LE COMMANDEUR.

Elle s'obstine à me chagriner. Vous le savez, il y a ici des femmes charmantes et les premières de l'endroit, des femmes dont les maris ne sont pas loin de nous en ce moment, et qui, au premier désir que j'en ai témoigné, n'ont pas fait difficulté de m'accorder un petit entretien.

ESTÉVAN.

Elles ont eu tort; et vous, monseigneur, ce n'est pas bien à vous de dire ce que vous dites là.

LE COMMANDEUR.

Voilà un vilain bien éloquent. — Florez, n'oublie pas de faire donner à l'alcade la Politique d'Aristote, afin qu'il achève son éducation.

ESTÉVAN.

Seigneur, nous désirons tous vivre tranquilles sous la protection de votre honneur... Songez qu'il y a à Fontovéjune des gens très comme il faut.

LÉONEL, *à part.*

On n'a jamais vu tant d'insolence.

LE COMMANDEUR.

Est-ce que j'aurais dit quelque chose qui vous ait fâché, régidor?

ALONZO.

Oui, vous avez dit quelque chose qui n'est pas bien; ne le répétez pas. A quoi bon nous ôter l'honneur?

LE COMMANDEUR.

Et vous aussi vous voulez avoir de l'honneur! — Les dignes chevaliers de Calatrava!

ALONZO.

Tel a reçu la croix de vous et s'en vante, qui n'est pas d'un sang plus pur que le nôtre.

LE COMMANDEUR.

Et souillerais-je donc ce sang précieux en y mêlant le mien?

ALONZO.

Le vice a toujours plutôt souillé qu'ennobli.

LE COMMANDEUR.

Quoi qu'il en soit, vos femmes ne s'en trouvent pas déshonorées.

ESTÉVAN.

Vos paroles leur font beaucoup d'honneur; pour les faits, personne ne les croit.

LE COMMANDEUR.

Ennuyeux paysans!... Vivent les villes! Là rien ne contrarie les goûts et les fantaisies d'un homme de qualité; là les maris, plus raisonnables, sont fiers des visites que l'on fait à leurs moitiés.

ESTÉVAN.

Non pas! vous dites cela pour nous endormir. Mais dans les villes comme ici, il y a un Dieu, et, plus qu'ici, il y a des hommes puissants pour punir ceux qui font le mal.

LE COMMANDEUR.

Otez-vous de là.

ESTÉVAN, *à Alonzo.*

Je parie que c'est à nous deux qu'il parle.

LE COMMANDEUR.

Qu'on sorte à l'instant de la place. Tous! tous!

ESTÉVAN.

Nous allons nous en aller.

LE COMMANDEUR.

Dépêchez-vous.—Et chacun de son côté.

FLOREZ.

Modérez-vous, monseigneur, je vous en supplie.

LE COMMANDEUR.

Ces coquins-là voudraient aller former des groupes séditieux hors de ma présence.

ORTUÑO.

Calmez-vous, de grâce. Un peu de patience.

LE COMMANDEUR.

Je suis étonné de m'en trouver autant. — Séparez-vous, et que chacun se rende à sa maison.

LÉONEL, *à part.*

O ciel ! tu permets tout cela !

ESTÉVAN.

Moi, je m'en vais par ici.

Tous les paysans sortent.

LE COMMANDEUR.

Que dites-vous de ces rustres?

ORTUÑO.

Vous ne savez pas dissimuler, et ils n'ont pas pu écouter de sang-froid vos agréables confidences.

LE COMMANDEUR.

Ils osent s'égaler à moi !

FLOREZ.

Ils n'ont pas cette prétention.

LE COMMANDEUR.

Et le drôle de l'autre jour a encore mon arbalète et reste impuni !

FLOREZ.

Hier au soir je crus le voir à la porte de Laurencia, et je donnai joliment sur les oreilles à quelqu'un qui avait le malheur de lui ressembler.

LE COMMANDEUR.

Où peut-il se cacher, ce coquin de Frondoso?

FLOREZ.

On dit qu'il doit être dans ces environs.

LE COMMANDEUR.

Comment ! un homme qui a voulu me tuer serait aussi près de moi !

FLOREZ.

Comme l'oiseau étourdi il répond à l'appeau ; comme le poisson affamé il vient mordre à l'hameçon.

LE COMMANDEUR.

Dire qu'un paysan, un polisson, a pointé son arbalète sur la poi-

trine d'un capitaine dont l'épée fait trembler Grenade [1] ! C'est la fin du monde, Florez.

FLOREZ.

L'amour brave tout ; et ma foi ! vous devriez vous féliciter de ce que vous êtes encore vivant.

LE COMMANDEUR.

Je me contiens, mes amis ; sans cela, en moins de deux heures je passerais tout ce village au fil de l'épée. Mais j'attends une occasion, et jusque-là ma raison retient ma vengeance.—Parlons un peu de Pascale. Que dit-elle ?

FLOREZ.

Elle répond qu'elle est à la veille de se marier

LE COMMANDEUR.

J'entends, elle demande du terme.

FLOREZ.

Elle promet de payer à échéance.

LE COMMANDEUR.

Et quelle nouvelle d'Olalla ?

ORTUÑO.

La plus charmante réponse.

LE COMMANDEUR.

Elle a de l'esprit.—Mais enfin ?

ORTUÑO.

Que son futur, jaloux de mes allées et venues et des visites que vous lui faisiez, ne lui laisse pas un moment de repos. Mais que s'il lui donne quelque relâche, il ne tiendra qu'à vous d'en profite

LE COMMANDEUR.

Foi de chevalier, à merveille ! Mais il la garde donc bien, ce vilain ?

ORTUÑO.

Il est toujours là, ou il arrive toujours à point nommé, comme s'il se transportait par les airs.

LE COMMANDEUR.

Et Inès ?

FLOREZ.

Laquelle ?

LE COMMANDEUR.

Celle d'Antonio.

FLOREZ.

Elle est à votre disposition avec toutes ses grâces. Je lui ai parlé par la cour de sa maison, et c'est par là que vous entrerez quand il vous plaira.

LE COMMANDEUR.

J'aime que les femmes soient faciles, et je n'aime pas celles qui

[1] Le texte dit : « Fait trembler Grenade et Cordoue. » Cordoue était alors au pouvoir des chrétiens.

le sont. — Ah! Florez, si les femmes savaient s'estimer ce qu'elles valent!

FLOREZ.

Il n'y a point d'ennuis, point de dégoûts, qui puissent contrebalancer le bonheur d'obtenir leurs faveurs. Il est vrai que quand elles se rendent trop facilement cela diminue beaucoup de leur prix. Mais que voulez-vous? Il y a des femmes qui, pour me servir du langage d'un philosophe, il y a des femmes qui désirent les hommes, comme la forme désire la matière. Il faut donc s'attendre à en trouver quelques-unes de cette espèce.

LE COMMANDEUR.

Un homme transporté par la passion est bien aise que son ivresse ne rencontre pas une résistance importune. Mais ensuite il fait peu de cas d'une semblable conquête; et rien n'éloigne un homme d'une femme comme la facilité de celle-ci.

Entre CIMBRANOS.

CIMBRANOS.

Le commandeur est-il ici?

ORTUÑO.

Ne le vois-tu pas devant toi?

CIMBRANOS.

Brave Fernand Gomez, changez votre montera de velours[1] pour le casque d'acier, et votre manteau contre une brillante armure : car voici que le grand maître de Saint-Jacques et le comte de Cabra, envoyés par la reine de Castille, assiégent don Rodrigue dans Ciudad-Réal, et l'ordre de Calatrava est menacé de se voir enlever une conquête qui lui a coûté tant de sang. Déjà du haut des remparts l'on aperçoit les lions et les châteaux de Castille et les barres d'Aragon. Aussi, bien que le roi de Portugal désire vivement de secourir Giron, ce sera beaucoup si notre grand maître peut revenir vivant à Almagro. Montez à cheval, seigneur; c'est l'unique moyen de les faire retourner en Castille.

LE COMMANDEUR.

Il suffit, attends. — Ortuño, dis aux trompettes de sonner sur-le-champ le rappel. Combien ai-je ici de soldats?

ORTUÑO.

Environ cinquante.

LE COMMANDEUR.

Qu'ils montent tous à cheval à l'instant.

CIMBRANOS.

Si vous ne vous hâtez, Ciudad-Réal retombe entre les mains du roi.

LE COMMANDEUR.

Ne crains rien, cette ville ne lui reviendra jamais.

Ils sortent.

[1] La *montera* était une espèce de casquette, de bonnet, que les hommes nobles portaient en temps de paix et en voyage.

SCÈNE II.

Un bois près de Fontovéjune.

Entrent MENGO, LAURENCIA et PASCALE.

PASCALE.

Ne t'éloigne pas!

MENGO.

Quoi! même ici vous avez peur.

LAURENCIA.

Il faut que nous allions ensemble à la ville; car toujours le premier homme que nous rencontrons ici, c'est lui.

MENGO.

Quel homme! c'est un démon incarné.

LAURENCIA.

Il ne nous laisse tranquilles ni au soleil ni à l'ombre.

MENGO.

Ah! que le ciel devrait bien envoyer un bon coup de foudre pour mettre fin à ses folies!

LAURENCIA.

C'est une bête féroce, c'est un serpent, c'est la peste de l'endroit.

MENGO.

On m'a conté, Laurencia, que dans ces environs, Frondoso, pour te délivrer, lui mit l'arbalète sur la poitrine.

LAURENCIA.

A cette époque-là, Mengo, je détestais les hommes; mais depuis je les vois avec d'autres yeux. Frondoso montra un rare courage. Pourvu que son dévouement ne lui coûte point la vie!

MENGO.

Force lui sera de quitter le pays.

LAURENCIA.

C'est le conseil que je lui donne, quoiqu'à présent je l'aime bien. Mais il ne m'écoute pas, et quand je lui parle ainsi, je ne trouve chez lui que dépit, jalousie et colère. Et cependant le commandeur jure de son côté qu'il le fera pendre par un pied aux créneaux du château.

PASCALE.

Puisse-t-il lui-même être bientôt étranglé!

MENGO.

Un bon coup de fronde suffirait. Par le soleil! si jamais je lui en tire une de celles que je porte dans ma gibecière, à peine vous l'auriez entendue siffler qu'elle serait logée dans son crâne. — Le fameux Sabale, l'empereur romain, n'était pas aussi vicieux.

LAURENCIA.

Tu veux dire Héliogabale, celui qui avait plus de férocité qu'une bête féroce.

MENGO.

Cavale ou Navale, peu importe; moi, je ne me mêle pas d'histoire. Mais je suis sûr qu'il n'était pas pire que notre homme. Et même dans le monde entier y a-t-il un autre Fernand Gomez?

PASCALE.

Ce n'est pas possible. On dirait que la nature lui a donné un cœur de tigre.

Entre JACINTHE.

JACINTHE.

Au nom de Dieu! secourez-moi, si l'amitié peut quelque chose sur vous.

LAURENCIA.

Qu'est-ce donc, ma chère Jacinthe?

PASCALE.

Tu peux compter sur nous deux.

JACINTHE.

Ce sont des domestiques du commandeur qui l'accompagnent à Ciudad-Réal, couverts d'acier et plus encore d'infamie, et qui veulent m'emmener vers lui.

LAURENCIA.

Que Dieu daigne te protéger, ma chère Jacinthe! Ce Fernand Gomez qui te poursuit courrait aussi après moi.

Elle s'enfuit.

PASCALE.

Je ne suis pas un homme, Jacinthe, et je ne puis pas te défendre.

Elle s'enfuit.

MENGO.

Moi je suis un homme, et je sais à quoi cela m'oblige. Viens, Jacinthe, viens près de moi.

JACINTHE.

As-tu des armes?

MENGO.

Les premières du monde.

JACINTHE.

Ah! si c'était vrai!

MENGO.

Oui, j'ai ici des pierres.

Entrent FLOREZ et ORTUÑO.

FLOREZ.

Ah! tu voulais nous échapper?

JACINTHE.

Ah! Mengo, je suis morte!

MENGO.

Eh! messeigneurs, pourquoi vous attaquer à de pauvres villageois?

ORTUÑO.

Est-ce que tu serais chargé, par hasard, de défendre cette femme?

MENGO.

C'est par mes prières que je la défends. Elle est ma parente, et je dois la protéger autant que je le puis.

FLOREZ.

Qu'attendons-nous ? Tuons-le.

MENGO.

Par le ciel ! si je m'entête et que je détache ma ceinture, ma vie pourra vous coûter cher.

Entrent LE COMMANDEUR et CIMBRANOS.

LE COMMANDEUR.

Qu'est ceci ? Comment donc me forcez-vous à mettre pied à terre pour cette vile espèce ?

FLOREZ.

C'est un paysan de ce village, auquel vous devriez mettre le feu puisqu'on n'y fait rien pour vous plaire, qui ose attaquer nos soldats.

MENGO.

Seigneur, si vous avez quelque pitié, et si vous aimez la justice, châtiez ces hommes qui, abusant de votre nom, veulent enlever cette paysanne à son futur et à ses parents qui sont de braves gens, et permettez que je la remène chez elle.

LE COMMANDEUR.

Je leur permets, au contraire, de te châtier comme tu le mérites. — Laisse cette fronde.

MENGO.

Monseigneur !

LE COMMANDEUR.

Vous deux, et toi, Cimbranos, servez-vous-en pour lui attacher les mains.

MENGO.

Quoi ! c'est ainsi que vous protégez l'honneur de vos vassaux ?

LE COMMANDEUR.

Dis un peu, que pensent de moi les habitants de Fontovéjune ?

MENGO.

Eh ! monseigneur, en quoi donc eux ou moi vous avons-nous offensé ?

FLORÈZ.

Faut-il le tuer ?

LE COMMANDEUR.

Ne souillez pas vos armes ; il faut les conserver pour une meilleure occasion.

ORTUÑO.

Qu'ordonnez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Emmenez-le, attachez-le à ce chêne, dépouillez-le de ses habits, et avec les brides de vos chevaux...

MENGO.

Pitié! pitié, monseigneur! Songez, de grâce, à votre noblesse.

LE COMMANDEUR.

Fouettez-le jusqu'à ce que les boucles des courroies se détachent.

MENGO, *à part.*

O ciel! et tu permets que de telles actions demeurent impunies!

On l'emmène.

LE COMMANDEUR.

Et toi, villageoise, pourquoi fuyais-tu? Tu préfères donc un misérable paysan à un homme de ma sorte?

JACINTHE.

Est-ce ainsi, monseigneur, que vous faites réparation à mon honneur, que vos gens ont outragé?

LE COMMANDEUR.

Avoir voulu t'enlever n'est pas un outrage.

JACINTHE.

Si fait. Mon père est un homme d'honneur; et si sa naissance n'égale pas la vôtre, il vous est supérieur en vertu.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas par l'insolence et les injures que l'on apaise la colère. Viens par ici.

JACINTHE.

Avec qui?

LE COMMANDEUR.

Avec moi.

JACINTHE.

Songez-y bien!

LE COMMANDEUR.

Malheureusement pour toi, j'y ai songé. — Je renonce à ta personne; mais je te réserve pour les goujats de l'armée.

JACINTHE.

Tant que je vivrai, il n'y a pas de puissance humaine à qui il soit donné de me faire un tel outrage.

LE COMMANDEUR.

Allons, drôlesse, marchons.

JACINTHE.

Par pitié, monseigneur!

LE COMMANDEUR.

Il n'y a point de pitié.

JACINTHE.

J'en appelle de votre cruauté à la justice divine.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Dans la maison d'Estévan.

Entrent LAURENCIA et FRONDOSO.

LAURENCIA.

Comment oses-tu venir ici?... Ne sais-tu donc pas le sort qui te menace?

FRONDOSO.

J'ai voulu te donner une preuve de mon amour, pour te montrer ce que tu me dois. Du haut de ce coteau, j'ai vu partir le commandeur; je n'ai plus pensé qu'à toi, et j'ai perdu toute crainte. — Puisse-t-il s'en aller en un lieu d'où jamais il ne revienne!

LAURENCIA.

Point de malédiction! Ignores-tu que ceux dont on souhaite la mort vivent plus longtemps?

FRONDOSO.

S'il en est ainsi, qu'il vive des siècles! et tout ira bien si, en faisant des vœux pour lui, il peut lui en arriver du mal. Mais, ma chère Laurencia, dis-moi, mon amour est-il présent à ta pensée? et ma constance a-t-elle enfin obtenu le retour qu'elle mérite? Songes-y, toute la ville nous regarde presque comme étant déjà mariés, et s'étonne de ces retards; laisse là tes dédains accoutumés, et réponds-moi oui ou non.

LAURENCIA.

Eh bien, à toute la ville et à toi, je réponds que je ne demande pas mieux.

FRONDOSO.

Ah! pour cette réponse je veux baiser tes pieds; elle fait mon bonheur, elle me rend la vie!

LAURENCIA.

Point de compliments, et pour réussir plus vite, parle, Frondoso, à mon père, qui vient avec mon oncle. C'est là l'essentiel. Sois sûr, mon ami, que je serai heureuse d'être ta femme.

FRONDOSO.

Je mets ma confiance en Dieu.

Laurencia se cache. Frondoso se retire au fond du théâtre.

Entrent ESTÉVAN et ALONZO.

ESTÉVAN.

Il a mis sens dessus dessous toute la place, se conduisant d'une façon inouïe. Il n'est personne qui ne soit révolté de ses excès. Mais c'est la pauvre Jacinthe qui a le plus à se plaindre de sa tyrannie.

ALONZO.

Bientôt l'Espagne obéira à ses rois catholiques : car c'est le nom que déjà on leur donne. Déjà Saint-Jacques vient lui-même à cheval commander en chef le siége de Ciudad-Réal, occupée par Giron.

— Mais ce sera trop tard pour la pauvre Jacinthe. J'en suis fâché. C'était une honnête et brave fille.

ESTÉVAN.

Ne me disiez-vous pas qu'il avait fait fouetter Mengo?

ALONZO.

Ils ont laissé sa peau plus noire que de l'encre.

ESTÉVAN.

Ne parlons plus de cela; mon sang bout quand je songe aux extravagances de cet homme, et au mauvais renom qu'il mérite. — Ah! pourquoi m'a-t-on confié cette vare inutile[1]?

ALONZO.

Pourquoi vous affliger? vous n'avez aucun pouvoir sur ses domestiques.

ESTÉVAN.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose encore plus fort, qu'on m'a conté? Ils rencontrèrent un jour dans la partie la plus profonde du vallon la femme de Pèdre Redondo, et après qu'elle eut souffert les insolences du commandeur, il l'abandonna à ses gens.

ALONZO.

J'entends quelqu'un... Qui va là?

FRONDOSO.

C'est moi. Permettez que je m'approche.

ESTÉVAN.

Tu n'as pas besoin ici, Frondoso, de permission. Tu dois l'existence à ton père, et à moi une amitié tendre. Je t'ai vu naître, et je te regarde comme mon fils.

FRONDOSO.

Eh bien, seigneur, me confiant en vos bontés, j'attends une grâce de vous. — Vous savez quelle est ma famille?

ESTÉVAN.

Est-ce que, par aventure, tu aurais à te plaindre de ce fou de Fernand Gomez?

FRONDOSO.

Certainement.

ESTÉVAN.

Je le craignais.

FRONDOSO.

Cependant ce n'est pas pour me plaindre que je suis venu. Espérant dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi, et amoureux de Laurencia, je voudrais obtenir sa main. Pardonnez si, dans mon impatience, je vous fais moi-même cette demande; mais un autre vous l'aurait dit, vaut autant que ce soit moi.

[1] La vare était le signe du commandement de l'alcade.

ESTÉVAN.

Tu viens, Frondoso, dans un moment où ta recherche prolongera ma vie, en me délivrant des soucis, des craintes qui tourmentent mon cœur. Béni soit le ciel, mon fils, qui t'envoie pour mon honneur! et béni sois-tu également pour n'avoir eu que des intentions honnêtes!... Mais, mon enfant, il faut d'abord avertir ton père; aussitôt qu'il aura consenti, je te donne Laurencia. Cette union comblera tous mes vœux.

ALONZO.

Avant de vous engager, vous ne feriez pas mal de consulter votre fille.

ESTÉVAN.

Ne vous inquiétez pas; je suis sûr que déjà tout est arrangé entre eux, et qu'ils étaient d'accord avant que Frondoso vînt ici. — (*A Frondoso.*) Quant à la dot, mon garçon, nous pouvons en causer dès à présent, et je compte bien pouvoir te donner quelques maravédis.

FRONDOSO.

Ne vous occupez pas de ça; c'est le moindre de mes soucis.

ALONZO.

Pardine! il vous la prendrait toute nue.

ESTÉVAN.

Je vais cependant savoir ce qu'en pense Laurencia, puisque vous le trouvez bon.

FRONDOSO.

C'est trop juste. Il ne faut jamais forcer les gens.

ESTÉVAN, *appelant.*

Laurencia! mon enfant!

LAURENCIA, *paraissant.*

Mon père?

ESTÉVAN.

Voyez si je n'avais pas raison, et comme elle a bientôt répondu. — Mon enfant, mon amour, j'ai à te consulter sur un point assez délicat. Écartons-nous un peu. - Dis-moi, je voudrais te demander ce que tu penserais d'un mariage entre Gilette, ton amie, et Frondoso. C'est un brave garçon, et il n'a pas son pareil dans Fontovéjune.

LAURENCIA.

Comment! Gilette se marie avec Frondoso!

ESTÉVAN.

Ne le mérite-t-elle pas? N'est-elle pas son égale?

LAURENCIA.

Oui, mon père, en effet, c'est mon avis.

ESTÉVAN.

Fort bien. Mais moi, je dis qu'elle n'est pas assez jolie pour lui, et que Frondoso fera bien mieux de t'épouser, toi, Laurencia.

LAURENCIA.

Vous aimez toujours à plaisanter.

ESTÉVAN.

L'aimes-tu ?

LAURENCIA.

Je ne cache pas que j'ai pour lui quelque affection, mais pourtant...

ESTÉVAN.

Allons, veux-tu que je dise oui ?

LAURENCIA.

Parlez donc pour moi.

ESTÉVAN.

Il paraît que j'ai la clef de ta bouche. — Mes amis, c'est arrangé. Venez avec moi, Alonzo ; nous chercherons mon compère sur la place.

ALONZO.

Allons !

ESTÉVAN.

Et de la dot, mon fils, que lui en dirons-nous ? Je puis bien aller jusques à quatre mille maravédis.

FRONDOSO.

Ne revenez pas là-dessus, seigneur. C'est me faire injure.

ESTÉVAN.

Va, va, mon ami, l'amour ne peut pas toujours durer ; et crois-moi, quand il n'y a pas de dot, l'on s'aperçoit bientôt qu'il manque quelque chose au bonheur.

Estévan et Alonzo sortent.

LAURENCIA.

Eh bien, Frondoso, es-tu content ?

FRONDOSO.

Oh ! oui, je le suis, et à tel point que je ne sais comment je n'en perds pas la tête. Quelle joie est la mienne ! Mon cœur bondit dans ma poitrine, quand je songe que je vais enfin te posséder, Laurencia !

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La campagne devant Ciudad-Réal.

Entrent LE GRAND MAITRE, LE COMMANDEUR, des Soldats.

LE COMMANDEUR.

Fuyez, seigneur, il n'y a point d'autre moyen de salut.

LE GRAND MAITRE.

Des remparts aussi faibles ne devaient pas résister à un ennemi si puissant.

LE COMMANDEUR.

La prise de la ville leur coûte beaucoup de morts.

LE GRAND MAITRE.

Au moins, dans leur victoire, ils ne pourront pas se vanter d'emporter l'étendard de Calatrava, qui aurait suffi à la gloire de leur entreprise.

LE COMMANDEUR.

Je pense, grand maître, qu'il vous faudra renoncer à vos projets.

LE GRAND MAITRE.

Que voulez-vous? L'aveugle fortune semble n'élever un jour un homme que pour l'abattre le lendemain.

DES VOIX, *du dehors.*

Victoire! victoire pour les rois de Castille!

LE GRAND MAITRE.

Les voilà qui couronnent de feux et de lumières les créneaux des remparts, et qui attachent aux fenêtres des tours les drapeaux victorieux.

LE COMMANDEUR.

Leurs drapeaux sont couverts de leur sang, et c'est pour eux plutôt une tragédie qu'une fête.

LE GRAND MAITRE.

Fernand Gomez, je retourne à Calatrava.

LE COMMANDEUR.

Et moi, je me retire à Fontovéjune, en attendant que vous vous décidiez, soit à suivre le parti de votre famille, soit à vous soumettre au roi.

LE GRAND MAITRE.

Mes lettres vous instruiront de ma résolution.

LE COMMANDEUR.

Le temps vous éclairera.

LE GRAND MAITRE.

Hélas! ma jeunesse n'a déjà que trop acquis d'expérience!

Ils sortent.

SCÈNE V.

Entrent FRONDOSO, LAURENCIA, ESTÉVAN, JUAN ROXO, ALONZO, BARRILDO, MENGO, Villageois, Villageoises et Musiciens.

MUSICIENS.

Chantons cet heureux jour,
Et que les deux époux
Toujours contents
Vivent longtemps

MENGO, *à Barrildo.*

Sur ma foi! tu n'as pas dû te donner beaucoup de mal pour composer ces vers-là.

BARRILDO.

Fais-en donc, toi, un peu, et nous verrons.

FRONDOSO.

Le pauvre Mengo s'entend mieux en étrivières qu'en couplets.

MENGO.

Eh! mon Dieu, entre nous, il en est tel autre qui, dans la vallée...

BARRILDO.

Sur ta vie, Mengo, tais-toi. Ne parlons pas de ce barbare, de ce brigand qui déshonore le pays.

MENGO.

Qu'une centaine de soldats aient réussi à me flageller, moi qui n'avais que ma fronde, il n'y a rien là d'étonnant; mais comment concevoir qu'un honnête homme, que je n'ai pas besoin de nommer, se soit résigné à avaler une médecine mêlée d'encre et de gravier?

BARRILDO.

Il le faisait pour rire, sans doute?

MENGO.

Il n'y a rien de risible dans une médecine, même dans les meilleures. Et pour moi, plutôt que d'en avaler une, surtout comme celle-là...

FRONDOSO.

Allons, je t'en prie, dis-nous ton couplet, si toutefois il est raisonnable.

MENGO, *chantant.*

Que ces époux toujours amants
Vivent deux mille ans
En bonne harmonie,
Et qu'après ce temps
Ils meurent contents
Et soient enterrés en cérémonie.

BARRILDO.

Peste soit de toi et de ton couplet!

FRONDOSO.

Au moins il a été bientôt fait.

MENGO.

Voulez-vous que je vous dise ce que je pense des poëtes? — N'avez-vous pas vu un marchand de beignets[1] jeter des morceaux de pâte dans l'huile bouillante jusqu'à ce que la poêle soit remplie? Les uns sortent de là enflés, de bonne mine, bien colorés; les autres boiteux, bossus, éclopés, brûlés. Eh bien, il en arrive de même au poëte qui travaille sur un certain sujet, qui est ce que j'appellerai sa pâte. Il va jetant à la hâte ses vers dans la poêle du papier, espérant que le miel de la rime couvrira tous les défauts[2]; mais lorsqu'il vient à les exposer sur son éventaire, personne n'en veut, et ils ne peuvent être avalés que par celui qui les a faits.

[1] *El buñolero,* c'est non-seulement celui qui vend les beignets, mais celui qui les fait.

[2] Encore aujourd'hui, en Espagne, on emploie le miel pour sucrer les beignets.

BARRILDO.

Laisse ces folies. Écoutons les mariés.

LAURENCIA, *à Juan Roxo.*

Donnez-nous vos mains à baiser.

JUAN.

Les voilà, ma fille. Demande à ton père les siennes pour toi et pour Frondoso.

ESTÉVAN.

Mon ami, prions Dieu plutôt qu'il étende sur eux sa main puissante et les bénisse.

FRONDOSO.

Bénissez-nous l'un et l'autre.

JUAN, *aux Musiciens.*

Allons, chantez, à présent qu'ils sont unis.

MUSICIENS, *chantant.*

Dans la vallée de Fontovéjune
Courait une jeune fillette
Poursuivie vivement
Par un chevalier de Calatrava.
Honteuse et troublée,
Elle se cache derrière un arbre,
Feignant avec malice
Qu'elle ne l'a point vu.
Pourquoi donc te cacher, trop aimable bergère ?
Pourquoi fuir le regard du chevalier qui t'aime ?

Le chevalier s'approcha,
S'approcha pour lui parler.
Elle, plus troublée encore,
Se cacha derrière un épais taillis.
Mais comme un homme amoureux
Traverse aisément mers et montagnes,
Le chevalier franchit la haie
En parlant ainsi d'une voix tendre :
Pourquoi donc te cacher, trop aimable bergère ?
Pourquoi fuir les baisers du chevalier qui t'aime ?

Entrent LE COMMANDEUR, FLOREZ, ORTUÑO et CIMBRANOS.

LE COMMANDEUR.

Que la noce s'arrête, et que personne ne bouge.

JUAN.

Ce n'est point un jeu, seigneur, et nous sommes prêts à vous obéir. — Voulez-vous qu'on se range pour laisser passer votre troupe ? Quel est le succès de votre expédition ? Êtes-vous vainqueur ? mais puis-je en douter ?

FRONDOSO, *à part.*

Je suis perdu. O ciel ! délivre-moi !

LAURENCIA.

Fuis de ce côté, Frondoso.

LE COMMANDEUR.

Non, il n'échappera pas. Qu'on l'arrête! qu'on l'attache!

JUAN.

Rends-toi, mon fils; va en prison.

FRONDOSO.

Vous voulez donc qu'il me tue?

JUAN.

Et pourquoi?

LE COMMANDEUR.

Je ne suis point homme à faire périr personne sans sujet. Si tel eût été mon désir, il serait déjà mort. Mais j'ordonne qu'il soit conduit en prison, et son père prononcera lui-même la peine qu'il a méritée.

PASCALE.

Songez, seigneur, qu'il se marie.

LE COMMANDEUR.

Que m'importe son mariage? est-ce qu'il n'y a pas d'autres jeunes gens dans la ville?

PASCALE.

S'il vous a offensé, pardonnez-lui. Ce sera plus digne de vous.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est point une offense qui me soit personnelle, Pascale. C'est le grand-maître, Tellez Giron (que Dieu conserve!) qui a été outragé; c'est l'ordre de Calatrava tout entier qui a été insulté dans son honneur, et pour l'exemple il faut qu'un tel crime soit puni. Sans cela, on verrait au premier jour lever contre notre ordre l'étendard de la révolte; car vous n'ignorez pas qu'un soir, ce Frondoso, ce loyal vassal ne craignit pas de diriger une arbalète contre le commandeur mayor de Calatrava.

ESTÉVAN.

Si mon titre de beau-père me donne le droit de le défendre, je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'un jeune homme amoureux se soit emporté dans une telle occasion. Vous vouliez lui enlever sa femme; ne devait-il pas la défendre?

LE COMMANDEUR.

Alcade, vous êtes un sot.

ESTÉVAN.

Monseigneur, vous avez approuvé mon élection.

LE COMMANDEUR.

Jamais je n'ai pu vouloir lui enlever sa femme, puisqu'il n'était pas marié.

ESTÉVAN.

Pardon, seigneur, vous l'avez voulu. Mais il suffit. Nous avons maintenant en Castille des rois qui mettront ordre à tout, et qui,

une fois qu'ils auront vaincu les rebelles qui osent leur résister, ne permettront pas sans doute qu'il y ait dans les villes et les villages des hommes assez puissants pour porter des croix aussi grandes. Que notre roi place sur sa royale poitrine ces nobles insignes qui ne sont point faites pour d'autres.

LE COMMANDEUR.

Holà! qu'on lui ôte la vare.

ESTÉVAN.

Reprenez-la, seigneur, et que ce soit à la bonne heure.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, je l'en frapperai comme un cheval vicieux.

Il le frappe.

ESTÉVAN.

Vous êtes mon seigneur et je dois le souffrir. Frappez.

PASCALE.

Quoi! vous maltraitez un vieillard?

LAURENCIA.

Vous le frappez parce qu'il est mon père. Vous vous vengez sur lui.

LE COMMANDEUR.

Emmenez aussi cette insolente, et que dix soldats la gardent.

Il sort avec ses hommes d'armes, qui emmènent Frondoso et Laurencia.

ESTÉVAN.

O ciel! justice! justice!

Il sort.

PASCALE.

La noce s'est changée en deuil.

Elle sort.

BARRILDO.

Eh quoi! il n'y en aura pas un de nous qui parlera?

MENGO.

Pour moi j'ai mon compte; je me tiens pour satisfait[1]. Si d'autres ne le sont pas, ils n'ont qu'à le lui dire.

JUAN.

Eh bien, parlons, parlons tous!

MENGO.

Mes amis, je vous engage plutôt à tous vous taire. Autrement il vous arrangera comme il m'a arrangé, et vous ressemblerez à des tranches de saumon frais.

[1] Il y a ici une *grâce* intraduisible sur le double sens du mot *cardenal*, cardinal et meurtrissure. Littéralement : « On peut encore voir sur moi les cardinaux (ou les meurtrissures) sans aller à Rome. »

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La cour d'une maison à Fontovéjune.

Entrent ESTÉVAN, ALONZO et BARRILDO

ESTÉVAN.

Ils ne sont pas encore venus à la junte[1] ?

BARRILDO.

Pas encore.

ESTÉVAN.

Cependant notre péril augmente à chaque instant.

BARRILDO.

On vient d'avertir le gros du peuple.

ESTÉVAN.

Frondoso prisonnier dans la tour... et ma fille captive entre les mains des méchants... O mon Dieu! si ta pitié ne vient nous secourir...

Entrent JUAN ROXO et LE RÉGIDOR.

JUAN.

Pourquoi, Estévan, pousser ces exclamations, lorsque le secret importe tant au succès de notre cause?

ESTÉVAN.

Hélas! je suis étonné de pouvoir me contenir.

Entre MENGO.

MENGO.

Ma foi, moi aussi, je veux être de la junte.

ESTÉVAN.

Honorables laboureurs, un homme dont les larmes baignent les cheveux blancs vous demande quelles funérailles vous voulez faire à votre patrie déjà perdue; et si vous parlez de lui rendre les honneurs funèbres, je vous demanderai si cela est possible, puisqu'il n'en est aucun parmi nous que ce barbare n'ait déshonoré. Répondez : en est-il un seul parmi vous qui n'ait été offensé soit dans ses biens, soit dans sa personne, soit dans son honneur? A quoi nous sert de gémir les uns sur les autres? Qu'attendons-nous? Faut-il endurer encore de nouveaux malheurs?

JUAN.

Nous les avons tous éprouvés. Mais puisque maintenant les rois

[1] *No han venido a la junta?*

ont pacifié les choses en Castille, et qu'on dit qu'ils veulent aller à Cordoue, envoyons vers eux deux de nos régidors, lesquels, se prosternant à leurs pieds, imploreront leur protection.

BARRILDO.

Ferdinand est encore trop occupé de la guerre et des troubles de l'intérieur, et il ne pourra nous secourir. — J'aimerais mieux tout autre parti.

UN RÉGIDOR.

Si vous voulez m'en croire, il nous faut tous quitter le pays[1].

JUAN.

Nous n'en aurions pas le loisir.

MENGO.

S'il vient à connaître ce qui s'est passé, je crains bien que cette junte ne coûte la vie à plus d'un.

ALONZO.

Le vaisseau de la patrie, désemparé de ses mâts et de ses agrès, est près de s'abîmer. Avez-vous vu avec quelle insolence il a enlevé la fille de l'homme qui régit notre patrie? Avez-vous vu comme à lui-même il lui a brisé sur la tête la vare signe de sa magistrature? Quel esclave fut jamais traité d'une façon plus cruelle et plus avilissante?

JUAN.

Que voudrais-tu donc que fît le peuple?

ALONZO.

Mourir, ou tuer les tyrans. Nous sommes en grand nombre, ils ne sont qu'une poignée.

BARRILDO.

Prendre les armes contre notre seigneur?

ESTÉVAN.

Après Dieu, c'est le roi qui est notre seigneur. Nous ne pouvons pas reconnaître pour seigneur un barbare, un infâme. Si Dieu nous vient en aide, s'il voit d'un œil favorable le zèle avec lequel nous défendons une juste cause, qu'avons-nous à craindre?

MENGO.

Prenez garde, mes seigneurs... de la prudence! Je suis ici comme représentant des simples journaliers, lesquels souffrent le plus d'injures, et cependant je vous engage en leur nom à bien considérer le danger.

ALONZO.

Et ne sommes-nous pas menacés jusque dans notre existence? Resterions-nous immobiles si l'on venait incendier nos maisons et nos vignes? — Ce sont des tyrans, courons à la vengeance.

[1] Il y a dans l'histoire d'Espagne plusieurs exemples de la réalisation de déterminations semblables.

Entre LAURENCIA, échevelée.

LAURENCIA.

Laissez-moi entrer. Je puis paraître dans un conseil d'hommes. S'il ne m'est pas permis d'y donner mon vote, je pourrai du moins y faire entendre ma voix. — Me reconnaissez-vous?

ESTÉVAN.

Ciel! n'est-ce pas ma fille?

JUAN.

Ne reconnais-tu pas Laurencia?

LAURENCIA.

Hélas! je viens si différente de ce que j'étais, que je comprends bien votre hésitation.

ESTÉVAN.

Ma fille! mon enfant!

LAURENCIA.

Ne m'appelez pas ainsi.

ESTÉVAN.

Et pourquoi, mon enfant, mon trésor?

LAURENCIA.

Parce que vous m'avez laissé enlever par des tyrans sans me venger, ravir par des traîtres sans me recouvrer. Je n'étais pas encore à Frondoso, et par conséquent vous ne pouvez pas dire que ce soit lui que regarde sa vengeance. Mon honneur était encore le vôtre, et c'est à vous seul d'en répondre[1]. A vos yeux Fernand Gomez m'a enlevée, m'a fait conduire dans sa maison; et vous, semblables à de lâches pasteurs, vous laissez le loup dévorant saisir au milieu de vous la faible brebis. Que de poignards ont été levés sur mon sein! que de menaces terribles! que de traitements atroces pour que ma chasteté se rendît à ses infâmes désirs! Mes cheveux en désordre ne vous le disent-ils pas? Ne voyez-vous pas la trace des coups que j'ai reçus? Ne voyez-vous pas le sang qui coule encore de mes blessures?... Et vous êtes des hommes nobles! et vous êtes nos pères, nos parents! et votre cœur ne se déchire pas de douleur à l'aspect des douleurs que j'ai subies?... Vous n'êtes point des hommes, vous n'êtes que de timides agneaux[1]. Eh bien, donnez-nous vos armes. Puisque vous êtes insensibles comme la pierre

[1] L'original ajoute : « Jusqu'à la nuit des noces, cette obligation court pour le compte du père, et non pour celui du mari; car si j'achète un bijou, jusqu'à ce qu'il me soit délivré, je ne puis avoir à ma charge ni les frais de garde, ni les risques à courir de la part des voleurs. » A l'exemple de M. la Beaumelle, qui avant nous avait traduit cette pièce, nous avons cru devoir supprimer cette phrase.

[1] *Ovejas soys, bien lo dize*
De Fuente Ovejuna el nombre.

Mot à mot : « Vous êtes des brebis, comme le dit le nom de Fontovéjune (fontaine aux brebis. »

et le bronze, puisque vous êtes aussi barbares que des tigres... Mais non, le tigre, du moins, suit le chasseur qui est venu lui ravir ses petits, et le déchire en pièces, sans lui laisser le temps de se précipiter dans les flots de la mer... Mais vous, puisque vous êtes sans courage, puisque vous êtes sans entrailles, puisque vous n'êtes pas Espagnols, puisque vous souffrez que d'autres hommes déshonorent vos femmes et vos filles, pourquoi ceignez-vous l'épée? pourquoi portez-vous ces poignards? Ce qu'il vous faut, c'est une quenouille!... Vive Dieu! je m'arrangerai de telle sorte que nous seules, nous autres femmes, nous rachèterons notre déshonneur par le sang des tyrans; et quand nous aurons obtenu la victoire, nous vous couvrirons d'outrages, et nous vous céderons nos parures, nos coiffes et nos vêtements. — Déjà, sans procès, sans jugement, le commandeur va faire pendre Frondoso à un créneau de cette tour. Le même sort vous attend tous, et moi je me réjouirai de voir cette ville dépeuplée d'hommes aussi lâches, et je m'efforcerai de ramener le siècle des Amazones, épouvante du monde!

ESTÉVAN.

C'est injustement, ma fille, que tu nous adresses ces reproches et ces injures. Moi, du moins, je ne les mérite pas, et je vais marcher contre le traître, dût-il avoir pour lui le monde entier.

JUAN.

Moi, je vous suivrai, quelque puissant, quelque redoutable que soit notre adversaire.

ALONZO.

Mourons! mourons tous!

BARRILDO.

Qu'un drap attaché au bout d'un bâton nous serve de drapeau, et meurent les brigands!

JUAN.

Quel ordre voulez-vous suivre?

MENGO.

Allons le tuer sans ordre. Réunissez le peuple, nous sommes tous d'accord pour punir les tyrans.

ESTÉVAN.

Armons-nous. Prenons des épées, des lances, des javelots, des arbalètes, des bâtons.

MENGO.

Vivent nos rois!

TOUS.

Qu'ils vivent!

MENGO.

Mort aux traîtres!

TOUS.

Mort aux tyrans!

Ils sortent tous.

LAURENCIA.

Marchez, le ciel vous protége. — (*Appelant.*) Venez, femmes de Fontovéjune, venez recouvrer votre honneur. Accourez, accourez toutes.

Entrent PASCALE, JACINTHE, et d'autres Femmes.

PASCALE.

Qu'est ceci ? Pourquoi nous appelles-tu ?

LAURENCIA.

Ne voyez-vous pas qu'ils vont tous tuer Fernand Gomez, et que le vieillard et le jeune homme se précipitent avec une égale fureur ? Leur laisserons-nous l'honneur de cet exploit et le plaisir de la vengeance ? N'est-ce pas surtout nous autres femmes qui avons été outragées ?

JACINTHE.

Eh bien ! parle, que veux-tu faire ?

LAURENCIA.

Que toutes réunies nous montrions au monde comment nous vengeons notre honneur. — Jacinthe, l'outrage que tu as reçu m'engage à te confier le commandement d'une compagnie.

JACINTHE.

Celui dont tu as été victime n'est pas moindre.

LAURENCIA.

Pascale, tu porteras l'étendard.

PASCALE.

Je serai digne d'un tel honneur, et je vais de ce pas préparer une bannière.

LAURENCIA.

Marchons, notre voile nous en servira.

PASCALE.

Nommons un capitaine.

LAURENCIA.

C'est inutile.

PASCALE.

Pourquoi ?

LAURENCIA.

C'est moi qui vous conduirai; car je me sens la valeur du Cid.

Elles sortent.

SCÈNE II.

Dans la maison du Commandeur.

Entrent LE COMMANDEUR, FLOREZ, ORTUÑO, CIMBRANOS, et FRONDOSO, les mains attachées.

LE COMMANDEUR.

Pour mieux le punir, j'entends qu'il soit suspendu par la corde qui lui lie le bras.

FRONDOSO.

Ah ! monseigneur, ce serait indigne de votre sang, de votre nom.

LE COMMANDEUR.

Qu'on se hâte ! — Allez le pendre au premier créneau.

FRONDOSO.

Jamais, croyez-le, jamais je n'ai eu l'intention de vous tuer.

On entend du bruit.

FLOREZ.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce donc ?

FLOREZ.

Il nous faudra surseoir à l'exécution de votre sentence.

ORTUÑO.

Voilà qu'on brise les portes.

Nouveau bruit du dehors.

LE COMMANDEUR.

Quoi ! la porte de ma maison !... d'une maison qui appartient à la commanderie !

FLOREZ.

Tout le peuple se précipite en masse.

JUAN, *du dehors*.

Rompez, renversez, brisez ces portes. Si elles résistent, mettez-y le feu.

ORTUÑO.

Il est difficile de contenir une insurrection populaire.

LE COMMANDEUR.

Quoi ! le peuple est soulevé ?

FLOREZ.

Déjà leur fureur a renversé les portes.

LE COMMANDEUR.

Déliez ce jeune homme. — Va, Frondoso, va calmer cet insolent alcade.

FRONDOSO.

J'y vais, seigneur ; car c'est leur attachement pour moi qui les a soulevés.

Il sort.

MENGO, *du dehors*.

Vivent Ferdinand et Isabelle ! et meurent les traîtres !

FLOREZ.

Seigneur, au nom du ciel, qu'on ne vous trouve pas ici !

LE COMMANDEUR.

Cette chambre est bien défendue, et s'ils éprouvent de la résistance, ils ne tarderont pas à se lasser.

FLOREZ.

Lorsque les peuples offensés se soulèvent, ils n'abandonnent jamais leur entreprise qu'après avoir obtenu satisfaction.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mes amis, défendons cette porte comme l'entrée d'un fort.

FRONDOSO, *du dehors.*

Vive Fontovéjune !

LE COMMANDEUR.

Le beau chef qu'ils ont là!... J'ai envie de faire une sortie et de tomber sur eux.

FLOREZ.

Modérez-vous, monseigneur.

Entrent LES HABITANTS DE FONTOVÉJUNE.

ESTÉVAN.

Amis, voilà le tyran et ses complices. — Fontovéjune! et meurent les tyrans!

LE COMMANDEUR.

Peuple, écoutez.

TOUS.

Des hommes outragés ne peuvent rien entendre.

LE COMMANDEUR.

Si j'ai commis quelques fautes, dites-les-moi, et, foi de chevalier, je m'engage à les réparer.

TOUS.

Fontovéjune! Vive Ferdinand! meurent les traîtres et les mauvais chrétiens !

LE COMMANDEUR.

Vous ne voulez donc pas m'écouter! — C'est moi c'est votre seigneur qui vous parle.

TOUS.

Non pas! notre seigneur c'est le roi catholique.

LE COMMANDEUR.

Écoutez-moi, vous dis-je.

TOUS.

Fontovéjune! meure Fernand Gomez!

Ils sortent.

SCÈNE III.

Dans la rue.

Entrent LAURENCIA, PASCALE, JACINTHE, et les autres Femmes.

LAURENCIA.

Faites halte ici, femmes vaillantes, braves soldats. Ici est notre espérance.

PASCALE.

Nous serons femmes pour la vengeance. Point de pitié pour lui. Il nous faut tout son sang.

LAURENCIA.

Quand on le précipitera par la fenêtre, recevons-le sur le fer de nos lances.

JACINTHE.

Toutes nous partageons ta résolution.

ESTÉVAN, *du dehors.*

Meurs, traître commandeur!

LE COMMANDEUR, *du dehors.*

Je meurs!... Grâce, ô mon Dieu! j'espère en ta miséricorde.

BARRILDO, *du dehors.*

Voilà Florez.

MENGO, *du dehors.*

Frappez le coquin. C'est lui qui frappait le plus fort quand son maître me fit fouetter.

FRONDOSO, *du dehors.*

Ma vengeance ne sera accomplie que lorsque je lui aurai arraché l'âme.

LAURENCIA.

Entrons, entrons nous aussi.

PASCALE.

Attendons. Nous devons garder la porte.

BARRILDO, *du dehors.*

Non, messieurs les petits marquis, ce n'est pas avec des larmes que l'on peut m'émouvoir à présent.

LAURENCIA.

Pascale, il faut que j'entre. Mon épée ne veut pas plus longtemps rester dans le fourreau inactive.

Elle sort.

BARRILDO, *du dehors.*

Voilà Ortuño.

FRONDOSO, *du dehors.*

Fendez-lui la tête.

Entrent FLOREZ, en fuyant, et MENGO, qui le poursuit.

FLOREZ.

Grâce! grâce, Mengo! je ne suis point coupable.

MENGO.

Quand bien même tu ne lui aurais pas servi d'entremetteur [1], c'est assez, misérable, que tu m'aies fouetté.

PASCALE.

Arrête, Mengo, je t'en prie, livre-nous-le à nous autres femmes.

[1] Le mot dont se sert Mengo est beaucoup plus fort; c'est le mot *alcahuete*, dont nous avons déjà dit plusieurs fois le véritable sens

MENGO.

Eh bien ! tenez, le voilà. J'espère que vous le châtierez comme il mérite.

PASCALE.

Je vengerai les coups que tu as reçus.

MENGO.

C'est ce que je disais.

JACINTHE.

Allons ! mort aux traîtres !

FLOREZ.

Périr par la main d'une femme !

JACINTHE.

N'est-ce pas trop d'honneur pour toi ?

PASCALE.

C'est là ce qui t'afflige ?

JACINTHE.

Meurs, vil agent de ses plaisirs.

PASCALE.

Meurs, traître ! meurs, infâme !

FLOREZ.

Pitié, pitié, mesdames.

Il tombe.

Entrent ORTUÑO, et LAURENCIA qui le poursuit.

ORTUÑO.

Songez que ce n'est pas moi.

LAURENCIA.

Je sais qui tu es. (*Elle le frappe.*) Venez ! venez ! Teignons nos armes victorieuses dans le sang de ces misérables !

PASCALE.

Je mourrai en tuant [1].

TOUTES.

Fontovéjune ! et vive Ferdinand !

Elles sortent.

SCÈNE IV.

En Castille.

Entrent LE ROI, LA REINE et DON MANRIQUE.

MANRIQUE.

Les précautions furent si bien prises, que nous obtînmes presque sans peine le succès que nous désirions. Il n'y eut que peu de résistance, et d'ailleurs, malgré tous leurs efforts, la réussite ne pouvait être douteuse. Le comte de Çabra est resté dans la place

[1] *Moriré matando.*

Nous avons reproduit littéralement l'expression espagnole, qui est pleine d'énergie.

pour la défendre dans le cas où l'ennemi aurait l'audace de revenir l'attaquer.

LE ROI.

Cette entreprise a été fort bien dirigée. — Le comte de Cabra doit demeurer à Ciudad-Réal et réorganiser les troupes de manière à occuper fortement le passage; et par ce moyen nous n'aurons rien à craindre du roi de Portugal. Notre fidèle comte montrera dans ce poste important ce qu'il a de sagesse et de valeur. Il peut nous y garantir des dangers les plus redoutables, et veiller, sentinelle vigilante, à la sûreté du royaume.

Entre FLOREZ, blessé.

FLOREZ.

Roi catholique Ferdinand, à qui le ciel a donné la couronne de Castille comme à celui qui en était le plus digne, écoutez le récit de la plus horrible barbarie que l'on ait jamais vue chez un peuple depuis les lieux où naît le soleil jusqu'à ceux où il termine sa course.

LE ROI.

Calme-toi.

FLOREZ.

Roi puissant, mes blessures ne me permettent point de différer le compte que j'ai à vous rendre; car la fin de ma vie approche. — Je viens de Fontovéjune, dont les habitants, pleins de cruauté, ont tué leur seigneur. Fernand Gomez est mort, frappé par ses traîtres vassaux. Les peuples, une fois mécontents, se révoltent à la première occasion. — Ceux de Fontovéjune se réunissent en appelant le commandeur du nom de tyran, et avec ce cri ils courent commettre leur crime; ils brisent les portes de sa maison; ils sont sourds à la parole qu'il leur donne, foi de chevalier, de satisfaire ceux qui ont à se plaindre; ils ne veulent pas même l'entendre. — Dans leur impatiente fureur, ils percent de mille coups ce cœur couvert du signe sacré de la croix; et des hautes fenêtres des tours ils précipitent son corps dans la rue, où des femmes forcenées le reçoivent sur la pointe de leurs lances. Puis on traîne le cadavre dans une maison, et c'est à qui lui fera subir le plus d'outrages : on lui arrache la barbe et les cheveux, on le perce de mille coups, on le déchire en pièces. On brise ses armoiries avec le fer des piques, et l'on dit à haute voix qu'on veut y placer les vôtres, parce qu'ils ne peuvent plus voir celles du commandeur. Enfin, ils ont pillé sa maison comme on fait en pays ennemi, et, triomphants, ils se sont partagé ses dépouilles. Ce que je dis à votre majesté, je l'ai vu de mes yeux. Le ciel n'a pas voulu que je périsse dans ce cruel événement. Laissé pour mort, je me suis caché, et, la nuit venue, j'ai pu m'échapper pour vous apporter cette nou-

velle. Seigneur, vous êtes juste, et vous punirez, j'espère, ces barbares de leur exécrable forfait. Le sang de Fernand Gomez demande vengeance contre ses assassins.

LE ROI.

Tu peux être assuré que ce crime ne demeurera pas impuni. Je suis tout ému de ce récit. Qu'un juge aille sur-le-champ sur les lieux; qu'il informe, et châtie les coupables d'une manière exemplaire. Un capitaine l'accompagnera pour sa sûreté. Il importe que tant d'audace soit punie au plus tôt. — Que l'on soigne les blessures de ce soldat.

Ils sortent.

SCÈNE V.

La place de Fontovéjune.

Entrent les Paysans et les Paysannes, précédés de la musique; on porte sur la pointe d'une lance la tête du commandeur.

TOUS.

Qu'Isabelle et Ferdinand
Vivent mille ans,
Et meurent les tyrans!

BARRILDO.

Chante ton couplet, Frondoso.

FRONDOSO.

Eh bien, soit pour mon couplet! mais s'il y manque un pied par hasard, qu'un plus habile le raccommode.

Vive le roi Ferdinand
Et la reine Isabelle,
Qui s'aiment tendrement,
Elle digne de lui, lui digne d'elle!
Que l'archange saint Michel
Veille sur eux du haut du ciel;
Qu'ils vivent mille ans,
Et meurent les tyrans!

LAURENCIA.

A ton tour, Barrildo.

BARRILDO.

Volontiers.—J'y ai déjà pensé.

PASCALE.

Alors ce sera fameux.

BARRILDO.

Vivent nos deux rois,
Tous deux à la fois!
Que vainqueurs des géants
Ils vivent mille ans,
Et meurent les tyrans!

TOUS.

Qu'ils vivent mille ans,
Et meurent les tyrans!

LAURENCIA.

Et Mengo, est-ce qu'il ne chantera pas?

FRONDOSO.

A toi, Mengo.

MENGO.

Moi, je suis un poëte indiscipliné.

PASCALE.

Tu as cependant reçu la discipline[1].

MENGO.

Un dimanche matin
Que je n'y pensais guère,
Ce vilain mâtin
Me fit donner les étrivières;
Mais je ne crains plus sa colère.
Vivent les rois chrétiens,
Et meurent tous les chiens!

TOUS.

Que nos rois vivent mille ans!
Et meurent les tyrans!

ESTÉVAN.

Qu'on emporte cette tête.

MENGO.

Il a une vraie figure de pendu.

Juan Roxo montre un écusson aux armes de Castille et d'Aragon.

JUAN.

Mes amis, regardez!

ALONZO.

Ce sont les armes de nos rois.

ESTÉVAN.

Porte-les ici.

JUAN.

Où devons-nous les placer?

ALONZO.

Sur la porte de la municipalité[2].

ESTÉVAN.

Voilà un bel écusson!

BARRILDO.

Quelle joie!

FRONDOSO.

Voilà un soleil qui nous promet un beau jour.

ESTÉVAN.

Vive Castille et Léon, et les Barres d'Aragon! et meure la tyrannie!

TOUS.

Vivent Ferdinand et Isabelle!

[1] Il y a dans l'espagnol un jeu de mots analogue.
[2] *En el ayuntamiento.*

ESTÉVAN.

Écoutez, Fontovéjune, les paroles d'un vieillard : cela n'a jamais nui.—Nos rois voudront sans doute prendre connaissance de cet événement, surtout au moment de traverser ces contrées. Il importe de nous accorder sur ce que nous avons à dire au juge.

FRONDOSO.

Vous-même, quel est votre avis ?

ESTÉVAN.

De mourir s'il le faut, en disant un seul mot : *Fontovéjune*, et que personne ne sorte de là.

FRONDOSO.

C'est la vérité ; c'est Fontovéjune qui a tout fait.

ESTÉVAN.

Voulez-vous répondre ainsi ?

TOUS.

Oui ! oui !

ESTÉVAN.

Eh bien, je vais pour le moment prendre le rôle du juge, pour nous essayer à ce que nous avons à faire.—Viens, Mengo, approche, et supposons que tu sois à la question.

MENGO.

Merci ! vous auriez bien pu en choisir un autre. — Mais c'est égal.

ESTÉVAN.

C'est un badinage.

MENGO.

N'importe. Interrogez-moi.

ESTÉVAN.

Qui a tué le commandeur ?

MENGO.

C'est Fontovéjune.

ESTÉVAN.

Chien que tu es ! je vais te martyriser.

MENGO.

Vous aurez beau me tuer, seigneur juge...

ESTÉVAN.

Avoue, coquin !

MENGO.

J'avoue.

ESTÉVAN.

Eh bien, qui est le coupable ?

MENGO.

C'est Fontovéjune.

ESTÉVAN.

Un tour d'estrapade à ce drôle !

MENGO.

Je m'en fiche!

ESTÉVAN.

A merveille!—Bran pour le procès!

Entre UN RÉGIDOR.

LE RÉGIDOR.

Que faites-vous donc là?

ESTÉVAN.

Qu'est-il donc arrivé, Quadrado?

LE RÉGIDOR.

Ni plus ni moins que le juge d'information.

ESTÉVAN.

Dispersons-nous sur-le-champ.

LE RÉGIDOR.

Il vient accompagné d'un capitaine.

ESTÉVAN.

Qu'il soit accompagné, s'il veut, du diable. Vous savez maintenant comment il faut répondre.

LE RÉGIDOR.

Ils font des arrestations; ils saisissent tout ce qu'ils rencontrent.

ESTÉVAN.

Il n'y a rien à craindre. — Mengo, qui a tué le commandeur?

MENGO.

Qui? Fontovéjune.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Le palais du Grand-Maître, à Calatrava.

Entrent LE GRAND MAITRE et UN SOLDAT.

LE GRAND MAITRE.

Quel affreux événement!... quel triste sort!... Je serais capable de te faire payer de la vie une si déplorable nouvelle.

LE SOLDAT.

Je ne suis, seigneur, qu'un messager[1], et je n'ai pas voulu vous faire de la peine.

LE GRAND MAITRE.

Qu'une populace furieuse se soit portée à un tel excès d'audace! J'irai avec cinq cents hommes à Fontovéjune, et je détruirai cette ville, de telle sorte que son nom même ne restera pas dans la mémoire des hommes.

[1] Une vieille romance espagnole dit :

Mensajero soys, amigo,
Y no mereceis culpa, no.

« Vous n'êtes que le messager, mon ami, et ce n'est pas vous qu'il faut punir. »

LE SOLDAT.

Calmez-vous, seigneur. Songez qu'ils se sont donnés au roi, et dans les circonstances présentes vous devez prendre garde d'offenser le roi.

LE GRAND MAITRE.

Comment ont-ils pu se donner au roi s'ils appartiennent à la commanderie?

LE SOLDAT.

Vous pourrez faire valoir vos droits contre Ferdinand.

LE GRAND MAITRE.

Jamais procès lui a-t-il ôté ce qu'il avait une fois entre ses mains? — Ferdinand et Isabelle sont mes souverains, je le reconnais, et puisque les séditieux se sont donnés au roi, je mettrai un frein à ma colère. Je vais le trouver; c'est le plus sûr parti; et encore que j'aie commis une faute grave, ma jeunesse me servira d'excuse. Cette démarche ne laisse pas que de me coûter; mais l'honneur la commande, et je ne dois point mettre de retard dans une chose qui importe autant à ma gloire et à mes intérêts.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

La place de Fontovéjune.

Entre LAURENCIA.

LAURENCIA.

Quelle peine cruelle pour un cœur épris de craindre pour l'objet aimé! — d'autant que celui qui redoute un malheur pour ce qu'il aime, sent augmenter son amour avec sa crainte. — Plus l'amour est dévoué, plus il est capable d'éprouver d'inquiétudes. Il n'est point de peine légère pour une véritable affection, et les moindres soupçons deviennent d'horribles angoisses. — J'adore mon époux; et les circonstances où nous sommes me condamnent à trembler pour lui, à moins que le destin ne le favorise. — Sans cesse combattue entre mon amour et mes craintes, — s'il demeure ma peine est certaine, et s'il s'éloigne je meurs de douleur[1].

Entre FRONDOSO.

FRONDOSO.

Ma chère Laurencia!

LAURENCIA.

O mon époux bien aimé! comment oses-tu rester ici?

FRONDOSO.

C'est mon amour qui m'empêche de t'obéir.

LAURENCIA.

Mets-toi bien sur tes gardes, ô mon ami!... J'ai peur!

[1] Dans l'original ce monologue forme un sonnet.

FRONDOSO.

A Dieu ne plaise, ma chère Laurencia, que je t'abandonne ainsi!

LAURENCIA.

Ne vois-tu pas avec quelle sévérité l'on traite les autres, et la fureur qui anime ce juge? Conserve-toi. Fuis sans retard.

FRONDOSO.

Comment peux-tu me donner un semblable conseil? Comment pourrais-je laisser mes concitoyens dans le péril, et m'éloigner de toi? — Cesse de l'exiger. Dans les circonstances où nous nous trouvons, il serait déshonorant pour moi de ne point courir les mêmes dangers que les autres. (*On entend des cris derrière la scène.*) J'entends des cris, ce me semble — Si je ne me trompe, c'est quelqu'un que l'on met à la torture. Écoutons.

LE JUGE, *derrière la scène ainsi que les témoins.*

Allons, bon vieillard, dites la vérité.

FRONDOSO.

C'est un vieillard qu'on met à la question.

LAURENCIA.

Quelle cruauté!

ESTÉVAN.

Laissez-moi respirer.

LAURENCIA.

Dieu! c'est mon père!

LE JUGE.

Je vous laisse. — Répondez, qui a tué Fernand Gomez?

ESTÉVAN.

C'est Fontovéjune.

LAURENCIA.

O mon père! gloire à toi!

FRONDOSO.

Quel admirable courage!

LE JUGE, *au bourreau.*

Prends cet enfant. Allons, drôle, serre-le bien. (*A l'enfant.*) Je ne l'ignore pas, tu sais tout! Fais connaître les coupables... Il s'obstine à se taire. (*Au bourreau.*) Serre donc, ivrogne.

L'ENFANT.

Seigneur, c'est Fontovéjune.

LE JUGE.

Par la vie du roi! misérables, je vous étranglerais de mes mains. Qui a tué le commandeur?

L'ENFANT.

Fontovéjune.

FRONDOSO.

Se peut-il qu'on donne la question à un enfant et qu'il nie avec cette constance!

LAURENCIA.

C'est un bon peuple.

FRONDOSO.

Bon et fort.

LE JUGE.

Qu'on mette cette femme sur le chevalet, et qu'on lui donne un bon tour de corde.

LAURENCIA.

La colère lui fait perdre le sens.

LE JUGE.

Soyez sûrs, coquins, que je vous fais tous mourir dans les tourments. — Qui a tué le commandeur?

PASCALE.

Fontovéjune, seigneur.

LE JUGE, *au bourreau.*

Serre.

FRONDOSO.

Efforts inutiles!

LAURENCIA.

C'est Pascale qui nie.

FRONDOSO.

Il n'y a rien là d'étonnant. Des enfants ont eu la même force.

LE JUGE.

En vérité, je crois que tu les ménages. Serre donc.

PASCALE.

Ah! Dieu du ciel!

LE JUGE.

Va donc, infâme; es-tu sourd?

PASCALE.

C'est Fontovéjune.

LE JUGE.

Amenez ce gros courtaud, qui est là, demi-nu.

LAURENCIA.

C'est sans doute ce pauvre Mengo.

FRONDOSO.

Je crains qu'il ne fasse des aveux.

MENGO.

Ahie! ahie!

LE JUGE.

Allons! serre!

MENGO.

Ahie! ahie!

LE JUGE.

As-tu besoin d'aide?

MENGO.

Ahie! ahie!

LE JUGE.

Réponds, misérable; qui a tué le commandeur?

MENGO.

Ahie! Je vais vous le dire, seigneur.

LE JUGE, *au bourreau.*

Lâche un peu la main.

FRONDOSO.

Il va tout avouer.

LE JUGE.

Laisse-le en repos.

MENGO.

Doucement; je vais parler.

LE JUGE.

Qui l'a tué?

MENGO.

Seigneur, c'est Fontovéjune.

LE JUGE.

A-t-on jamais vu pareille obstination! Ils se rient de la douleur, et ceux sur qui l'on compte le plus sont ceux qui nient avec le plus d'audace.—Laisse-les, je suis fatigué.

FRONDOSO.

O Mengo! que Dieu te récompense!... Tu m'as ôté toutes mes craintes.

Entrent MENGO, BARRILDO et ALONZO.

BARRILDO.

Vive Mengo!

ALONZO.

C'est trop juste.

BARRILDO.

Vive, vive Mengo!

FRONDOSO.

Tu as bien raison.

MENGO.

Ahie! ahie[1]!

BARRILDO.

Tiens, ami; bois, mange.

MENGO.

Ahie! qu'est ceci?

BARRILDO.

De la confiture de citron.

MENGO.

Ahie!

FRONDOSO.

Verse-lui à boire.

[1] Il y a dans le reste de cette scène un jeu de mots continuel sur *ay* (*ah! ahie!* interjection de douleur) et *hay*, que l'on écrit souvent de même (*il y a*, ou *il y en a*, ou *y en a-t-il?*

BARRILDO.

En voilà.

FRONDOSO.

Bon! cela passe bien.

LAURENCIA.

Donnez-lui encore à manger.

MENGO.

Ah! mes amis!

BARRILDO.

Encore ce verre à ma santé.

LAURENCIA.

Il boit à merveille.

FRONDOSO.

Qui bien nie doit bien boire,

BARRILDO.

En veux-tu encore?

MENGO.

Hélas! oui.

FRONDOSO.

Bois, mon brave Mengo; tu l'as bien gagné.

LAURENCIA.

Il avale d'un trait.

FRONDOSO.

Couvrons-le, il a froid.

BARRILDO.

Veux-tu encore boire?

MENGO.

Oui, encore trois coups, hélas!

FRONDOSO.

Ne t'inquiète pas, il y a encore du vin.

BARRILDO.

Bois à ton plaisir, cela t'est dû.—Qu'est-ce que tu éprouves?

MENGO.

J'ai la poitrine en feu. Rentrons; je sens que je m'enrhume.

FRONDOSO.

Va, mon ami. Qui a tué le commandeur?

MENGO.

Je m'en vais vous le dire.., c'est Fontovéjunette [1].

Mengo, Barrildo et le Régidor sortent.

FRONDOSO.

Il est juste qu'on prenne soin de lui. Et toi, mon amour, réponds; qui a tué le commandeur?

LAURENCIA.

Mon bien, c'est Fontovéjune.

[1] Fuente-Ovejunica, diminutif de Fuente-Ovejuna

FRONDOSO.

Est-ce bien vrai ?

LAURENCIA.

Oui, c'est Fontovéjune.

FRONDOSO.

Et moi, comment t'ai-je tuée ?

LAURENCIA.

Par l'amour que tu m'as inspiré.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

La cour d'Isabelle.

Entrent LE ROI et LA REINE.

LA REINE.

Je ne croyais pas, seigneur, vous trouver ici ; et je bénis mon sort qui m'a procuré ce plaisir.

LE ROI.

C'est toujours avec le même bonheur que je vous vois ; et comme j'allais en Portugal, j'ai voulu passer par ici.

LA REINE.

Dans les circonstances où nous sommes, je serais fâchée que votre majesté se fût dérangée pour m'être agréable.

LE ROI.

Comment avez-vous laissé la Castille ?

LA REINE.

En paix, et parfaitement tranquille.

LE ROI.

Cela ne m'étonne pas, puisque vous vous étiez chargée de la pacifier.

Entre DON MANRIQUE.

MANRIQUE.

Le grand maître de Calatrava, qui arrive à l'instant, demande la faveur d'être admis en votre présence.

LA REINE.

Je désirerais le voir.

LE ROI.

Je vous engage ma foi, madame, que malgré son extrême jeunesse, il est un vaillant soldat.

Entre LE GRAND MAITRE.

LE GRAND MAITRE.

Rodrigue Tellez Giron, grand maître de Calatrava, qui ne cessera de célébrer vos louanges, vous demande humblement pardon. Je vous l'avoue, j'ai été trompé, et cédant à de mauvais conseils, je ne me suis pas conduit à votre égard comme je l'aurais dû. Les avis

de Fernand Gomez et les intérêts de l'ordre m'ont abusé. Je vous supplie de nouveau de vouloir bien me pardonner; et si vous daignez m'accorder cette grâce, je serai désormais le plus fidèle, le plus dévoué de vos vassaux. Dans cette guerre de Grenade que vous allez entreprendre, vous verrez la valeur de mon épée; je veux, en la tirant du fourreau, répandre la terreur parmi les Mores, et planter sur leurs créneaux orgueilleux l'étendard à la croix rouge. J'emmènerai avec moi cinq cents soldats à cette expédition. — Je vous en donne ma parole, sire, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi à l'avenir.

LE ROI.

Relevez-vous, grand maître. Vous êtes venu, il suffit; vous devez être bien reçu.

LE GRAND MAITRE.

Vous êtes la consolation des malheureux.

LA REINE.

Vous montrerez sur le champ de bataille que vous savez aussi bien faire que bien dire.

LE GRAND MAITRE.

Vous êtes, madame, une autre Esther, et vous, sire, un autre Assuérus [1].

Entre MANRIQUE.

MANRIQUE.

Sire, le juge d'information que vous avez envoyé à Fontovéjune, voudrait rendre compte de sa mission à votre majesté.

LE ROI, *à la Reine.*

C'est à vous de juger les coupables.

LE GRAND MAITRE.

Si cela ne vous eût point regardé, sire, je leur aurais appris à tuer des commandeurs.

LE ROI.

Ce n'est plus votre affaire.

LA REINE, *au Grand Maître.*

J'espère que, s'il plaît à Dieu, nous reverrons encore le pouvoir en vos mains.

Entre LE JUGE.

LE JUGE.

D'après vos ordres, sire, je me suis rendu à Fontovéjune, et j'ai mis tous mes soins à découvrir les auteurs du crime. Je n'ai pu obtenir aucun renseignement. A ma demande, qui est le coupable? tous les témoins unanimes, avec un cœur inébranlable, répondaient : Fontovéjune. J'ai eu beau en soumettre plus de trois cents

[1] *Vos soys una bella Ester,*
Y vos un Xerxes divino.

à une torture rigoureuse, il m'a été impossible d'en tirer autre chose. J'ai approché du chevalet jusqu'à des enfants de dix ans, et ni par tourments, ni par menaces, je n'ai rien pu savoir. Donc, puisqu'il est si difficile d'arriver à la vérité, il faut, sire, ou leur pardonner à tous, ou les mettre tous à mort. Les voici qui arrivent en masse, et il ne tient qu'à vous, sire, de vous assurer de ce que je vous rapporte.

LE ROI.

Qu'on les fasse entrer.

Entrent les Alcades, les Paysans et les Paysannes de Fontovéjune.

LAURENCIA.

Ne sont-ce pas les rois ?

FRONDOSO.

Oui, ce sont les maîtres souverains de la Castille.

LAURENCIA.

Qu'ils sont beaux l'un et l'autre!... Que saint Antoine les bénisse!

LA REINE.

Voici donc les mutins ?

ESTÉVAN.

Fontovéjune, madame, se jette à vos pieds pour vous offrir ses services. L'insupportable tyrannie, l'excessive cruauté du commandeur, qui nous faisait mille outrages, a été la cause de son malheur. Sans pitié et sans mœurs, il nous prenait nos biens, et forçait nos femmes et nos filles.

FRONDOSO.

Cette jeune villageoise, que le ciel m'a accordée pour mon bonheur, le soir même de mes noces, il l'emmena dans sa maison comme si elle eût été à lui ; et si sa vertu et son courage ne lui eussent donné des forces pour résister, vous pouvez deviner ce qu'il serait advenu [1].

MENGO.

Et moi, ne puis je pas parler aussi ? — Si vous m'en accordez la permission, vous serez émerveillé de savoir comme il m'a arrangé. Parce que je voulus défendre une jeune fille contre les violences de ses gens, ce maudit Néron me fit traiter de telle façon, qu'à un certain endroit ma peau devint aussi rouge qu'une tranche de saumon. Trois hommes battirent la mesure sur mon dos avec une telle constance, que je m'en ressens encore, quoique, pour tanner mon pauvre cuir, j'aie plus dépensé en poudre de myrte que ne vaut tout mon patrimoine.

ESTÉVAN.

Sire, nous voulons être à vous. Vous êtes notre seigneur naturel, et à ce titre nous avons déjà inauguré vos armoiries. Nous comp-

[1] Dans la première scène de la troisième journée, Laurencia ne dit pas qu'elle ait eu la force de résister au commandeur ; mais ici c'est le mari qui parle.

tons sur votre clémence ; et nous espérons que vous aurez confiance en nous, malgré l'excès où nous a poussés sa cruelle tyrannie.

LE ROI.

Quelque grave qu'ait été le crime, comme il n'est pas possible d'en reconnaître légalement les auteurs, je suis forcé de le pardonner. Puisque votre ville s'est mise sous ma protection, elle y demeurera provisoirement, jusqu'à ce qu'il se trouve quelque commandeur à qui nous puissions la transmettre.

FRONDOSO.

Le langage du roi est celui de la sagesse. (*Au public.*) Et c'est ainsi, noble assemblée, que finit FONTOVÉJUNE.

FIN DE FONTOVÉJUNE.

LES TRAVAUX DE JACOB.

(LOS TRABAJOS DE JACOB [1].)

NOTICE.

Lope de Vega a composé sur l'antique histoire des Hébreux trois pièces qui formaient une sorte de trilogie : 1º *L'Enlèvement de Dina* (el Robo de Dina); 2º *les Travaux de Jacob* (los Trabajos de Jacob); 3º *la Sortie d'Égypte* (la Salida de Egipto) [2]. La troisième de ces pièces, ou, si l'on veut, la troisième partie de la trilogie est aujourd'hui perdue. Des deux autres, bien que la première renferme de grandes beautés, nous donnons de préférence la seconde, à cause que le sujet en est plus populaire et d'un bien plus grand intérêt.

Dans les *Travaux de Jacob*, Lope a dramatisé les aventures de Joseph, un des plus touchants récits de la Bible. Nous craindrions de gâter cet admirable récit en l'abrégeant. Nous renvoyons le lecteur à la Genèse, chap. XXVII et suivants.

Lope de Vega a composé son œuvre avec un art supérieur. L'exposition commence par un récit dans lequel Joseph raconte à la femme de Putiphar sa jeunesse, la haine de ses frères, la manière dont ils l'ont vendu, etc., etc.; et la pièce finit à la venue de Jacob en Egypte, lorsqu'il retrouve son fils bien-aimé. Ce plan, selon nous, ne pouvait être conçu que par un grand poëte.

Les personnages principaux sont bien peints, et le poëte a développé avec beaucoup de sagacité et d'esprit les indications de la Bible. Le Joseph de Lope est le Joseph de la Genèse; seulement sa piété, sa charité, son humilité, en un mot, ses vertus me semblent avoir un caractère plus chrétien. La femme de Putiphar est, comme dans la Genèse, une femme aux passions emportées, qui en déclarant son amour se sert des expressions les plus vives. Lope lui donne en même temps beaucoup d'ambition, et il a raison. Si les femmes au cœur tendre dédaignent tout ce qui n'intéresse pas leurs sentiments, il n'en est pas de même de certaines femmes hardies, violentes, qui ont une grande activité, et qui, alors surtout que viennent les années, demandent à l'ambition des consolations et des dédommagements. — Putiphar est, comme dans l'Ecriture, un excellent homme dominé par sa femme, en qui il a une confiance absolue. — Le vieux Jacob, partagé entre les regrets que lui inspire la perte de Joseph et les consolations qu'il trouve près de Benjamin, et entretenant sa vieillesse du souvenir de Rachel, est d'une vérité historique. — Quant à Benjamin, quoiqu'un peu farouche, il est charmant. Ce n'est pas, à mon avis, par un pur caprice d'artiste, c'est par des motifs réfléchis et très-profonds, que Lope lui fait jouer auprès de Lida le même rôle que Joseph joue auprès de Nicèle. Si je ne me trompe, il aura voulu par là faire reconnaître en eux les enfants de la même mère, et en leur donnant la même manière de sentir, annoncer la

[1] Le mot espagnol *trabajos* revient exactement au mot latin *labores*, et ici il signifie *peines, ennuis, tourments, chagrins, douleurs,* mais avec une nuance poétique et noble qui ne se trouve au même degré dans aucune de ces expressions. C'est pourquoi nous l'avons traduit par le mot *travaux*, qui, dans l'acception ordinaire, a le même sens et la même valeur. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que le mot *travaux* est employé au pluriel dans cette acception. Au dix-septième siècle, il avait aussi la signification que nous lui avons donnée. Le poëte Sénecé a composé un poëme intitulé : *les Travaux d'Apollon*, dans lequel il a raconté les peines, les ennuis, les chagrins d'Apollon chassé du ciel.

[2] En disant que Lope a composé sur la Genèse trois pièces qui forment une sorte de trilogie, nous ne voulons pas dire qu'il n'a composé que celles là. Nous avons aussi de lui une pièce intitulée *l'Histoire de Tobie*, deux pièces intitulées *la Beauté de Rachel* (la Hermosura de Raquel), etc., etc.

sympathie toute particulière qui les entraînera l'un vers l'autre la première fois qu'ils se verront.

On trouvera dans la pièce des détails curieux, des mots fort beaux ou fort spirituels, mais qui demandent un lecteur attentif, car il y a chez Lope une absence complète de toute charlatanerie. Je citerai, comme exemples, ces mots de Putiphar à sa sortie, dans la première journée, lorsque Joseph appelle sur lui les bénédictions du ciel et qu'il lui répond, *qu'il* (le ciel) *nous protége tous deux !* au moment où sa femme médite une trahison qui doit être fatale à Joseph; et ce passage de l'avant-dernière scène de la pièce, où Bato, le *gracioso*, après avoir annoncé à Jacob *que Joseph est vivant et qu'il est vice-roi d'Egypte*, se tourne vers les fils du vieillard en leur disant qu'ils peuvent raconter le reste.

Il y a plusieurs endroits où Lope n'a pas suivi scrupuleusement les indications de la Bible. On pourrait sur quelques points le justifier. Ainsi, dans la Bible, Joseph raconte un songe où il a vu le soleil, la lune et les étoiles qui l'adoraient; sur quoi Jacob lui dit : « Donc, moi, ta mère et tes frères nous allons t'adorer? » Dans la comédie Joseph parle seulement de la lune et de onze étoiles, ce qui représente Jacob et ses fils. C'est que le narrateur sacré a oublié qu'au moment du songe de Joseph, Rachel sa mère était morte depuis longtemps, tandis que Lope s'en est souvenu.

Les mœurs, comme le lecteur s'en apercevra aisément, ne sont pas toujours d'une rigoureuse vérité. Les idées modernes, et surtout les idées des Espagnols, leurs sentiments, leurs usages, interviennent plus d'une fois dans le drame biblique. Mais le grand peintre a mêlé et fondu tout cela avec un art admirable, et sous son habile pinceau toutes ces couleurs si diverses forment un ensemble harmonieux.

Il faut, d'ailleurs, avoir présent à l'esprit le costume sous lequel on jouait les pièces de ce genre. Voici, à mon avis, comment les principaux acteurs de la pièce étaient vêtus. — Jacob et ses fils, à l'exception de Benjamin, étaient habillés comme les juifs du seizième et du dix-septième siècle en Espagne. Benjamin était en berger coquet : un pourpoint et un haut-de-chausses de taffetas, un petit chapeau de feutre, des souliers de satin, et des rubans partout. — Joseph, au premier acte, portait par-dessus de pauvres vêtements un manteau à l'espagnole (una capa) tout usé, et dans les deux derniers actes, un costume de fantaisie assez semblable à celui que portaient sur notre théâtre, au dix-septième siècle, les héros de nos tragédies, Hippolyte ou Achille. — Putiphar : un pourpoint tailladé, une cuirasse, un casque chargé de plumes, et des bottes à éperons. — Nicèle, femme de Putiphar : une robe de soie à vertugadin, et des patins de couleur rose. — Bato et Lida étaient habillés en paysans espagnols, etc., etc., etc. — Plusieurs de ces costumes sont presque indiqués par Lope lui-même dans le courant de la comédie, et nous oserions garantir l'exactitude des autres d'après ce qu'il a dit à ce sujet dans son *Nouvel art dramatique*.

Les Travaux de Jacob ne se trouvent point dans la liste du Peregrino, et sont, par conséquent, d'une date postérieure à 1603. Peut-être même cet ouvrage serait-il des dernières années de Lope. Deux choses nous porteraient à le croire : 1º Il a été imprimé dans la vingt-unième partie des comédies de Lope, qui parut en 1635, l'année même de sa mort; 2º l'exposition, au lieu de se faire en action, selon la première manière de Lope, est en récit, et l'on a remarqué que notre poëte ne commença guère d'exposer ainsi son sujet que sous l'influence de l'exemple et du succès de Calderon, lequel était fort jeune encore en 1630, lorsque Lope renonça à travailler pour le théâtre [1].

[1] Il avait trente ans.

LES TRAVAUX DE JACOB.

JOURNÉE PREMIÈRE.

PERSONNAGES DE LA PREMIÈRE JOURNÉE [1].

JOSEPH.
NICÈLE.
PUTIPHAR.
SERVIO, DELIO, TEBANO, soldats.
BATO, paysan.
LIBA, paysanne.
JACOB, vieillard.
RUBEN, ISSACAR, BENJAMIN, fils de Jacob.
LE ROI PHARAON.
ASSIRIS, grand échanson
ELIO, ISACIO, sages.
MUSICIENS.

SCÈNE I.

A Memphis, dans la maison de Putiphar.

Entrent JOSEPH et NICÈLE.

JOSEPH.

Pourquoi désires-tu savoir les malheurs d'un captif qui est heureux maintenant, puisqu'il est en ton pouvoir [2] ?

NICÈLE.

Je tiens à les connaître. D'ailleurs, ne serait-ce de ma part qu'une curiosité de femme, cela me sera une distraction.

JOSEPH.

Puisque tu le désires, je vais rappeler ces tristes souvenirs.

NICÈLE.

Joseph, conte-moi ton histoire.

JOSEPH.

Écoute donc, Nicèle.

NICÈLE.

Je t'écoute.

JOSEPH.

Après l'enlèvement de Dina [3] le grand Jacob mon père vint voir

[1] Comme pour *la Découverte du nouveau monde* et d'autres pièces où se trouvent un grand nombre d'acteurs, Lope a placé en tête de chaque journée les noms des personnages qui y figurent.

[2] *Paraque quieres saber*
Las desdichas de un cautivo
Dichosas en tu poder?

[3] Dina, fille de Jacob, fut enlevée par Sichem, fils d'Hémor. — On peut voir à ce sujet la Genèse, chap. XXXIV.

mon aïeul Isaac à Orbé, dans la vaste vallée de Mambré [1], pays d'Abraham. Il avait perdu auparavant la belle Rachel, morte en mettant au monde Benjamin, et qui était aussi ma mère bien-aimée. Isaac cessa de vivre à l'âge de cent quatre-vingts ans ; et pour l'ensevelir, Ésaü vint de Séir avec ses vaillants capitaines... Cependant je croissais en âge. Afin de mieux m'instruire dans l'office de pasteur, j'accompagnais au champ mes frères pour me former avec eux. J'aimais à voir le soleil se lever derrière le front des montagnes, au milieu d'un ciel d'abord pâle comme le nacre, et qui peu à peu s'éclairait de ses rayons dorés. Je me plaisais à étudier l'influence diverse des vents et leur action sur les choses champêtres. Je considérais naïvement, comme un enfant tout jeune encore, la marche des saisons, charmé de leur retour périodique, et de la venue du printemps à une époque déterminée. Souvent aussi, occupé de soins plus frivoles, je m'oubliais à voir paître nos brebis dans le pré ; à regarder, quand venait le soir, les danses des moutons folâtres, ou encore, la jalousie des taureaux mugissants et leurs redoutables combats. Je m'étonnais que ce sentiment pût laisser tranquilles tant d'hommes lorsqu'il produisait de tels effets sur les animaux.... D'autres fois, Nicèle, je considérais avec douleur la conduite et les vices de mes frères, dont ils permettaient que je fusse témoin. A la fin, j'en avertis mon père. Or, ils vinrent à le savoir, et cela me mit mal avec eux : ils ne voulurent pas reconnaître que, s'il importe que le mal soit corrigé, je n'avais fait que mon devoir.... De plus, Jacob m'aimait avec prédilection ; non pas, certes, à cause de mes qualités, mais parce qu'il m'avait engendré en sa vieillesse ; et pour me témoigner son amour, il me fit une robe bigarrée. Cela augmenta l'envie de mes frères ; car bien souvent l'envie s'attache aux vêtemens comme l'insecte qui les ronge [2]. Or un jour je leur contai un songe. Plût au ciel que je m'en fusse abstenu ! mais Dieu le voulut ainsi, et c'est là ce qui cause aujourd'hui mon malheur. « J'ai songé, leur dis-je, que, comme nous venions de lier nos gerbes, la mienne, qui était la plus belle, se tenait debout au milieu des vôtres, et que les vôtres l'entouraient, s'inclinant et s'humiliant comme pour l'adorer. » Ils répondirent : « Est-ce donc, par aventure, que tu seras notre roi ? Car tu laisses voir par tes discours que tu voudrais t'élever au-dessus de nous et nous avoir pour sujets. » — Je songeai ensuite un autre songe, et un soir je leur dis : « J'ai vu la lune et onze étoiles qui m'adoraient comme si j'eusse été le soleil. » De cela Jacob me gronda, disant : « Parce que tu t'appelles le soleil, tu penses que moi et tes frères nous te devons adorer ? » Et ce fut ainsi que l'envie de mes frères redoubla et ne put désormais se contenir.... l'envie, cet horrible

[1] Ou Mamré.

[2] *Creció la embia, que siempre*
Fue pollila de los trages.

défaut qui a rendu les hommes mortels [1]... Or, a quelques jours de là, mon père m'envoya à Sichem vers mes frères, qui étaient aux champs. Je passai la vallée d'Hébron, et ne les trouvant point à Sichem, j'allai à Dothaïm, qui est plantée de saules. Ils me virent venir de loin, et ils concertèrent de me tuer, et ensuite de me jeter dans un puits creusé au milieu des halliers. « Nous verrons, disaient-ils tous, à quoi lui serviront ses songes. » Ruben repartit pour me sauver : « Mes frères, ne le tuons point. Mieux vaut, à mon avis, le jeter vivant dans le puits, que de nous souiller de son sang. » J'arrivai. Mais à peine achevais-je de leur adresser mon salut, qu'ils me dépouillèrent de mes vêtements, m'enlevant jusqu'à la tunique, et m'enfermèrent dans ce puits, qui était à sec depuis longues années. Puis ils s'assirent à l'entour pour manger.... Tu t'étonnes, Nicèle, que des méchants puissent ainsi se reposer et manger : mais, songes-y, ils avaient accompli leur vengeance.... Donc ils étaient là autour de ce puits où ils venaient de m'ensevelir, mangeant et buvant mon sang, — le sang de leur frère, lorsqu'ils virent venir dans la plaine des hommes qu'à leur costume ils reconnurent pour des marchands ismaélites, lesquels venaient avec des chameaux et des chariots, apportant de Galaad et d'autres pays des aromates qu'ils devaient vendre en Égypte. C'est à ces marchands que je fus vendu vingt réaux [2] par le conseil de Juda, qui voulut ainsi empêcher ma mort; et ces marchands me vendirent à ton époux de la manière que tu sais.

NICÈLE.

Quelle étrange aventure!

JOSEPH.

Bien étrange et bien triste!

NICÈLE.

Quelle douleur elle causerait à ton père!

JOSEPH.

Elle irait à son cœur comme une flèche empoisonnée, et le tuerait.... ou bien, s'il ne succombait pas, ce serait une preuve de la force et de la puissance de son âme.

NICÈLE.

O mon Joseph! comment donc ta beauté ne leur inspira-t-elle point de pitié?

JOSEPH, *à part*.

Voilà que commencent les extravagances de sa folle passion!

NICÈLE.

Oh! si je me fusse trouvée là lorsqu'on voulut te vendre, j'aurais mille fois pour toi donné ma vie, et avant qu'on pût te faire cette offense, il aurait fallu qu'on me tuât.

1 *Que commençaron por ella*
A ser los hombres mortales.

2 . . . . *Por veinte reales*, etc., etc.

JOSEPH.

Honorer de telles paroles ton humble esclave, c'est montrer la noblesse de ton cœur.

NICÈLE, *à part.*

Comment donc ne comprend-il pas que je l'aime, lui dont l'intelligence passe les limites ordinaires, lui dont la sagesse supérieure et la pénétration divine se font admirer soit dans ma maison, soit aux soldats que commande mon époux?...

JOSEPH.

Je m'en aperçois à présent, je me suis abusé, madame, et il ne convient pas à un humble esclave de demeurer avec toi en si longue conversation. — Qu'ordonnes-tu?

NICÈLE.

Écoute-moi, Joseph.

JOSEPH.

En ce moment, je ne puis.

NICÈLE.

J'ai un ordre à te donner.

JOSEPH.

Si c'est un ordre qui me doive retenir ici, ce sera pour mon retour. En ce moment d'autres affaires m'appellent dehors.

Il sort.

NICÈLE.

Que prétends-tu, que veux-tu, folle pensée qui t'arrêtes sur un esclave?... Ma raison s'indigne de tant de faiblesse, de tant de folie!... Puis-je oublier ainsi ce que je me dois à moi-même? Cette passion insensée, qui fait de Joseph mon seigneur et mon maître, ne me transforme-t-elle pas en son esclave?

Bruit de tambour.

Entrent PUTIPHAR, SERVIO, et d'autres Soldats de sa suite.

PUTIPHAR.

La revue a été brillante.

SERVIO.

Et le roi a paru satisfait quand ta troupe a défilé en sa présence.

PUTIPHAR.

Elle était encore fort brillante, quoiqu'il fût tard lorsque notre tour est venu.

SERVIO.

Ma maîtresse est devant vous.

PUTIPHAR.

Ma chère Nicèle.

NICÈLE.

Mon seigneur, l'amour devrait t'annoncer à moi avec une plus douce musique. — As-tu reçu du roi quelque nouvelle faveur?

PUTIPHAR.

La première des faveurs pour moi, ô ma bien aimée! c'est ta satisfaction, c'est ton plaisir.

NICÈLE.

Mon ami, je vais tout disposer afin que tu puisses reposer un instant.

PUTIPHAR.

Le repos, le bonheur pour moi, c'est près de toi. (*Nicèle sort. Aux soldats.*) Vous autres, allez renfermer ces bannières, et faites la garde habituelle.

Les soldats sortent.

Entrent JOSEPH et TEBANO

TEBANO.

C'était superbe à voir. — Je regrette que tu ne l'aies point vu.— Qu'attends-tu? approche.

JOSEPH.

Mon seigneur, je me mets à tes pieds.

PUTIPHAR.

Joseph! mon cher Joseph!

JOSEPH.

Tes bontés resserrent encore la chaîne qui lie ton esclave.

PUTIPHAR.

Lève-toi, mon Joseph, lève-toi.

JOSEPH.

Et toi, puisse le ciel t'élever si haut [1] que tu sois envié de tous ceux que le monde envie!

PUTIPHAR.

Mon cher Joseph, je n'ai point de serviteur pour qui j'aie autant d'estime. Tu es juste et saint, et il me semble que Dieu est avec toi. Depuis que tu es entré en ma maison, le bonheur t'y a suivi; ma fortune augmente sans cesse, et sans cesse avec elle ma reconnaissance. De même que tu gouvernes mes serviteurs, je voudrais que tu pusses gouverner mes officiers et mes soldats.

JOSEPH.

A tant de bontés je ne puis répondre que par le silence, et je baise sur le sol l'empreinte de tes pas. Je suis mille fois ton esclave.

Entre SERVIO.

SERVIO.

Seigneur, le roi t'envoie chercher.

PUTIPHAR.

Je n'ai pas encore pris un moment de repos, je n'ai pas eu le temps de quitter mes armes, et déjà le roi m'envoie chercher!

JOSEPH.

Fais, mon seigneur, selon le plaisir du roi; car celui qui sert avec dévouement en est récompensé.

PUTIPHAR, *à Servio.*

Réponds que j'y vais. (*Servio sort.*) Adieu, Joseph. Pendant mon absence, commande ici comme moi-même.

[1] *Levanta, levanta! — El cielo*
Te levante, etc., etc

JOSEPH.

Que le ciel te protége !

PUTIPHAR.

Qu'il nous protége tous deux !

Il sort.

JOSEPH.

Puissant roi du ciel dont le secours me délivra des mains cruelles de mes frères, je te remercie du fond du cœur, en me voyant le maître là où je suis venu esclave. Le soleil commence à peine d'éclairer de ses rayons les plaines azurées du ciel, que je viens vers toi, les mains jointes, t'adresser ma prière; et lorsque la nuit a succédé à la lumière du soleil couché dans l'Océan, je reviens encore et t'offre en holocauste un cœur qui t'appartient tout entier.

Entre NICÈLE.

NICÈLE.

Joseph ?

JOSEPH.

Madame?

NICÈLE.

A quoi songes-tu là?... Ou plutôt, à la manière dont tu me traites, je devrais te demander à quoi s'oublie ton indifférence? Pourquoi te contenter de satisfaire un maître ingrat, et te montrer si peu soucieux de me complaire à moi que tu prives de ma raison?

JOSEPH, *avec effroi.*

Que dis-tu?... que dis-tu?... Je ne te comprends pas.

NICÈLE.

Je me suis armée, en venant, de toute ma résolution. Laisse-moi, honneur, laisse-moi.... Tu n'es plus assez fort pour arrêter une femme qui a perdu toute crainte et qu'anime l'amour!

JOSEPH, *à part.*

Sa vue paraît troublée.... Ah! ce que j'avais toujours soupçonné n'était que trop réel. Mais ma loyauté vaincra sa perfidie; ma fidélité triomphera de son inconstance.

NICÈLE.

Où est allé ton maître?

JOSEPH.

Le roi l'a fait appeler.

NICÈLE.

Joseph! l'occasion est favorable. Donne satisfaction à mon amour.

JOSEPH.

Pourquoi me tourmenter ainsi? D'où vient cette fureur?

NICÈLE.

Et toi, d'où vient que tu me laisses me consumer et mourir? Quel nom donner à ta conduite?... — Songes-y; je suis femme et me suis déclarée.

JOSEPH.

Dieu me soit en aide!

NICÈLE.

Tu devrais te réjouir, trop heureux esclave, puisque pour toi, pour ta beauté, je trahis un homme généreux. Ces armes dont l'éclat rivalise avec l'éclat du soleil; les plumes qui ombragent son casque brillant; tous ces ornements, toute cette grandeur, toute cette gloire, je laisse tout pour toi. — Aime-moi, et tu trouveras dans cet amour mille avantages non imaginés. Aujourd'hui tu ne commandes qu'aux serviteurs; alors tu commanderas aux maîtres; alors toi-même tu seras le véritable maître, et moi je ne serai que ton esclave. Je suis à présent la vie et l'âme de ton maître; toi tu seras ma vie et mon âme, tu seras le maître et le seigneur de ta maîtresse [1]. Que t'avais-je fait, Joseph, pour que tu vinsses ici troubler mon existence? Pourquoi as-tu jeté sur moi un regard? Moi, peut-être, je n'eusse point fait attention à toi.... Je suis hors de moi.... Rends-moi à moi-même.... Tu m'as dérobé mon cœur et tu me donnes la mort.... Tuer après avoir dérobé, c'est trop d'audace, et tu mérites un châtiment. — Vous autres Hébreux, vous devez posséder des sortiléges inconnus, car d'un seul regard vous inspirez d'étranges désirs. Mais pourquoi avoir usé de charmes avec moi, puisque tu ne voulais pas m'aimer? Pourquoi m'inspirer de l'amour, puisque tu ne voulais pas en ressentir? N'est-ce point là le plus affreux des crimes?

JOSEPH.

Au nom du ciel, arrête; car il me semble que j'offense ton honneur par cela seul que j'écoute tes discours. — Madame, il y a deux choses qui s'interposent entre nous, qui me défendent contre toi, et qui te défendent toi-même contre ta folle passion. — La première, c'est le respect que je dois au Dieu en qui je crois, lequel est tout-puissant, et à qui je ne veux point faire cet outrage. La seconde, c'est le respect que je dois à ton époux et à ton honneur. Alors qu'il m'a confié sa maison, ses biens, en un mot tout ce qui lui est cher, comment pourrais-je, moi qui lui ai tant d'obligations, me rendre coupable envers lui d'une telle offense?... Laisse là, je te prie, cette folle pensée.... Et pour te guérir, cesse de me regarder avec ces yeux d'amour qui agrandissent les objets et leur prêtent une perfection imaginaire. — Regarde plutôt mon seigneur, qui s'apprête à entrer, beau, noble et brillant, couvert d'une armure éclatante, et s'avançant d'un air martial. Compare à cela ma bassesse, — la bassesse d'un humble et pauvre esclave.... J'achève en te disant que plutôt que d'oublier mon devoir envers lui, je souffrirais mille morts.

Il va pour sortir.

[1] Nous demandons pardon pour cette équivoque; mais il nous était impossible de l'éviter.

NICÈLE.

Arrête! arrête! écoute!

JOSEPH.

Laisse mon manteau.

NICÈLE.

Et toi, cruel, laisse mon âme.

JOSEPH.

Un tel amour serait ma honte.

NICÈLE.

Eh quoi! infâme, tu t'obstines dans ton ingratitude?

JOSEPH.

Il m'est impossible, te dis-je, de faire cette offense à mon seigneur.

NICÈLE.

Je suis femme!

JOSEPH.

Et dès lors, je le sais, ta haine est à craindre.

NICÈLE.

Je ne te lâche point.

JOSEPH.

Eh bien! je laisserai en tes mains mon manteau, comme signe de la foi que j'ai gardée à Putiphar. Venge-toi sur ce manteau, comme le taureau se venge sur le manteau de l'homme qui lui a échappé [1].

Il s'échappe en laissant son manteau aux mains de Nicèle.

Entrent PUTIPHAR, SERVIO, DELIO, et d'autres Soldats.

PUTIPHAR.

Qu'est ceci?

NICÈLE.

Ne le vois-tu point? C'est ton esclave favori qui m'a voulu faire violence, et qui m'a laissé son manteau.

PUTIPHAR.

Que dis-tu?

NICÈLE.

Je dis que depuis longtemps ce vil esclave hébreu en qui tu as mis toute ta confiance sollicite mon amour. J'ai souffert, je me suis tue, dans la crainte d'exciter ta juste colère. Mais cette fois tu l'as vu.... Je n'ai pu te le cacher.

PUTIPHAR, *appelant.*

Holà, soldats! serviteurs! Holà, capitaines! Holà, gardes!

TOUS.

Seigneur?

[1] *Y assi haras en essa capa*
Con vengança de muger,
Lo que el toro suele hacer
Del hombre que se le escapa

PUTIPHAR.

Où est Joseph ?

DELIO.

Est-ce qu'il n'est point sorti par cette salle ?

NICÈLE.

Oui... il vient de sortir. Comme son maître était avec le roi, il a cru le moment propice pour une lâche trahison, et il a voulu m'avoir par force.... et tandis que je me défendais, il m'a laissé son manteau comme vous avez vu.

SERVIO.

Pardonne, mon seigneur, si un soldat de ta garde ose te parler avec tant de franchise.... Mais la faute en est à toi.

PUTIPHAR.

Arrêtez-le.

SERVIO, *à part*.

Aujourd'hui finit la faveur de Joseph, qui me causait tant d'envie.

Les soldats sortent.

PUTIPHAR.

Quelle audace! quelle incroyable audace!... Un esclave étranger que j'achetai pour avoir soin de mes chevaux, oser s'adresser à sa maîtresse !...

Les Soldats entrent, conduisant JOSEPH prisonnier.

DELIO.

Marche donc, scélérat.

JOSEPH.

Pourquoi traiter ainsi un innocent ?

PUTIPHAR.

Maudite soit la confiance que j'ai eue en toi, misérable !... Ah! ce n'est pas sans motif que tes parents et tes frères t'ont vendu dans ta propre patrie.—Qu'on l'emmène sur-le-champ à la prison... Qu'on lui mette les fers aux pieds et aux mains.... qu'il meure étranglé par une corde infâme et non frappé par une arme égyptienne [1].

Il sort.

JOSEPH.

Quoi ! c'est toi, madame, qui....

NICÈLE.

Tais-toi, infâme. Ainsi les méchants sont punis de leur ingratitude.

JOSEPH.

Tu es femme, et je ne dois pas m'étonner. Mais qu'importe!... Que mon innocence demeure intacte et que ta vengeance me tue!

On l'emmène prisonnier.

[1] En Espagne, la corde était réservée aux vilains.

SCÈNE II.

Dans le pays de Canaan. Une campagne.

Entrent BATO et LIDA.

LIDA.

Comment, tu es assez hardi pour me parler de la sorte ?

BATO.

Je puis bien parler. Je ne suis pas une bête. Je suis un homme, j'ai une langue, et je m'en sers.

LIDA.

On ne dit pas aux femmes ce que tu m'as dit.

BATO.

Qu'est-ce donc que je t'ai dit pour te fâcher ? Quel mal y a-t-il à te dire que je languis pour toi ? Si j'avais dit ce matin à Dina, la sœur de mes maîtres, ce que je viens de te dire à présent, j'aurais compris qu'elle me fît la moue ; mais toi, non.

LIDA.

Son exemple m'apprend que je dois me tenir sur mes gardes.

BATO.

Ne suis-je pas ton égal ?

LIDA.

Oui, tu es mon égal. Mais je ne t'aime pas, et cela fait entre nous une inégalité qui m'empêche de t'écouter.

BATO.

Oh ! comme vous faites les sucrées, les mijaurées, quand vous n'aimez pas !... Mais aussi quand vous aimez, mesdames, il n'y en a pas une, — si arrogante, si précieuse et prétentieuse qu'elle soit d'abord, — il n'y en a pas une, dis-je, qui ne finisse par porter son bât sans regimber.

LIDA.

Eh bien ! Bato, pour ce que tu viens de dire là, je ne serai jamais à toi de la vie.

BATO.

Eh bien ! trompeuse Lida, écoute cette malédiction. Plaise à Dieu que tu en aimes un autre, et que tu sois traitée par lui comme tu me traites ! Plaise à Dieu que tu travailles toujours énormément, et que tu manges petitement ! Et fasse le ciel, au jour de tes noces, que ton mari, au lieu des régalades accoutumées, te donne des coups de bâton !

LIDA.

Un moment !.. Éloigne-toi, je te prie. Voici venir mon seigneur Jacob.

BATO.

Oh ! bien fou est celui qui peut se fier aux femmes !

Entrent JACOB, vieillard vénérable, RUBEN et ISSACAR, vêtus à la manière des Hébreux.

JACOB.

Gardez vos consolations. Il n'en est point pour moi. Mes yeux doivent toujours pleurer une telle disgrâce, et depuis que j'ai perdu mon bien et ma joie, il n'y a plus de repos pour ma vieillesse. Tant que je vivrai, la déplorable histoire de Joseph sera présente à ma pensée. Tant que je vivrai, mes larmes et ma voix ne cesseront de rappeler mon malheur.

RUBEN.

Jacob, mon père bien-aimé, à quoi sert de nourrir sans cesse ta pensée de cette douleur? Joseph n'est plus... c'en est fait.... J'ai déchiré mes vêtements et ma poitrine.

JACOB.

C'est la vue de cette campagne qui a renouvelé mes chagrins.

ISSACAR.

Certes, mon père, aucun malheur ne serait sur la terre comparable à ton malheur, si tu n'avais pas d'autres fils que Joseph. Mais il te reste encore onze fils. Ces regrets que tu témoignes de sa perte sont une injustice pour nous.

JACOB.

Hélas! je l'avoue, Issacar, j'ai à certains égards mérité ma disgrâce; car je préférais Joseph à tous mes fils. Étant déjà dans un âge avancé, je l'engendrai de Rachel, de la belle Rachel, doux objet de mon amour, pour laquelle je servis quatorze ans, supportant des offenses et des tromperies continuelles.

RUBEN.

Eh bien! dis-moi, ne te reste-t-il point de la même Rachel l'aimable Benjamin pour te consoler.... Benjamin dont les yeux sont si beaux, la chevelure si riche, le parler si suave, et qui excelle à chasser l'ours dans la forêt?

JACOB.

Y a-t-il ici quelque berger?

ISSACAR.

Voilà Bato. Mon père et seigneur, tu n'as qu'à lui donner tes ordres.

JACOB, *à Bato.*

Va, mon ami, vers Benjamin, qui est là-bas avec son troupeau, et dis-lui qu'il vienne avec toi trouver Jacob.

BATO.

Je vais te servir.

Il sort.

JACOB.

Puisse le ciel, qui m'a laissé vivre tant d'années, m'accorder à la fin quelque consolation!

ISSACAR.

Voici Lida.

LIDA.

Je suis sensible à tes peines.

JACOB.

Que devient ma fille Dina?

LIDA.

Elle fuit la vue des humains et ne cherche que la solitude, comme si elle s'accusait elle-même de l'injure qu'elle a reçue de cet insolent.

JACOB.

Bien qu'elle ne soit point coupable, je ne suis point étonné qu'elle éprouve cette honte.

Entrent BATO et BENJAMIN, celui ci vêtu en berger très-élégant, avec sa fronde à la ceinture, un arc et une flèche.

BATO.

Oui, Benjamin, ton vieux père t'attend près de cette fontaine dont le murmure entretient incessamment le souvenir de son malheur.

BENJAMIN.

Et qui est avec lui?

BATO.

Issacar et Ruben.

BENJAMIN.

Je suis heureux qu'il m'appelle. Mais pour lui seul je pouvais renoncer au plaisir de poursuivre et de tuer cette bête féroce. (*A Jacob.*) Père et seigneur, me voici.

JACOB.

Oh! oui, c'est le visage de Rachel!

BENJAMIN.

Laisse-moi baiser tes pieds.

JACOB.

Non pas!... Attends!... Viens dans mes bras, afin que tu sois plus près de mon cœur. — Que faisais-tu donc, mon enfant, beau comme le soleil à son lever, quand il réjouit la campagne humide, et par ses rayons transforme en perles brillantes la rosée suspendue aux fleurs? .. Je pensais à l'amour, et tu t'avances avec ton arc et ton carquois [1]!... Mais, hélas! en voyant ces armes, je me rappelle involontairement la bête féroce qui dévora Joseph, et sans laquelle il vivrait encore.

BENJAMIN.

Mon père, mon seigneur bien-aimé, oh! que ne puis-je consoler ta douleur!... Que ne puis-je adoucir la peine de ton cœur affligé!

[1] *Amor imaginava*
Y assi vienes agora, vida mia,
Con arco y con aljava.

Combien je serais heureux!... Lorsque je naquis, Rachel ma mère m'appela *fils de douleur* [1]; et elle le voulut ainsi, parce que — souvenir affligeant! — ma naissance devait causer sa mort. Me sera-t-il permis de t'apporter des consolations, à moi que le ciel même a nommé le fils de douleur?

JACOB.

Comme une fleur tardive de l'automne réjouit le cœur du maître du jardin, de même, mon Benjamin, tu es né vers le stérile automne de mes années pour charmer mon âme affligée. — Viens avec moi, viens, mon enfant chéri. Je veux t'entretenir seul à seul sur le bord de cette fontaine murmurante.

BENJAMIN.

Oui! mon père; puisque je suis le fruit de ton dernier amour, je dois rappeler plus vivement à ta mémoire la douce histoire de Rachel.

Ils sortent.

SCÈNE III.

A Memphis. Dans le palais de Pharaon.

Entrent LE ROI PHARAON, ASSIRIS, ELIO et ISACIO.

PHARAON.

Si vous ne pouvez m'expliquer cela, à quoi sert votre science?

ÉLIO.

Il m'est impossible, seigneur, de pénétrer un tel mystère. Les songes sont si divers, si variés, et ils peuvent recevoir tant d'interprétations différentes, qu'il est bien difficile de les expliquer. — Si ton songe est venu de l'âme sensitive [2], il peut bien se faire qu'il procède de ta propre pensée.

ISACIO.

Invincible seigneur, souvent le ciel a par un songe révélé certaines choses à celui qui les songeait,

PHARAON.

Vous n'êtes tous deux que des ignorants.— Quoi! c'est vous qui dirigez les écoles d'Égypte? C'est vous qui vous occupez de l'étude du ciel et du cours des astres? Voilà de fameux Mercures Trismégistes [3]!

ASSIRIS, *à part.*

O ciel! je me rappelle en ce moment ce Joseph qui dans la prison m'a dit des choses qui se sont si bien accomplies. (*A Pharaon.*) Mon seigneur, laisse-moi me mettre à tes pieds et pardonne-moi mon oubli.

[1] Rachel en mettant au monde son second fils l'appela *Benoni* (fils de douleur). Mais Jacob le nomma Benjamin (fils de ma droite). Voyez la Genèse. ch. XXXV.

[2]
Si es este sueño animal,
Bien puede ser que proceda
De tu mismo pensamiento.

[3] Les Grecs avaient surnommé *Trismégiste* le Mercure egyptien ou Hermès.

PHARAON.

Que veux-tu dire?

ASSIRIS.

C'est que j'aurais pu te rendre un service, si ma mémoire n'eût été celle d'un courtisan qui ne se souvient jamais que de lui-même.... Lorsque tu me fis arrêter, ainsi que celui qui tenait compte de ton pain, il y avait dans la prison un jeune homme hébreu qu'on y avait injustement renfermé, et à qui nous fûmes remis par le gouverneur, auquel ses vertus avaient inspiré une entière confiance. Or une nuit, vers l'heure où l'aurore chasse du ciel les étoiles, nous songeâmes chacun un songe que nous lui dîmes, et dont il donna une interprétation qui s'est trouvée conforme à la vérité. — Moi je songeai que je voyais un cep devant moi, et il y avait en ce cep trois sarments; et aussitôt il fleurit et fut orné de grappes de raisin. Je tenais la coupe en ma main, j'y exprimais le jus des raisins, et je te donnais à boire.

PHARAON.

Eh bien, comment a-t-il interprété ce songe?

ASSIRIS.

« Les trois sarments, dit-il avec sa divine science, ce sont trois jours. Après ce terme, le roi t'enverra appeler, et quand il sera à table tu lui donneras la coupe comme tu faisais auparavant. Alors souviens-toi de moi; dis-lui que je suis innocent, et qu'il me fasse sortir de prison....» A peine eut-il achevé, que ton pannetier, voyant la prudence du jeune homme, lui parla de cette manière: « J'ai songé que je portais sur la tête trois petites corbeilles pleines de farine et de pain, et que les oiseaux rapides venaient manger ce qui était dans les corbeilles. » A quoi Joseph répondit avec tristesse: « D'ici à trois jours le roi te fera trancher la tête, et l'on te suspendra à un arbre où les oiseaux viendront manger ta chair. » Tu sais, mon seigneur, avec quelle exactitude ces paroles se sont accomplies.

PHARAON.

Tu as été bien ingrat de l'oublier. — Va le chercher. Tu diras au gouverneur que c'est par mon ordre.

ASSIRIS.

C'est le ciel, sans doute, qui a voulu cet oubli.

Il sort.

PHARAON.

Farouche ingratitude, qui rends les yeux aveugles pour qu'ils cessent de voir les bienfaits, tu es le monstre le plus horrible que la terre ait produit, et l'hydre de Lerne n'est rien comparée à toi. — Les palais des rois, une fois qu'on y entre, sont comme le fleuve d'oubli. On n'y entend plus la prière des malheureux. Chacun ne songe, chacun ne travaille qu'à son avantage et à son accroissement personnel.

Entrent JOSEPH, ASSIRIS, et des Gardes.

ASSIRIS.

Approche, le roi t'attend.

JOSEPH, *à Pharaon.*

Seigneur invincible, Joseph, Hébreu de nation, vient en sortant de prison se prosterner à tes pieds, où il attend humblement tes ordres.

PHARAON.

Lève-toi. (*A part.*) Quelle belle et noble prestance! (*Haut.*) Joseph, Assiris m'a dit que tu étais un homme habile à pénétrer les choses futures. — Un songe m'inquiète, et ces deux sages, que l'on vénère pour tels en Égypte, aujourd'hui la mère des sciences, ne peuvent ni l'expliquer ni le comprendre.

JOSEPH.

Dieu te l'expliquera.

PHARAON.

J'ai songé que j'étais sur le bord d'un fleuve[1], et sur le rivage je voyais sept vaches grasses qui paissaient l'herbe fleurie. Incontinent j'en aperçus sept autres, mais si maigres et si chétives, qu'ayant dévoré les premières, il n'y parut pas. Ému de ce songe, je me réveillai. Mais m'étant rendormi, voici que je vis sept épis d'une beauté remarquable, et presque aussitôt j'en vis sept noirs et qui engloutirent les premiers.

JOSEPH.

Écoute, seigneur, afin que tu saches ce que Dieu révèle par ce songe à Pharaon. — Les sept vaches grasses et les sept beaux épis ce sont sept années d'abondance. Les sept vaches maigres et les sept épis desséchés qui dévorent les autres ce sont sept années toutes différentes des premières, sept années de famine. En réitérant ce songe à Pharaon, Dieu a voulu lui montrer la vérité, et l'engager à faire hâte, en lui prouvant que sa volonté est bien arrêtée. Il te faut dès ce moment remédier au mal. Choisis un homme entendu et sage qui pendant les années d'abondance réunisse tout le blé qu'il pourra; et en l'enserrant dans des magasins, on aura de quoi subvenir à la disette des années qui suivront. En te conduisant ainsi, tu affermis pour jamais ton empire.

PHARAON.

Où donc, Joseph, pourrai-je trouver un homme de ton intelligence? Ne rends-tu pas des oracles plus sûrs que ceux des sibylles, comme si un souverain Apollon t'inspirait? N'est-ce pas Dieu même qui parle par ta bouche?... C'est toi, c'est toi qui dois être

[1] *Soñe que estava à la orilla*
De un rio, etc., etc., etc.

L'expression de la Genèse est plus exacte. Elle dit *du fleuve*, parce qu'il n'y a en Égypte qu'un seul fleuve, le Nil.

cet homme entendu et sage, ce prudent conseiller, ce prévoyant ministre qui préparera durant les années d'abondance les moyens de remédier aux années stériles. — Qu'on apporte sans retard les plus magnifiques habits, et qu'on en revête sa personne : Joseph est d'aujourd'hui le gouverneur de l'Égypte. Qu'on apprête mon char le plus riche, celui dans lequel j'ai coutume de me montrer à mes peuples au jour heureux de ma naissance, et qu'on mène Joseph en triomphe, et que tout le peuple s'humilie devant lui comme devant un autre moi-même. Et quoique son nom soit très-beau, je veux que d'aujourd'hui on le nomme le Sauveur du monde. — Donne-moi ta main, noble Sauveur, afin que je mette à ton doigt mon anneau [1].

JOSEPH.

Seigneur, tu élèves ta créature... Mais tu es comme le flambeau qui, après avoir communiqué à d'autres sa lumière, n'en conserve pas moins sa première clarté [2]. — Ton esclave est devant toi.

PHARAON, *aux assistants.*

Que dites-vous? N'ai-je pas bien fait d'établir pour mon vice-roi le sauveur de mon royaume?

ASSIRIS.

Tous, seigneur, tous nous lui baisons les pieds.

ÉLIO.

Joseph est digne d'une si haute confiance.

ISACIO.

Qu'on sème les lauriers et les fleurs, que l'on en couvre le sol; car, heureuse Égypte, voici que passe notre vice-roi et notre sauveur.

MUSICIENS, *du dehors, chantant.*

Semez, semez sur son passage
Les lauriers et les fleurs;
Car celui qui s'avance
C'est notre vice-roi et notre sauveur.

JOSEPH.

Toi seul es le sauveur du monde, divin maître du ciel, qui m'as tiré de ma prison et des mains de l'envie pour m'élever au gouvernement de ce royaume!

Musique et fanfares.

[1] Littéralement : « Donne-moi, sauveur, le doigt du cœur, auquel je mets l'anneau de mon sceau. » On appelait *le doigt du cœur* le doigt du milieu de la main gauche, et on l'appelait ainsi parce qu'on supposait qu'il y avait une veine qui le liait particulièrement au cœur.

[2] *Señor, tu hechura levantas,*
Como la luz que encendiendo
Las demas siempre se queda
Con la que tuvo primero.

JOURNÉE DEUXIÈME.

PERSONNAGES DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

BATO, berger.
LIDA, bergère.
JACOB.
RUBEN.
ISSACAR.
SIMÉON.
BENJAMIN.
NEPHTALI.
NICÈLE.
DELFA.
JOSEPH.
PUTIPHAR.
ASSIRIS.
SOLDATS.
PHÉNICIE.
LISENO.
MUSICIENS.

SCÈNE I.

Une campagne.

Entrent BATO et LIDA, qui se disputent une ceinture.

LIDA.

Lâche donc, vilain sot.

BATO.

Tu es bien singulière de me parler avec ce mépris.

LIDA.

Est-ce du mépris que de t'appeler *sot?*

BATO.

Y a-t-il rien qui l'indique davantage? Crois-tu qu'il y ait dans la nature un animal qui soit au-dessous de ce que tu as dit?

LIDA.

C'est toi qui le prétends ... Mais tu dois t'y connaître.

BATO.

Oui, j'aimerais mieux être un lourd éléphant, un vaillant lion, un redoutable dragon; j'aimerais mieux avoir leur férocité; enfin, tout ce qu'on voudra, je l'aimerais mieux que d'être un sot.

LIDA.

Eh bien, tu n'en es pas moins un.

BATO.

Non pas, s'il te plaît.

LIDA.

Eh quoi! y a-t-il une plus grande sottise que d'aimer qui ne nous aime pas?

BATO.

Au contraire, c'est marque d'esprit. — Car aimer qui nous aime ce n'est que justice et raison

LIDA.

Dis-moi. — Quand on aime, obéit-on?

BATO.

Oui. — Aimer, c'est obéir.

LIDA.

Eh bien, va-t'en.

BATO.

Doucement... je m'en vais. Je vais me cacher derrière ces arbres.

Il se cache.

Entre BENJAMIN.

BENJAMIN.

Tu auras beau fuir, je te suivrai, quand bien même tu aurais les ailes légères du vent.

LIDA.

Arrête, Benjamin.

BENJAMIN.

Je poursuis une chevrette que j'ai blessée.

LIDA.

Elle est ici rendue, rendue à ta beauté, qui est, elle aussi, une arme redoutable. Ne poursuis point ton autre proie. — Donne-moi ta main, cette main fraîche comme la neige, et qui doit calmer les feux qu'allume ta beauté.

BENJAMIN.

Non, Lida, adieu. Laisse-moi courir; sans quoi je craindrais que l'animal ne s'élançât dans la rivière, ou ne montât sur quelque rocher escarpé.

LIDA.

Reste, reste avec moi, aimable Benjamin.

BENJAMIN.

Laisse-moi, ne sois pas importune... Je n'entends rien aux choses d'amour.

LIDA.

Eh bien, accorde-moi une seule faveur, et je serai satisfaite.

BENJAMIN.

Que veux-tu donc?

LIDA.

Laisse-moi couper une boucle de tes riches cheveux.

BENJAMIN.

Non pas! je craindrais qu'ils ne fussent l'objet de quelque maléfice. — Adieu, adieu, Lida.

Il sort.

LIDA.

Je me meurs.

Entre BATO.

BATO.

Il paraît que nous avons tous deux même fortune. Ah! maintenant, ingrate Lida, je connais le motif de ton indifférence.

LIDA.

Eh quoi! tu écoutais? Quelle trahison!... O ciel! je me meurs.

BATO.

Je le dirai à mon maître.

LIDA.

Bato, mon cher Bato!

BATO.

Non, non, je n'écoute rien. Ou tu m'aimeras, ou je parle. Il n'y a pas de milieu.

LIDA.

Eh bien, je t'aimerai.

BATO.

Alors coupe sur ma tête la boucle de cheveux que tu demandais à Benjamin.... puisque c'est une faveur.

LIDA.

Je le veux bien.

BATO.

Coupe, coupe vite, si tu peux.... car mes cheveux sont aussi durs que les poils d'un sanglier.

LIDA.

Voici mon seigneur. Ce sera pour une autre occasion.

BATO.

Tu m'attendras là bas.

Ils sortent.

Entrent, d'un autre côté, JACOB, RUBEN, ISSACAR et SIMÉON.

JACOB.

Ils sont cruels, ces temps de stérilité. Déjà je crains pour ma famille.

RUBEN.

La campagne n'offre qu'un triste aspect. Partout, partout la tristesse et le deuil. Et comment pourrait-il en être autrement lorsqu'elle ne produit plus la nourriture des hommes?

ISSACAR.

Le ciel, comme s'il était irrité contre la terre, ne sustente plus ce qu'il a créé. Plus de pâturage pour les troupeaux; plus d'herbe dans nos prairies desséchées.

JACOB.

C'est grand'pitié, mes fils, de voir ces ruisseaux où l'eau déjà manque. Il est triste de voir de toutes parts la terre qui s'entr'ouvre, comme si elle voulait par toutes ses bouches faire entendre au ciel ses plaintes. Le bétail, qui n'a trouvé nulle pâture aux champs accoutumés, pousse, au retour, des bêlements plaintifs que répète l'écho gémissant; et bientôt tout va périr. — Au milieu de ces calamités, on m'a conté que tout le pays d'Égypte était dans l'abondance. Partez, mes fils; allez acheter du blé, quelque chagrin que je doive ressentir de votre absence. Ils doivent en avoir plus qu'il

n'en faut à leurs besoins; car les rivières qui nous viennent de là-bas en apportent des grains.

RUBEN.

Hélas! bon Jacob, c'est donc là toujours la récompense de tes travaux! Cependant nous ne pouvons moins faire, voyant le ciel irrité, les éléments troublés, et tous ces présages de malheur. — Nous n'osions point, seigneur, te parler d'un tel remède, afin de ne pas affliger ton cœur; mais puisque de toi est venue l'idée de ce voyage, comment penses-tu, dans ta sagesse, qu'il se doive accomplir?

JACOB.

Oui, il faut que vous partiez, et puisqu'il en doit être ainsi, écoutez, fils de Jacob. — Lorsque j'avais Joseph, mon âme était divisée en douze parts; maintenant vous n'êtes plus que onze; les fils de Lia, Ruben, Lévi, Siméon; les fils de Valá esclave de Rachel, Juda, Issacar, Zabulon, Dan et Nephtali; les fils de Celfa qui servit Lia [1], Gad et Asser; tous ceux-là partiront. Je ne garderai avec moi que le seul Benjamin, puisqu'il est désormais le seul gage qui me reste de ma bien-aimée Rachel. Depuis que son frère n'est plus, il a été ma consolation; il a été l'espérance et la joie qui a soutenu mes vieux ans. — Et maintenant partez, mes fils, et que Dieu vous donne sa bénédiction selon qu'il l'a promise à mon aïeul Abraham, ainsi qu'à Isaac mon père. Allez avec elle, mes fils; car Dieu a garanti l'avenir à ma race, et Dieu est la vérité.

Il sort.

NEPHTALI.

Il s'est éloigné les yeux pleins de larmes.

ISSACAR.

Son cœur paternel s'est attendri.

RUBEN.

Allons, Issacar, préparons-nous pour ce voyage.

ISSACAR.

Que Bato aille chercher nos frères.

Ils sortent.

SCÈNE II.

A Memphis, près du palais.

Entrent NICÈLE et DELFA.

DELFA.

On dit que le vice-roi va passer.

NICÈLE.

Que vais-je voir? Un ange dont l'aspect me récrée? ou un démon impitoyable qui me consume?

[1] Dans la traduction de la Bible que nous avons sous les yeux la servante de Rachel s'appelle Bilha, et celle de Lia se nomme Zilpa. Mais il peut se faire que la traduction dans laquelle Lope lisait la Genèse donnât à ces deux femmes les noms que lui-même leur a donnés.

DELFA.

Quoi! tu l'as aimé à ce point?

NICÈLE.

Il règne dans mon imagination, dans mon âme, comme au premier jour. Ce qui augmente ma peine, c'est de songer qu'un esclave qui a été à mon service soit arrivé à tant de grandeur et de pouvoir. Et quand je vois que Joseph s'est marié et qu'il a des fils d'une autre femme, mon amour se change en fureur. — Car Joseph a deux fils, Éphraïm et Manassé.

DELFA.

Se peut-il qu'après si longtemps tu te souviennes encore de lui?

NICÈLE.

Seulement plus grande est ma douleur; car l'amour entretient cette passion opiniâtre, et je suis sans espoir.

DELFA.

Le voici qui arrive. Éloignons-nous.

NICÈLE.

Hélas! eussé-je pu croire que, pour augmenter mon envie, je verrais mon ancien esclave à un si haut point de grandeur!

On entend la musique. — Joseph s'avance sur un char de triomphe. Assiris et Putiphar vont à pied, chacun d'un côté du char. — De nombreux serviteurs répandent des rameaux et des fleurs sur son passage.

JOSEPH.

Voilà sept années entières que la volonté du ciel m'a accordé le triomphe sur mes ennemis. Voilà sept années que le roi m'a accordé sa confiance. Mais, bien qu'il m'ait donné une partie de sa gloire, comme le soleil communique à la lune sa lumière [1], ce n'est point de lui qu'est venue ma prospérité. C'est Dieu qui meut à son gré toutes les choses du monde; c'est de Dieu que viennent la vie et l'honneur; c'est Dieu qui crée et soutient le faible et le timide; c'est Dieu qui établit les rois eux-mêmes; et tout ce qui arrive dans les empires a son principe en Dieu, et non pas dans les rois!

PUTIPHAR.

Noble sauveur du monde, — car c'est avec justice que Pharaon a voulu que tu fusses appelé de ce nom, — grâce à toi, ce pays se voit libre et dans l'abondance, tandis que la terre souffre là où tu n'es pas. L'Égypte te doit son salut. Sans toi, sans ta sagesse, elle aurait succombé à cette affreuse disette, et toutes choses seraient retombées dans le chaos.

JOSEPH.

Qu'en rentrant au palais on donne audience aux humbles et aux affligés, et en ayant soin de ne point les faire attendre; et que les biens de la terre, qui sont l'héritage de la race humaine, soient égale-

[1] . . . *El rey, cuyos dorados velos*
Me ha dado como el sol los da á la luna.

ment distribués à tous les hommes pour les sustenter tous également [1].

PUTIPHAR.

Puisse le ciel, ô Sauveur! augmenter tes années et ta gloire!

Joseph, toujours monté sur son char, et le Cortége s'éloignent aux sons de la musique.

DELFA.

Qu'en dis-tu?

NICÈLE.

Je suis étonnée de voir tant de grandeur.

DELFA.

Ce que Dieu a élevé, lui-même le soutient; et l'on ne doit pas craindre que l'envie puisse détruire une si juste faveur.

NICÈLE.

Je vois avec chagrin la gloire où il est parvenu.

Entre PUTIPHAR.

PUTIPHAR.

Toi, ici, Nicèle?

NICÈLE.

Seigneur....

PUTIPHAR.

Toi à la porte du palais?

NICÈLE.

Je suis venue ici, inconnue [2], au milieu de la foule du peuple, avec le désir de voir notre esclave.

PUTIPHAR.

Tu ne parles pas comme il convient. — D'après l'ordre du roi, tous nous devons l'appeler le Sauveur.

NICÈLE.

Que je l'appelle le Sauveur?

PUTIPHAR.

Ne nous a-t-il point sauvés? N'est-ce point par lui que tu existes?

NICÈLE.

Pourquoi tenir ces discours flatteurs? Ici personne que moi ne t'entend?

Elle sort.

Entre JOSEPH.

JOSEPH.

Général, vous laisserez entrer qui voudra.

PUTIPHAR.

Puissiez-vous vivre éternellement!

JOSEPH.

Levez-vous; car je n'oublie pas que vous avez été mon maître.

PUTIPHAR.

Rien ne rehausse votre grandeur comme votre prudence et votre

[1] Nous avons traduit mot à mot. Voici le texte de ce curieux passage :

Los frutos del linage humano herencia
Queden con igualdad distribuidos,
Dando sustento á todos igualmente.

[2] Je suis venue ici incognito (*encubierta*).

agesse; et celui qui dans la prospérité se rappelle le modeste état ù il s'est vu, remporte la plus difficile des victoires. (*A part.*) Je e me puis persuader que cet homme se soit rendu coupable d'une rahison. C'est Nicèle qui m'a inspiré une injuste jalousie.... Oh! ui, sans nul doute, il doit être innocent, car l'homme qui a es vices s'y abandonne aisément lorsqu'il a en main le pouvoir. Et uisque Joseph se conduit avec tant de vertu, c'est elle sûrement ui est coupable; et si j'ai vu en ses mains le manteau de Joseph, 'est qu'il le lui aura jeté, comme on jette son manteau sur les eux d'un taureau furieux qui se précipite sur vous.

Joseph s'assied.

Entrent RUBEN, NEPHTALI, ISSACAR, SIMÉON et BATO[1].

SIMÉON.

Est-ce là le Sauveur?

NEPHTALI.

On dit qu'il est ici.

SIMÉON.

Avance.

NEPHTALI.

Est-ce que cela suffit?

RUBEN.

Comment le saluer?

BATO.

Malgré ma rusticité, je sais qu'il faut se prosterner devant lui, genoux, comme pour l'adorer. — Allons, avancez.

Tous s'agenouillent.

RUBEN.

Aux pieds de ta grandeur, tu vois, sauveur de l'Égypte, de pauvres Hébreux qui viennent acheter de ce blé que ta prévoyance, nous a-t-on dit, a conservé pour ces temps de disette. Ordonne, seigneur, ordonne par pitié qu'on nous fournisse de quoi subvenir à nos besoins dans ces temps calamiteux.

JOSEPH, *à part.*

O ciel! que vois-je?... ô ciel! qui peut pénétrer tes secrets?... Suprême Providence! ne sont-ce point là mes frères?

RUBEN, *à Issacar.*

D'où vient son étonnement? D'où vient cet air pensif?

ISSACAR.

Son visage a changé de couleur.

NEPHTALI.

Les hommes d'état, aussi bien que les hommes d'étude, sont sujets à ces sortes de distractions[2].

[1] Ici la scène est transportée dans l'intérieur du palais; mais comme il n'y avait nulle part d'interruption, nous n'avons pas pu indiquer le changement.

[2] *En los hombres que goviernan*
Ay este divertimiento
Como en los hombres de letras.

JOSEPH.

Hommes, d'où venez-vous?

BATO, *à voix basse.*

Il a dit *Hommes*... c'est mauvais signe[1].

JOSEPH.

D'où venez-vous, hommes?

BATO.

Répondez: d'Adam et d'Ève.

RUBEN.

Seigneur, nous sommes venus de la terre de Canaan dans ce pays pour acheter du blé.

JOSEPH, *avec colère.*

Je le vois, je n'en puis douter, c'est un mensonge.

BATO.

Eh bien! que vous disais-je?

JOSEPH.

Cela est certain, et votre costume vous trahit... vous êtes des espions.

RUBEN.

Ne le croyez point, seigneur; jamais nous n'avons eu une si indigne pensée. Nous étions douze frères nés du même père, mais de mères différentes. Nous sommes encore onze vivants. L'avant-dernier est mort, et le dernier est demeuré auprès du vieillard, car il le console de la perte de l'autre. Telle est la vérité, seigneur.

JOSEPH.

Ainsi il vous manque un de vos frères?

BATO, *à part.*

Quel visage irrité!

JOSEPH.

Dites, de quoi est-il mort?

RUBEN.

Un soir, comme il menait boire son troupeau dans la vallée de Mambré, une bête féroce l'a dévoré.

JOSEPH.

Non, non, ce sont là de vos inventions; vous êtes des espions. Vous veniez observer les murs, les portes de Memphis.

ISSACAR.

Seigneur, nous vous avons dit la vérité.

JOSEPH.

Par la vie du roi, traîtres, vous allez être enfermés en prison, et vous y resterez jusqu'à ce que vienne votre frère, celui que vous dites qui est demeuré là-bas et console votre père. Vous l'enverrez chercher par celui d'entre vous qui est le plus diligent. Les autres attendront son arrivée.

[1] En Espagne, quand on interpelle un individu par le mot *hombre* (homme)! c'est ordinairement un signe que l'on est en colère.

RUBEN.

Seigneur...

JOSEPH.

Ne répliquez pas. La seule preuve que je puisse avoir de la vérité de vos paroles, c'est la vue de ce frère que vous dites. S'il vient, je serai convaincu; sinon, je croirai que vous m'avez trompé. (*A Putiphar.*) Capitaine!

PUTIPHAR.

Seigneur!

JOSEPH.

Faites renfermer ces hommes en prison.

RUBEN.

C'est là punition de notre faute.

NEPHTALI.

En effet, le sang innocent de notre frère s'est élevé contre nous.

RUBEN.

Je vous le disais bien, alors, que cette action était mauvaise.

SIMÉON.

Voilà pourquoi aujourd'hui nous vient ce malheur, sans que nous l'ayons mérité.

PUTIPHAR.

Allons, marchez!

BATO.

Remarquez, je vous prie, mon capitaine, que moi je ne suis pas de ceux qui ont été condamnés par le vice-roi.

PUTIPHAR.

Qui es-tu donc?

BATO.

Je suis celui qui a soin des bêtes.

PUTIPHAR.

Eh bien, tu prendras soin de toi.

BATO, *à part.*

Pauvre Bato! qui aurait cru que tu venais laisser ta peau sur la terre étrangère!

On les emmène.

JOSEPH.

Hélas! je ne sais quel trouble la pitié excite en moi, et je ne puis retenir mes larmes. — Laissons-les donc couler. — Malgré la faute de mes frères, et malgré ma rigueur présente, mon amitié pour eux est toujours la même dans mon cœur.

Entrent PHÉNICIE et LISENO.

LISENO.

Il faut qu'il meure, Phénicie.

PHÉNICIE.

Par pitié, laisse-le vivre.

JOSEPH.

Qu'est ceci?

LISENO.

Grand et noble seigneur, je demande justice à ta majesté.

PHÉNICIE.

Moi, j'implore ta pitié, ô toi, notre sauveur!

JOSEPH, *à Liseno.*

Es-tu son mari?

LISENO.

Je le suis.

JOSEPH.

Parle.

LISENO.

J'ai eu deux fils de Phénicie.

PHÉNICIE.

Ces fils sont aussi les miens. (*A Joseph.*) Daignez m'écouter.

JOSEPH.

Un moment, femme. Laisse d'abord parler ton mari, bien que ton titre de mère te rende plus pressée. — Je t'entendrai ensuite.

LISENO.

L'aîné de mes deux fils a tué le second par jalousie; il est en prison; je demande qu'il meure, et ma femme s'y oppose.

PHÉNICIE.

Seigneur, puisque l'un est mort, ce serait cruel de les tuer tous deux.

JOSEPH.

Tu dis bien. — J'ordonne qu'on le fasse à l'instant sortir de prison; Dieu le châtiera pour le sang qu'il a versé.

PHÉNICIE.

Vivez, vivez mille années, noble et digne sauveur de l'Égypte!

Liseno et Phénicie sortent

JOSEPH.

C'est ainsi qu'ont fait les enfants de Jacob!

Entre PUTIPHAR.

PUTIPHAR.

Voici que les Hébreux sont en prison.

JOSEPH.

Dans trois jours vous les rendrez à la liberté.

PUTIPHAR.

Comment avez-vous su leurs mauvais desseins?

JOSEPH.

J'en ai eu l'avis par un certain Joseph qui est né dans leur pays, et qui est maintenant en Égypte.

PUTIPHAR.

Vous le connaissez donc?

JOSEPH.

Fort bien !

PUTIPHAR.

Et vous dites que je dois leur rendre la liberté?

JOSEPH.

Dans trois jours. — Seulement écoutez. Avant qu'ils soient sortis de la ville, ne manquez pas d'arrêter l'un d'entre eux qui se nomme Siméon, et gardez-le jusqu'à ce que les autres soient de retour avec leur plus jeune frère. Vous leur donnerez du blé abondamment, et, à leur insu, vous remettrez leur argent dans leurs sacs. — Vous m'avez entendu?

PUTIPHAR.

Parfaitement.

JOSEPH.

Je ne saurais trop vous louer, capitaine; car vous servez avec zèle et dévouement celui qui vous a servi comme esclave.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une campagne.

Entrent BENJAMIN et LIDA.

LIDA.

Plus tu te montres insensible, plus augmente mon amour; comme si la rigueur ajoutait un nouveau charme à la beauté. — Ah! Benjamin, ou plutôt le plus beau et le plus gracieux des séraphins, comment donc, au printemps de ta jeunesse, peux-tu ne pas aimer? D'où vient que ton cœur est rebelle à l'amour? Ne vois-tu pas que sur la montagne, dans les bois, dans les prairies, l'amour règne en maître, et que tout est par lui animé? — Ils aiment, ces animaux sauvages, qui cependant n'ont point d'âme; les palmiers aiment les palmiers, et les oiseaux chantent en de douces chansons leurs amours, leurs désirs et leurs espérances... Toi seul, insensible à ma peine, tu ne sais pas aimer!

BENJAMIN.

Il est vrai, j'en conviens, Lida, je suis incapable d'aimer. S'il en était autrement, ma pensée serait d'accord avec la tienne, et tu n'aurais pas à m'adresser de tels reproches, d'autant que naturellement ta beauté me plaît... L'amour, j'imagine, est un sentiment; c'est le désir de la beauté, qui descend dans l'âme en passant par la vue. Si donc je ne m'emploie pas à te servir, c'est que tes charmes que j'admire se sont arrêtés à mes yeux, et n'ont point pénétré jusqu'à mon âme.

LIDA.

Comment, avec ton intelligence, ne vois-tu pas que le dédain re-

double l'amour, et qu'il excite son audace?... Ah! si ton cœur est glacé, viens dans mes bras, ils sont de flamme.

BENJAMIN.

Éloigne-toi, folle. Voici Jacob.

LIDA.

Hélas! je renonce à soumettre ce cœur farouche.

Entre JACOB.

JACOB.

Ma tendresse supporte mal cette absence, et mon âme en reçoit un tourment sans égal. La patience commence à me manquer, et pour rendre ma peine complète, ma pensée s'occupe au plus triste souvenir. Hélas! je n'ai que trop raison de craindre, moi qui toujours aimai avec tant de tendresse, et qui fus toujours si malheureux dans mes affections.

BENJAMIN.

Mon père et seigneur!

JACOB.

Il semble, aimable Benjamin, que tu as deviné que j'avais besoin de consolation.

BENJAMIN.

Seigneur, ta peine émeut mon cœur, et elle répand je ne sais quelle tristesse sur tous les lieux d'alentour, qui, depuis le moment où le soleil se lève jusqu'à son coucher, semblent prendre part à ton chagrin. Mes frères ne tarderont pas à venir; n'ajoute pas à tes justes ennuis par ces vaines craintes.

JACOB.

Mes craintes ne sont point vaines : il suffit qu'elles soient connues pour se réaliser, et je suis comme un homme qui pressent un malheur.

BENJAMIN.

Ah! tu avais plus de force, tu avais le cœur plus ferme au temps où tu gardais le troupeau de Laban, l'âme occupée durant tant d'années pour ma mère chérie, pour la belle Rachel, la plus aimée et la plus fortunée des femmes.

JACOB.

O mon fils! quel souvenir as-tu réveillé?... Je ne sais comment te dire ce que j'éprouvai durant ces quatorze années, au printemps fleuri de mon âge, heureux et charmé malgré les trompeuses promesses de Laban. — J'étais alors un brillant jeune homme, et je me vêtais avec élégance, les jours — ces jours de joie, — où j'allais voir ta mère; et devenue mon épouse, elle m'a dit souvent qu'elle n'était pas sans jalousie en me voyant si bon air. Parfois, avec les autres bergers, nous luttions devant elle; et moi, sous les yeux de ma Rachel bien-aimée, je me sentais animé d'une force invincible;

et saisissant dans mes bras le plus robuste, je le jetais à terre et lui faisais confesser que mon amour était légitime. — Les loups fuyaient dès qu'ils entendaient mes pas, les lions me craignaient, et les autres bergers disaient qu'ils reconnaissaient ma supériorité en toute chose.

LIDA, *à part.*

Oh! comme Benjamin l'a distrait habilement de ses peines!

Entre BATO.

BATO.

Monseigneur?

JACOB.

Qu'y a-t-il?

BATO.

Je suis parti devant afin d'arriver le premier et d'avoir une bonne étrenne, si l'on apportait de bonnes nouvelles.

JACOB.

Ne parle pas; car je sais déjà qu'une autre disgrâce va s'ajouter à mes ennuis. — Mes fils viennent-ils?

BATO.

Les voici qui arrivent.

JACOB.

Tous?

BATO.

Vous avez devant vous les premiers nés, et par eux vous saurez mieux ce qui se passe.

Entrent RUBEN, ISSACAR et NEPHTALI.

RUBEN.

Que le Seigneur te soit en aide!

ISSACAR.

Que le ciel garde ta vie!

NEPHTALI.

Nous te baisons les pieds.

JACOB.

Au trouble qu'il y a sur votre visage, je connais que vous n'êtes point contents.

RUBEN.

Mon père, nous sommes arrivés à la grande Memphis d'Egypte, fameuse entre toutes les cités du monde, et où l'on voit des pyramides qui s'élèvent jusqu'au ciel. Or, Pharaon a un vice-roi, homme d'un rare esprit, qui partage son trône et que, par son ordre, l'on appelle *le Sauveur*, à cause que dans les circonstances où nous sommes, c'est lui qui a sauvé l'Egypte. Dès notre arrivée, nous sommes allés lui faire visite, et nous nous sommes tous prosternés devant lui, en admirant sa noble et grave personne. Lui, il nous a interrogés sur nous, sur ces vallées, sur mille objets qui paraissaient

l'intéresser; et je lui ai répondu. Sur ce, il a dit que nous étions des espions. J'ai répliqué que nous étions gens de bien; — que nous étions douze frères, en comptant Joseph, qu'une bête féroce a dévoré, et Benjamin, demeuré au pays de Canaan. Il n'a point voulu me croire; il veut, comme preuve de la vérité, que je lui amène Benjamin; et jusque-là il garde Siméon dans les prisons où nous-mêmes nous avons été trois jours enfermés. Donc, mon père, donne-nous Benjamin, nous t'en prions au nom du ciel; car nous ne saurions retourner sans lui en Egypte... En outre, nous sommes étonnés parce qu'en ouvrant nos sacs où nous avions mis notre blé, nous y avons trouvé intact l'argent que nous avions donné; et si cela vient d'un malentendu, cela est étrange.

JACOB.

Comment pourrais-je vivre lorsque chaque jour voit augmenter mes ennuis, déjà trop pesants pour ma vieillesse? — Bientôt vous me laisserez sans enfants... Joseph, Dieu le sait, a péri déchiré par une bête féroce; Siméon est dans les prisons d'Egypte; et voilà que vous voulez encore m'enlever mon cher Benjamin!... Non, c'est bien assez que j'aie perdu Joseph; je ne puis vous donner celui qui est sa vivante image, et ne me le demandez pas, si vous ne voulez pas faire descendre avec douleur mes cheveux blancs au tombeau.

RUBEN.

Mon père, ne t'afflige pas de la sorte, sèche tes larmes : la douleur te tuerait. — Donne-moi, je te prie, Benjamin; car sans lui nous ne pourrions, avec tout l'or du monde, retirer notre frère de prison; et si je ne te le ramène pas sain et sauf, je consens à ce que tu mettes à mort mes deux fils. — Songe que la disette ne fait que s'accroître, et que force nous sera d'aller bientôt nous pourvoir en Egypte.

JACOB.

Pourquoi avez-vous dit que j'eusse un autre fils? Le nommer n'était-ce pas faire qu'on le demandât?

NEPHTALI.

Que le Seigneur se détourne de nous, qu'il détruise nos troupeaux et ravage nos champs, si telle a été notre intention, si nous avons voulu autre chose que répondre à tout avec vérité.

JACOB.

Eh bien! mes fils, puisqu'il le faut nécessairement, emmenez-le.

BENJAMIN.

Ne pleure point, seigneur; songe que tu fais outrage à cette valeur avec laquelle autrefois tu luttas victorieusement contre un ange. Ce que Dieu t'a promis ne saurait te manquer, et tu dois compter sur ses promesses tant que dureront le ciel et la terre. Que

peux-tu craindre, toi qui as vu Dieu face à face? Qui pourrait t'offenser, toi qui as été vainqueur d'un géant divin[1]?

JACOB.

O mon fils, tu ne me laisses pour consolation que des souvenirs bien éloignés. Mais tu veux partir, Benjamin... Eh bien, pars, et que mon âme aille avec toi!

BENJAMIN.

Bientôt, j'espère, je reviendrai joyeux te presser dans mes bras.

JACOB.

Mes fils, que ma bénédiction soit sur vous tous!

ISSACAR, *à ses frères.*

Allons avec lui jusqu'à notre voyage.

RUBEN.

Dès que nous aurons pris du repos, nous partirons.

Ils sortent. Restent Bato et Lida.

BATO.

Arrête un peu.

LIDA.

Toujours le même!

BATO.

Eh quoi! refuserait-on d'embrasser un homme arrivant de voyage, alors même qu'il serait de la couleur d'un nègre?

LIDA.

Où as-tu vu qu'on soit obligée de t'embrasser sans t'aimer?

BATO.

Ce n'est pas que tu désires d'être embrassée; c'est que je t'aime.

LIDA.

Eh bien, pour que tu ne m'accuses pas d'impolitesse, en ne me trouvant pas aussi facile que le sont les autres femmes, je consens à t'embrasser.

BATO.

Ma foi! tu as raison de ne pas être impolie, car c'est fort mal, même entre amants. Combien l'on voit de lourdauds qui ont peine à soulever d'un pouce leur chapeau sur leur tête! et combien l'on en voit d'autres qui, par un excès contraire mais non moins stupide, refusent de s'asseoir parce qu'ils voient quelqu'un debout!... Tout cela me fait pitié!

LIDA.

Enfin veux-tu que je t'embrasse de mes deux bras?

BATO.

Je crains qu'un tel effort ne soit pour toi une cause de fatigue.

[1] *. . . Quien será parte*
A ofenderte, si has rendido
A aquel divino gigante?

On peut voir au ch. XXXII de la Genèse la lutte de Jacob avec l'ange.

LIDA.

Eh bien! comme je n'ai pour toi qu'une demi-tendresse, te contenteras-tu d'un seul bras?

BATO.

Je n'en puis douter à présent, tu partages ton cœur entre moi et Benjamin, n'est-il pas vrai? Et lui t'aimerait-il, par hasard?... S'il en était ainsi, je me vengerais noblement en l'empêchant de revenir...

LIDA.

Que dis-tu?

BATO.

Que je ne veux plus que tu m'embrasses. Un soulier qui chausse deux pieds n'est bon que pour un nigaud [1].

JOURNÉE TROISIÈME.

PERSONNAGES DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

JOSEPH.	PHARAON.
PUTIPHAR.	SOLDATS.
RUBEN.	JACOB.
BENJAMIN.	DINA.
ISSACAR.	LIDA.
NEPHTALI.	MUSICIENS.
SIMÉON.	UN ANGE.
BATO.	NICÈLE.

SCÈNE I.

A Memphis. — Dans le Palais.

Entrent JOSEPH et PUTIPHAR.

JOSEPH.

Les Hébreux de la terre de Canaan sont, dites-vous, arrivés?

PUTIPHAR.

Ils désirent ardemment qu'il leur soit permis de baiser vos pieds.

JOSEPH.

Leur plus jeune frère vient-il avec eux?

PUTIPHAR.

Oui, monseigneur; et bien que plusieurs d'entre eux soient de

[1] *Que dizes? — Que no me abraces;*
Que voluntad con dos medias
Algun necio se la calce.

beaux jeunes hommes, aucun ne peut être comparé à Benjamin[1].

JOSEPH.

Enfin il est ici!

PUTIPHAR.

Cela paraît vous faire plaisir.

JOSEPH.

Vous en saurez bientôt la cause.

PUTIPHAR.

Ignorant le motif pour lequel vous vouliez les voir, ils ont pensé que c'était pour l'argent qu'ils avaient trouvé en leurs sacs, et ils ont voulu me le rendre. J'ai répondu que je ne pouvais pas le reprendre, et que vous les invitiez à manger à votre table : de quoi ils sont tout émerveillés.

JOSEPH.

Qu'on les fasse venir!

PUTIPHAR.

Voilà qu'ils arrivent!

JOSEPH, *à part.*

Que peux-tu encore, Joseph, demander au ciel, qui a exaucé tous tes vœux?... Je vais, pour la circonstance, monter sur le trône de Pharaon, mais sans orgueil, et seulement pour accomplir la volonté de Dieu; car mon humilité s'abaisse à mesure que sa main m'élève.

Il s'assied sur le trône

Entrent tous les Frères de Joseph.

ISSACAR, *à genoux.*

Généreux gouverneur de ce pays, les dix Hébreux de la vallée de Mambré, que tu vois humblement agenouillés au pied de ton trône, sont venus vers toi afin que tu reconnaisses qu'on t'a parlé avec vérité. — O monseigneur! que n'as-tu été témoin de la douleur avec laquelle notre père nous a confié son dernier fils!... Maintenant que tu sais la vérité, nous te prions, en retour de cet enfant que nous t'avons promis, nous te prions de nous rendre notre bien-aimé frère qui est dans tes prisons.

JOSEPH, *à part.*

O mon cœur! auras-tu assez de force pour résister à de si vives émotions?... O mes yeux! vous pouvez pleurer; car ces sentiments d'amour, au lieu d'affaiblir l'âme de l'homme, la fortifient et la réjouissent. D'ailleurs cet enfant est si beau, que sa présence charme les yeux et le cœur. Si Rachel, ma mère, lui ressemblait, je ne m'étonne plus que mon père l'ait achetée par quatorze ans d'esclavage. — Descendons du trône.

[1] L'espagnol ajoute : « Car, dit-on, il se nomme ainsi parce qu'ils ne sont que l'ombre de son soleil. »

BATO.

Il me semble, Benjamin, que le vice-roi te regarde avec beaucoup d'attention.

BENJAMIN.

Depuis que j'ai vu son visage, je suis tout ému.

BATO.

De quelle façon?

BENJAMIN.

Je ne saurais te l'expliquer; mais ce que je sais bien, c'est que mon cœur, plein d'une tendre passion, s'est déjà rendu à lui.

JOSEPH.

Hébreux!

RUBEN.

Seigneur...

JOSEPH.

Comment se porte votre père, ce bon vieillard?

RUBEN.

Il se porte bien... si toutefois il vit encore, maintenant que le voici privé de son âme.

JOSEPH.

Est-ce là ce jeune frère dont vous m'avez parlé?

RUBEN.

C'est lui.

JOSEPH, *à Benjamin.*

Approche, mon enfant.

BENJAMIN.

Donne-moi tes pieds, monseigneur, ou permets que je baise ta noble main.

JOSEPH.

Viens plutôt dans mes bras.

BENJAMIN.

Je ne mérite pas tant d'honneur.

JOSEPH, *à part.*

O Dieu! que mon cœur a été agité dans cet embrassement! Il me semblait qu'il allait sortir de ma poitrine... — Je sens couler mes larmes... je ne puis les retenir... s'ils les voient, je suis perdu. (*Se tournant vers Putiphar.*) Capitaine?

PUTIPHAR.

Seigneur?

JOSEPH.

La table est-elle dressée?... — Il est temps.

PUTIPHAR.

Oui, monseigneur.

JOSEPH.

Alors faites-les entrer.

PUTIPHAR.

Entrez tous dans le lieu où vous devez manger.

RUBEN.

Le vice-roi nous accorde là une grande faveur.

NEPHTALI.

On reconnaît à cette bonté la noblesse et la tendresse de son âme.

BENJAMIN.

Allons, Batò, viens avec nous.

BATO.

Je crains fort la fin de tout ceci. — Toutes les majestés me font peur ; et à te dire la vérité, j'aime mieux un petit ragoût à l'ail et au fromage dans ma cabane, que tous les phénix d'Arabie que l'on mange dans les palais des rois.

BENJAMIN.

Tu as un goût bien vulgaire.

BATO.

Mais pas si sot : car je n'ai jamais ouï dire que l'on ait empoisonné aucun grand personnage dans un ragoût à l'ail.

Ils sortent.

JOSEPH.

Écoutez, capitaine.

PUTIPHAR.

Monseigneur !

JOSEPH.

Dès qu'ils auront mangé, vous les ferez repartir.

PUTIPHAR.

Qu'avez-vous donc éprouvé ?

JOSEPH.

De la pitié et de l'affection. Je me suis attendri en voyant des gens de mon pays... Puis, Benjamin n'est-il pas bien beau ?

PUTIPHAR.

Il serait digne d'être roi.

JOSEPH.

Écoutez-moi.

PUTIPHAR.

Qu'ordonnez-vous, monseigneur ?... je ne vous comprends pas... La pitié et l'affection paraissent vous causer bien du trouble.

JOSEPH.

Dans leurs sacs, avec le blé, mettez à tous leur argent, sans qu'ils le soupçonnent, car je veux me montrer ami aux gens de ma patrie... et dans le sac du plus jeune vous mettrez ma coupe la plus précieuse.

PUTIPHAR.

Que voulez-vous de plus, monseigneur ? Car sans doute cela doit avoir un but.

JOSEPH.

Je vous dirai en secret comment il faudra les poursuivre après leur départ, et les arrêter comme des larrons.

PUTIPHAR.

Je ferai à leur insu ce que vous ordonnez.

JOSEPH.

Je vais prendre mon repas.

PUTIPHAR.

Eh bien, seigneur.... comment voulez-vous qu'on les récompense ou les châtie? Quel honneur les attend? ou quelle honte les menace?

JOSEPH.

Vous le saurez plus tard.

Il sort.

PUTIPHAR.

Je demeure confondu. Car, je n'en puis douter, il y a là quelque mystère.

Il sort.

SCÈNE II.

Aux portes de Memphis.

Entrent tous les Frères de Joseph et BATO.

RUBEN.

Quelle bonté que celle du noble Sauveur!

SIMÉON.

Il m'a cependant bien gardé en prison.

ISSACAR.

Et nous en avons été bien affligés.

RUBEN.

Et, de plus, j'ai senti la peine du bon Jacob notre père.

NEPHTALI.

Le bon vieillard a pleuré sur ton absence, et principalement quand nous lui avons proposé d'emmener Benjamin, douce lumière de ses yeux.

BATO.

Enfin, grâces au Dieu d'Israël, il va tous nous revoir, apportant force blé, ce qui lui fera plaisir.

RUBEN.

Et quand nous lui conterons ce qu'a fait le Sauveur de l'Égypte, et comment il est descendu du trône élevé où s'assied sa puissance pour manger avec de pauvres laboureurs, sa vie s'en réjouira.

ISSACAR.

Le vice-roi est un homme généreux. Quand il a arrêté Siméon, ç'a été une obligation de son office; car il est chargé de la police de ce pays, et il doit prendre toutes les précautions.

RUBEN.

Quel beau repas il nous a donné!

BATO.

Moi aussi, par là, le majordome m'a donné à manger, et vive Dieu! je n'ai pas à me plaindre. — Avez-vous vu quelquefois, à

la saison, dans les champs, les petits garçons que l'on met à droite et à gauche pour garder soit les noix, soit les châtaignes, et qui font très-prudemment leur provision. — Eh bien moi, j'étais gardien à la cuisine, et j'ai eu soin d'emporter pour le voyage.

RUBEN.

Oh! toi, si l'on te donne à manger, tu n'iras jamais de main morte.

BATO.

Que voulez-vous? On a beau dire, la principale affaire de ce monde c'est de manger, de manger plus ou moins; et la grande différence entre les riches et les pauvres, c'est que les premiers mangent beaucoup et que les seconds ne mangent pas.

BENJAMIN.

Qui sont ces gens-là?

ISSACAR.

Au costume on peut croire qu'ils sont de la maison du roi.

RUBEN.

Peut-être nous cherchent-ils?

BATO.

Nous chercher! et pourquoi?

Entrent PUTIPHAR et des Soldats.

PUTIPHAR.

Arrêtez, arrêtez, traîtres!... Héraclio, empêche les autres de passer outre.... Un moment, perfides Hébreux!

RUBEN.

Est-ce à nous que tu parles?

PUTIPHAR.

A vous-mêmes.— Comment donc, infâmes, après avoir reçu tant de bienfaits d'un prince si miséricordieux envers les étrangers; comment, lorsqu'il abaissait jusqu'à vous la suprême puissance, et qu'il honorait votre bassesse en mangeant avec vous; — comment alors lui avez-vous dérobé sa coupe?

RUBEN.

Que dites-vous?... Sa coupe?... Nous?

PUTIPHAR.

Le chef d'office ne l'a plus retrouvée.

RUBEN.

Calmez votre colère. Notre loyauté est irréprochable. Quelle preuve plus grande pouvions-nous en donner que de vous avoir restitué l'argent que nous avions emporté en nos sacs dans notre pays?

PUTIPHAR.

Vous l'avez restitué afin d'éviter le châtiment qui vous attendait. — Déliez vos sacs.

RUBEN.

Je vous le répète, si vous trouvez le moindre objet de valeur

dans le sac de quelqu'un d'entre nous, quel que soit le coupable, qu'il meure!

PUTIPHAR.

Ouvrez-les tous l'un après l'autre.

BATO.

Moi, je défais le sac de Benjamin. (*A part.*) Car c'est de lui que je suis le plus sûr. J'en répondrais sur ma tête.

RUBEN.

Oui! que le coupable meure; et si ce n'est assez, que votre prince nous retienne tous comme esclaves.

UN SOLDAT.

La voici! voici la coupe!

RUBEN.

Où donc est-elle?

LE SOLDAT.

La voici. C'est le plus jeune qui l'avait mise en lieu de sûreté.

RUBEN.

Benjamin!

BENJAMIN.

Pourquoi me regarder ainsi? Que le ciel tout-puissant m'anéantisse si j'ai vu la coupe, et si jamais la pensée m'est venue de déshonorer le sang d'Abraham pour tous les vases précieux et tous les trésors du monde.

PUTIPHAR.

Ah! scélérats, c'est ainsi que vous vous conduisez? — Qu'on les enchaîne!

RUBEN.

Benjamin! j'en déchire mes vêtements et mon sein.

PUTIPHAR.

Vous êtes des larrons. L'on vous connaît. Allons vers le vice-roi.

NEPHTALI.

O ciel!

BENJAMIN.

Mes frères, ce n'est pas moi qui empêche votre voyage. C'est une ruse, c'est une perfidie qu'on a ourdie contre moi.

RUBEN.

Nous le savons, tu es un ange, tu es incapable d'un tel crime.

PUTIPHAR.

Marchez.

BENJAMIN.

Ciel pitoyable, fais connaître la vérité!

RUBEN.

Dieu, j'espère, viendra à notre secours.

BATO.

Est-ce que nous retournons à la ville?

UN SOLDAT.

Oui.

BATO.

Pauvre Bato ! je leur restituerais bien volontiers leurs poulets et leurs poulettes [1].

Ils sortent.

SCÈNE III.

A Memphis, dans le palais.

Entrent PHARAON et JOSEPH.

PHARAON.

Nous partagerons ensemble ce présent, puisque c'est à toi surtout que la paix est due.

JOSEPH.

Mon seigneur, je baise tes pieds.

PHARAON.

Non pas, Joseph !

JOSEPH.

Oui, monseigneur, baiser tes pieds est pour moi trop d'honneur ; il me suffit de baiser la place où tu as marché.—Nouveau Mars, Basan a redouté tes armes.

PHARAON.

A cause de la disette où il se trouvait ; car, sans vivres, le soldat n'a plus ni force ni vertu. C'est à toi que je suis redevable de l'abondance où je me trouve ; c'est toi qui es le rédempteur de l'Égypte, et je veux un jour te consacrer une statue d'or sur un nouvel obélisque.

Il sort.

JOSEPH.

Roi souverain du ciel, Joseph sent vivement tout ce qu'il doit à ta bonté pour ce que tu as fait envers le pieux Abraham, le vaillant Isaac et le prudent Jacob, et pour l'appui que tu lui as prêté à lui-même. — Faible et persécuté, j'ai échappé à l'oppression ; ta main puissante m'a conduit ici, après m'avoir sauvé de la haine de mes frères. Et comme si ce n'était pas assez, tu m'as élevé aux plus hautes dignités de l'empire, en me tenant à l'abri de la malice et de l'envie qui ont fait périr tant d'innocents que ton bras fort ne protégeait pas.

Entrent PUTIPHAR, des Soldats et tous les Frères de Joseph.

PUTIPHAR.

Entrez, hommes trompeurs, et préparez-vous à mourir. — Voici le vice-roi.

Tous les frères de Joseph s'agenouillent devant lui.

[1] *Pobre Bato, ya desdoblo*
La pança para pagar
Los pollos y los repollos.

RUBEN.

Sauveur généreux, nous voici tous devant toi implorant ta sagesse et ta justice.

SIMÉON.

Et avec nous, monseigneur, est aussi celui au pouvoir duquel on a trouvé, hélas! ta coupe précieuse.

JOSEPH.

Comment avez-vous commis un tel crime, ingrats envers les bontés dont je vous ai comblés? Quoi! vous venez de la terre de Canaan pour voler en Égypte? Était-ce là la récompense que je devais attendre de vous?

RUBEN.

Seigneur, nous avons mérité d'être punis. Tous nous devons être condamnés. Qu'un fer brûlant nous imprime à tous sur le front la marque des esclaves [1].

JOSEPH.

Le ciel m'en préserve!... Seul il doit demeurer mon esclave l'audacieux qui, comme vous l'avez vu, s'est rendu coupable de ce crime abominable. Vous autres, vous pouvez vous en aller librement là où vit votre père.

RUBEN.

Souverain vice-roi de cet illustre royaume, sauveur par ton nom et par tes actions, heureux prince qui mérites l'adoration des mortels; ô toi dont le nom seul fait trembler les Mèdes et les Parthes, les Syriens et les Arméniens, nous venons de cette vallée héroïque dans laquelle Abraham vit jadis les trois jeunes hommes divine figure de la divine trinité qui est une seule essence et un seul Dieu. — Nous sommes venus, monseigneur, à cause que la stérilité était sur notre pays, que le printemps ne produisait plus d'herbes ni de fleurs, et que la terre ne nous fournissait plus notre subsistance. Ce fut notre bien-aimé père qui nous donna ce conseil. Toi, monseigneur, tu nous interrogeas sur notre situation, nous demandant quelle était notre famille, et si nous avions un père et des frères. Sur quoi nous t'avons répondu que nous avions un père fort avancé en âge, et un jeune frère qui était toute sa consolation, et né de la même mère, ainsi qu'un autre qui n'est plus.... Cette mère se nommait Rachel; elle était fort belle, mais ce qu'il y avait en elle de moins admirable, c'était sa beauté.... Tu nous dis : « Amenez-le-moi; car je désire le voir, et je saurai si vous dites ou non la vérité. » Je te répondis : « Il nous sera impossible de te l'amener; car son absence tuerait le vieillard. » « Eh bien! répliquas-tu, si je ne le vois point, vous ne verrez point mon visage. » Sur ce nous sommes partis, et nous avons parlé à Jacob ton serviteur, lequel est demeuré sus-

[1] Mot à mot : « Qu'un fer brûlant nous imprime à tous un *S* et un clou! » En Espagne, on marquait ainsi les esclaves. Cet *S* et le clou (*clavo*) formaient une sorte de rébus qui voulait dire *es-clavo* (esclave).

pendu en nous entendant. « Hélas! a-t-il dit, si vous m'enlevez celui-ci, j'aurai perdu aujourd'hui les deux fils que j'ai eus de Rachel, et je demeure sans consolation. » Songe donc, seigneur; si nous revenons sans Benjamin, sa vie et son âme, nous lui aurons donné la mort. Pour moi, je lui ai offert en otages deux fils que j'aime tendrement, et de plus, sous les plus grands serments, je l'ai garanti de tout péril. Que deviendrai-je si je retourne auprès de lui? Il accomplit quatre-vingts ans, le bon vieillard, dont la barbe vénérable tombe sur sa poitrine. Tous à genoux et pleurant, nous demandons sa vie.

TOUS.

Seigneur! seigneur!

JOSEPH.

C'en est fait! (*Haut.*) Sortez, Égyptiens... Qu'on me laisse seul avec les Hébreux.

PUTIPHAR, *à voix basse.*

Qu'est ceci?

UN SOLDAT.

Je ne puis comprendre.

Ils sortent.

JOSEPH, *à part.*

O mon cœur! tu peux tressaillir!... O mes larmes! vous pouvez couler!... (*A ses frères.*) Écoutez, je suis Joseph.

RUBEN.

Quoi! seigneur?...

ISSACAR.

Comment pouvons-nous te répondre?

JOSEPH, *à part.*

Je ne sais quelle sensibilité puissante s'est emparée de moi et me remue toute l'âme. (*Haut.*) Oui, je suis Joseph que vous avez vendu. Mais n'en soyez pas affligés. Moi je succombe à la joie. J'ai eu la force de résister à la douleur, mais je ne sais si ce plaisir ne me tuera point.

BENJAMIN.

Mon bien-aimé Joseph, mes larmes te font voir ce que j'éprouve.

JOSEPH.

O Benjamin! combien ce jour rachète de chagrins!... Que de bonheur je te dois!... je te suis reconnaissant, ô mon frère! de ce que tu as été la consolation de notre père bien-aimé... Il se contemplait en Rachel... Ensuite c'est toi qui lui as rappelé cette image... et bientôt il va de nouveau la contempler en nous deux, comme en un miroir brisé dont on a réuni les fragments. — Viens, approche, Benjamin, que je te presse sur mon cœur.

Ils s'embrassent.

BENJAMIN.

Seigneur, tous mes frères te parlent dans un muet silence; et si

j'ai plus d'audace, c'est que ta bonté et tes faveurs m'encouragent. Dès le premier moment où je t'ai vu, charmé de voir en toi tant de grace, j'ai senti que je t'aimais. Il y avait en moi je ne sais quoi qui m'avertissait qu'en toi se trouvait la moitié de mon âme et de ma vie; mais je n'entendais qu'à demi ce que mon âme me disait, car il me manquait la moitié de mon âme.

JOSEPH.

Mon aimable et doux frère, ton extérieur annonce bien ce que tu es. (*Aux autres.*) Pour vous, retournez vers notre vieux père, et allez le consoler. Que l'aîné lui raconte ma fortune, et qu'il vienne la partager avec vous, échangeant la vallée d'Aran contre la vallée de Goscen. — Je vous donnerai des chars, des habits, de l'or, de l'argent, qui lui montreront l'accueil qu'il doit trouver ici. Avec l'agrément du roi mon seigneur, vous vivrez tous en Égypte, et vous y serez autant que moi-même, car je vous consacre toute ma vie pour m'avoir rendu mon père.

RUBEN.

O mon généreux frère... à peine si j'ose t'appeler de ce nom, bien que j'aie été le moins cruel de tous ceux qu'a formés le même sang[1]... Au nom de ce sang qui est dans tes veines, pardonne-nous, et que ta majesté ne châtie point le crime commis envers l'humble berger. Nous dirons à notre père qu'il vienne te voir, qu'il vienne trouver près de toi la joie et la vie.

JOSEPH.

Avant de partir, mes frères, venez baiser la main au roi.

BATO.

Et moi, monseigneur, je vous prie de ne pas refuser la vôtre à un pauvre paysan.

JOSEPH.

Qui es-tu?... Serais-tu Nephtali?...

BATO.

Non, monseigneur; je suis Bato... autrefois Batico[2]... avec qui vous jouiez quand vous étiez petit.

JOSEPH.

Je suis charmé de te voir.

BATO.

Il paraît que la bête féroce ne vous avait pas dévoré?

JOSEPH.

Ma mort a été supposée.

Ils sortent. Tous les Frères passent l'un après l'autre devant Joseph, et, en passant, chacun d'eux s'incline avec respect. Benjamin et Bato restent seuls.

BENJAMIN.

Allons, Bato, allons porter cette nouvelle au bon vieillard.

[1] Les frères de Joseph avaient d'abord voulu le tuer; Ruben s'y était opposé.
[2] Diminutif de Bato.

BATO.

Comme il va être content! il en mourra!

BENJAMIN.

Marche!

BATO.

Vous me céderez Lida, n'est-il pas vrai, maintenant que vous allez être un grand seigneur?

BENJAMIN.

Jamais je n'ai eu d'amour pour elle.

BATO.

Sur votre tête?

BENJAMIN.

Et je te la donne pour femme.

BATO.

Oh! de ce coup, je vais me venger. — Il faudra, vive Dieu! qu'elle me prie, et moi, je ne veux plus d'elle.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La campagne.

Entre JACOB.

JACOB.

Divin créateur du ciel et de la terre, seigneur de tout ce que je vois, toi à qui la voûte azurée sert de trône, et devant qui s'inclinent humblement les célestes phalanges, console mon cœur affligé dans la solitude où il languit; aie pitié de mes peines et de ma vieillesse. C'est toi qui jadis apaisas la colère de Laban, lorsque, par une ruse semblable à ses ruses, j'emmenai Rachel et Lia, et qui me réconcilias avec Ésaü qui me suivait armé. Si tu as permis, sur la fin de mes jours, qu'on m'enlevât Dina, et qu'une bête féroce déchirât Joseph, accorde du moins à ton serviteur que je revoie Benjamin avant que vienne la mort, fin de tous mes travaux.

Entrent DINA, LIDA, et des Musiciens en habits de fête.

DINA.

En ces tristes circonstances, nous devons lui procurer des distractions.

LIDA.

Vous augmenterez ses ennuis. Je connais son caractère.

DINA.

Mon père, en l'absence de mes frères, nous cherchons à t'égayer.

JACOB.

Il n'est plus de repos pour moi; ma vie est à sa fin.

DINA.

Monseigneur, dérobe un moment à tes ennuis. Assieds-toi, et

demeure spectateur de nos amusements. — Bientôt reviendront tes fils.

JACOB.

Avant leur retour, Dina, je serai mort.

Il s'assied. Dina et Lida dansent avec deux Bergers, et les Musiciens chantent

MUSICIENS, *chantant*.

Elle est belle, la bergère,
Elle a un doux regard ;
Elle est l'honneur de ces bois
Et l'orgueil de la vallée.

Elle a de beaux cheveux,
Ses dents sont des perles,
Et quand elle passe
Elle réjouit tous les cœurs.

Il la vit et l'aima ;
Il fut aimé d'elle,
Et pour l'obtenir
Il servit quatorze ans.

A la fin sa belle
Lui fut accordée,
Et les bergers contents
Célébrèrent leurs noces.

Pour un tel amour,
O Rachel chérie !
Les années sont peu,
Et courte est la vie [1].

On entend au loin un bruit de chevaux, des clochettes et des voix.

JACOB.

Doucement ! quel est ce bruit ?

LIDA.

Ce sont des éléphants, des chameaux et des chars qui s'avancent à travers l'allée de saules.

JACOB.

Alors, ce ne doivent pas être mes fils ; ils n'ont point cet appareil pour porter leur modeste bagage.

Entrent BATO et RUBEN, en courant.

BATO.

C'est moi qui arriverai le premier.

RUBEN.

Arrête, bête que tu es !

BATO.

Jamais bête ne s'arrête.

RUBEN.

Père et seigneur, permets que je baise tes pieds.

BATO.

Joseph est vivant. (*A Ruben.*) Maintenant, dites le reste.

[1] Cette petite chanson est dans l'espagnol d'une grâce ravissante.

JACOB.

Qu'est ceci, Ruben?

RUBEN.

Seigneur, nous sommes allés en Égypte.

BATO.

Contez donc comme quoi Joseph est vice-roi.

RUBEN.

Animal, veux-tu bien me laisser?

JACOB.

Que dit-il là, mon fils?

RUBEN.

Eh! mon père, que pourrais-je te dire encore, puisqu'il t'a dit que Joseph était vivant?

JACOB.

Quoi! mon fils Joseph...

DINA.

Laissez-le respirer; car la joie peut tuer aussi bien que la douleur.

Entrent BENJAMIN et les autres Frères.

NEPHTALI.

Nous nous mettons à tes pieds.

JACOB.

Embrassez-moi, mes fils... O mon cher Benjamin!

BENJAMIN.

Tu sais déjà sans doute l'histoire de Joseph et qu'il est vivant? C'est lui qui nous envoie te chercher. Le roi Pharaon nous a donné tant d'or et d'argent que nos éléphants et nos chameaux fléchissent sous la charge qu'ils portent.

JACOB.

Puisque mon fils Joseph est vivant, moi, mes fils, je puis mourir.

RUBEN.

Seigneur, il te fait appeler afin que tu le voies et lui parles, et afin que tu vives avec lui. Car il veut nous donner une vallée que peuplera notre famille.

JACOB.

Ciel puissant, donne à ton serviteur la force dont il a besoin. Les chagrins ne l'ont point tué, ne permets pas que la joie le tue.

ISSACAR.

Joseph s'était perdu au fond de l'Égypte; et ses grandes vertus ont été cause que le roi de ce pays l'a fait monter avec lui sur le trône.

JACOB.

Je ne veux point chercher d'où est venu tout cela. — Mes fils, laissez-moi seul un moment.

BATO, *à voix basse.*

Eh bien, Lida, à quoi penses-tu?

LIDA.

A tes extravagances.

BATO.

Tu sais que tu es ma femme maintenant, et je vais prendre ma revanche.

LIDA.

Oh! je n'ai peur de rien.... Je ne crains qu'une chose, les coups de pied et les soufflets.

Elle sort.

RUBEN.

Bato!

NEPHTALI.

Bato!

BATO.

Je ne sais à qui entendre.

RUBEN.

Il faut réunir nos gens.

NEPHTALI.

Il faut renfermer le bagage.

BATO, *à part.*

Que nos gens crèvent de faim, et que le diable emporte le bagage, amen!... Car, avec cette coquette de Lida, je perds la tête, d'autant que je n'ai pas la patience de Jacob [1].

Ils sortent; Jacob demeure seul.

JACOB.

Seigneur tout-puissant, dans toutes les circonstances de ma vie, tu as été mon guide et mon appui, et toujours ta main m'a délivré des périls qui menaçaient ma faiblesse. — Comme c'est pendant mon sommeil que tu me conseilles, je voudrais que le sommeil visitât mes yeux. — Voici le puits du serment.... reposons-nous sur ses bords [2]... Tu sais, ô mon Dieu! combien je désire voir Joseph; mais je ne veux rien faire sans connaître ta divine volonté, et je désire savoir quelle est ta pensée sur ce voyage : car l'homme le plus sage s'égare lorsqu'il fait un seul pas sans Dieu.

Il s'endort; on entend une musique mélodieuse, et en même temps un ange descend sur un nuage et s'arrête au-dessus du puits.

L'ANGE.

Jacob?

JACOB.

Que dites-vous, Seigneur?

L'ANGE.

Je suis le Dieu fort de tes pères. Pars pour l'Egypte. J'irai avec toi et te ramènerai en ce pays.

[1] Qui servit quatorze ans pour obtenir Rachel.

[2] *El poço del juramento*
Es este; aqui me reclino.

Le puits du serment, c'est le puits près duquel Abraham fit alliance avec Abimélec. Voyez la Genèse, chap. XXI.

JACOB.

Seigneur?

L'ANGE.

Ne crains rien. Je te ferai grand entre les nations.

JACOB.

Votre serviteur s'incline devant vous. (*L'Ange remonte vers les cieux au son de la musique.*) Attendez, mon seigneur, attendez! (*Il s'éveille.*) Il a disparu!... Qu'ai-je entendu?... C'est Dieu même qui a parlé, et qui m'a conseillé de partir pour l'Égypte. — Eh bien! partons. — Adieu, terre de Canaan, adieu; je vais voir mon Joseph, puisque Joseph est vivant. Et en effet il devait vivre encore, puisque moi-même je vis.

Il sort.

SCÈNE V.

A Memphis, dans le palais

Entrent JOSEPH et NICÈLE.

NICÈLE.

Je te supplie de m'accorder cette grâce.

JOSEPH.

Pourquoi me parler ainsi, Nicèle? Oublies-tu que j'ai été ton esclave, et que tu me commandais?

NICÈLE.

Lorsque je me souviens, mon seigneur, de ma coupable conduite envers toi, je ne me vois d'autre excuse que l'amour.

JOSEPH.

L'amour excuse tout [1].

NICÈLE.

L'amour seul pouvait inventer un si cruel mensonge, et une femme seule pouvait le prononcer. J'en suis confuse, je m'en repens, et je t'en demande pardon, si l'innocence calomniée peut pardonner une telle offense. Tu songeras que je suis femme et que j'aimais.... Mon époux est l'un des généraux de Pharaon, et il a pour toi beaucoup de zèle.

JOSEPH.

Je n'ai qu'un mot à te répondre, Nicèle : j'ai été ton esclave.

NICÈLE.

A présent, c'est nous tous qui sommes les tiens.

JOSEPH.

Je ne suis point de ces hommes que la faveur éblouit, et à qui une grandeur inattendue fait perdre le souvenir du passé. Les états, les empires ont, comme toutes les choses humaines, leurs commencements, leur accroissement et leur décadence, et l'on ne peut pas compter sur les rois. Aujourd'hui je suis; demain je puis

[1] *Todo es disculpas amor*

n'être pas; et comment tirerait-on vanité d'une chose qui peut ne durer qu'un jour?... Je ferai du bien à ton époux autant par affection que par reconnaissance.

NICÈLE.

Voici le roi.

JOSEPH.

Éloigne-toi un moment; je vais lui parler selon tes désirs.

NICÈLE.

Daigne oublier que c'est par moi que tu as souffert. Souviens-toi seulement que je suis la cause indirecte de ton élévation; car, par suite de ma méchanceté, tu es sorti de prison pour monter sur le trône.

Elle s'éloigne.

Entre PHARAON. Joseph va pour se mettre à genoux; le Roi l'en empêche.

PHARAON.

Joseph, j'ai à me plaindre de toi. N'eût-il pas été juste que tu apprisses à ton roi ces heureuses nouvelles?

JOSEPH.

Quelles nouvelles, seigneur?

PHARAON.

Naguère, lorsque tes frères ont dû retourner dans leur pays, je les ai comblés de présents; je leur ai donné de l'or, de l'argent, de riches habits, et en même temps mes chars, mes éléphants et mes chameaux pour ramener ici avec plus de pompe le vieux Jacob ton père. Il est ici, et tu ne me dis point son arrivée.

JOSEPH.

Tu te plains de ma négligence, pour m'apprendre à moi-même la nouvelle que j'attendais. — Je vais voir le vieux Jacob mon père. Mais, auparavant, j'ai une grâce à te demander.

PHARAON.

Que puis-je te donner?

JOSEPH.

Les rois sont les obligés de ceux qui les servent avec amour et fidélité, et je demande une récompense pour mes services.

PHARAON.

Que veux-tu?

JOSEPH.

Approche, Nicèle. (*Au Roi.*) Le général, son époux, t'a constamment servi avec dévouement dans la paix et dans la guerre, et, comme tu sais, il a été mon maître.

PHARAON.

Tu es mon vice-roi; qu'il soit ton lieutenant et qu'il préside mon conseil.

NICÈLE.

Je te baise humblement les pieds.

JOSEPH.

Prince, voici mon père qui arrive.

Entre JACOB, porté par quatre de ses Fils. Ses autres Fils le suivent.

JACOB.

Laissez-moi, mes fils, laissez-moi me mettre aux pieds du roi, et voir le visage de Joseph.

JOSEPH.

Mon père!

JACOB.

Maintenant, Joseph, vienne la mort quand elle voudra; mes travaux sont finis.

RUBEN, *au public.*

Ici le poète termine *les Travaux de Jacob*. La troisième partie, qui est la grande tragi-comédie de *la Sortie d'Egypte*, vous apprendra le reste. Belardo se met à vos pieds [1].

[1] Belardo était pour Lope comme une espèce de surnom poétique, et il s'est désigné sous ce nom dans les compliments obligés qui terminent plusieurs de ses comédies.

FIN DES TRAVAUX DE JACOB.

LA BELLE AUX YEUX D'OR.

(LA NINA DE PLATA [1].)

NOTICE.

Une jeune fille d'une rare beauté et d'un esprit charmant, qui résiste aux séductions d'un prince jeune, aimable et généreux, et finit par épouser le cavalier qu'elle lui préfère, tel est le sujet de *la Niña de plata*. Cette donnée, qui pouvait être assez nouvelle au théâtre dans les premières années du dix-septième siècle, a été depuis traitée bien souvent. Toutefois, comme les grands artistes ont le privilége de doter d'une éternelle jeunesse les productions de leur génie, on trouvera dans la pièce de Lope une fraîcheur de coloris qu'on chercherait en vain dans des productions beaucoup plus récentes.

La composition de cette pièce nous semble fort bien conçue. Nous en aimons surtout les deux premières journées, quoique la péripétie de la troisième nous paraisse fort heureuse. On remarquera sûrement dans la première, la scène de l'entrée des princes à Séville, et celle de la visite du roi et des infants à Dorothée. Dans la seconde il y a deux situations charmantes : celle où don Juan, croyant recevoir les gages d'amour qu'il avait donnés à Dorothée, trouve à sa grande surprise et à sa grande joie dans le coffret les présents qu'elle a reçus du roi et des infants ; et celle où il rend le coffret la nuit, par la fenêtre, à Dorothée, en croyant le donner à Marcèle. La prédiction du Maure, bien qu'un peu épisodique, est d'un effet saisissant.

Dorothée, la Belle aux yeux d'or, me semble peinte avec une exquise finesse. Quoique fort sage, elle a de la coquetterie. Entourée d'admiration, elle trouve une sorte de plaisir à provoquer les hommages pour s'en jouer. Don Juan, son amant, a une distinction d'esprit et de sentiments qui le recommandent au choix d'une jeune fille d'un si haut mérite. — Chacon, avec sa poltronnerie fanfaronne, est fort bien imaginé.—Mais un personnage sur lequel j'appellerai l'attention du lecteur, c'est le roi don Pèdre. Ce roi don Pèdre est celui que les Espagnols ont surnommé *le Justicier* (el Justiciero), et que nos historiens français ont surnommé *le Cruel*. Lope le représente à une époque antérieure aux dissensions qui armèrent les deux frères l'un contre l'autre ; mais on voit dans ce prince les instincts qui lui ont mérité un surnom sévère. Il serait curieux de comparer le don Pèdre de Lope, tel qu'il l'a peint dans *la Niña de plata*, et dans cinq ou six autres de ses comédies [2] avec le don Pèdre de Calderon [3]. Le don Pèdre de Lope nous paraît plus

[1] *La Niña de plata* se traduirait mot à mot *la fille d'argent ;* seulement il faudrait faire observer que le mot espagnol *niña* signifie tout à la fois (comme le mot grec *korè*) *une jeune fille* et *la prunelle de l'œil*. Nous avons traduit ce titre aussi fidèlement qu'il nous a été possible.

[2] Il entre dans notre plan de traduire encore plusieurs des comédies de Lope où figure le roi don Pèdre, notamment *Le certain pour le douteux* (*Lo cierto por lo dudoso*).

[3] Voyez *le Médecin de son honneur*, et la pièce intitulée *Les trois justices en une* (*Las tres justicias en una*). Nous nous proposons de publier la traduction de celle-ci dans quelqu'une de nos prochaines livraisons.

conforme aux chroniques du quatorzième siècle et plus *théâtral;* celui de Calderon serait, selon nous, plus idéal et plus *tragique.*

Les mœurs de *la Niña de plata* sont en général celles de la première moitié du dix-septième siècle en Espagne. Cependant il y a des passages où l'on retrouve le quinzième siècle peint sous les couleurs les plus vives.

La Niña de plata a déjà été traduite sous ce titre, *la Perle de Séville*, dans la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers ;* mais nous ne saurions donner à ce travail les éloges que nous donnons si volontiers aux autres traductions de pièces espagnoles que l'on a insérées dans cette précieuse collection. Soit que le traducteur ait pris spontanément ces libertés, soit qu'il ait traduit sur quelque méchant livret de ce Trigueros qui eut l'audace, au dix-huitième siècle, de remanier plusieurs des meilleures comédies de Lope, toujours est-il que des personnages importants ont disparu, que des scènes essentielles ont été supprimées, et qu'en définitive la pièce se trouve horriblement défigurée. Cela nous permettrait de dire que cette pièce, ainsi que toutes celles qui composent ce volume, à l'exception de *Fontovéjune*, est traduite aujourd'hui pour la première fois.

LA BELLE AUX YEUX D'OR.

PERSONNAGES.

DOROTHÉE, surnommée la Belle aux yeux d'or.
THÉODORA, sa tante, vieille femme.
LE ROI DON PÈDRE.
L'INFANT DON HENRI, } frères du Roi.
LE GRAND MAITRE DE SAINT-JACQUES, } frères du Roi.
DON JUAN, cavalier.
LE XXIV, père de don Juan [1].
FÉLIX, père de Dorothée.
DON ARIAS, courtisan.
MARCÈLE, dame.
CHACON, } valets.
LÉONEL, } valets.
ZULIM et ALI, Maures.
UN ÉCUYER.
INÈS, esclave.
UN PAGE.
MUSICIENS, DOMESTIQUES

La scène est à Séville

JOURNEE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

A Séville, dans la rue des Armes.

DOROTHÉE et THÉODORA se montrent à un balcon.

THÉODORA.

On dit que l'infant don Henri va passer.

DOROTHÉE.

Eh bien ! il faut, nous aussi, en témoigner notre joie. Faites tendre le tapis de soie devant la fenêtre. Il n'est pas beau ; il est loin de valoir ceux de nos voisins ; mais, enfin, il prouvera du moins notre bonne volonté.

THÉODORA.

Vite, Inès, tendez le tapis. — Mais voici l'infant, sans doute. — J'entends de la musique et des cris du côté de la porte royale.

DOROTHÉE.

Est-ce que le roi vient aussi ?

THÉODORA.

Ils ne sont pas bien ensemble.

DOROTHÉE.

Alors, je ne conseillerais pas à l'infant de rester à Séville. Le roi don Pèdre est si sévère !

THÉODORA.

Henri est un brillant chevalier. Le roi pourrait bien être jaloux de l'affection que lui témoignent chaque jour les peuples de Castille et d'Andalousie.

[1] On appelle à Séville un XXIV l'un des vint-quatre régidors ou notables du corps municipal.

DOROTHÉE.

Il paraît, ma tante, que le roi don Pèdre est d'un caractère peu aimable.

THÉODORA.

Il vit dans de continuels soupçons, et on le dit jaloux de ses frères.

DOROTHÉE.

Ce n'est pas de la même mère qu'ils sont nés; ils sont seulement du même père; et tout ce qu'ils ont, honneurs et biens, il semble au roi qu'ils le lui aient enlevé.

THÉODORA.

Les voici.

DOROTHÉE.

Je ne vous cache pas que j'ai beaucoup de sympathie pour don Henri.

THÉODORA.

Qui pourrait ne pas aimer un prince d'un si grand mérite?

Entrent L'INFANT DON HENRI, LE GRAND MAITRE DE SAINT-JACQUES, leur Suite, et, derrière, un cavalier de la ville nommé DON JUAN.

LE GRAND MAITRE.

Comment trouvez-vous la ville?

HENRI.

La huitième merveille du monde. Mais nommer Séville c'est tout dire[1].

LE GRAND MAITRE.

Il est vrai.

HENRI.

Comment s'appelle cette rue?

LE GRAND MAITRE.

La rue des Armes.

HENRI.

Fort bien. Mais je pense qu'on a voulu dire les Armes d'amour, à cause de cette quantité de belles dames qu'on y voit; et ces armes-là sont les plus dangereuses. Une jolie main m'a toujours inspiré plus de crainte qu'une compagnie de gens de guerre. Quelle est cette dame que j'aperçois à ce balcon?

LE GRAND MAITRE.

Une dame qu'on appelle la dixième Muse à cause de son esprit, et la quatrième Grâce pour la beauté. C'est une femme incomparable. A la beauté de Vénus elle joint l'amabilité de Cléopâtre. Elle est l'objet de tous les vœux. Pour tout dire en un mot, c'est elle qu'on appelle *la Belle aux yeux d'or*, ce prodige de perfection, notre orgueil, notre gloire, dont vous avez probablement ouï parler. On a

[1] Allusion au proverbe espagnol : *Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla*. Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu la merveille.

beau vanter notre fleuve, notre Alcazar [1], nos rues, nos guerriers, nos richesses... il faut toujours finir par avouer que notre plus grande merveille c'est la Belle aux yeux d'or.

HENRI.

En effet, j'ai beaucoup entendu vanter sa beauté et ses talents.

LE GRAND MAITRE.

C'est tout ce qu'il faut admirer ici.

HENRI.

Allons, grand maître, saluons tous deux ce balcon. — Quand bien même ce ne serait pas de ma part un hommage à la réputation de cette dame, — je le ferais rien que pour vous être agréable.

THÉODORE, *à Dorothée.*

Rendez à l'infant son salut.

DOROTHÉE.

Que Dieu garde votre altesse !

HENRI.

Quelle beauté ! Il me semble qu'elle m'enchaîne à cette place.

LE GRAND MAITRE.

Ne vous arrêtez pas. Nous aurons d'autres occasions. Le roi attend, et nous devons nous hâter d'aller lui baiser les mains.

Ils s'en vont après avoir salué.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Belle Dorothée, vous êtes une sirène. Séville offre beaucoup de choses dignes d'admiration, et c'est vous seule qui avez le privilége de fixer les regards d'un prince. On ne peut passer dans la rue que vous habitez sans y rester enchaîné. La vue et l'ouïe, vous enchantez à la fois tous les sens, et près de vous le sage Ulysse lui-même aurait perdu sa prudence.

DOROTHÉE.

S'il est vrai que je sois une sirène dont les charmes exercent tant de pouvoir sur un monarque, don Juan, vous n'en devez être que plus glorieux. Mon triomphe relève l'éclat du vôtre. J'enchaîne, dites-vous, un grand prince ; et vous, vous m'avez enchaînée pour la vie.

DON JUAN.

Je voudrais bien que dame Théodora me permît de vous répondre.

THÉODORA.

Et moi je voudrais bien voir finir au plus tôt vos amours.

DON JUAN.

Et pourquoi ?

THÉODORA.

Nous n'avons rien à vous reprocher, je le sais... Mais la pauvre

[1] Palais de Séville, construit par les Maures.

Dorothée est folle de vous... Votre père, le XXIV, malgré toutes les instances possibles, n'a jamais voulu consentir à votre mariage avec ma nièce... Et puisqu'elle ne doit pas être à vous, il est évident que vos soins et vos assiduités ne peuvent avoir qu'un résultat; c'est de compromettre sa réputation, son honneur.

DON JUAN.

Comme je vous l'ai dit, l'avarice de mon père s'oppose à ce que j'épouse Dorothée à cause de son peu de fortune. Il veut, sans doute, me vendre à quelque sotte, à quelque laide qui aura beaucoup d'argent. Mais j'ai dans mon cœur une belle aux yeux d'or que je préfère à toutes les richesses; et je suis si bien décidé, qu'avant un mois Dorothée sera ma femme, en m'apportant pour dot tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus rare : beauté, esprit et vertu.— Que si mes attentions pour elle portent en ce moment quelque dommage à sa renommée, c'est tant pis pour moi qui dois être son époux. D'ailleurs, en lui donnant mon nom je lui rendrai ce que je lui enlève aujourd'hui.

THÉODORA.

Je crois bien, don Juan, que c'est là votre désir le plus ardent; je sais quel est votre amour. Mais l'avarice et l'autorité d'un père qui tient plus à l'argent qu'à l'honneur... Bref, je m'en vais. Je ne voudrais pas qu'en vous voyant causer moi présente, avec Dorothée, on vînt à penser que j'y prête les mains.

Elle sort.

DOROTHÉE.

Ma tante a raison, don Juan. Puisque votre père vous marie, il n'est pas convenable que vous me parliez aussi publiquement dans cette maison, où d'ailleurs tout est à vous beaucoup plus qu'à moi-même. Un peu de mystère, je vous prie. Nous allons nous promener du côté de l'Alcazar, et là, mon bien, nous pourrons encore nous voir.... En faisant ce sacrifice à mon honneur, je ne vous en aime pas moins. Au contraire : quoi qu'il arrive, et quelle que soit votre conduite à mon égard, mon cœur est à vous pour jamais. Je vous appartiens pour la vie. Adieu.

Elle sort.

DON JUAN.

Elle est partie !... Le soleil a disparu, et c'est la nuit qui prend sa place.

Entre CHACON.

CHACON.

Que le manteau et le chaperon andaloux ont bien joué leur rôle! Les pauvres Castillans en sont devenus fous.... Séville, ta magnificence les éblouit, et tu as tourné toutes les têtes.

DON JUAN.

Dis-moi, Chacon, est-ce donc en des jours tels que celui-ci qu'un valet abandonne son maître?

CHACON.

Mille pardons, seigneur; c'est la foule qui m'a retenu. Un fanfaron qui n'est pas de ce pays s'est jeté sur mon passage; nous avons échangé quelques grosses paroles, et j'ai même été au moment de tirer ma dague. Mais la confrérie du sang s'en est mêlée, et l'on a calmé le mien, qui commençait à s'échauffer [1]. Bref, tout cela a fini par quelques rasades dont notre homme m'a régalé, ainsi que l'assistance. Un homme d'esprit disait avec raison de ces sortes de querelles qu'elles ressemblent à des châtaignes épicées : elles font boire.

DON JUAN.

Que ne suis-je d'humeur à écouter tes prouesses!

CHACON.

Quoi de nouveau?

DON JUAN.

En un jour semblable l'amour est fou.

CHACON.

Dites plutôt que c'est un démon; car lorsqu'il prend la mouche, il n'y a plus moyen de lui résister.— Mais d'où vient cette jalousie? Serait-ce, par hasard, de Castille?

DON JUAN.

La beauté que j'adore pourrait rendre jaloux le soleil lui-même. Mais ce n'est pas de ma jalousie qu'il s'agit; c'est de sa froideur.

CHACON.

On ne vous aime donc pas? — Foi d'Espagnol, ce sont des coquetteries. Pauvre malade, vite, vite, une saignée.

DON JUAN.

Ce n'est pas de mon bonheur que je me plains. Je n'ai rien à désirer. — Mais je crains que, sur les refus persistants de mon père, Dorothée ne vienne à changer de sentiment. Quoiqu'elle se montre touchée de ma tendresse, j'ai bien peur qu'en voyant les obstacles qui s'opposent à notre mariage, elle ne finisse par renoncer à moi.

CHACON.

Mais enfin, que répond-elle?

DON JUAN.

Qu'elle m'aime et m'aimera toujours, dussé-je l'oublier, — dussé-je en épouser une autre. Mais comme elle a beaucoup d'esprit, tout cela peut bien n'être qu'un adroit compliment. Puis aujourd'hui sont arrivés les princes les plus beaux, les plus aimables; toute la cour l'a vue, et toute la cour a soupiré. Or, de même que se cacher est de la part d'une femme une preuve d'amour, se montrer ne serait-ce pas un signe d'inconstance?... N'en doute pas, les Castillans, sur sa seule renommée, voudront lui rendre des soins.

[1] *Mas llegó la cofradia*
De la sangre, y de la mia
Templaron la tentacion.

CHACON.

Il y a mille dames à Séville qui se chargeront de vous consoler; et mille fois je vous ai conseillé de renoncer à votre belle, et de mettre du pays entre vous deux. Pourquoi donc vous êtes-vous attaché à un objet qui est tout esprit, tout intelligence? Pourquoi aimez-vous une ombre, un écho, une idée, un ange, un séraphin, subtil comme le feu, incorporel, impalpable et impondérable? Eh! morbleu! prenez une femme bonne pour l'usage, pour le chaud, pour le froid, pour la plaisanterie et pour le sérieux, pour la ville et pour la campagne, où il y ait du gras et du maigre, entrelardée comme un jambon. A la bonne heure! voilà les femmes qui durent autant que les souliers de bon cuir. Où diable vous êtes-vous fourré? Ne valait-il pas mieux quelque chose d'un peu plus commun et de plus sûr? Mais puisqu'il vous les faut de ce goût-là, dites-moi, n'avez-vous jamais vu dans des boîtes mignonnes, ces petits diablotins qui nous viennent de Flandre? Voilà comme sont, à mon avis, vos femmelettes. C'est joli à la vue; mais pour l'usage, néant.—Quant à moi, il me faut une gaillarde solide, et qui se tiendrait debout, immobile, dût un manchois vigoureux la pousser de toutes ses forces [1].

DON JUAN.

Hélas! Chacon, mon bonheur est fini. Si mon père, entêté de la fortune, s'obstine à me refuser ce que je désire, sois-en sûr, j'en mourrai. La Belle aux yeux d'or de Séville est tout pour moi.

CHACON.

En effet, une telle beauté devait vous donner dans l'œil [2].

DON JUAN.

Tais-toi. Viens avec moi à l'Alcazar. Elle m'a dit qu'elle allait s'y rendre.

CHACON.

Je vous y suivrai volontiers, d'autant qu'il doit être magnifiquement décoré.

DON JUAN.

Allons, et pas de folie, s'il est possible.

CHACON.

Dieu vous bénisse, madame la Belle! Vous mériteriez qu'on vous fouettât, et je m'en acquitterais avec plaisir.

Ils sortent.

[1] Littéralement: « Dût un manchois frapper dessus avec une boule de chêne. » Il y a ici, sans doute, quelque allusion au jeu de quilles.

[2] Il y a dans le texte une foule de plaisanteries sur ces mots *niña de plata*. Nous avons tâché de les reproduire toutes les fois que nous l'avons pu.

SCÈNE II.

Le jardin de l'Alcazar.

Entrent L'INFANT DON HENRI, LE GRAND MAITRE et DON ARIAS.

HENRI.

Don Arias le sait mieux que personne..

LE GRAND MAITRE.

C'est un noble cavalier de Séville.

DON ARIAS.

Oui, prince, de toutes les merveilles de Séville, celle-là est la plus étonnante. Et cependant ces productions des climats les plus éloignés, que nous apporte le commerce, ces nombreux vaisseaux, cette mer immense que jamais l'ancre d'un navire n'a sondée.... voilà de grandes choses !

LE GRAND MAITRE.

Mon cher don Arias, Henri ne vous demande pas tous ces détails qui rempliraient des volumes.... Il veut savoir seulement quelles sont les dames les plus belles de Séville.

DON ARIAS.

Il me serait difficile de vous les énumérer; mais je puis au moins vous en indiquer quelques-unes parmi celles qui ont eu le bonheur d'attirer aujourd'hui vos regards. — Celle qui était vêtue blanc et argent, c'est doña Hélène, pour laquelle une seconde Troie se ferait incendier.

HENRI.

Son nom de famille ?

DON ARIAS.

Faxardo.

HENRI.

Fort bien.

DON ARIAS.

Celle qui était vêtue or et gris, c'est doña Madelaine, aussi belle que la première, mais qui n'a point à faire pénitence. C'est une Ramirez.

HENRI.

Elle est d'une rare beauté.

DON ARIAS.

Celle que vous avez vue bleu et or, c'est doña Angèle de Vargas... une autre Angélique pour qui une douzaine de Rolands sont perdus d'amour, mais à laquelle on ne connait point de Médor.

HENRI.

Elle est charmante.

DON ARIAS.

Je pourrais vous citer encore doña Léonor de Aquila, qui avait

une robe de velours noir; doña Sol de Guzman, qui portait une robe de soie d'or couverte de diamants; doña Casilda Vela, vêtue fleur de cannelle; doña Mencia de Rojas, qui avait une robe écarlate et des plumes; doña Francisca de Padilla et Prado, vêtue de tabis [1] couleur de rose sèche.... Mais la belle des belles; le plus parfait des anges, c'est la Belle aux yeux d'or.

HENRI.

Le grand maître sourit. En vérité, je ne sais trop pourquoi.

LE GRAND MAITRE.

C'est un peu de malice. — Vous n'en mourrez pas.

HENRI.

Pourquoi donc avez-vous l'air de me reprocher de m'être arrêté à la regarder? Vous aussi, vous lui avez parlé, et vous disiez que l'envie même, obligée de lui donner la palme sur toutes les beautés de l'Andalousie, l'appelait la dixième muse, la huitième merveille.

DON ARIAS.

Monseigneur, le grand maître avait raison. Dorothée est notre merveille, notre déité, et elle sait que personne ne peut lui refuser son hommage. Elle a un esprit piquant, et en même temps un vrai mérite. On l'a surnommée la *Belle aux yeux d'or*, parce que ce nom signifie quelque chose de précieux et de rare. Elle chante avec goût, et elle est habile à composer un *quintetto*.

HENRI.

Aime-t-elle les *duos*?

DON ARIAS.

Pas du tout..... Elle peint dans la perfection, danse à ravir, et fait des vers d'une façon incomparable.

LE GRAND MAITRE.

Halte-là! Ce n'est pas à mes yeux un grand mérite à une femme que de faire des vers. Il y a tant de fous qui en font.

HENRI.

Il ne s'agit pas, grand maître, de l'art de trouver des rimes [2] et d'aligner des vers plus ou moins harmonieux. Don Arias parle des qualités qui constituent le vrai poëte: la pensée, le sentiment, l'art, le goût, la grâce. Ceux-là seuls qui n'ont pu réussir à devenir poëtes peuvent prétendre que la poésie est indépendante de l'intelligence et de l'étude. Que si par aventure un homme a composé sans principes une agréable pièce de vers, c'est une exception, et qui ne tire pas à conséquence. Ne voit-on pas tous les jours un lourdaud de sacristain qui touche mieux de l'orgue que le premier musicien du monde? un individu illettré qui plaide mieux une cause que le plus profond jurisconsulte? et des bonnes femmes, des charlatans qui opèrent des cures merveilleuses, là même où ont

[1] Sorte de gros taffetas ondé.

[2] L'espagnol dit: « L'art de parler en *consonnance*. » La *consonnance* est la rime parfaite. Ainsi, dans ce passage même, le mot *consonancia* rime avec le mot *elegancia*.

échoué des docteurs qui ont pâli sur les aphorismes d'Hippocrate [1] ?

DON ARIAS, *au Grand maître.*

Oui, monseigneur, vous avez blâmé un peu légèrement. Dorothée n'est pas un puits de science, et ne prétend pas lutter avec Homère ou Virgile : elle écrit comme on écrit à la cour et dans le beau monde.... Mais la voici ; elle s'avance parmi tous ces anges qui sont venus visiter les salles de l'Alcazar.... Je dis les anges, quoiqu'ils n'aient pas d'ailes.... La voilà qui entre dans le jardin.

HENRI.

O charmante belle ! ta blancheur égale celle de la fleur d'oranger, du jasmin et du lis ; et je la préfère au vif incarnat de la rose. Déjà en Castille ta renommée avait commencé de troubler mon cœur, et ici ta vue m'a ravi l'âme !

Entrent DOROTHÉE et THÉODORA, couvertes d'un voile ; un Écuyer les suit.

DOROTHÉE.

Cela étonne votre altesse ?

HENRI.

Ce n'est pas ce que je vois ici qui m'étonne. J'ai été plus surpris ailleurs.

DOROTHÉE.

Fameuse est la Giralda de Séville qui porte un écu, un calice et une palme [2]. Mais votre altesse n'a pas besoin de sortir d'elle-même pour admirer.

HENRI.

Arrêtez, n'allez pas plus loin.

DOROTHÉE.

Je m'en retourne. J'ai vu maintenant tout ce que je voulais voir.

HENRI.

Qu'étiez-vous donc venue voir ?

DOROTHÉE.

Les richesses du palais, l'élégance et la beauté du jardin, où la nature a répandu d'une main prodigue ses dons les plus brillants. Vous êtes l'abrégé de tout cela.

HENRI.

Comment ?

DOROTHÉE.

Je vois en votre personne toute l'élégance, et dans votre esprit toutes les fleurs du jardin.

HENRI.

Ah ! femme céleste ! trésor divin ! — Quels sont donc les fous qui vous ont surnommée la Belle aux yeux d'or ?

[1] Tout ce passage, qui a une certaine importance comme renfermant l'opinion de Lope sur la poésie, a été omis, ainsi que beaucoup d'autres, par le précédent traducteur.

[2] *La giralda* (girouette) est une statue de métal qui sert à indiquer le vent. *La giralda* aujourd'hui porte un drapeau au lieu du calice. Nous croyons toutefois que la description qu'en donne Lope devait être exacte au dix-septième siècle.

DOROTHÉE.

Pourquoi ?

HENRI.

Parce que vos yeux sont deux étoiles.

DOROTHÉE.

Je n'ai pas de si hautes prétentions.

HENRI.

Sur ma foi ! grand maître, on avait bien raison de vanter son esprit. Dès aujourd'hui je me voue à son service.

DOROTHÉE.

Prenez garde, seigneur ; on vous observe.

HENRI.

Serait-ce quelque jaloux ?

DOROTHÉE.

Personne ne peut l'être. — Mais des yeux d'or ne sont pas chose commune, et il y a toujours beaucoup de gens qui convoitent ce métal. Permettez que je m'éloigne.

HENRI.

A une condition.

DOROTHÉE.

Et laquelle ?

HENRI.

C'est que vous me laisserez assez de force pour supporter votre absence.

DOROTHÉE.

Eh quoi ! monseigneur, vous voilà déjà au nombre de mes adorateurs ?... Jésus ! que diront les dames de Séville ? Allons-nous-en, ma tante ; l'infant parle comme un nouveau venu.

THÉODORA.

Il eût été plus sage de continuer notre promenade.

Elles sortent.

HENRI, *arrêtant l'Écuyer.*

Un mot, bon homme.

L'ÉCUYER.

Dieu vous assiste, monseigneur !

HENRI.

Êtes-vous au service de Dorothée ? Faites-vous partie de son conseil privé ?

L'ÉCUYER.

Je suis son écuyer.

HENRI.

Quelles sont les visites qu'elle reçoit ?

L'ÉCUYER.

Je voudrais que votre altesse connût la maison où je sers. Le soleil même n'a pas la permission d'y pénétrer.

HENRI.

Le soleil a raison de s'abstenir : que ferait cet astre là où réside

Dorothée?... Mais moi est-ce que je ne pourrais pas la voir?... Voudriez-vous vous charger d'un message pour elle?

L'ÉCUYER.

Au premier mot je serais un homme mort.

HENRI.

Rendez-moi ce service; et si elle vous chasse... celui qui a perdu une chose et qui en trouve une meilleure n'a rien à regretter.

L'ÉCUYER.

C'est juste.

HENRI.

Je ferai en sorte que le roi vous nomme gouverneur de l'Alcazar.

L'ÉCUYER.

Portier seulement, et je n'en demanderais pas davantage. Mais en attendant la récompense, je vais mettre mon honneur en péril, et je suis un hidalgo de première volée [1].

HENRI.

Je consens à tout.

L'ÉCUYER.

Il faut que votre altesse le sache bien : je suis Cueva, Arjona, Mendez, Lopez, Xuarez, Fañez, Benavidez, Santivañez, Cordova, Enriquez, Cardona, Sanchez, Vasquez et Loyola [2]. Dans mon pays, seigneur, j'occupe une grande place.

HENRI.

Comment cela?

L'ÉCUYER.

Avec ma signature.

HENRI.

Oui, je crois que vous êtes bien né; cela se voit à votre mine.

L'ÉCUYER.

Mon malheur a voulu que je fusse obligé de servir, moi qui étais destiné à être servi. Hélas! mon aïeul possédait dans la Montagne [3] un manoir dont le roi d'Espagne aurait pu faire sa maison de plaisance.

HENRI.

Ne vous affligez pas. Soyez raisonnable.... un gentilhomme doit l'être. — Êtes-vous d'une maison connue?

L'ÉCUYER.

Mon aïeul était cordonnier.

HENRI.

Peste! vous ne pouvez pas vous laisser marcher sur le pied [4]. — Ce vieillard est de bonne humeur. — Mangez-vous bien, l'ami?

[1] *Que soy muy hidalgo.*

[2] Le poëte semble avoir voulu se moquer ici de cette multitude de noms que prend dans les actes publics la noblesse espagnole.

[3] Dans les Asturies.

[4] Nous avons reproduit de notre mieux une *grâce* de l'original

L'ÉCUYER.

Je bois encore mieux.

HENRI.

Je vous donnerai pour l'un et pour l'autre. — Voici cinq doublons de quatre [1].

L'ÉCUYER.

Me voilà heureux comme un Vingt-quatre. En retour je vous donne cinq bénédictions.

HENRI.

Voyons.

L'ÉCUYER.

D'abord, que le ciel vous conserve toujours une bonne renommée.

HENRI.

Et puis?

L'ÉCUYER.

Puis, qu'il vous donne une bonne table, un bon lit et une bonne femme.

HENRI.

Et la troisième?

L'ÉCUYER.

De l'argent à souhait aux armes de Castille.

HENRI.

Et la quatrième?

L'ÉCUYER.

Une maison à Séville.

HENRI.

Et la cinquième?

L'ÉCUYER.

De la glace en été.

HENRI.

Voici le roi mon frère qui rentre. — Quand viendrez-vous me voir?

L'ÉCUYER.

Demain, et je ne prends pas congé de votre altesse.

HENRI.

Vous me ferez grand plaisir. Je vous donnerai ma livrée, la même que je fais prendre ce soir à tous mes gens.

L'ÉCUYER.

Vous pourrez passer par notre rue.

HENRI.

La Belle se montrera-t-elle?

L'ÉCUYER.

Je ne sais. — N'y aura-t-il pas une sérénade?

[1] On appelle en Espagne un *doublon de quatre* (*doblon de aquatro*) une monnaie d'or qui représente quatre écus d'or valant ensemble environ 40 fr. 75 cent.

HENRI.

Très-belle, et avec un formidable appareil.

L'ÉCUYER.

Qu'elle entende les grelots, et la voilà au balcon.

Il sort.

LE GRAND MAITRE.

Ce vieux a une figure grotesque.

HENRI.

Allons nous habiller. La nuit se hâte de paraître pour que nous puissions sortir.

LE GRAND MAITRE.

Le roi sera-t-il déjà vêtu ?

DON ARIAS.

Je le crois. Comme vous savez, il est très-vif.

HENRI.

Il m'est venu un caprice.

LE GRAND MAITRE.

On peint l'Amour sous les traits d'un enfant.

DON ARIAS.

Sa mère saura le former.

LE GRAND MAITRE.

Sur mon âme, vous êtes pris.

HENRI.

Belle adorée, c'est toi que je veux. Courons à sa maison.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Dans la maison de don Juan.

Entrent DON JUAN et CHACON, avec chacun un bouclier.

DON JUAN.

J'ai pris à la hâte ma cotte de mailles. C'est une nuit d'aventures.

CHACON.

Votre bon ange vous a bien conseillé. — Pour moi, je n'aime pas ces nuits-là.

DON JUAN.

Les nuits d'aventures, disait un homme d'esprit, sont des nuits de malheur.

CHACON.

Béni soit celui qui a inventé les cottes de mailles ! Quand celle que je porte à tous les jours sera usée, j'en choisirai une de la meilleure espèce.

DON JUAN.

C'est une excellente défense. Cela vaut mieux qu'un ami; cela vaut mieux qu'un mur pour s'appuyer.

CHACON.

Et moi je sais quelque chose qui vaut encore mieux que ça.

DON JUAN.

Et qu'est-ce ?

CHACON.

Un bon lit.

DON JUAN.

Fort bien. Mais quand on doit sortir, une bonne cuirasse n'est pas à dédaigner.

CHACON.

Voulez-vous une épée, ou un poignard ?

DON JUAN.

Donne-moi les deux.

CHACON.

Mais où donc allez-vous ?

DON JUAN.

A mes amours.

CHACON.

Vous perdez la tête.

DON JUAN.

On la perdrait à moins.

CHACON.

Il me semble qu'elle vous tient furieusement au cœur. Eh bien, soit !... Que cela doive vous être utile ou non, — je vous suivrai.

DON JUAN.

Silence ! voici mon père.

Entre LE VINGT-QUATRE.

LE VINGT-QUATRE.

Eh bien, mon fils, où allez-vous donc ?

DON JUAN.

Vous le voyez, mon père. C'est une nuit de sérénades et d'illuminations. Castillans et Andalous....

LE VINGT-QUATRE.

Ne vaudrait-il pas mieux sortir à cheval ou en voiture ?

DON JUAN.

Vous allez encore me gronder !

LE VINGT-QUATRE.

Une cotte de mailles, un bouclier, une épée, et Chacon ?

CHACON.

C'est mon devoir. — Vous, monseigneur, vous nous traitez si bien....

LE VINGT-QUATRE.

Si tu avais le traitement que tu mérites....

CHACON.

Qu'ai-je donc mérité ?

LE VINGT-QUATRE.

Les galères.

CHACON.

Vous avez bien mauvaise opinion de moi.

LE VINGT-QUATRE.

Je te regarde comme le plus méchant garnement que l'on ait coiffé d'une mitre [1].

DON JUAN.

Mon père, ma conduite ne donne pas lieu....

LE VINGT-QUATRE.

Je la connais.

DON JUAN.

Puisque vous la connaissez si bien, mon père, vous devez savoir qu'elle est excellente.

LE VINGT-QUATRE.

Admirable ! parfaite ! — Je sais où vous allez.

DON JUAN.

Je puis vous avouer toutes mes démarches.

LE VINGT-QUATRE.

En effet, vous ne sortez que pour aller dévotement à l'église.

DON JUAN.

Non, mon père ; mais daignez vous informer ; demandez si l'on me voit jamais au jeu ou dans des lieux suspects. Je ne vais que dans une certaine rue où demeure une femme que j'aime avec les intentions les plus pures.

CHACON.

Bien répondu.

LE VINGT-QUATRE.

A merveille !

CHACON.

Sans doute. Mon maître voulait saintement épouser une femme de mérite : y a-t-il là de quoi effaroucher un bon chrétien ?

LE VINGT-QUATRE.

Une femme belle, pauvre, et bel esprit ? Non, jamais. Tant que je vivrai cela ne se fera pas.

DON JUAN.

Eh ! que faut il que j'attende encore ? Que voulez-vous de plus, mon père ? Suis-je une fille pour languir l'aiguille à la main jusqu'à ce qu'il vous plaise de me marier ? — Aimeriez-vous mieux que je fusse un libertin dépensant votre argent avec des femmes galantes ? un querelleur, tuant à droite et à gauche les fils de famille, et obligé de me réfugier à chaque instant dans quelque asile sacré ? un dissipateur empruntant de tous côtés à gros intérêts, et signant des billets payables au jour de votre mort ?... Oh ! alors, sans doute, je serais digne de vos caresses, de votre amour paternel !

[1] En Espagne, au dix-septième siècle, on coiffait d'une mitre les hérétiques condamnés au feu par l'inquisition.

LE VINGT-QUATRE.

Je te pardonne tout ce que tu viens de dire; mais ce que je ne te pardonnerais jamais, ce serait de te marier contre mon gré. Je sais tes intentions. Voilà ce qui me fâche. Je serais bien avancé d'avoir pour bru la Belle aux yeux d'or! Il n'y a jamais beaucoup d'or dans des yeux... même les plus grands.... Allons, qu'il ne soit plus question de cela. Je veux te marier avec deux mille ducats de rente.

DON JUAN.

O vile et méprisable fortune!

LE VINGT-QUATRE.

Avec cela, tu pourras t'en faire cinq ou six mille. — Mais en attendant, rentrez. Cette nuit est pleine de périls, et je ne veux pas qu'on s'y expose. Rentrez. Du balcon vous verrez la fête. Allons, rentrez donc. Pourquoi me regarder ainsi?

CHACON.

Tout de bon?

DON JUAN.

Vous me traitez comme une petite fille.

LE VINGT-QUATRE.

Allons, pas de réplique.

DON JUAN.

Je vous suis; allez devant, mon père.

LE VINGT-QUATRE.

Ta vie en dépend.

Il sort.

DON JUAN.

Oui, ma vie ou ma mort. — Chacon, je pourrai par la terrasse descendre chez don Louis. Prends les armes.

CHACON.

Dieu veuille que ceci finisse bien!... Il n'arrive jamais bien aux enfants qui transgressent les ordres d'un père respectable; et je crains que nous ne fassions comme les chats, qui, dans leurs ébats, tombent parfois du haut des toits dans la rue.

Ils sortent.

SCENE IV.

Dans le palais.

Entrent L'INFANT DON HENRI et DON ARIAS.

HENRI.

Le roi n'a pas donné le temps qu'on l'habillât. Il était si pressé!

DON ARIAS.

Vous ne le paraissez pas moins, seigneur.

HENRI.

Mon amour, né d'aujourd'hui, est déjà maître de mon âme comme s'il y était établi depuis un siècle, et dans mon impatience,

je ne saurais écouter aucun conseil.—J'ai cependant suivi le tien.... J'ai fait appeler son frère.

DON ARIAS.

C'est bien fait.

HENRI.

Ou la chose sera impossible, ou je trouverai quelque moyen d'entrer dans la maison de cet ange.

DON ARIAS.

Il n'a que les yeux d'or. Couvrez-le d'or de la tête aux pieds, et vos affaires n'iront pas mal.

Entrent DON FÉLIX et un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, voici don Félix, frère de Dorothée.

HENRI.

Qu'il soit le bienvenu.... Approchez, soyez sans crainte.

DON FÉLIX.

Il est tout naturel qu'on soit intimidé en présence d'un si haut et si généreux prince.... surtout moi, qui m'étonne et me demande comment pourrait vous être utile un homme aussi obscur.

HENRI.

On m'a dit, don Félix, que vous êtes l'homme de Séville qui se connaît le mieux en chevaux; que vous en avez un de Cordoue qui n'a pas son égal. Je voudrais l'acheter, d'abord; et ensuite que vous m'en trouvassiez encore huit ou dix de votre choix, pour les emmener en Castille.

DON FÉLIX.

Il faut, seigneur, qu'il y ait à Séville quelque autre don Félix. Pour moi je n'ai point de chevaux, et je n'y entends absolument rien. Ma famille est pauvre, très-pauvre. Mes parents, à leur mort, ne m'ont rien laissé qu'une sœur, assez belle, qui s'élève sous les auspices d'une de ses tantes, d'une manière honorable mais fort modeste. Il doit y avoir à Séville un autre cavalier de mon nom à qui appartienne ce beau cheval que vous dites. Moi, je n'ai que ma sœur, et un petit nombre de livres qui me tiennent lieu de chevaux, de jardins, de palais, et qui font tout mon plaisir comme toute ma richesse.

HENRI.

On se sera trompé à cause du nom. — Mais puisque l'on vous a dérangé, votre bonne mine et votre esprit m'inspirent le désir de vous prendre à mon service. — Votre sœur est-elle mariée ?

DON FÉLIX.

Non, seigneur. Si elle l'était, elle ne serait pas sous la protection que je vous ai dite. Elle est demoiselle, elle a de l'esprit et de la vertu, et ce qu'il y a de moins louable en elle, c'est sa beauté

HENRI.

Pourquoi ne la mariez-vous pas ?

DON FÉLIX.

Parce que je ne peux pas lui donner la seule chose que le monde recherche aujourd'hui. La vertu n'est pas une dot, et chacun veut de l'argent. Or, ma sœur n'a que sa vertu.

HENRI.

Don Arias, voilà une de ces occasions où doit se montrer la justice d'un prince. — (*A don Félix.*) Vous ne sauriez dire combien je suis affligé de voir que la fortune n'ait pas mieux traité un gentilhomme aussi distingué. Restez auprès de moi; je veux vous être utile et rétablir vos affaires.

DON FÉLIX.

Seigneur, je vous baise les pieds.

HENRI.

Je verrai l'emploi qui peut convenir à votre qualité.

UN DOMESTIQUE.

Seigneur, tout ce que vous avez demandé est prêt.

HENRI.

Et le roi?

LE DOMESTIQUE.

Il vous attend, ainsi que le grand maître.

HENRI.

Félix, nous nous verrons demain.

DON FÉLIX.

Que le ciel vous conserve, monseigneur! Ma sœur et moi nous ne cesserons de faire des vœux au ciel pour la prospérité et la gloire de votre altesse.

HENRI.

Votre sœur.... Comment se nomme-t-elle?

DON FÉLIX.

Dorothée.

HENRI.

C'est bien.

Don Félix sort.

DON ARIAS.

Quel est votre projet, seigneur?

HENRI.

Peux-tu le demander?

DON ARIAS.

Vous avez déjà l'écuyer et le frère.

HENRI.

Ah! mon ami, pour ces deux yeux-là je donnerais tout l'or du monde.

SCÈNE V.

Dans la maison de Dorothée.

Entrent DON JUAN, DOROTHÉE, CHACON et INÈS.

DOROTHÉE.

Comment avez-vous pu entrer ici ?

DON JUAN.

La porte était ouverte.

DOROTHÉE.

Vous deviez savoir que cette porte ne devait s'ouvrir que devant mon époux.

DON JUAN.

C'est pour cela même que je suis venu. C'est en qualité d'époux que j'ai franchi cette porte fermée à tout autre. — Au nom du ciel, Dorothée, ne me montrez pas cette indifférence. Si je suis riche, et si vous êtes pauvre, une union légitime rapprochera les distances qui nous séparent.

DOROTHÉE.

Je suis dans une inquiétude mortelle.

INÈS.

Ah ! madame !

DOROTHÉE.

Qu'est-ce donc ?

INÈS.

Votre frère.

DOROTHÉE, *à don Juan.*

Qu'avez-vous fait ?... Quel trouble est le mien !

DON JUAN.

Pourquoi vous effrayer ! Je lui dirai que je suis votre époux.

DOROTHÉE.

Non pas ! vous compromettriez mon honneur... vous vous compromettriez vous-même. — Non, cachez-vous là. Mon frère ne tardera pas à s'en aller. C'est une nuit d'illuminations, — et je le crois occupé de quelque amour.

DON JUAN.

Suis-moi, Chacon.

CHACON.

Oh ! si ce n'était pas son frère, je.....

DON JUAN.

Tais-toi.

Ils se cachent.

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX.

Ah ! ma sœur, tu me vois tout transporté, — la joie remplit mon

cœur, et je ne saurais te parler tranquillement. Mon bonheur est au comble.

DOROTHÉE.

As-tu donc obtenu quelque faveur signalée? un billet? un ruban? un baiser? l'entrée de la maison?

DON FÉLIX.

Rien de tout cela. Il ne s'agit pas d'une affaire d'amour.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce donc?

DON FÉLIX.

Par une erreur singulière, un domestique de l'infant m'a mandé chez son altesse. Il m'a pris pour un autre cavalier du même nom, un certain don Félix qui s'occupe à élever des chevaux. J'y vais. Explication. Je dis à l'infant que je ne possédais d'autre bien que toi... et ma bonne fortune a voulu que le prince me prît dès aujourd'hui à son service et se chargeât de ton établissement. — Je vais, ma sœur, me distraire un peu parmi les fêtes de cette nuit. Mais je n'ai pas voulu y aller sans te voir, sans te conter ce qui nous arrivait d'heureux. Nous pouvons nous adresser de mutuelles félicitations. Adieu ; je vais dire un mot à quelqu'un, et je reviens. Ne te couche pas encore. J'ai à causer avec toi.

Il sort.

DOROTHÉE, *à part.*

Quelle bizarre aventure! (*Haut.*) Eh bien! don Juan, reparaissez.

DON JUAN et CHACON reparaissent.

DON JUAN.

Oui! mais c'est pour disparaître à jamais, puisque le prince est votre amant.

DOROTHÉE.

Le prince!... Quelle folie!

DON JUAN.

Ne vous a-t-il pas parlé?

DOROTHÉE.

Je n'ai rien compris à ce que m'a dit mon frère.

DON JUAN.

Ah! Dorothée! Ingrate!... que vous répondez mal à mon amour!... Que se passe-t-il donc?

DOROTHÉE.

C'est fort aimable à vous!... Parce que vous avez de l'ennui, vous m'accusez.

CHACON.

Seigneur, entendez-vous la musique?

DON JUAN, *à part.*

Ah! prince, tu viens provoquer ma jalousie!

INÈS.

Madame, c'est une sérénade.

DOROTHÉE.

Une personne innocente n'a pas besoin de tant de paroles pour sa justification, et je vous dirai en deux mots que je n'ai rien à me reprocher.

Bruit de voix et de musique.

UNE VOIX, *du dehors.*

L'infant a tout à fait bon air.

DOROTHÉE.

Vous voyez que je ne me soucie guère d'aller au balcon.

DON JUAN.

Vous faites plus d'attention à ce qui se passe dans la rue qu'à moi.

UNE VOIX, *du dehors.*

Dieu vous garde!

UNE AUTRE VOIX.

C'est le roi!

UNE AUTRE VOIX.

Oui! c'est le roi!

UNE AUTRE VOIX.

Henri est plus grand.

DON JUAN.

Allons, ne soyez pas si troublée. On vous attend. Montrez-vous.

DOROTHÉE.

Prenez garde, don Juan!

UNE VOIX, *du dehors.*

Le grand maître est un parfait cavalier.

DON JUAN.

Eh bien! l'on va s'impatienter.

DOROTHÉE.

Prenez garde! vous dis-je. — Sans être susceptible, j'aurais droit de me fâcher. J'ai toujours tenu à conserver ma réputation, mon honneur, et je sais qu'entre un prince et moi il n'y a pas de mariage possible. D'ailleurs, je suis ici avec vous, et la fête est dans la rue. Je ne suis pas curieuse. Vous devriez m'en savoir gré.

Entre L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Eh quoi! vous ne montrez pas plus d'empressement?

DOROTHÉE.

Et pourquoi voulez-vous que je m'empresse?

L'ÉCUYER.

C'est qu'il y a trois rois à notre porte... ni plus ni moins.

CHACON.

Il n'y en avait pas davantage à Bethléhem.

L'ÉCUYER.

Trois rois, ou à peu près; car l'un est le roi lui-même, — et les deux autres sont ses frères, l'infant don Henri et le grand maître.

DON JUAN.

Eh bien ! que voulez-vous que je pense?

DOROTHÉE.

Je veux que vous laissiez là vos chimères.

L'ÉCUYER.

Ils voudraient boire un verre d'eau, et les voilà qui montent.

DON JUAN.

En effet, je les entends. (*A Chacon.*) Rentrons nous cacher.

CHACON.

Il paraît que nous sommes venus ici pour jouer à cache-cache [1].

Ils se cachent.

Entrent **LE ROI, DON HENRI** et **LE GRAND MAITRE**, magnifiquement vêtus.

LE ROI.

Savez-vous si l'on nous donnera de l'eau dans cette maison?

LE GRAND MAITRE.

Nous en demanderons ici.

DOROTHÉE.

Je voudrais être la mer d'Espagne, pour pouvoir fournir à vos altesses de l'eau à discrétion. Mais dans cette humble et pauvre maison, c'est tout au plus si vous en trouverez à votre suffisance.

HENRI.

Asseyez-vous, sire, et reposez-vous un instant.

LE ROI.

Savez-vous qui est cette dame?

HENRI.

Oui, sire.

LE ROI.

Elle paraît belle et spirituelle.--- Allons, qu'on apporte de l'eau.

DOROTHÉE.

Je vais en chercher.

HENRI.

Oh ! pour cela, non.

DOROTHÉE, *à l'Ecuyer.*

Eh bien ! Escalante, apportez de l'eau à son altesse.

HENRI, *bas, à Dorothée.*

Restez, vous, madame, pour me donner du feu.

LE ROI.

Grand maître, qu'a donc Henri?

LE GRAND MAITRE.

Il en tient pour cette jeune fille.

LE ROI.

Déjà?

[1] *Pareceme que has venido*
A jugar al escondite.

LE GRAND MAITRE.

Il suffit de voir deux beaux yeux pour que l'âme soit prise.

LE ROI.

Et cette jeune dame approuve-t-elle?

LE GRAND MAITRE.

Elle est honnête et fière.

HENRI, *au Roi.*

Si votre altesse en avait le loisir, je voudrais bien que Dorothée chantât quelque chose et vous donnât un échantillon de ses talents.

LE ROI.

Il y aura du temps pour cela. — Remettons ce plaisir à un autre jour.... un jour de fête.

HENRI.

Ce sera une fête pour moi.

Entre L'ÉCUYER, avec une tasse dans laquelle il y a de l'eau.

L'ÉCUYER.

Voici de l'eau.

LE ROI.

Et voilà un fameux écuyer!

LE GRAND MAITRE.

C'est donc là, madame, la vaisselle de cette maison?

DOROTHÉE.

L'état de nos affaires ne nous en permet pas d'autre. Dans cette maison il n'y a que moi qui passe pour un objet de prix.

LE ROI.

Alors, prenez bien garde que l'on ne vous enlève.

LE GRAND MAITRE.

Ce serait un attentat.

DOROTHÉE.

Personne ne voudra s'y exposer; et vous devriez songer, sire, qu'une faveur arrachée à une femme contre sa volonté peut se convertir en poison.

LE ROI.

Sur ma foi, c'est fort bien. — Tenez, madame, acceptez cette chaîne d'or. L'or ne déroge pas avec vous.

LE GRAND MAITRE.

Elle a beaucoup d'esprit.

L'INFANT.

Elle est charmante.

LE ROI.

Ne serait-ce pas à cause de votre beauté qu'on vous a surnommée la Belle aux yeux d'or?

DOROTHÉE.

Non, sire; voici pourquoi. J'ai été l'objet de nombreuses sollicitations que l'honneur m'empêchait d'écouter. De tristesse, je suis

tombée malade. Et pour conjurer l'Amour, et afin qu'il me laissât arriver sans tache à l'autel de l'Hymen, je lui ai fermé les yeux avec de l'or.

LE GRAND MAITRE.

A merveille!... Par l'habit de saint Jacques! j'ai là sur mon cœur des bijoux, des reliques que j'estimais tant, que peut-être je ne les eusse pas données à mon frère.... Je prie Dorothée de les accepter.

LE ROI.

Maintenant partons.

HENRI.

Je suis tout ému.

LE ROI.

Mais avant de sortir, je désirerais que l'aimable maîtresse de ces lieux voulût bien nous dire quel est celui de nous trois qui lui plairait le plus.

LE GRAND MAITRE.

C'est juste.

DOROTHÉE.

Interrogez la renommée.

LE ROI.

Je m'en rapporte à vous.

DOROTHÉE.

Vous l'exigez; j'obéis. — De vous trois, seigneurs cavaliers, le plus puissant et celui à qui nul autre ne peut se comparer, c'est le roi. Le plus brave dans les rencontres de nuit, c'est le grand maître. Et celui dont la tournure a le plus d'élégance, c'est l'infant don Henri. S'il m'était permis d'aspirer si haut, je voudrais que les trois n'en fissent qu'un, et je le choisirais.

LE ROI.

Quelle femme singulière!

LE GRAND MAITRE.

Elle est étonnante.

HENRI.

Et moi, je vous prie d'accepter ce Souvenir.

DOROTHÉE.

Permettez-moi de vous le dire, en rougissant : Je n'oublierai jamais votre altesse.

LE ROI.

Elle est ravissante.

LE GRAND MAITRE.

Je n'ai jamais rien vu de pareil.

HENRI.

Elle est toute d'or.

Ils sortent.

DON JUAN et CHACON reparaissent.

DON JUAN.

Vous ne me direz point, j'espère, que la visite de ces trois princes soit un pur effet du hasard. — Écoutez, Dorothée. Je vous l'ai dit cent fois, je vous aimais, je vous aimais de toute mon âme ; je me croyais payé de retour, et je n'avais d'autre ambition que celle d'obtenir votre main. Mais puisqu'il vous faut pour adorateurs des rois, des grands maîtres.....

DOROTHÉE.

Achevez... ajoutez des infants. C'est encore quelque chose.

DON JUAN.

Vous l'avez dit.... Et vous avez bien fait de le dire.... Car pour moi je suis dans un tel état.....

DOROTHÉE, *riant.*

Que voulez-vous donc?... O mort! délivre-moi de mes peines. Les malheureux n'ont que faire de la vie.

DON JUAN.

Vous plaisantez, et je me meurs.

DOROTHÉE.

Vous vous mourez ?

DON JUAN.

Oui.

DOROTHÉE.

Vous ?

DON JUAN.

Moi.

DOROTHÉE.

Voyons votre pouls.

DON JUAN.

Quoi! vous prenez ma main? vous l'osez? — Tant d'audace mériterait mille coups de poignard.

DOROTHÉE.

Sans confession ?

DON JUAN.

Enfin vous n'êtes qu'une femme!...

DOROTHÉE.

Que croyiez-vous donc que j'étais ?... Un quadrupède, ou un oiseau ?

DON JUAN.

C'est ainsi que vous récompensez ma tendresse?... Et tu le souffres, mon cœur!.. Et moi qui vous adorais comme on adore les anges !...

DOROTHÉE.

Vous vous oubliez, mon doux ami. Je viens d'entendre sonner trois heures, et vous ne pensez pas à vous aller coucher.

CHACON.

Allons, de grâce, madame, cessez ce persiflage... Ne voyez-vous pas qu'il est aux abois? — Consolez-le plutôt. Au lieu de vous moquer, dites-lui que ce n'est pas votre faute, que vous n'avez pas pu fermer votre porte au nez d'un roi. Eh! mon Dieu! je sais bien par mon expérience qu'il faut de la jalousie autour de l'amour, comme du persil autour du mouton bouilli, pour l'assaisonner. Mais quel plaisir trouvez-vous à faire pleurer un homme, un Cid, comme une femmelette?

DOROTHÉE.

En quoi donc l'ai-je offensé?

CHACON.

Allons, par pitié, dites-lui un petit mot.

DOROTHÉE.

Don Juan, mon ami, tournez vos yeux vers moi. Écoutez.

DON JUAN.

Je n'ai rien à entendre. Que le ciel me foudroie si je remets les pieds ici!... Devais-je m'attendre à une conduite aussi infâme?

DOROTHÉE.

Quelle parole, don Juan! Vous oubliez donc à qui vous l'adressez?... Eh bien! si jamais ou vous ou quelqu'un de votre part remet jamais les pieds dans cette maison [1]; si jamais je vous rencontre soit dans la rue, soit à l'église, soit ailleurs....

DON JUAN.

Arrêtez, n'achevez pas, ô mon ange! c'était la colère qui m'inspirait. — Chacon, supplie-la, implore-la en ma faveur.

CHACON.

Allons, madame.

DON JUAN.

Approche, approche encore.

CHACON.

Je crains un coup de pantoufle. (*Haut.*) Allons, madame, par pitié. — Inès, joins tes prières aux miennes.

INÈS.

Vous mériteriez, vous, cent coups de bâton.

Dorothée et Inès sortent.

CHACON.

Bon! les voilà parties!

DON JUAN.

Ah! la tigresse!

CHACON.

Ah! porc-épic!

[1] *Si tu, ni cosa por ti*
Buelve a esta casa jamas, etc., etc.

On voit que nous avons reproduit la légère incorrection qui se trouve dans le texte. Une femme dans la passion ne doit pas parler comme écrit un grammairien.

DON JUAN.

Rendez-moi du moins tous les gages de tendresse que je vous ai donnés.

CHACON.

Appelons un alguazil.

DON JUAN.

Eh quoi! tu as le courage de rire quand je suis au désespoir?

CHACON.

Ne savez-vous donc pas que les femmes sont fragiles comme verre?

DON JUAN.

Cruelle Perle, tu es pour moi de marbre.—Mais si tu es Anaxarète, je suis Iphis [1].

CHACON.

Vous êtes gentil.

DON JUAN.

O mort! délivre-moi de mes peines! Les malheureux n'ont que faire de la vie [2].

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Dans une rue de Séville.

Entrent MARCÈLE, voilée, et DON FÉLIX.

DON FÉLIX.

Je suis charmé, madame, de vous avoir rencontrée dans cette rue. Qu'y cherchez-vous?

MARCÈLE.

Cela peut se dire sans difficulté. — Je viens acheter des patins [3], dont je fais une effroyable consommation.

DON FÉLIX.

Vous auriez pu dire de la soie, du velours, de la belle toile de Hollande. Mais, je le vois, vous avez craint d'induire en dépense un amant qui a plus de bonne volonté que de ressources effectives. Eh bien, de mon côté, je ne m'en tiendrai pas aux patins, et vous me permettrez d'y ajouter des gants.

[1] On peut voir dans les *Métamorphoses* d'Ovide, liv. XIV, comment Iphis, désespéré des rigueurs d'Anaxarète, se donna la mort.

[2] Don Juan dit, en les prenant au sérieux, les mêmes paroles que Dorothée vient de dire en badinant.

[3] On se rappelle le vers de Boileau :

La trop courte beauté monta sur des patins.

MARCÈLE.

Non, non! je ne le souffrirais pas!... Des patins me suffisent. Et savez-vous pourquoi j'en consomme une si grande quantité? c'est que je cherche un logement.

DON FÉLIX.

Vous avez sans doute quitté le vôtre dans la crainte que Léonor n'y vînt demeurer avec vous. — Chose étrange! deux tigres, deux lions pourraient vivre ensemble. De même un hidalgo et un rustre. De même, à la rigueur, deux poëtes. Mais deux jolies femmes, il ne faut pas l'espérer : il y aurait entre elles une haine éternelle, et elles finiraient par s'entr'égorger.

MARCÈLE.

Surtout si l'une d'elles n'est qu'une sotte, une précieuse à grandes prétentions.

DON FÉLIX.

Comme Léonor, n'est-ce pas?

MARCÈLE.

Justement.

DON FÉLIX.

Mais laissons cela. — Savez-vous que ma sœur a voulu habiter la maison que vous avez laissée, quoique je doive m'y déplaire beaucoup?

MARCÈLE.

La maison que j'ai quittée?

DON FÉLIX.

La même.

MARCÈLE.

Est-ce que la sienne ne valait pas mieux?

DON FÉLIX.

C'est un caprice, une fantaisie. Je ne me l'explique pas autrement. Comme c'est la même rue, et que la maison ne vaut pas la nôtre, c'a été une sorte de folie.

MARCÈLE.

Elle veut tenter la fortune. Quel dommage qu'une personne si accomplie n'ait pas trouvé cent fois un riche parti! Il y a des maisons qui portent malheur.

DON FÉLIX.

Des maisons funestes aux demoiselles!... Je ne l'aurais pas cru. Vous avez, vous autres femmes, de singuliers préjugés.

MARCÈLE.

Que voulez-vous? nous sommes ainsi faites.

DON FÉLIX.

Son balcon et les pots de fleurs dont il était garni valaient mieux qu'un jardin.

MARCÈLE.

Je l'approuve cependant. Il faut qu'elle change de maison, —

qu'elle en change,—et toujours, toujours, jusqu'à ce qu'elle trouve un mari.

DON FÉLIX.

Quelle folie!

MARCÈLE.

Je vous en dirais bien d'autres. — Mais, sérieusement, puisque votre sœur, qui a tant d'esprit, a cru devoir quitter sa maison, il est clair que cette maison ne lui portait pas bonheur.

DON FÉLIX.

Il nous restait encore quatre mois pour finir le bail.

MARCÈLE.

L'avez-vous louée?

DON FÉLIX.

Hier il s'est présenté des personnes de la suite de l'infant... Je n'ai pas voulu.

MARCÈLE.

Je la désirerais pour moi pendant ces fêtes, en attendant qu'un homme de robe, qui vient d'obtenir une charge, me cédât celle qu'il occupe près de l'Alaméda [1].

DON FÉLIX.

Ce sera autant d'épargné pour les quatre mois qui restent du bail.

MARCÈLE.

Si vous en avez les clefs, j'irai tout de suite.

DON FÉLIX.

Je les ai sur moi.

MARCÈLE.

Eh bien, allons.

DON FÉLIX.

Vous pourriez faire apporter vos effets.

MARCÈLE.

S'il se trouvait des commissionnaires, on ne ferait qu'un seul voyage.

DON FÉLIX.

Je me charge d'en trouver.

MARCÈLE.

Je ne suis pas trop digne de demeurer dans une maison que quitte votre charmante sœur: mais je n'en suis pas moins reconnaissante à tous deux de votre aimable offre.

DON FÉLIX.

Vous voilà désormais de toute façon *la Belle aux yeux d'or*.

MARCÈLE.

Je ne suis que son ombre. — Mais savez-vous tout ce que je veux être?

[1] L'Alaméda est un lieu planté de peupliers.

DON FÉLIX.

Dites-le donc.

MARCÈLE.

La belle chérie de don Félix.

Il sortent.

SCÈNE II.

Dans la maison de don Juan.

Entrent DON JUAN et LÉONEL.

DON JUAN.

Cela s'est passé comme je te le raconte.

LÉONEL.

C'est une aventure fort singulière.

DON JUAN.

Personne ne me l'a dit; moi-même je l'ai vu, et j'en ai été assez troublé, assez honteux. Le roi a donné une chaîne d'or; le grand maître, des reliques de prix... mais l'infant est celui qui a montré le plus d'amour.

LÉONEL.

Sans doute. Le souvenir en est la preuve.

DON JUAN.

Oui, c'est ce maudit souvenir qui trouble le mien et qui fait le tourment de mon imagination.

LÉONEL.

Quand un amant a vu pareille chose, il doit être guéri.

DON JUAN.

Oui, si l'on peut guérir jamais du mal d'amour, si un captif peut jamais devenir libre, je suis guéri et je suis libre!.... Hélas! je ne croyais jamais sortir d'esclavage, et je gémissais dans les tristes fers dont j'étais chargé; car cette chaîne d'or n'en était ni moins pesante ni moins dure. Mais la Merci et la Trinité[1] se sont réunies pour payer ma rançon; et grâces à elles, et grâces à Dieu, je reviens d'Alger, et me retrouve enfin en Espagne parmi des chrétiens!

LÉONEL.

Il faut espérer, monseigneur, que cette expérience vous rendra plus sage à l'avenir.

DON JUAN.

C'est fini pour la vie. J'ai aimé tant que j'ai cru que l'on m'aimait. Mais sa trahison a tué mon amour.

Entre UN PAGE.

LE PAGE.

C'est un écuyer de dame Dorothée qui désire parler à vous.

[1] La Merci et la Trinité étaient deux ordres religieux qui s'occupaient du rachat des captifs.

DON JUAN.

Morbleu ! dis-lui qu'il s'en aille et me laisse tranquille. — Tu vois, Léonel !

LÉONEL.

Pardon, seigneur ; mais cela ne me semble pas convenable. Un cavalier tel que vous doit au moins recevoir le message poliment.

DON JUAN.

Quoi ! tu l'exiges !

LÉONEL.

Vous en rejetterez la faute sur moi... si toutefois vous y avez regret.

DON JUAN, *au page.*

Fais entrer.

Entre L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Ma maîtresse m'a chargé de vous remettre ce billet.—De quel air vous le recevez !

DON JUAN.

Comment voulez-vous donc que je reçoive un billet d'une femme qui reçoit les visites des princes ?

L'ÉCUYER.

Autrefois vous me faisiez un autre accueil ; c'étaient tous les jours de bonnes gratifications, des cadeaux superbes. Mais en voyant votre air courroucé, je n'ose pas même vous rappeler cet habillement que vous m'aviez promis. Car je connais messieurs les galants : ils ressemblent aux ruisseaux, qui, lorsqu'il tombe une bonne pluie, s'enflent, courent et entraînent tout sur leur passage ; mais qui, la pluie cessée, ne vous montrent plus que des cailloux. — Cependant, monseigneur, je ne vous accuse pas ; je n'accuse que mon triste sort. J'ai toujours joué de malheur avec les habillements qu'on m'a promis.

DON JUAN.

Allez-vous-en, et Dieu vous garde ! — Je suis ennuyé au dernier point. Dites à votre maîtresse que Chacon lui portera ma réponse.

L'ÉCUYER.

Je me retire sans répliquer, pour que vous ne disiez pas que tous les écuyers sont aussi ennuyeux les uns que les autres.

Il sort.

LÉONEL.

Eh bien, ouvrez donc le billet.

DON JUAN.

Il est passé le temps où j'eusse couvert chaque ligne, chaque mot de mes baisers.

LÉONEL.

Allons, ouvrez... pas d'enfantillage.

DON JUAN.

C'est pour toi seul que je le lis.

LÉONEL.

Pour moi... et pour vous. Car enfin, vive Dieu! ce serait aussi pousser le mépris trop loin.

DON JUAN, *après avoir ouvert le billet.*

Voilà qui est bon!

LÉONEL.

Quoi donc?

DON JUAN.

C'est un sonnet.

LÉONEL.

Vraiment?

DON JUAN.

Le voici. (*Lisant.*) « Tu veux, ingrat, me faire mourir à force de rigueur et de mépris, et tu me condamnes sans m'entendre. Mais il faut que tu connaisses à la fois mon amour et la vérité. — Il n'est pas juste que tu m'affliges sans motif. Puisque d'autres soins occupent déjà ta pensée, et que d'ailleurs mon honneur t'a confié d'autres gages, je te sacrifie également ceux que je t'envoie. Puissent-ils calmer tes ennuis! Sache-le, les hommages des princes ne sont à mes yeux que des illusions et des chimères ; et quand même je les aurais subjugués comme tu le crois, tu ne devrais pas te plaindre, puisque avec ces trophées je me mets à tes pieds. »

LÉONEL.

Quelle humilité! — Cette femme a tous les talents et toutes les grâces.

DON JUAN.

De là vient son malheur et le mien.

LÉONEL.

Le sonnet respire l'amour, et l'on voit bien qu'il est l'ouvrage d'une femme. Mais comment demeurez-vous si froid, si inflexible, lorsqu'elle vous appelle? Ne vous renvoie-t-elle pas dans ce coffre les gages que vous lui avez donnés?

DON JUAN.

Pour que je lui renvoie les siens. C'est une politesse intéressée.— Oui, cruelle, je te les renverrai.

LÉONEL.

Ouvrez donc un peu.

DON JUAN, *ouvrant le coffret.*

Ciel! que vois-je?

LÉONEL.

Qu'est-ce donc?

DON JUAN.

Il me semblait que le billet parlait d'autres gages. Regarde... les reliques du grand maître et le souvenir de l'infant!

LÉONEL.

Ah! trop heureux amant! que voulez-vous de plus?

DON JUAN.

Que vois-je encore?... la chaîne du roi!

LÉONEL.

Une telle conduite répare tout. Allez, allez, monseigneur, allez voir Dorothée, reconnaissant et repentant.

DON JUAN.

Le tour est assez adroit: mais je ne sais trop si je dois m'y fier.

LÉONEL.

Ce serait par trop ingrat, et vous mériteriez.....

DON JUAN.

Eh bien, nous irons ensemble. Ah! dame enchanteresse, que tu as sur moi d'empire!

Entre CHACON.

CHACON.

Mon maître? où est-il?

DON JUAN.

Qu'y a-t-il donc?

CHACON.

Écoutez.

DON JUAN.

Parle.

CHACON.

Aimez, servez, vantez, adorez votre Belle de Belzébuth. Moi, je viens de passer dans sa rue, et... mais non, il vaut mieux me taire.

DON JUAN.

Sot que tu es! ne sais-tu pas que quand on a commencé de parler, on ne peut pas rester en chemin? Et puisque tu as commencé, achève.

CHACON.

Oh! ce n'est rien... c'est peu de chose.

DON JUAN.

N'importe. Achève.

CHACON.

Depuis quinze jours que nous n'avons paru sous ses fenêtres, elle vous a si bien oublié, elle a si bien mis le temps à profit, que je viens de voir, devinez quoi... Eh bien! je viens de voir à présent même, à sa porte, des effets, des paquets, des voitures de transport. Ah! la cruelle! la perfide!

DON JUAN.

Que dis-tu?

CHACON.

Et des fauteuils, des tapis, des tentures, des meubles de soie, des lits dorés...

DON JUAN.

Cela n'est pas possible.

CHACON.

Et, de plus, des tableaux, des banquettes, des chenets, des broches, et mille autres ustensiles de cuisine.

DON JUAN.

O ciel! il est aisé de voir d'où vient tout cela. Y a-t-il moyen de souffrir ces outrages? — Tu vois, Léonel, comme sa conduite est d'accord avec ces belles protestations de dévouement.

LÉONEL.

Que le ciel me préserve de semblables perfidies!

DON JUAN.

Comment un frère, qui passait pour homme d'honneur, et une tante jusque-là respectable, peuvent-ils permettre que l'infant vienne étaler un luxe scandaleux dans cette maison dont la vertu faisait toute la richesse! Ah! vil intérêt, que tu as de pouvoir ici-bas! Ah! cruelle! ne devais-tu pas être fière de la simplicité de ta maison! Et crois-tu que je n'aurais pas pu moi aussi couvrir tes murs de soie et de brocart?—Des lits, des fauteuils... il paraît que ces gens-ci vont s'établir dans la maison.

CHACON.

Quand j'aperçus les broches, je me sentis rougir comme un poulet rôti. Malédiction! me dis-je à part moi, ne valait-il pas mieux un mari noble, riche et bien né?

DON JUAN.

Tant mieux!... Va, je n'en mourrai pas.— Quelle femme y a-t-il à Séville, avec laquelle je puisse rire, m'amuser, et faire enrager l'infidèle?

LÉONEL.

Eh! mon Dieu! dans sa rue même demeure Marcèle.

DON JUAN.

Tu as raison. — La connais-tu, Chacon?

CHACON.

Vous n'avez qu'à préparer un billet. Elle est belle, charmante, et avec elle vous aurez une vengeance très-agréable. Je l'ai vue plusieurs fois vous regarder d'un œil ami, et je sais qu'elle attend avec impatience que vous lui demandiez la permission d'aller lui rendre visite.

DON JUAN.

Je ne voudrais pas la voir de jour.

LÉONEL.

Le plus tôt ne sera-ce pas le mieux?

DON JUAN.

Non. La cruelle croirait que je sollicite; et je veux qu'elle me voie accueilli aux heures réservées.

LÉONEL.

C'est juste; pas de billet. Mais je crois que vous devriez faire à Marcèle un cadeau des bijoux que Dorothée vous a renvoyés. Et si celle-ci vient à les voir, elle enragera.

DON JUAN.

Elle les verra; car elles se rencontrent à l'église les jours de fête.

LÉONEL.

Voilà, seigneur, une belle vengeance.

DON JUAN.

Ce soir vous viendrez tous deux avec moi; et afin que les choses aillent plus vite, je la comble de cadeaux.

LÉONEL.

Alors vous serez bientôt vengé.

CHACON.

Quant à moi, toujours prêt à vous servir; et si Marcèle vous plait, que la Belle aux yeux d'or s'en aille à tous les diables!

Ils sortent.

SCÈNE III.

Dans le palais.

Entrent LE ROI, LE GRAND MAITRE et DON ARIAS.

LE ROI.

Où est mon frère?

LE GRAND MAITRE.

Il ne se porte pas bien. Depuis hier au soir il est dans un abattement qui le rend insensible à tout.

LE ROI.

Henri, dans l'abattement!

LE GRAND MAITRE.

C'est l'ouvrage d'une belle dame, très-honorable et très-noble.

LE ROI.

Grand maître, l'amour est bien puissant. Que de chagrins il a causés! combien de malheureux il a fait périr!... Cette femme est-elle en Castille?

LE GRAND MAITRE.

C'est elle que vous avez vue la nuit, chez elle...

LE ROI.

Quoi! en deux jours elle s'est emparée à ce point du cœur de l'infant?

LE GRAND MAITRE.

Oui, sire.

LE ROI.

Vous viendrez tous deux avec moi cette nuit chez cette dame. Je veux, par mes présents, réduire cette beauté farouche, et rendre le repos à Henri.

DON ARIAS.

Cela sera difficile. La dame, ou pour mieux dire la demoiselle se pique d'une sévérité et d'un désintéressement sans bornes, et elle traite l'infant plus durement que s'il était son égal.

LE ROI.

C'est aux femmes mariées d'imiter Lucrèce. Je dis imiter... dans sa résistance, et non dans le fait de se donner la mort... car de ceci tout le monde la blâme. — Pauvre infant! voilà une nuit de fête qui a été pour lui, grand maître, assez triste.

DON ARIAS.

Sire, voici les Maures de Grenade.

LE ROI.

Il faudrait, ce me semble, un interprète.

DON ARIAS.

Non, sire, ils parlent notre langue.

Entrent ZULIM et ALI.

ZULIM.

Puisse le ciel, noble seigneur, entourer ton front de mille lauriers conquis par ta vaillante épée! — L'alcayde de Donzelez, de l'illustre famille des Gomèles, venait vers toi comme ambassadeur de Mahomet. Il est tombé malade en chemin. Le roi, qui a beaucoup de confiance en moi, m'a aussitôt envoyé pour lui donner mes soins; mais il était trop tard; Allah a rappelé vers lui le malade le jour même où, s'il eût vécu, il serait arrivé à Séville. Je viens donc au lieu et place de Zayde, et je t'apporte, avec la confirmation des trêves, les présents de mon roi. Ce sont trente juments teintes avec de la poudre de troëne [1], amenant chacune deux poulains, et couvertes de housses écarlates; — des tapis aux couleurs éclatantes, et qui pourraient soutenir la comparaison avec le plus riche jardin orné des fleurs d'avril; des voiles diversement colorés et du plus fin tissu; un poignard damasquiné, dont la poignée est toute entourée d'or et de diamants, et qui mérite peut-être que tu daignes le porter à ton côté. —Voilà ce que, avec beaucoup d'autres choses semblables, t'envoie le roi mon maître pour te témoigner son zèle et son obéissance.

LE ROI.

Honorables Maures, je suis flatté que votre roi corresponde à l'amitié toute particulière que je lui ai vouée, et je suis bien sensible à ses présents.

ALI.

Il voit en toi sa défense et son appui, et nous a ordonné de nous mettre, comme ses représentants, à tes pieds.

[1] L'usage de teindre les chevaux avec de la poudre de troëne existe de temps immémorial en Asie. Il passa de là en Afrique, et les Arabes l'importèrent en Espagne.

LE ROI.

Grand maître ?

LE GRAND MAITRE.

Sire ?

LE ROI.

Il me vient une idée. — Comme ce Maure est versé dans l'art de la médecine, et que les Maures y sont très-habiles, connaissant, dit-on, mille secrets et les vertus des plantes, il pourrait se faire qu'il guérît Henri de son mal.

LE GRAND MAITRE.

Je le crois comme vous.

LE ROI, *à Zulim.*

Maure ?

ZULIM.

Seigneur ?

LE ROI.

Un frère que j'aime, souffre d'une profonde mélancolie, et je voudrais que tu pusses l'en guérir.

ZULIM.

Foi de Maure, j'y mettrai tous mes soins.

ALI.

Tu peux avoir toute confiance en Zulim.

LE ROI.

Je reconnaîtrai en roi tout ce que tu feras pour mon frère.

ZULIM.

T'obéir, seigneur, est une gloire pour moi.

ALI.

Il a opéré à Grenade des cures merveilleuses ; et nous admirons tous le talent avec lequel il devine les choses à l'inspection des mains [1]. Les cœurs les plus fermes en sont effrayés.

LE ROI.

Fort bien. — Allez, grand maître, conduisez-le vers Henri.

LE GRAND MAITRE.

Viens avec moi.

ZULIM, *au Roi.*

Que le ciel souverain garde ta vie !

Le Grand maître, Zulim et Ali sortent

LE ROI.

Pendant que ce Maure va appliquer son art à guérir mon frere, de mon côté, don Arias, je veux voir si je ne pourrais pas adoucir la cruelle.

DON ARIAS.

Et comment, sire ?

[1] *Adivinando cosas por las manos.*
C'est la *chiromancie.*

LE ROI.

Écoute. — Elle demeure rue des Armes. Il y a deux balcons à la maison, et sur les balcons sont des vases de fleurs. — Fais-lui porter douze magnifiques tentures de tapisserie [1]; quelques tableaux dignes d'Apelles, et deux pièces de fine toile et de velours.

DON ARIAS.

Les présents adoucissent les cœurs les plus durs.

LE ROI.

Je soupçonne que cette femme est pauvre. — Porte-lui mille écus, et deux chaînes de la même valeur.

DON ARIAS.

La forteresse va se rendre.

LE ROI.

Ce pauvre Henri! novice comme il l'est encore, il ne sait pas comment on se rend les dames favorables.—Belle recommandation auprès d'une inhumaine que d'avoir été saigné!—Je compte mieux réussir dans ma cure que le Maure.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Dans la maison de Dorothée [2].

Entrent THÉODORA et DOROTHÉE.

THÉODORA.

Voilà la première nuit que nous allons passer dans cette nouvelle maison, et j'éprouve une sorte de peur.

DOROTHÉE.

N'est-ce pas un peu votre faute?..... De quoi pouvez-vous vous plaindre avec moi?... En changeant de demeure, tout est changé autour de nous. Depuis que l'infant a mis le pied dans notre ancien logis, don Juan ne m'a plus adressé la parole.... Que dis-je? il ne s'est pas même montré dans notre rue.

THÉODORA.

Il paraît bien jaloux.

DOROTHÉE.

Aujourd'hui j'ai voulu l'adoucir par un billet bien tendre, dans lequel je lui rappelais nos amours, notre amitié passée; cela d'une façon qui aurait apaisé le ressentiment le plus légitime... Eh bien, il n'a pas daigné me répondre.... Il n'a pas même demandé de mes nouvelles au porteur du billet.

THÉODORA.

Vous l'avez bien mérité. Ah! ma nièce, ma nièce, ne vous l'ai-je

[1] Mot à mot : « Fais lui porter six paires de *dais* (*doseles*). On appelle ici de ce nom les *tentures de tapisserie* (*colgaduras*). » Ce détail et plusieurs autres, et le sujet même de la pièce, nous donneraient à penser que cette comédie avait été composée pour la troupe qui jouait à Séville.

[2] Comme le poëte a soin de l'indiquer, la scène se passe dans un nouveau logement.

pas dit cent fois, que ce don Juan ne vous aimait pas comme on doit aimer, — qu'il n'était qu'un perfide, et ne voulait que vous tromper? Aussi, le voilà, à la première occasion, qui vous délaisse, sous prétexte que vous avez reçu la visite des princes.

DOROTHÉE.

Peut-être a-t-il entendu parler des démarches que l'infant a fait faire auprès de moi?

THÉODORA.

Qu'importe, puisque l'infant n'a rien obtenu?... Et vous aviez montré assez ce que vous êtes en quittant votre ancien logis, pour que ce jaloux vînt se justifier.

DOROTHÉE.

Il m'a si bien oubliée, qu'il ne sait pas même que je demeure ici.

THÉODORA.

Je suis fâchée de vous voir avec ces préoccupations.... et qu'à tous moments vous alliez regarder du côté de la fenêtre.—Il serait temps d'être sage; et même, à présent, il vous sera malaisé de vous établir.

DOROTHÉE.

Et pourquoi donc?

THÉODORA.

Ses assiduités vous ont beaucoup nui.

DOROTHÉE.

Allons, ne voilà-t-il pas que vous allez me faire un sermon! J'ai bien assez de mes ennuis!

THÉODORA.

Votre frère n'est pas encore arrivé.

DOROTHÉE.

Oubliez-vous qu'il ne vit que pour Marcèle?... Il paraît même qu'il lui a cédé aujourd'hui la maison que nous venons de quitter.

THÉODORA.

C'est assez délicat.

DOROTHÉE.

Quel mal y a-t-il, puisque nous n'y demeurons plus? — Mais il se fait tard. Il est pour vous l'heure du sommeil.

THÉODORA.

Ah! mon enfant, faut-il que son inconstance vous rende ainsi jalouse?... Car je le vois, vous l'attendez. Vous espérez qu'il vous viendra parler sous vos fenêtres.

DOROTHÉE.

C'est ainsi que vous me consolez. — Adieu; bonne nuit. — Je vais prendre le frais sur le balcon.

THÉODORA.

Pour le feu qui vous dévore, il faudrait un air bien frais; et l'air de la mer n'y suffirait pas.

Elle sort.

DOROTHÉE.

Ah! que n'est-elle à ma place!... Devais-je être ainsi victime de l'inconstance d'un ingrat?... N'ai-je pas assez fait pour lui?... Je n'y tiens plus. Approchons-nous du balcon.... Il devinera que je l'attends, et sans doute il viendra. Son silence même prouve que tel est son projet... La meilleure réponse qu'il puisse me faire, c'est de venir en personne.

Elle sort

SCÈNE V.

Dans la rue. La nuit.

Entrent DON JUAN, LÉONEL et CHACON.

LÉONEL.

Voici, seigneur don Juan, la maison de Marcèle.

CHACON.

S'il faut vous parler franchement, je voulais vous emmener chez votre Belle, croyant vous complaire en cela; car vous autres, messieurs les amants, vous aimez à vous faire prier pour les choses que vous avez le plus à cœur; mais puisque l'infant s'est établi chez elle, et qu'il a publiquement pris possession de sa maison, je dis que vous ne devez plus la voir, ni même prononcer son nom.

DON JUAN.

Je suis dévoré de jalousie.... Il faut dissimuler.... O ciel! donne-m'en la force!

DOROTHÉE paraît au balcon.

DOROTHÉE.

Voilà trois hommes dans la rue qui regardent de ce côté. — Ou c'est mon cœur qui m'abuse, ou c'est bien lui, c'est don Juan que je vois.... Oui, c'est lui, et toujours tourmenté par sa folle jalousie, il craint de m'adresser la parole.

DON JUAN.

Allons, de la résolution. Amour, me voici dans le champ... Que le taureau meure par un stratagème.... Cède, beauté ingrate, cède la palme à la divine Marcèle.

CHACON.

C'est bien, jouez de votre reste; et mettez tout votre enjeu en avant.

DON JUAN.

O Marcèle! si vous m'avez entendu, ouvrez ce balcon et daignez écouter l'homme qui vous adore.

DOROTHÉE.

Ah! malheureuse, c'est bien lui! Épris de Marcèle, il croit lui parler; car il ignore sans doute que je l'ai remplacée dans cette maison, et c'est elle qu'il y vient voir. — Eh bien, feignons que je suis Marcèle, et de cette manière éclaircissons tous nos doutes.

DON JUAN.

On parle derrière la jalousie. — Mes amis, mettez-vous en sentinelles chacun à l'une des extrémités de la rue.

LÉONEL.

Toi, Chacon, mets-toi à ce coin.

CHACON, *à don Juan.*

N'ayez pas peur. A moi tout seul je ne crains pas un escadron, fût-il de trente poulets!

DON JUAN, *appelant.*

Zt! zt! Marcèle! Marcèle! Zt! zt!

DOROTHÉE.

Qui va là?

DON JUAN.

Votre nouvel adorateur.

DOROTHÉE.

Serait-ce vous, don Juan?

DON JUAN.

Oui, c'est moi! c'est moi!

DOROTHÉE.

Mon Dieu! que cherchez-vous ici?

DON JUAN.

C'est vous.... Vous, madame!

DOROTHÉE.

Non pas! vous vous trompez, ce n'est pas moi. — Et si votre maîtresse vous est infidèle, et que vous vouliez la ramener en excitant sa jalousie, allez-vous-en, partez; je ne suis pas assez belle pour cela.

DON JUAN.

Écoutez-moi, de grâce.

DOROTHÉE.

Croyez-moi, allez la trouver, appelez-la, criez, pleurez, suppliez, et jurez-lui de l'épouser.

DON JUAN.

Non, belle Marcèle, je ne puis renouer avec elle. — Je suis un galant homme.

DOROTHÉE.

Vous voulez donc l'oublier?

DON JUAN.

L'oublier? ce serait trop d'honneur pour elle. Pour oublier, il faut avoir aimé d'abord.

DOROTHÉE.

Quoi! vous ne l'avez jamais aimée?

DON JUAN.

Si je l'avais aimée, il me serait moins facile de renoncer à elle.

DOROTHÉE.

Vous me trompez.

DON JUAN.

Attendez. Aujourd'hui elle m'a écrit ce billet, et m'a envoyé en même temps, pour me convaincre, les bijoux que lui avaient donnés le roi et les infants. Si l'amour doit se juger par les actions, vous allez voir celui que j'ai pour l'infidèle. Faites descendre par ce balcon un ruban, dussiez-vous le détacher de vos beaux cheveux blonds, et tous ces gages de tendresse vont remonter jusqu'à vous.

DOROTHÉE.

L'idée m'en plaît assez. Mais comment avez-vous pu en venir à un tel mépris?

DON JUAN.

Faites descendre le ruban, et ne parlons plus de tout cela. J'en rougis, et je me le reproche.

DOROTHÉE.

Mille grâces, don Juan, pour ce cadeau. Peut-être y a-t-il de la légèreté à recevoir des présents d'un galant qui vient me voir pour la première fois; mais je les accepte comme un gage de votre amour. — Il y a longtemps que j'appelais ce moment de tous mes vœux. Mon cœur est à vous depuis un certain jour que je vous parlai, voilée, en passant à Triana [1], dans un bateau.

DON JUAN.

Jetez le ruban.

Elle jette le ruban.

DOROTHÉE.

Le voilà. Attachez-y les bijoux, et je les ferai monter vers moi.

DON JUAN.

Ce coffret, Marcèle, renferme les riches dépouilles de la Belle aux yeux d'or.

DOROTHÉE.

Qui bien lie, bien délie. — Croyez, mon cher bien, que je vous adore.

Il attache le petit coffret.

DON JUAN.

Tirez doucement, avec précaution.

Entre DON FÉLIX.

DOROTHÉE.

J'entends du bruit. Pardonnez, laissez qu'on s'éloigne. Ainsi l'exige l'honneur de la maison.

Elle se retire.

DON FÉLIX, *à part.*

Toujours quelque fantôme qui rôde au coin de cette rue!

DON JUAN.

Comment Chacon a-t-il laissé passer cet homme enveloppé dans son manteau?

[1] Faubourg de Séville.

LÉONEL.

Il aura sans doute eu peur. — Mais vous, comment cela s'est-il passé avec Marcèle ?

DON JUAN.

Je lui ai donné tous les bijoux.

LÉONEL.

Tous ?

DON JUAN.

Tous.

LÉONEL.

Et elle les a pris ?

DON JUAN.

Sans scrupule.

DON FÉLIX.

Ces hommes paraissent ne pas vouloir être vus. Soyons discret... entrons....

Il entre.

DON JUAN.

Un moment ; Léonel ?

LÉONEL.

Qu'avez-vous ? D'où vient ce trouble ?

DON JUAN.

N'as-tu pas vu cet homme entrer chez Marcèle ? — Quelle duplicité ?

LÉONEL.

Mais si c'est le maître de la maison, cela est fort naturel.

DON JUAN.

Je commence à regretter de lui avoir donné les bijoux. Malédiction sur la coquette qui....

LÉONEL.

Arrêtez !

CHACON, *accourant.*

Qu'est-ce donc ? Avons-nous une querelle ?

DON JUAN.

Non ! mais j'ai eu la faiblesse de donner les bijoux à la dame de ce logis.... et à peine venais-je de les donner, qu'il est entré un homme chez elle.

CHACON.

Vous avait-elle promis qu'il n'entrerait pas ?

DON JUAN.

Pour cela, non.

CHACON.

Alors il n'y a rien à dire [1].

[1] Il y a ici une *grâce* intraduisible. Elle porte sur les mots *platero* (orfèvre) et *plato* (plat). Chacon dit : « Il est bien juste que ce monsieur entre le premier, s'il est le *platero*. — Que veux-tu dire ? lui demande son maître. — C'est que, voyez-vous, les dames appellent le *platero* celui qui fournit le *plat*.

DON JUAN.

Alors je retourne à Dorothée. J'aime encore mieux avoir un roi pour second auprès d'une femme adorable, que je ne sais quel cavalier auprès d'une femme que je n'aime pas, et à laquelle le seul dépit m'a fait adresser mes vœux.

LÉONEL.

Qu'en dis-tu, Chacon?

CHACON.

Notre maître a raison, — et s'il n'avait pas eu la simplicité de donner des bijoux à celle-ci.... Mais nous les rattraperons. Nous en trouverons le moyen.

DON JUAN.

Frappe à cette porte, Chacon.

CHACON.

Ne vaudrait-il pas mieux frapper à celle de Marcèle, ou entrer chez elle par force, et lui arracher des bras son galant à coups de nerf de bœuf?

DON JUAN.

Voilà un exploit un peu compromettant. Si je l'aimais, passe encore!... Non, Chacon, frappe à cette porte.

CHACON.

Avec quel aimable dédain la Belle va vous recevoir, lorsqu'elle vous verra revenir en suppliant!

DON JUAN.

L'amour m'y oblige, et de sa part je veux tout supporter.

LÉONEL.

Silence! voici du monde.

Entrent LE ROI, LE GRAND MAITRE et DON ARIAS.

CHACON.

Seigneur, ce sont trois hommes.

DON JUAN.

Eh bien, quand ils seraient quarante!

LE ROI.

Il y a du monde, je crois.

LE GRAND MAITRE.

N'importe!

LE ROI.

Le grand maître est toujours prêt à dégaîner.

DON ARIAS.

Ici rien ne l'y oblige.

LE ROI.

Moi-même, malgré mon titre de roi et la prudence qu'il me commande, je ne hais pas non plus à jouer un peu de l'épée.

DON ARIAS.

On le sait bien, seigneur; et j'aimerais mieux, pour moi, avoir affaire à une vingtaine de braves qu'à votre majesté.

LE ROI.

A-t-on averti cette dame que je venais lui servir d'écuyer?

DON ARIAS.

Au premier appel elle doit sortir.

LE ROI.

Eh bien, appelez-la.

DON ARIAS.

La voici.

Entre MARCÈLE.

MARCÈLE.

J'attendais le signal.

DON ARIAS.

Le roi en personne vous est venu chercher.

MARCÈLE.

Quoi! sire, tant d'honneur!...

LE ROI.

Je devais cela à mon frère. Suivez-moi.

DON JUAN.

Léonel... c'est le roi!... et cette femme, c'est Dorothée.

LÉONEL.

A quoi l'avez-vous reconnue?

DON JUAN.

A sa taille, a son costume, à mon malheur.... Hélas! quelle disgrâce!

CHACON.

Voulez-vous que nous tombions sur le roi et les princes à grands coups d'épée?

DON JUAN.

Tu proposes toujours des choses impossibles.... Ah! j'en mourrai.... Bien fou qui peut compter sur la constance d'une femme. Mes amis, je retourne à Marcèle.

LÉONEL.

C'est bien dit. — Le galant doit être sorti à présent, et la place sera libre. Nous nous amuserons. Elle a deux femmes esclaves qui dansent à ravir.

DON JUAN.

On ouvre.

CHACON.

On ne se couche ici qu'avec l'aube.

DOROTHÉE paraît au balcon.

DOROTHÉE.

Qui va là?

DON JUAN.

Ma chère Marcèle... c'est moi... don Juan.

DOROTHÉE.

Il paraît que vous avez élu domicile dans cette rue. Comme votre Dorothée est occupée ailleurs, pendant ce temps-là, pour vous distraire, vous tourmentez ma porte et mes fenêtres.

DON JUAN.

Ma chère Marcèle, je viens oublier près de vous l'indigne conduite d'une ingrate. J'allais me réconcilier avec elle, lorsque le roi est venu accompagné d'un infant, et, sur son invitation, elle l'a suivi au palais. Et voilà la femme que j'aimais ! que je voulais épouser!... Mais c'est fini, je suis désabusé. Je romps avec elle. Je suis à vous désormais. A vous désormais ma fortune et mon cœur.

DOROTHÉE.

Assez, assez, don Juan ! Si j'ai gardé le silence, c'était pour savoir toutes vos lâchetés ; mais à présent que mon honneur est en jeu, il faut que je vous détrompe. — Vous n'avez donc pas reconnu ma voix? Vous avez donc bien peu de mémoire? Je suis Dorothée, et non pas Marcèle. Marcèle est en ce moment avec le roi. Ce qui a fait votre erreur, c'est que j'habite actuellement son ancienne maison... et qu'elle demeure dans la mienne. J'ai changé de logis pour me soustraire aux poursuites de l'infant. Voici les bijoux que vous m'avez donnés. — Allez, ingrat, allez avec Marcèle. C'est la maîtresse qui vous convient. Un homme comme vous ne doit pas s'attacher à une personne honnête et sage.

DON JUAN.

Assez, assez, Dorothée. Cette apologie serait parfaite, et je l'écouterais avec plaisir, si je n'avais point vu, — vu de mes yeux, — un homme qui a ouvert votre porte et qui est entré.

DOROTHÉE.

Qui le nie? Cet homme, c'est mon frère. Mon frère peut entrer chez lui à toute heure; et si vous ne me croyez pas, vive le ciel! venez, et je vous ferai parler à lui.

DON JUAN.

Non, mon bien, non, ma vie, je vous crois, et je vous adore, et je vous supplie de me pardonner. Vous me voyez à genoux devant vos fenêtres.

DOROTHÉE.

Vous n'avez que faire de mon pardon. Demain vous reverrez Marcèle, belle, brillante, charmante, et vous lui donnerez, comme vous le lui avez promis, votre fortune et votre cœur. Seulement, prenez garde, j'ai envie d'avertir votre père, afin qu'il ne soupçonne pas que c'est à moi que vous portez ce que vous donnerez à Marcèle.

DON JUAN.

Mon bien, mon trésor, ma beauté, beauté pure et sans tache, dont l'éclatante blancheur surpasse celle de la neige, — ô ma vie! daigne m'écouter, ou je meurs.

DOROTHÉE.

Que faites-vous? Songez-y donc, vous allez réveiller le voisinage. — Adieu, seigneur don Juan.

Elle se retire.

DON JUAN.

Eh bien! vous avez entendu?

LÉONEL.

Eh! ne vaut-il pas mieux que ce soit Marcèle, et que vous soyez assuré de l'innocence de Dorothée?

CHACON.

Ne vous inquiétez pas, ça s'arrangera. Je vous indiquerai un moyen infaillible pour apaiser votre belle [1].

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Dans le palais.

Entrent L'INFANT DON HENRI, des MUSICIENS et des DOMESTIQUES.

HENRI.

Chantez autre chose. Cela est trop ennuyeux.

PREMIER MUSICIEN.

Voulez-vous les couplets sur Cléopâtre?

HENRI.

Est-ce nouveau?

PREMIER MUSICIEN.

On ne les a jamais chantés.

HENRI.

Commencez.

PREMIER MUSICIEN, *chantant.*

Je veux chanter la reine Cléopâtre,
Dont la beauté charmait tous les humains.....

HENRI.

Assez! Cléopâtre m'ennuie, et vous, vous m'étourdissez.

PREMIER MUSICIEN.

L'air est sans doute un peu triste.

HENRI.

Ce n'est pas cela qui me déplait.

PREMIER MUSICIEN.

Pourrait-on savoir.....

HENRI.

C'est que je suis las d'entendre toujours vanter la beauté de Cléopâtre, comme s'il n'avait jamais rien paru d'aussi beau sur la terre.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Voulez-vous quelque chose de plus léger?

Pues dele un tres, y cessaran las riñas
Que es antiquo remedio para riñas.

HENRI.

Voyons.

DEUXIÈME MUSICIEN, *chantant.*

J'aime les fillettes
Vives et coquettes.....

HENRI.

Assez! moi je ne les aime pas. Il faut, ce me semble, prendre l'amour au sérieux.

TROISIÈME MUSICIEN.

Si vous le permettez, je crois que je pourrais vous chanter un air à votre goût.

HENRI.

Essayez donc.

TROISIÈME MUSICIEN, *chantant.*

Allez, soupirs, allez vers mon amie,
Et dites-lui combien je souffre, hélas!
Mais si ma belle est encore endormie,
O mes soupirs, ne la réveillez pas.

HENRI.

L'excellente chanson! C'est parfait! c'est charmant!

TROISIÈME MUSICIEN.

Elle vous plaît donc?

HENRI.

On ne peut plus. Elle répond à merveille à la situation de mon âme. Qui l'a faite?

TROISIÈME MUSICIEN.

C'est moi, monseigneur.

HENRI.

Vous êtes un homme admirable. — Les paroles et l'air me vont au cœur. — Chantez. Recommencez.

Allez, soupirs, allez vers mon amie...

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, le Maure à qui vous avez ordonné de faire cette figure [1] désire vous parler.

HENRI.

Qu'il entre.

Entre ZULIM; il tient à la main un papier.

ZULIM.

Je me prosterne à tes pieds.

HENRI.

Relève-toi. — Eh bien! que t'a appris ta science?

ZULIM.

Vénus, placée en face de la Lune et la regardant fixement, m'indique que tu ne peux pas réussir. La présence de Mars — que tu

[1] Une figure d'astrologie, un thème céleste.

vois là,—signifie qu'elle aime une personne de son rang... quoique tous deux soient en désaccord depuis l'arrivée de ton altesse. — Le Soleil annonce que tu la verras un jour, sans que toutefois son honneur en reçoive aucune atteinte. — Mais, monseigneur, me permets-tu de te le dire? Bien que tu ne sois occupé que de cette femme, j'ai vu certaines choses d'une bien autre importance.

HENRI.

Parle; je veux tout savoir.

ZULIM.

Tu dois aller en France. Tu y feras deux voyages en grand péril, pour te soustraire à la poursuite du roi ton frère.

HENRI.

Que dis-tu? le roi est plein de bontés pour moi.

ZULIM.

Oui, Néron gouverna ainsi plusieurs années, adoré des Romains, et l'on sait quels furent ensuite ses actes.

HENRI.

Et mon frère, dis-tu....

ZULIM.

Le roi don Pèdre doit tuer doña Léonor ta mère....

HENRI.

Ma mère!...

ZULIM.

Il tuera également ton frère le grand maître.

HENRI.

Le grand maître!....

ZULIM.

Oui, seigneur.

HENRI.

Tais-toi, tais-toi, astrologue de malheur! — Laisse-là tes mensonges.

ZULIM.

C'est la vérité.—Et toi-même un jour tu tueras de ta main le roi don Pèdre.

HENRI.

Moi! mon frère?

ZULIM.

Toi-même. — Et tu seras roi de Castille.

HENRI.

Quelle folie!... Mais ne sais-tu donc pas qu'il a des fils pour régner après lui?

ZULIM.

Ses fils ne lui succéderont pas. Ils mourront en prison.

HENRI.

Va-t'en, Maure, va-t'en,— au lieu d'alléger ma peine, tu aug-

mentes mes ennuis. (*Zulím sort.*) A-t-on jamais vu de pareilles extravagances?

Entre LE GRAND MAITRE.

LE GRAND MAITRE.

Mon frère don Henri n'est-il pas ici?

HENRI.

Me voici, mon frère.

LE GRAND MAITRE.

Renvoyez les domestiques. (*Sur un geste de don Henri les domestiques sortent.*) Je vous amène de quoi guérir votre mal.... quelque chose de plus puissant qu'Hippocrate et Galien, quelque chose qui vaut mieux que toutes les herbes de Thessalie.

HENRI.

Que dites-vous, grand maître? Il n'est qu'un remède à mes maux : les beaux yeux que j'adore.

LE GRAND MAITRE.

Elle est là.

HENRI.

Dorothée?

LE GRAND MAITRE.

Elle-même.

HENRI.

Eh bien! Maure, tu vois la confiance que mérite ton art, puisque déjà, — malgré tes figures d'astrologie, — l'on m'amène le bien que j'attends.

ZULIM.

Est-il vrai?

HENRI.

N'as-tu pas entendu?

ZULIM.

S'il en est ainsi, je jette au feu mes livres.

HENRI.

Grand maître, faites-la entrer. — (*A part.*) O ciel! pardonne!... Laisse-moi serrer dans mes bras cette femme divine, cette déesse de beauté; et qu'ensuite mon sort s'accomplisse!

Entre MARCÈLE.

Le Grand maître et Zulim se retirent.

MARCÈLE.

Seigneur, le roi m'a dit que le jour où votre altesse est entrée à Séville, elle avait daigné jeter un regard sur moi.

HENRI.

Qu'est-ce donc? Qui êtes-vous? — Holà! Grand maître, qui est cette femme?

MARCÈLE.

Seigneur, je me nomme Marcèle.

HENRI.

Je ne vous connais pas. — Ce n'est pas vous que j'aime. Celle que j'aime, celle que j'attendais, c'est Dorothée, c'est la Belle aux yeux d'or... Cet espoir trompé redouble ma folie. J'en mourrai !

Il sort.

MARCÈLE.

Quel mépris ! Mais qu'importe ! mieux vaut l'amour d'un aimable cavalier que celui d'un prince ou d'un roi !

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I[1].

Dans le palais.

Entrent LE ROI *et* DON ARIAS.

LE ROI.

Eh quoi ! ce n'était pas la dame qui cause la mélancolie de mon frère Henri ?

ARIAS.

Cette aventure, sire, mériterait qu'on en composât un poëme. Comme je le disais à votre majesté, tout a été donné par erreur à Marcèle.

LE ROI.

L'aventure est curieuse !

ARIAS.

Tout à fait bizarre.

LE ROI.

Voilà des cadeaux singulièrement placés.

ARIAS.

Si ce n'étaient cadeaux de roi, qu'on ne peut reprendre, je les lui aurais fait redemander.

LE ROI.

Cela ne serait pas juste. Elle a bien gagné ce qu'elle a. Je souhaite que cette méprise lui donne autant de satisfaction qu'elle peut causer d'ennui et de mal à don Henri.

[1] Nous réclamons l'indulgence du lecteur pour la scène qui va suivre. Notre intention était de l'abréger beaucoup, et de n'en donner en quelque sorte que le dessein général, surtout à compter du moment où l'infant don Henri et la vieille Théodora paraissent sur le théâtre. Mais plusieurs de nos amis, qui ont tout pouvoir sur nous, ont exigé qu'elle fût traduite en son entier, comme les autres, en nous représentant qu'il ne nous était pas permis de modifier à ce point, sous quelque prétexte que ce fût, le poète que nous voulons faire connaître : et nous nous sommes exécuté. Heureusement qu'il n'y a pas dans les comédies de Lope beaucoup de scènes de ce genre ; sans quoi nous aurions renoncé à ce travail.

ARIAS.

Il en est désolé. Mais j'espère arranger cela.

LE ROI.

Et comment ?

ARIAS.

J'ai deux moyens de faire arriver heureusement au port l'amour de l'infant.

LE ROI.

Qui sont ?...

ARIAS.

D'abord l'intérêt.

LE ROI.

Et puis?

ARIAS.

Une vieille tante de la Belle.

LE ROI.

A merveille! L'une des deux choses suffirait. L'intérêt, l'argent est un pouvoir magique à qui tout cède en ce monde; et il n'est rien de mieux qu'une vieille parente pour vaincre la plus obstinée résistance..... Où en es-tu avec celle-ci?

ARIAS.

Je lui ai fait dire de venir me parler.

LE ROI.

Et qu'a-t-elle répondu?

ARIAS.

Qu'elle allait venir.

LE ROI.

Vois-tu, Arias?.. L'argent! l'argent!.... C'est le maître souverain des volontés. — Il n'est rien d'impossible au désir alors qu'il se présente une bourse à la main. — La tante et la nièce sont à nous.

ARIAS.

Je l'espère.

LE ROI.

N'épargne rien pour rendre le repos à mon frère.... Ne te laisse pas décourager par les refus.... Car enfin, cette Belle aux yeux d'or n'est, après tout, qu'une femme, c'est-à-dire qu'elle est changeante comme les vents et les flots.

Il sort.

ARIAS.

Je ne négligerai rien pour le bonheur de l'infant.... Elle devrait être ici. C'est elle.

Entrent THÉODORA et L'ÉCUYER.

THÉODORA, *à l'Écuyer.*

Le meilleur remède contre l'amour, c'est de ne pas vouloir aimer. — Mais si l'on n'est pas assez sage pour cela, il y a deux moyens de l'amener à bonne fin.

L'ÉCUYER.

Indiquez-moi-les donc.

THÉODORA.

C'est le mariage entre égaux ; et entre gens d'inégale condition, c'est l'intérêt. C'est par là, je le vois, que l'infant veut nous prendre.

L'ÉCUYER.

Parlez plus bas ; car j'aperçois don Arias.

THÉODORA.

C'est un courtisan très-complaisant [1].

ARIAS, *à Théodora.*

Le ciel vous garde mille années !

THÉODORA.

Mille années ! je vous remercie. J'en ai bien assez de celles que j'ai déjà.

ARIAS.

Je ne parlais pas de celles que vous avez ; mais de celles que je vous désire. — Dans quelles dispositions venez-vous ?

THÉODORA.

Avec mille désirs de vous être agréable, et au prince.

ARIAS.

Vous allez gagner aujourd'hui un ami puissant.

THÉODORA.

Je serais trop heureuse si je pouvais m'employer à son service. — Mais sait-on bien qui je suis ?

ARIAS.

On le suppose d'après votre nièce Dorothée. Si un peintre voulait personnifier la vertu, ce qu'il pourrait imaginer de mieux, ce serait de faire le portrait de votre nièce, qui est l'honneur même. — Mais voici l'infant.

Entre l'infant DON HENRI.

HENRI.

Soyez mille fois la bienvenue, mon amie la plus chère, ma joie, mon espoir, ma consolation, mon bonheur, mon excellente dame Théodora. Je vous porte dans mon cœur... Comment vous trouvez-vous, ma chère et respectable amie ?... et comment pourrais-je vous prouver mon dévouement ?... Vous ne savez pas combien je vous aime. Vous ne savez pas que je fais plus de vœux pour votre santé que pour celle même du roi. Que de fois j'ai parlé de vous avec don Arias, et de l'estime toute particulière que vous m'avez inspirée !... Que t'ai-je dit, don Arias ? Que t'ai-je dit de mes sentiments pour elle, pour cette chère amie ?

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible ; il porte sur le double sens du mot *corredor* : 1° corridor ; 2° courtier, entremetteur. Littéralement : « Parlez plus bas, car j'aperçois don Arias dans le corridor. — Oui, il veut être le courtier, l'entremetteur de cet amour. »

ARIAS.

Elle le sait... Elle sait tout.

THÉODORA.

Et je voudrais trouver quelques mots qui pussent vous exprimer un peu ma reconnaissance.

HENRI.

Laissons-là les compliments. — Dites-moi, — puisque don Arias vous a parlé, — à quoi avez-vous pensé pour me rendre la vie?

THÉODORA.

A mille choses contraires... Je suis bien combattue... En vous voyant si jeune, si aimable, je voudrais pouvoir vous être utile. Mais ma renommée, mon honneur... je ne peux pas oublier ce que je leur dois. — Allons, soyez raisonnable, si c'est possible.

HENRI.

O mon amie! ne me donnez pas de tels conseils.

THÉODORA.

Renoncez à un espoir qui ne se peut réaliser... Et dans un mois, dans une quinzaine de jours, vous aurez oublié Dorothée.

HENRI.

Si vous me traitez ainsi, dame Théodora, je suis perdu. Ayez pitié de moi. Je me meurs.

THÉODORA.

Vous souffrez?

HENRI.

Je me meurs, vous dis-je.

THÉODORA.

Allons, songez que vous êtes un homme.

HENRI.

Que voulez-vous que je devienne?

THÉODORA.

Vous pleurez?

HENRI.

Je succombe. Je ne vis plus. J'ai perdu le sommeil.

THÉODORA.

Mon Dieu! monseigneur, comme cela m'afflige de vous voir ainsi!

HENRI.

Guérissez-moi, je vous prie.

THÉODORA.

Et comment?

HENRI.

Écoutez. — Je me charge de marier votre nièce.

THÉODORA.

L'honneur est un grand bien.

HENRI.

La richesse n'est pas à dédaigner.

THÉODORA.

Que lui donnerez-vous ?

HENRI.

Six mille ducats. Avec cela elle pourra choisir.... et soyez sans inquiétude... personne n'en saura rien. — Elle ne sera pas la première qui, au lieu d'honneur, ait apporté de l'or.

THÉODORA.

Ma foi! ce serait alors avec raison qu'on l'appellerait la Belle aux yeux d'or !

HENRI.

Allons, ma chère, ayez pitié de moi. Je la marierai, vous dis je. — Faites quelque chose pour moi.

THÉODORA.

Eh bien, puisque vous l'exigez, puisque vous voulez absolument la marier, comptez-moi la dot dès ce moment... Ce n'est pas que je n'aie en vous toute confiance... C'est pour n'avoir pas l'air de revenir ensuite chercher le prix de mon honneur.

HENRI.

A l'instant même.

THÉODORA.

Écoutez, seigneur. — Pour que vous ayez toute sécurité, donnez au frère de Dorothée un message qui le retienne hors de la maison toute la nuit, et l'empêche de rentrer avant le jour. — Rien de plus facile, puisqu'il est maintenant à votre service. Je me coucherai de bonne heure, ainsi que nos gens. — Vous, vous n'avez qu'à laisser le roi.... et avec ces trois clefs, dont vous ferez faire les pareilles d'ici à ce soir, — vous ouvrirez.

HENRI.

Voyons.

THÉODORA.

Celle-ci, c'est pour la porte de la rue.

HENRI.

Et les deux autres ?

THÉODORA.

Prêtez-moi votre attention.

HENRI.

Vive Dieu! je voudrais être à ce soir.

THÉODORA.

Avec cette clef-ci, vous ouvrirez la porte du corridor.

HENRI.

Achevez... achevez, de grâce.

THÉODORA.

Dans le salon, à main droite, vous verrez un tambour, — et sur le tambour une lampe.

HENRI.

Ah! vous êtes mon étoile.

THÉODORA.

Moi ?.. C'est donc moi que vous aimez ?

HENRI.

Je dis cela, parce que vous êtes mon guide.

THÉODORA.

Il ne faut pas venir trop près de moi, parce que vous réveilleriez mes femmes. — Munissez-vous d'une lanterne sourde, allumez la lampe que je viens de vous dire, et traversez le tambour... A gauche est mon appartement; j'aurai soin de fermer, afin que si par aventure elle crie, nous n'entendions rien... Allez en face; ouvrez avec cette troisième clef que voici, et là vous trouverez la Belle dormant Elle est seule; car une suivante favorite qui couche ordinairement près d'elle est allée par hasard voir sa mère... Après cela, c'est à vous de ne pas manquer de cœur. Car il y a des hommes qui sont des lions à qui mille épées ne feraient pas peur, mais qui devant une femme perdent tout courage et tremblent comme s'ils avaient la fièvre.

HENRI.

Je vous remercie de vos instructions, et j'aurai soin de donner au frère une commission qui l'empêche de rentrer. — Quant au courage, il est vrai que devant une place qui se rend tout de suite le soldat perd sa vigueur. Mais où il y a des obstacles, où il y a des cris, des pleurs, du dédain, c'est autre chose. L'amour est comme la foudre, qui renverse un objet d'autant plus violemment qu'il offrait plus de résistance. — Venez; je vais vous compter ce que je vous ai promis. L'écuyer ou tout autre, à votre choix, pourra vous le porter.

THÉODORA, *à part.*

Toujours une femme a été livrée par une autre femme.

HENRI, *bas, à don Arias.*

Ai-je bien négocié, Arias ?

ARIAS.

Cela vous coûte assez cher.

HENRI.

J'achète ma vie.

ARIAS.

Alors il n'y a rien à regretter.

L'ÉCUYER, *à Théodora.*

Partons-nous ?

THÉODORA.

A l'instant. (*A Henri.*) Au moins, gardez-moi le secret !

Ils sortent.

SCÈNE II.

La rue des Armes. Il est nuit.

Entrent LÉONEL, DON JUAN et CHACON.

LÉONEL.

Enfin nous voici arrivés à votre centre. Grâces à Dieu, nous avons assez couru les rues de Séville.

DON JUAN.

Le jour, je ne voudrais, pour rien au monde, m'approcher de la maison de l'ingrate que j'adore; car elle pourrait croire que je viens la supplier. Mais la nuit je puis avoir cette consolation.

CHACON.

Maintenant que la fidélité et la vertu de votre dame nous sont démontrées, nous comprenons que vous retourniez auprès d'elle. Mais venir, la larme à l'œil et de gros soupirs sur les lèvres, adorer ces balcons et leur faire humblement la révérence comme à la coupe du roi, en vérité, c'est une folie [1].

DON JUAN.

Et une comparaison dans le goût de la tienne n'est qu'une sottise.

CHACON.

Mieux vaut encore dire des sottises que d'en faire.

LÉONEL.

Mais, animal que tu es, n'est-il pas juste et convenable de saluer le balcon de celle qu'on aime?

CHACON.

Oui, fort bien, mais dans d'autres circonstances.

LÉONEL.

Et quand le roi boit!

CHACON.

Pas davantage. Quand sa majesté boit, tous les gens de service s'inclinent en jetant en arrière la partie postérieure du corps. Or une assemblée tout entière dans cette posture, cela peut avoir des inconvénients.... surtout dans le temps des marrons [2].

LÉONEL.

Laisse-là tes sottises, et réveille notre maître, qui est plongé dans une sorte d'extase.

CHACON.

Holà, monseigneur! Holà, seigneur don Juan? que voyez-vous à ce balcon?

[1] La coupe du roi est en Espagne l'objet d'un respect tout particulier. Quand on la porte à la table du roi, et que l'huissier annonce *la copa!* (la coupe!) tous ceux devant qui elle passe s'inclinent humblement, et demeurent dans cette posture jusqu'à ce que *la copa* soit à une certaine distance.

[2] Nous supprimons le développement, le trait final de cette plaisanterie déjà suffisamment hasardée.

DON JUAN.

Je vois qu'il est de fer, et que les appuis sont de marbre.

CHACON.

Tenez, monseigneur, vous devez être dans des dispositions poétiques, et vous devriez nous composer un sonnet.

DON JUAN.

Si je me sentais la force de l'achever, je commencerais tout de suite.

CHACON.

C'est que, aussi, il n'est pas donné à tout le monde de bien finir un sonnet. On en entend tous les jours qui commencent magnifiquement par des *obélisques*, des *pyramides*, des *fontaines de cristal*, et qui finissent pitoyablement.

DON JUAN.

As-tu été poëte, toi?

CHACON.

Quatre fois. La première m'a valu des coups de bâton. La seconde, quatre curés vinrent m'exorciser, comme si j'avais été possédé d'une légion de diables. La troisième, on me chassa du village comme un pestiféré, comme un homme atteint d'une maladie contagieuse. Mais la quatrième, il faut tout dire, un sonnet me valut une paire de gants.

DON JUAN.

Dis-nous-le donc ce fameux sonnet.

CHACON.

Est-ce que vous aurez la patience de l'écouter?

DON JUAN.

Certainement.

LÉONEL.

Allons, commence.

DON JUAN.

Quel est le sujet?

CHACON.

Le sonnet lui-même.

Il déclame.

Doris qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais,
Me demande un sonnet, et je m'en désespère.
Quatorze vers, grand Dieu! le moyen de les fair ?
En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvais d'abord trouver de rimes, mais
En faisant on apprend à se tirer d'affaire.
Poursuivons : les quatrains ne m'étonneront guère
Si du premier tercet je puis faire les frais.

Je commence au hasard, et, si je ne m'abuse,
Je n'ai point commencé sans l'aveu de ma muse,
Puisqu'en si peu de temps je me tire du net.

J'entame le second, et ma joie est extrême;

Car des vers commandés j'achève le treizième :
Comptez s'ils sont quatorze, et voilà le sonnet [1].

LÉONEL.

Il n'y a que lui qui soit capable de pareilles folies.

DON JUAN.

Laisse-le dire ; c'est toujours pour moi une distraction.

CHACON.

J'aimerais mieux m'aller coucher que de rester ici avec des gens qui savent si peu apprécier les belles choses.

DON JUAN.

Je meurs d'amour.

CHACON.

Et moi de sommeil !

DON JUAN.

Ah ! comment ai-je pu offenser une femme céleste qui meurt ici entre quatre murailles, victime de son honneur, de sa vertu !

CHACON.

Je crois en Dieu.

DON JUAN.

Que dis-tu ?

CHACON.

Que j'éternue et que je crois en Dieu.

Entrent l'infant DON HENRI, LE GRAND MAITRE et DON ARIAS.

HENRI.

Voici la porte.

LE GRAND MAITRE.

Approchez.

HENRI.

Don Arias, donnez-moi la lanterne sourde.

DON ARIAS.

La voici.

HENRI.

Adieu.

Il entre dans la maison.

CHACON.

Où vont donc ces gens-là ?

LÉONEL.

En voilà un qui ouvre la porte de Dorothée.

DON JUAN.

De Dorothée, dites-vous ?

CHACON.

Eh ! oui...

[1] La traduction de ce sonnet appartient, comme on sait, à Regnier-Desmarets. Il a été traduit dans toutes les langues. Lope de Vega en a composé un assez grand nombre qui sont aussi parfaits, et qui ont eu le même succès, mais dont les traducteurs, à commencer par Scarron, ont toujours oublié de déclarer le véritable auteur.

DON JUAN.

O ciel! qu'est-ce que cela signifie?

CHACON, *avec ironie*.

Pauvre femme! qui meurt ici entre quatre murailles, victime de son honneur, de sa vertu!

DON JUAN.

Que le ciel me soit en aide! je veux enfoncer la porte.

LÉONEL.

Modérez-vous, don Juan. Celui qui est entré, c'est l'infant sans doute, et celui qui attend là, enveloppé dans son manteau, c'est le grand maître Éloignons-nous, vous vous perdriez. Le ciel a permis que vous vissiez par vous-même ce qui se passe, afin que vous vous rendiez aux désirs de votre famille... Épousez une femme digne de vous. Votre belle enfant en serait bien digne par sa noblesse et ses charmes, mais vous êtes témoin de ses enfantillages.

DON JUAN.

Mes amis, ce que je viens de voir achève de me détromper. Je jure de ne jamais revoir cette porte... que dis-je? de ne jamais passer par cette rue. Allons, partons!

LÉONEL.

Voilà une excellente résolution.

DON JUAN.

Tant de chagrins doivent enfin me rendre sage.

LÉONEL.

Qu'en dis-tu, Chacon?

CHACON.

Il a raison. Mais, pour Dieu! qu'il ne s'adresse pas ailleurs; car si une belle aux yeux d'or se conduit ainsi, que peut-on attendre de celles qui ont des yeux ordinaires?

Ils sortent.

LE GRAND MAITRE.

Viens avec moi, Arias. Nous trouverons sur les bords de la rivière un carrosse dans lequel sera une dame pour le moins aussi belle que Dorothée. Elle n'est pas tout-à-fait aussi spirituelle, mais les femmes d'esprit ne sont bonnes que pour les poètes.

Le Grand maître et don Arias sortent.

SCÈNE III.

Dans la maison de Dorothée.

Entrent DOROTHÉE, et, à sa suite, l'infant DON HENRI, qui tient un flambeau.

HENRI.

Où veux-tu donc fuir?

DOROTHÉE.

Théodora! Elvire! Inès

HENRI.

Ne criez pas, rassurez-vous.

DOROTHÉE.

Qui êtes-vous?

HENRI.

Ne le voyez-vous pas?

DOROTHÉE.

Comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici?

HENRI.

Comme Jupiter, l'amour m'a converti en pluie d'or, et vous savez que cette pluie pénètre partout. Théodora est renfermée dans sa chambre; elle m'a laissé le maître. Ayez pitié de mes peines. Vos cris inutiles seraient emportés par le vent... mes gens gardent la rue, et personne n'entrera... Votre frère est absent... tout est prévu.

DOROTHÉE.

Ah! prince, quelle obstination peu généreuse!... O mon frère, comme on t'a trompé sous les dehors d'une fausse bienveillance!

HENRI.

Plaintes inutiles! Regardez, voilà le jour qui s'approche... vous avez assez résisté. Le plus brave soldat finit par se rendre, et il conserve son honneur lorsqu'il s'est aussi vaillamment défendu. — Que prétends-tu faire? Conserve du moins ta vie, puisque ton honneur n'est plus en ton pouvoir.

DOROTHÉE.

Me croyez-vous donc rendue?

HENRI.

Toute femme, à votre place...

DOROTHÉE.

Eh bien, alors tuez-moi; vos désirs s'apaiseront quand vous me verrez morte à vos pieds.

HENRI.

Les heures s'écoulent, cruelle. Cédez enfin à celui qui vous adore.

DOROTHÉE.

Veuillez d'abord m'écouter.

HENRI.

Songez-y, c'est l'amour qui m'a conduit ici... un amour qui ne finira qu'avec moi.

DOROTHÉE.

Il sera satisfait. Écoutez-moi.

HENRI.

Parlez donc.

DOROTHÉE.

Lorsque vous vîntes à Séville avec le roi don Pèdre, votre frère, — illustre infant, — il y avait déjà plusieurs années qu'un cavalier m'adressait ses hommages, avec les intentions les plus légitimes. Je

ne me décidai pas sans peine à l'aimer. Il ne cessait de tenir les yeux fixés sur mon balcon, et lui adressait souvent ces paroles : « Grilles de fer, marbres qui soutenez ce balcon, dois-je l'aimer? conseillez-moi! » Et il me sembla un jour qu'un de ces marbres me disait : « Comment peux-tu être à ce point insensible, puisque moi-même je suis attendri par ses plaintes? » Touchée enfin de tant de persévérance, je consentis un soir à l'écouter. Cette grille de fer nous séparait ; et j'entendis pour la première fois ses douces plaintes, ses aveux tendres et soumis ; car toujours, dans les commencements, le langage des amants est plein de soumission. Cette entrevue en amena d'autres, et notre mutuel amour ne fit que s'accroître. Bientôt celui que j'aimais me proposa sa main. Il en parla à son père, gentilhomme riche et considéré, l'un des vingt-quatre de la ville. Mais celui-ci, apprenant que j'étais pauvre, s'emporta et voulut tuer son fils, quoique ma noblesse d'ailleurs ne soit pas inférieure à la sienne. Enfin le vieillard, pour distraire son fils de cet amour, veut le marier à une femme qui a beaucoup de fortune. — Depuis lors, triste et consumée de jalousie, j'ai fait semblant de fuir celui que j'aimais, et comme je l'avais pressenti, son amour a redoublé... Mais, hélas! à quoi me sert d'aimer et d'être aimée, si je dois succomber à l'infâme trahison qui m'a livrée à vous?... Mais, sachez-le, si une matrone romaine a honoré par une mort courageuse la chasteté triomphante, je l'imiterai ; et si vous avez le triste courage de satisfaire une passion insensée, vous ne jouirez pas long-temps de ce méprisable bonheur, et Séville aura bientôt aussi sa Lucrèce.

HENRI.

Dorothée, je vous ai écoutée avec attendrissement, et vous avez calmé les feux dont je brûlais. Vous dites que vous en aimez un autre ; je sens pour vous l'intérêt que vous ne m'avez pas accordé à moi-même, et je ne puis résister à vos larmes. Scipion sut se contenir devant une beauté qui charmait ses yeux ; Alexandre respecta les filles de Darius ; je ferai mieux que l'un et l'autre : eux, ils n'avaient qu'à triompher d'un vain désir, et moi, il faut que je dompte l'amour qui s'était déjà emparé de mon cœur. Un jour, dans les histoires de Séville, l'on me nommera sans doute *le chevalier courtois :* mais je ne devais pas moins à ma naissance, car je suis *Castille* par mon père, et ma mère est une Guzman.

Il sort.

DOROTHÉE.

Henri! seigneur! prince!... il est parti. Quelle générosité!... et il m'aimait!... mais cette magnanimité est digne d'un prince espagnol. Ah! plaise à Dieu que Séville le voie un jour le front ceint de la couronne! plaise à Dieu qu'il règne sur nous!... Voilà le jour qui commence à poindre ; allons réveiller la misérable qui voulait sacrifier mon honneur à je ne sais quel vil intérêt. — Hélas! il n'y

aurait pas tant de femmes d'une conduite équivoque, si nous n'avions pas autour de nous d'autres femmes pour nous perdre[1].

SCÈNE IV.

Chez le Vingt-quatre.

Entrent LE VINGT-QUATRE et LÉONEL.

LÉONEL.

Vous m'attribuez, à moi, ses égarements?

LE VINGT-QUATRE.

Je suis père, et tu dois concevoir mes craintes.

LÉONEL.

Fort bien, monseigneur, mais je ne conçois rien à vos reproches. — Si je l'accompagne dans ses visites, c'est afin de pouvoir, au besoin, le défendre contre l'attaque de quelque homme puissant. Le ciel m'en est témoin, je ne lui ai donné que de bons conseils, et s'il n'est pas marié avec sa belle, c'est à moi que vous en avez l'obligation.

LE VINGT-QUATRE.

Si don Juan faisait un semblable mariage, je chercherais un esclave pour lui laisser mon bien, ou je me marierais, ou je mourrais de douleur. Qu'il se marie à mon gré, et je m'engage à le faire nommer vingt-quatre, et à l'établir de telle sorte que tout le monde lui porte envie.

LÉONEL.

Don Juan est jeune encore, mais il a du jugement, de l'esprit, et...

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voici un page de l'infant don Henri.

LE VINGT-QUATRE.

Qu'est ceci?

LÉONEL.

Quelque affaire d'amour, sans doute. Le prince, jaloux de votre fils, désire probablement que vous lui défendiez de passer dans la rue de Dorothée.

LE VINGT-QUATRE.

Il l'aime donc aussi, lui?

LÉONEL.

Il le laisse assez voir.

LE VINGT-QUATRE.

Fais entrer!

Le Domestique sort.

[1] L'espagnol est beaucoup plus énergique :

Que no huviera muger mala
A no aver buena tercera.

LÉONEL.

Souvenez-vous qui vous êtes ; soyez calme.

LE VINGT-QUATRE.

Quand je reprendrai ma vieille épée, tu verras s'il me reste du cœur.

LÉONEL.

Personne ne doute de votre courage.

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX.

L'infant, mon maître, désire vous parler.

LE VINGT-QUATRE.

J'ignore d'où peut me venir cet honneur. Mais son altesse ne devait pas se déranger ; elle n'avait qu'à m'ordonner de me rendre au palais.

DON FÉLIX.

Voici son altesse.

Entre l'infant DON HENRI.

LE VINGT-QUATRE.

Je me prosterne à ses pieds. — (*A l'Infant.*) Seigneur, que désirez-vous de moi ?

HENRI.

Vingt-quatre, ne soyez point surpris de la visite d'un infant : vous méritez cet honneur.

LE VINGT-QUATRE.

Seigneur, prenez ce fauteuil ; il figurera désormais dans les armes de ma famille, et la noblesse d'Andalousie m'enviera cette gloire. — Mais, seigneur, puis-je savoir qui m'a procuré l'honneur de cette visite ?

HENRI.

Un roi doit tenir tous ses engagements, et sa parole est chose sacrée. — J'ai donné la mienne à ce page qui m'a chez vous précédé. Il a une sœur à marier, et j'ai promis de lui assurer un établissement honorable ; et comme je cherchais un jeune cavalier qui fût digne d'elle, j'ai appris que vous aviez un fils, nommé, je crois, don Juan, — d'un mérite distingué, et qui l'aime... vous devez en être instruit. Je donne pour la dot vingt mille ducats, et comme les vertus de Dorothée en valent plus de cent mille, la voilà fort riche ; sans compter en outre quatre mille ducats que je donne pour son trousseau. Quant à vous, seigneur Vingt-quatre, mon frère le grand maître de Saint-Jacques vous nomme chevalier de son ordre. — C'est ainsi que je m'acquitte de mes dettes.

LE VINGT-QUATRE.

Je ne sais, monseigneur, comment vous exprimer ma reconnaissance.

HENRI.

Un moyen bien simple, c'est de venir au plus tôt au palais, où nous traiterons d'une manière convenable l'affaire du mariage. — Consentez-vous?

LE VINGT-QUATRE.

Oui, seigneur, mille fois oui!

HENRI.

Adieu, Félix, j'ai tenu ma parole.

DON FÉLIX.

Je me mets à vos pieds. — (*A part.*) Allons avertir ma sœur.

L'infant et don Félix sortent.

LE VINGT-QUATRE.

Toi, Léonel, va me chercher mon fils.

LÉONEL.

Ne l'entendez-vous pas?

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Mon père, j'ai vu sortir d'ici l'infant don Henri. J'en ai éprouvé tant de douleur, que, s'il m'eût été possible, j'aurais en ce moment-là dit un éternel adieu à Séville. — Des infants chez nous! Que nous veulent-ils?

LE VINGT-QUATRE.

Je ne suis pas fâché que tu l'ignores. J'aurai le plaisir de te l'apprendre : la Belle est à toi.

DON JUAN.

Comment cela?

LE VINGT-QUATRE.

Henri fait ce mariage pour récompenser les services du frère. Il lui donne une dot de vingt mille ducats, quatre mille pour les bijoux; et moi, le grand maître me nomme chevalier de son ordre, faveur que j'ambitionnais de toute mon âme, et qui fera le désespoir de mes ennemis. Don Juan, heureux le jour où tes yeux se fixèrent sur Dorothée! O chère enfant, je te porte dans mon cœur! Il a été convenu que nous nous rendrions immédiatement au palais pour conclure cette affaire.

DON JUAN.

Oh! comme la cupidité raisonne!... Naguère, quand je vous suppliais de consentir à mon mariage avec Dorothée, alors pauvre mais vertueuse, vous ne vouliez pas même entendre prononcer son nom; et aujourd'hui qu'elle est riche et déshonorée, aujourd'hui qu'on vous promet le titre de chevalier de Saint-Jacques, c'est vous qui me pressez de l'épouser!

LE VINGT-QUATRE.

Riche et déshonorée!

DON JUAN.

Vous croyez que l'infant récompense les services du frère : il ne

fait que payer son déshonneur. Hier au soir, Léonel a vu don Henri qui entrait chez elle vers minuit ; et Chacon, que j'envoyai de bonne heure aux informations, l'a vu sortir et rejoindre le grand maître et don Arias qui l'attendaient dans la rue.

LE VINGT-QUATRE.

Tu as vu cela ?

LÉONEL.

Je ne puis que confirmer ce que vous a dit don Juan.

LE VINGT-QUATRE.

Et toi, Chacon, tu l'as vu sortir de chez elle au point du jour ?

CHACON.

Oui, monseigneur, au point du jour. Il s'en allait en grand mystère, en laissant chez elle comme otages, j'imagine, deux petits principicules [1].

DON JUAN.

Vous voyez, mon père... et cependant, s'il faut l'avouer, je l'aime peut-être encore.

LE VINGT-QUATRE.

Embrasse-moi, mon fils, reçois ma bénédiction. — Allons au palais. Je donnerai à l'infant quelque valable excuse. Je lui dirai que tu étais déjà marié, et que je l'ignorais lorsque je me suis engagé.

DON JUAN.

J'épouserai celle que vous voudrez.

LE VINGT-QUATRE.

Ou tu le feindras ?

DON JUAN.

C'est ainsi que je l'entends.

LE VINGT-QUATRE.

Léonel et Chacon diront qu'ils ont servi de témoins.

CHACON.

De faux témoins. N'importe, nous sommes bons là tous deux ; et s'il en faut encore deux autres, j'ai des amis !

Ils sortent.

SCÈNE V.

Au palais.

Entrent LE ROI, LE GRAND-MAITRE, l'infant DON HENRI et DON ARIAS.

LE ROI.

Vous m'avez l'air vraiment malade aujourd'hui.

HENRI.

Il faut que je me rende, si vous vous mettez tous deux contre moi.

[1] L'espagnol est beaucoup plus précis :

Dexandola preñada de dos consules

LE GRAND MAITRE.

Jamais on n'a vu un galant de cette force.

LE ROI.

C'est un autre don Galaor.

LE GRAND MAITRE.

Dire que l'occasion était superbe; qu'il n'a trouvé à la porte ni géant, ni dragon; qu'il n'y avait dans la maison ni père, ni frère, ni mari, ni écuyer fidèle; qu'il a eu la belle entre ses bras, et qu'alors son courage s'est glacé?... Vrai, Henri, vous n'êtes pas un homme.

HENRI.

Si c'était ce que vous pensez, — Grand maître, — je mériterais qu'on me fît honte. Mais ce n'a pas été de ma part manque de cœur.

LE ROI.

Et quoi donc?

HENRI.

Générosité, vertu.

LE ROI.

Je le souhaite.

HENRI.

Vous-même, sire, en pareille circonstance, vous seriez conduit de même.

LE ROI.

Je vous remercie, mon frère, de l'excellente opinion que vous avez de moi.

DON ARIAS.

Voici Dorothée.

LE ROI.

Pourquoi vient-elle?

LE GRAND MAITRE.

Pour se plaindre sans doute.

LE ROI.

Elle en aurait bien le droit.

Entrent DOROTHÉE, THÉODORA et L'ÉCUYER.

DOROTHÉE.

Sire, je supplie votre majesté d'accorder toute son estime à l'infant, comme à l'amant le plus généreux qui ait jamais existé. — Je ne viens pas me plaindre de lui!

LE ROI.

Pourquoi venez-vous donc?

DOROTHÉE.

Pour mon mariage.

LE ROI.

Votre mariage?

DOROTHÉE.

Oui, sire.

LE ROI, *montrant don Henri.*

Et qui donc épousez-vous? Est-ce lui, par hasard?

DOROTHÉE.

Ah! sire. Je n'ai pas d'aussi ambitieuses pensées. Je désire seulement qu'il rende témoignage en ma faveur.

LE ROI.

C'est ce qu'il a déjà fait, madame.

LE GRAND MAITRE.

Et nous le félicitions.

DOROTHÉE.

Voici mon époux.

Entrent DON JUAN, LE VINGT-QUATRE, LÉONEL, CHACON et MARCÈLE.

LE VINGT-QUATRE.

Approchons-nous tous deux, mon fils..

DON JUAN, *à Marcèle.*

Venez, vous aussi, avec nous.

LE VINGT-QUATRE.

Après avoir baisé les pieds du roi, mon fils, dis que tu étais marié avec Marcèle, et donne-lui la main.

DON JUAN, *à part.*

Pourvu qu'on ne connaisse point Marcèle, et que l'on ne croie pas que c'est une chose arrangée entre nous.

HENRI.

Voilà le prétendu avec son père.

LE VINGT-QUATRE.

Puisque nous sommes devant sa majesté, à qui je présente mon humble hommage, je veux, généreux infant don Henri, honneur et gloire de l'Espagne, m'excuser de vous avoir donné trop légèrement ma parole. Mais lorsque votre altesse est venue en ma maison, j'ignorais l'état des choses.

HENRI.

Que voulez-vous dire?

LE VINGT-QUATRE.

Vous m'avez ordonné de marier mon fils avec Dorothée, que l'on appelle la Perle de Séville, en me disant que c'était pour vous un moyen de récompenser les services de son frère don Félix.

HENRI.

Cela est vrai.

LE VINGT-QUATRE.

Vous lui donniez en dot vingt-quatre mille ducats....

HENRI.

Cela est vrai, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'autre dot que sa vertu.

LE VINGT-QUATRE.

J'ai sur-le-champ consenti, en vous exprimant de mon mieux ma profonde reconnaissance. Puis j'ai envoyé chercher mon fils pour lui apprendre son bonheur. Mais, monseigneur, il m'a répondu qu'une dame de qualité, une dame à moi connue, était son épouse; qu'il avait pris des engagements, et qu'il aimerait mieux mourir plutôt que d'y manquer. Cela m'a vivement affligé; et afin que votre altesse ne puisse pas m'accuser d'avoir manqué à ma parole, je vous les amène tous deux.

HENRI.

Que dites-vous?

LE VINGT-QUATRE.

Ce qui s'est passé et ce qui m'afflige.

HENRI.

C'est vous qui êtes don Juan?

DON JUAN.

Oui, seigneur.

HENRI.

Et vous êtes marié?

MARCÈLE.

Non, prince, cela n'est pas. Mon amant, mon époux, c'est don Félix, le frère de Dorothée.—Ils ne savaient pas, sans doute, votre projet, et ils m'ont amenée avec eux pour s'exempter de faire ce que vous désiriez.

LE ROI.

Eh quoi, Vingt-quatre, est-ce ainsi que vous vous jouez d'un roi qui vous honore de ses bontés? Est-ce ainsi qu'on me trompe? Et si Henri voulait donner un établissement à cette jeune dame, ne deviez-vous pas l'accepter avec joie? — Mon frère est un autre moi-même, et vous, vous n'êtes rien! Vive Dieu! je suis capable de vous faire trancher la tête à tous deux sur la place publique.

LE VINGT-QUATRE.

Sire, daignez entendre nos motifs; vous les approuverez sans doute. Cette nuit mon fils, accompagné de ces gens ici présents, se trouvait dans la rue de cette dame, lorsqu'il a vu l'infant entrer dans la maison et n'en sortir qu'au point du jour. — Le Grand maître et don Arias savent si je vous trompe.... Et dès lors, l'honneur.....

HENRI.

Eh bien! puisqu'on parle si ouvertement, je dirai, moi aussi, toute la vérité; et je suis prêt à la soutenir en champ clos contre mon égal ou tout autre gentilhomme. Dorothée est aussi noble et sage que quelque dame que ce soit de Séville ou de toute l'Espagne. Je suis entré, il est vrai, dans sa maison, dont mes séductions m'ont fait ouvrir la porte; mais elle n'en savait rien. Arrivé auprès d'elle, ses larmes ont arrêté mon audace, et j'ai écouté ses prières.

Elle m'a expliqué l'état de son cœur, m'a dit qu'elle aimait don Juan, qu'elle en était aimée; et comme elle voulait se tuer, j'ai arrêté son bras, en lui promettant de la marier selon ses désirs. — Voilà ce qui s'est passé. Je le jure sur la croix de cette épée; et à quiconque oserait penser le contraire, je donne un formel démenti.

DON JUAN.

Vous le dites, seigneur, et l'univers doit vous croire; pour moi, je suis trop heureux de retrouver celle que j'adore.

LE VINGT-QUATRE.

Eh bien! mon fils, qu'attendez-vous? Je ne veux pour vous d'autre dot que sa vertu et sa beauté; et je préfère à tous les honneurs celui d'avoir une bru aussi sage.

LE ROI.

Non pas! L'infant a promis vingt-quatre mille ducats; et moi j'en donne autant.

LE GRAND MAITRE.

Moi, je lui donne deux villes.

DON FÉLIX.

Quant à moi, Marcèle, bien qu'il n'y ait pas de princes qui garantissent votre vertu, je dis, l'épée à la main, que je suis votre époux.

CHACON.

Tout le monde se marie et se réjouit; et moi l'on m'oublie.

DON JUAN.

Je te donne mille écus.

LE ROI.

Dès que la reine Blanche sera arrivée, elle et moi nous vous servirons de parrains.

DON JUAN.

Ici finit la comédie intitulée : LE CHEVALIER COURTOIS, OU LA BELLE AUX YEUX D'OR.

FIN DE LA BELLE AUX YEUX D'OR.

AIMER SANS SAVOIR QUI.

(AMAR SIN-SABER A QUIEN.)

NOTICE.

Voici l'une des pièces de Lope les plus ingénieuses, l'une de celles qui montrent le mieux la puissance et la souplesse de cet esprit créateur.

Dans cette comédie, Lope, comme il lui arrive souvent, ne s'est pas appliqué avec beaucoup de soin à la peinture des caractères. Il faut observer cependant que don Juan, le héros de la pièce, est posé tout d'abord par le poëte de manière à nous faire admettre aisément une passion aussi romanesque: le cavalier qui se dévoue avec une générosité admirable à un homme qu'il ne connaît pas, peut bien aimer sans la connaître une femme qui témoigne à son malheur une sympathie généreuse.

Léonarda est aussi posée dès la première scène où elle paraît, de telle façon qu'on n'est nullement étonné quand elle s'aventure dans une liaison en dehors des communs usages; et si vous y regardez avec attention, vous verrez dans le développement de son amour une analyse psychologique qui ne manque ni de vérité ni de finesse. D'abord c'est un pur badinage. Puis la coquetterie s'en mêle. Puis la reconnaissance et l'estime.—Enfin on s'aperçoit plus tard qu'elle a lu les lettres adressées à don Juan par une autre femme, — ce qui, sans doute, n'a pas peu contribué à exalter encore son imagination.

Le valet Citron n'a pas ici le rôle actif que jouent souvent ses confrères dans les comédies de Lope. Après tout, à quoi pourraient servir ses intrigues ? Le maître que le poëte lui a donné n'en a pas besoin. Il a donc été placé ici seulement comme contraste; il est destiné à amuser le public, et avec ses imaginations merveilleuses et ses plaisanteries aigres-douces, il s'en acquitte on ne peut mieux.

Aimer sans savoir qui, me semble fort bien composé, et l'on y trouve un bon nombre de situations dramatiques. Dans la première journée, la scène où don Juan confronté avec don Fernand le meurtrier de don Pèdre, déclare ne pas le reconnaître; dans la seconde, la scène qui se passe sous les fenêtres de Léonarda et celle qui termine; dans la troisième la scène où don Juan prie Léonarda d'accorder sa main à don Louis, et celle où don Louis reproche à don Juan d'avoir manqué aux devoirs de l'amitié, sont, à divers titres, fort remarquables.

Parmi les beaux détails qui abondent dans cette pièce, il en est un surtout qui nous a ravi. C'est le moment où don Juan, qui n'a pas encore vu le visage de Léonarda qu'il aime, ayant obtenu d'elle qu'elle soulève son voile, arrête sa main en lui demandant de le laisser se préparer à ce bonheur, et se livre à un transport plein d'enthousiasme. Il était impossible de rien imaginer qui peignît mieux une passion toute poétique et toute *idéale*.

Corneille a imité *Amar sin saber á quien*, et en a fait *La suite du Menteur*. Quand on vient de lire la pièce originale, on s'explique difficilement le point de vue où s'est placé le grand poëte, et l'on se demande par quel motif il a pu se décider à nous représenter comme un menteur, un homme dont toute la conduite est empreinte d'une loyauté chevaleresque Ne serait-

ce pas tout simplement qu'il aura cru piquer ainsi la curiosité publique excitée par sa première comédie ? mais il y a quelque chose qui n'est pas heureux dans l'opposition continuelle qui se trouve entre les actions de son héros et le caractère qu'il lui prête ; et c'est là sans doute la cause du peu de succès qu'il prétend que sa pièce a obtenu [1]. Quant à la logique de la composition, à l'élévation des sentiments, à la verve et à la nouveauté des plaisanteries, il ne nous appartient pas de prononcer entre l'original et l'imitation, et nous nous en rapportons au jugement du lecteur.

Nous finissons en réclamant pour notre traduction une indulgence qui jamais ne nous a été plus nécessaire. De toutes les pièces espagnoles que nous avons jusqu'ici traduites, aucune ne nous a présenté les mêmes difficultés que celle-ci. Grâce à notre persévérance, et au concours éclairé de quelques-uns de nos amis, la plupart de ces difficultés ont été, ce nous semble, assez heureusement résolues ; mais il en reste encore plusieurs auxquelles nous n'avons pu trouver une solution satisfaisante, et que nous recommandons à l'érudition et à la sagacité des habiles.

[1] Voyez l'*Examen de la suite du Menteur*.

AIMER SANS SAVOIR QUI.

PERSONNAGES.

DON FERNAND, DON PÈDRE, DON JUAN D'AGUILAR, DON LOUIS DE RIBERA, } cavaliers.

LÉONARDA, LISÈNE, } dames.

CITRON, valet de don Juan.

DIONIS, valet de don Louis.

INÈS, suivante.

SANCHO, CESPEDOSA, ROSALES, } prisonniers.

UN ALGUAZIL.

UN GREFFIER, UN ALCADE.

La scène se passe à Tolède et dans les environs.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

La campagne près de Tolède.

Entrent DON PÈDRE et DON FERNAND.

DON FERNAND.

Nous voici au château de San Cervantes.

DON PÈDRE, *mettant l'épée à la main.*

Et c'est ici que je vous dirai mon ressentiment; car ici enfin je puis vous le dire.

DON FERNAND.

Eh quoi! est-ce donc votre épée qui est chargée de l'explication?

DON PÈDRE.

Oui, car je ne puis m'expliquer qu'avec l'épée... car vous m'avez fait un outrage auquel doit seule répondre une langue de Tolède[1]. Dire ce qu'on veut en peu de mots n'appartient qu'aux hommes supérieurs, et les longs discours ennuient. C'est pourquoi je vous réponds ainsi[2].

DON FERNAND.

Cette réponse est d'un homme bien opiniâtre dans ses résolutions, et elle pourrait bien retomber sur votre tête.

DON PÈDRE.

Tirez l'épée, vous dis-je.

[1] *Que es la lengua de Toledo,* etc.

[2] Littéralement : « Je réponds en une seule feuille au livre de mes outrages. »

DON FERNAND.

Songez-y, la faute en sera à vous seul. Nous voici déjà fort loin de la ville.

Entre DON JUAN D'AGUILAR; il est en habits de voyage, et l'on dirait qu'il vient de mettre pied à terre.

DON JUAN, *à part.*

Cela est de mauvais augure[1]; mais je ne puis pas faire autrement que d'intervenir. — Serait-il juste et honnête que je demeurasse à cheval simple spectateur d'un combat entre ces deux cavaliers?

DON FERNAND.

Eh bien! puisque vous le voulez absolument, mon épée va répondre à la vôtre.

DON JUAN.

Arrêtez!

DON PÈDRE, *tombant.*

Ah! mon Dieu!

DON FERNAND.

Qu'est-ce donc?

DON JUAN.

Il l'a traversé de part en part.

DON FERNAND.

Voilà qui est fait.

Il sort.

DON JUAN, *s'approchant de don Pèdre.*

Holà! cavalier! Il ne parle plus... et l'autre a disparu me laissant dans un embarras sans égal. — Que faire? Dieu me soit en aide!.. Qui ne croira que c'est moi qui l'ai tué? Il a rendu le dernier soupir. Je viens de Séville tout exprès pour me battre avec un cavalier, et en arrivant, voilà le spectacle que je trouve. C'est un avertissement du ciel, et sans entrer à Tolède, je veux m'en retourner dès que mon valet m'aura rejoint, je retourne à Orgaz... Mais qu'est ceci? ma mule n'est plus là... ce sera le meurtrier qui l'aura prise. Voilà un homme tout à fait sans façon. Il jette l'un à terre et laisse l'autre à pied.

Entrent UN ALGUAZIL, LE GREFFIER et LES VALETS.

L'ALGUAZIL.

Au nom du roi, arrêtez!

DON JUAN.

Il faut bien par force que je m'arrête, car le cavalier qui a tué cet homme-ci m'a enlevé la mule qui me servait de monture.

LE GREFFIER.

Bravo! voilà une réponse qui ne manque pas d'audace... Un

[1] *Aunque mal aguero sea,* etc., etc.
Il paraît qu'il était resté quelque chose chez les Espagnols de la croyance aux augures.

homme tué sur la route royale! et vous voudriez nous faire accroire que vous êtes un honnête et paisible voyageur!

L'ALGUAZIL.

Vive Dieu! seigneur Mendoce, le défunt n'est autre que don Pèdre Ramirez.

LE GREFFIER.

Oui, c'est lui, et il n'y a plus d'espoir. Voyez sur son visage la pâleur de la mort.

DON JUAN.

Je suis venu à Tolède dans un moment de malheur.

L'ALGUAZIL.

Saisissez-le.

DON JUAN.

Un moment.

L'ALGUAZIL.

Vous ne pouvez pas lutter seul contre cette troupe. — Montrez votre épée.

DON JUAN.

Doucement, messeigneurs.

Entre CITRON.

CITRON, *à part.*

La vue de ces gens-ci m'a troublé le cerveau. — Qu'est-ce donc?

DON JUAN.

Où t'es-tu arrêté, imbécile?

L'ALGUAZIL.

Quel est ce garçon-là?

DON JUAN.

Mon valet.

CITRON.

Je venais sur une mule qui trotte par soubresauts et en cadence comme un vrai dromadaire, et qui ne changerait pas d'allure pour tous les trésors du monde.

L'ALGUAZIL.

Saisissez-moi cet homme-là.

CITRON.

Comment! lorsque je suis à peine arrivé!

DON JUAN.

Messeigneurs, s'il faut absolument vous prouver mon innocence, et si cet habit de voyage, mes plumes, mes bottes, mes éperons, ne suffisent pas, allons à la ville.

CITRON.

Vous pouvez être sans inquiétude. Montez sur votre mule et marchons. Rien de plus facile que de prouver que vous arrivez de Séville.

DON JUAN.

J'ai mis pied à terre et l'épée à la main pour séparer deux cava-

liers ; mais presque au même instant l'un d'eux, — celui-ci, — est tombé ; et quant à l'autre, je n'en puis douter, il se sera emparé de ma mule et l'aura pressée de manière à laisser sur moi le soupçon de cette mort.

CITRON.

Que l'on fasse un troc de joyaux ou d'épées, je l'admets sans peine ; mais prendre à un homme sa mule et en échange lui laisser un mort, cela ne me semble pas équitable.

L'ALGUAZIL.

Pas de discours, marchons. Tout s'éclaircira à Tolède.

DON JUAN.

Nous voilà bien ! Avec la mule il m'a pris ma valise... et pour lui je suis accusé d'avoir donné la mort à un homme que j'ai vu seulement quand il l'a eu tué.

CITRON.

Et moi, est-ce que je suis arrêté moi aussi ?

LE GREFFIER.

Certainement.

CITRON.

Eh bien ! messeigneurs, en ce cas arrêtez aussi ma mule ; car si c'est un crime que de tuer un homme, elle a commis ce crime-là. . elle m'a écorché tout vif.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Dans la maison de don Fernand.

Entrent LÉONARDA et INÈS.

INÈS.

Allons, madame, il faut vous décider, il faut choisir.

LÉONARDA.

Ne me parle pas de cela. Il est trop tôt pour aimer.

INÈS.

Heureusement que pour aimer il n'est jamais trop tard.

LÉONARDA.

Je le sais, l'amour fait faire des folies à tout âge.

INÈS.

Si de tendres paroles peuvent toucher votre cœur, e i me semble que vous n'êtes pas insensible, laissez là votre broderie[1], mettez-vous à votre balcon[2], et mélancolique Xarife vous verrez le galant Audalla[3].

[1] Mot à mot : « Laissez la manche que vous brodez. »

[2] *Ponte a las rejas azules.*

La *reja* c'était proprement la fenêtre du rez-de-chaussée, garnie de barreaux. — Il paraît, d'après l'épithète *azules* (bleus), que les barreaux étaient peints.

[3] Le Maure Audalla a été célébré par les romances espagnoles.

LÉONARDA.

Tu lis, à ce qu'il paraît, les romances.

INÈS.

Silence, madame, car voici que la belle Xarife dit à sa sœur de regarder le vaillant Maure qui passe dans notre rue, monté sur un cheval alezan.

LÉONARDA.

Prends garde, Inès ; tu fais du Romancero ta lecture habituelle, et il pourrait t'arriver comme à ce pauvre chevalier.

INÈS.

Don Quichotte de la Manche, Dieu pardonne à Cervantes ! fut un de ces extravagants que vante la Chronique[1]. Pour moi je lis dans les Romanceros, et je m'en trouve bien... mon esprit s'y forme tous les jours ; et quant à ce qui est de l'amour, je me suis mise à songer qui je pourrais aimer.

LÉONARDA.

Veux-tu que je te le dise?

INÈS.

Bien volontiers, madame.

LÉONARDA.

Aime un médecin, afin qu'il te guérisse de ta folie.

INÈS.

C'est que, madame, les médecins ne guérissent pas le mal d'amour.

LÉONARDA.

Et qui donc alors le guérit ?

INÈS.

Le temps, le temps seul. — Et d'ailleurs, madame, je n'en suis pas là, je n'aime pas encore.

LÉONARDA.

Alors pourquoi veux-tu que j'aime ?

INÈS.

C'est que vous y êtes obligée.

LÉONARDA.

Moi ? et comment ?

INÈS.

L'occasion est superbe. Vous le savez, un noble cavalier, le fils du corrégidor, — en un mot, dont Louis de Ribera vous adore.

LÉONARDA.

Il est vrai, il m'a parlé de ses sentiments, mais il n'a pas été jusqu'à mon âme.—D'ailleurs il se consolera aisément.

[1] *Don Quixote de la Mancha,*
Perdone Dios a Cervantes,
Fue de los estravagantes
Que la Coronica ensancha.

INÈS.

Ne le croyez pas.

LÉONARDA.

Tu ne connais pas, Inès, la vanité de ce monde. — Don Louis est parent du duc d'Alcala, et il sera tout heureux de voir briller sur sa poitrine cette croix de Calatrava qu'on lui a promise.

INÈS.

Prenez garde, madame! Je ne vois pas trop avec qui vous vous marierez si vous repoussez ainsi l'amant le plus tendre et le plus dévoué. Vous oubliez ce pauvre gentilhomme comme un grand seigneur oublie ses dettes[1].

LÉONARDA.

Mon frère a eu le malheur d'aimer, et je sais tout ce qu'il souffre.

Entre DON FERNAND.

INÈS.

Le voici.

DON FERNAND.

Vous me voyez désolé, ma sœur; et je viens vous instruire de mes ennuis.

LÉONARDA.

Laisse-nous, Inès.

INÈS.

Cela est juste, si l'on n'a pas besoin de moi.

Elle sort.

DON FERNAND.

Ma sœur, ma charmante sœur... mieux que cela, mon amie, mon amie bien chère... prêtez-moi toute votre attention. Elle m'est nécessaire, et vous verrez bientôt que ma confidence la mérite.

LÉONARDA.

Voilà un bien long préambule. Quel trouble! qu'avez-vous?.... parlez.

DON FERNAND.

Au nom du ciel, ma sœur, écoutez-moi.

LÉONARDA.

Je vous écoute.

DON FERNAND.

Vous savez que j'aimais Lisène?

LÉONARDA.

Je le sais.

DON FERNAND.

Que la nuit je lui rendais des soins?

LÉONARDA.

O Dieu! je pressens le malheur.

[1] Littéralement: « Comme un grand seigneur oublie de payer les frais d'une fête qu'il a depuis long temps donnée. »

DON FERNAND.

Nous étions, ces jours passés, don Pèdre et moi dans le vaisseau de saint Christophe..... Ainsi l'on appelle, vous ne l'ignorez pas, l'endroit de la cathédrale où nous autres cavaliers nous nous embarquons pour discourir de choses et d'autres.

LÉONARDA.

Oui, je sais, mon frère, que c'est en cet endroit-là que vous causez, à l'issue de la messe, de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas.

DON FERNAND.

Donc nous étions là don Pèdre et moi. On parlait des dames de Tolède à qui le ciel a donné tant de beauté et de grâce. Une loi, dit-on, établit que si, par aventure, il vient à s'élever quelque difficulté touchant une expression de la langue castillanne, il faut prendre pour arbitre un cavalier de Tolède; de même quand on parle de beauté, — de cette beauté que l'esprit anime et relève, le meilleur juge c'est une dame tolédane.... Donc, tandis que l'on parlait des dames de Tolède, don Pèdre vient follement se vanter qu'il est aimé, favorisé d'une dame de cette ville. Aussitôt moi jaloux... Car un homme a beau ne pas être nommé, il s'aperçoit toujours de reste lorsqu'un autre lui lance des pierres dans son jardin [1]. .. Moi je réponds qu'il y a souvent des fats qui se croient aimés, tandis que les dames se moquent d'eux et leur préfèrent des cavaliers plus discrets. Alors lui : « Jamais, dit-il, je ne me suis vanté sans motif. La dame que je sers me préfère, malgré mon peu de mérite, à des rivaux qui se nourrissent de grandes espérances et de grandes prétentions. Elle m'a donné sa parole, et j'ai des titres qui sont si bien en bonne et due forme, que pour obtenir un jugement définitif il me suffirait de les présenter à la chancellerie d'amour. » Moi, d'un air badin, je répliquai : « Il y a bien longtemps que l'on ment.... cela date du commencement du monde. Car lorsque Dieu demanda au premier homicide : Qu'as-tu fait de ton frère? il répondit d'un ton chagrin : Je ne sais pas, au moment même où il venait de le tuer. » Ce démenti, bien qu'enveloppé dans une citation de l'histoire sainte, fut reconnu pour tel par tous les assistants; et en effet il ressemblait assez à ces hommes hypocrites qui outragent et déshonorent sous un manteau sacré. — Don Pèdre garda le silence. Mais au moment où sonna midi, et où chacun se préparait à s'en aller, il me fit un signe comme un homme qui veut parler à un autre seul à seul. Il sortit par la porte des Lions ... c'était la porte que devait choisir un homme qui avait reçu une offense et voulait se venger.... Et plus furieux que les lions qui soutiennent les hautes colonnes de marbre : « Écoutez,

[1] Mot à mot : « On s'aperçoit à qui on lance les cannes. » Allusion au jeu de cannes, où l'on se lançait l'un contre l'autre des roseaux (*cañas*) en guise de javelots.

don Fernand, » me dit-il. « Où cela? » répondis-je à voix basse : « Si vous êtes cavalier, ce sera à la porte de Visagra, ou sur la hauteur du château de San Cervantes. » « Ce dernier endroit, répondis-je en croisant mon manteau, étant plus solitaire et entouré de hauts rochers, me paraît plus commode pour que nous puissions tirer l'épée. » Il me suivit, nous traversâmes le pont, ouvrage du roi Wamba [1], et arrivés sur la route de Séville, nous montâmes vers le château. Là chacun de nous tira son épée. Il combattit vaillamment; mais il devait périr. Je l'atteignis le premier. — Il en est des épées comme des nouvelles; les mauvaises arrivent toujours plus vite.... Au moment où il venait de tomber passait un cavalier monté sur une mule, lequel mit trop tard pied à terre, semblable à ces feux Saint-Elme que l'on voit sur la mer après une tempête. Il s'approcha de don Pèdre pour voir si le malheureux respirait encore. Moi cependant j'allai droit à la monture, et appuyant ma main sur l'arçon sans me servir de l'étrier, je sautai dessus, et courus vers le monastère de Saint-Jacques [2]. Mais tout en courant, je m'assurai que je n'étais point poursuivi, et ne voulant pas exciter de soupçons, je suis revenu à Tolède, où j'ai laissé dans une hôtellerie la mule du cavalier; quant à lui, je viens de le voir conduit par six hommes de garde à la prison royale, suivi d'une foule de peuple qui criait qu'il avait tué don Pèdre. Maintenant, ma sœur, il faut nous occuper du prisonnier; car ce serait une lâcheté, une bassesse de ne point lui venir en aide, si par hasard on le retient longtemps en prison... Cet homme, autant que j'en puis juger à sa tournure et à la manière dont il était vêtu, est un cavalier de distinction, et il est fort bien de sa personne.... Il faut lui envoyer de l'argent, de telle façon qu'il ne sache pas d'où cela vient... Si moi-même, déguisé, j'allais à la prison? Que vous en semble?

LÉONARDA.

Non pas, non pas, Fernand! Ce serait une imprudence. Il pourrait vous reconnaître.

DON FERNAND.

Et pourquoi voulez-vous qu'il soit puni à ma place?

LÉONARDA.

Écoutez.... J'ai une idée qui n'est pas mauvaise. Vous pourrez

[1] Avant la conquête arabe, les rois goths se tenaient à Tolède

[2]
Subi y piqué al monasterio
Del santo, que como carta
Hizo sello de una piedra
Sobre nema colorada.

Littéralement : « Je sautai (à cheval), et piquai (droit) au monastère du saint qui d'une pierre fit un sceau, comme (on fait en) une lettre sur de la cire rouge. »

Dans cette phrase, fort obscure et d'une construction fort embarrassée, nous avons cru entrevoir que Lope faisait allusion à quelqu'un de ces saints qui, d'après la légende, auraient laissé l'empreinte de leurs pieds à un certain endroit où ils se seraient arrêtés. — Mais quel est le saint qu'il a voulu désigner? Ne serait-ce pas saint Jacques de Compostelle, sur l'autel duquel on voit encore, dit-on, l'empreinte de son pied?

venir à son aide sans risquer de vous compromettre. Je vais lui écrire une lettre, en lui disant que la personne qui lui écrit est une dame qui l'a vu passer lorsqu'on le menait en prison, et qui, émue de pitié en sa faveur, lui envoie des régals, des bijoux, de l'argent.

DON FERNAND.

L'invention est charmante.

LÉONARDA.

Eh bien, mon frère, attendez.... Attendez ici que j'aie écrit ce billet. Seulement, dites-moi, que voulez-vous que j'envoie en même temps?

DON FERNAND.

Tout ce qu'il vous plaira.

LÉONARDA.

Deux cents écus, est-ce assez?

DON FERNAND.

Fort bien.

Elle sort.

DON FERNAND.

En vérité, j'ai honte de faire porter la peine de ma faute à un homme innocent. Mais je serai toujours à temps de me déclarer. Voyons où ira l'aventure.

Entrent L'ALGUAZIL et ses gens.

L'ALGUAZIL.

Seigneur don Fernand, veuillez nous suivre en prison.

DON FERNAND.

Moi?... Et pour quel motif?

L'ALGUAZIL.

A cause du meurtre de don Pèdre. On m'a dit de vous arrêter. Mais soyez sans souci. C'est seulement pour vous confronter avec le prisonnier.

DON FERNAND.

Je vous suis. Je vous en donne ma parole.....

L'ALGUAZIL.

Je ne vous demande pas votre épée.

DON FERNAND.

Eh bien, marchons. (*A la cantonade.*) Holà! qu'on avertisse ma sœur que je vais en prison.

Ils sortent.

SCÈNE III.

La prison de Tolède.

Entrent CITRON, SANCHO, CESPEDOSA et ROSALES.

CITRON.

Je vous dis et vous répète que l'on m'a pris tout mon bagage.

SANCHO.

Allons! allons! une petite politesse pour payer votre entrée.

ROSALES.

Il a la mine d'un galant homme.

CITRON.

A quoi le jugez-vous?

ROSALES.

A ce que vous avez le nez bien à sa place.

CITRON.

Et comment auriez-vous voulu que je l'eusse?

CESPEDOSA.

Parbleu! est-ce que vous n'auriez pas pu l'avoir de côté ou de travers?

CITRON.

J'aurais été joli garçon!

SANCHO.

Il aurait pu être si long, qu'on aurait deviné par là de quelle tribu descendait votre excellence.

CITRON.

Il y a des nez longs pleins de noblesse, et des nez courts qui sont ignobles. On se trompe souvent quand on juge un homme d'après son nez. Car vous saurez qu'il y a aussi des Juifs qui naissent camards.

CESPEDOSA.

Comment cela?

CITRON

Le voici. — Ce peuple tomba par trois fois dans le jardin des Olives, où ils avaient accompagné le traître qui vendit son Seigneur. Dès qu'ils l'entendirent, aussitôt ils tombèrent épouvantés, les uns sur la face, les autres à la renverse [1]. De là vient la différence qu'on remarque entre les nez des Juifs : ceux qui tombèrent sur la face ont le nez fort long; et ceux qui tombèrent à la renverse sont camards.

CESPEDOSA.

Vous m'avez l'air d'un luron.

CITRON.

Je suis de Séville.

SANCHO.

Eh bien! exécutez-vous de bonne grâce.

CITRON.

Je vous l'ai dit vingt fois, et vous devriez me croire, on m'a tout pris.

SANCHO.

Quoi! tout absolument?

[1] Les Évangiles n'entrent pas dans ce détail

CITRON.

On ne m'a pas laissé un quatrin.

SANCHO.

Je vous en avertis, si vous entendez siffler cette nuit près de vous, n'en soyez pas étonné ; ce sera un serpent qui viendra courtiser la couleuvre.

CITRON.

Un moment ! (*Fouillant dans sa poche.*) Je vais envoyer à Zamora la Vieille, pour voir si je n'y aurais pas oublié quelque chose... Ma foi, voici un réal. Tenez, c'est pour vous.

SANCHO.

Vous avez pris le bon parti. — En avez-vous d'autres pareils?

CITRON.

Non, seigneur, je n'en ai plus, malheureusement pour vous.

ROSALES.

Que le ciel vous accorde des consolations dans votre prison !

CITRON.

Qu'il daigne plutôt m'accorder ma délivrance !

Sancho, Cespedosa et Rosales sortent.

Entre INÈS.

INÈS, *à part.*

Voici donc ce qu'on appelle une prison. Quel horrible séjour !

CITRON.

Une femme !... Feignons d'être un galant homme. Car si l'on n'a pas au moins en prison la sympathie d'une belle, c'est à périr d'ennui.

INÈS, *à part.*

Voici un de ces marauds. — Quelle mine! Il a au moins deux ou trois meurtres sur la conscience.

CITRON.

Holà ! mademoiselle, que cherchez-vous dans la prison ? Quel est l'heureux mortel qui attire votre beauté ?

INÈS.

Seigneur, un cavalier qu'on vient d'arrêter.

CITRON.

C'est moi.

INÈS.

Ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

CITRON.

Bien répondu, vive Dieu !... Parlons-lui mon langage ordinaire : Aimable Tolédane. . j'aurais dû me contenter de dire tout simplement Tolédane; car jusqu'ici il n'y a pas eu de Tolédane qui ne fût pas aimable..... Brillant soleil, douce et vive lumière de cette nuit où je languis, je suis le valet d'un cavalier qui est en cette prison depuis quelques minutes. Si ma tournure était tant soit peu à votre goût (et dans la rue je ne suis pas à dédaigner), si ma mine

vous plaisait, si vous aviez pour moi un tant soit peu de sympathie, — je n'en serais pas fâché.

INÈS.

Il n'en faut pas tant pour m'attendrir. Mais, dites-moi, vous n'êtes donc pas un voleur?

CITRON.

Est-ce que j'ai une mine à voler [1]?

INÈS.

Je viens à la hâte chercher ici un gentilhomme de Séville que l'on a arrêté pour un meurtre.

CITRON.

Est-ce aujourd'hui qu'on l'a arrêté?

INÈS.

Tout à l'heure.

CITRON.

Eh bien, c'est comme si vous l'aviez devant vous. Je suis son lieutenant, son reflet, son ombre.

INÈS.

Comment cela?

CITRON.

Je me tiens toujours à trois pas derrière lui. — Mais, je vous l'avoue, je suis étonné qu'on vienne le chercher ici, lui qui n'est pas de cette ville. — N'importe; si vous voulez lui parler, le voilà.

INÈS.

J'ai deux mots à lui dire, et ensuite nous causerons ensemble.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Obscur et triste séjour, horrible tombeau des vivants, aucun malheur sur la terre n'est comparable à celui des infortunés que tu gardes dans tes murs. Si la justice n'était pas la plus belle des choses, tu la rendrais ce qu'il y a de plus affreux. — Tel est l'éloignement que tu inspires, que le soleil lui-même n'entre pas ici, de peur d'y demeurer prisonnier [2].

CITRON.

Monseigneur, il y a ici une dame qui vous attend... Cette dame, c'est la dame d'une autre dame belle et charmante comme un ange [3].

DON JUAN.

Où est-elle?

[1] *Tengo yo cara de hurtar?*

[2] Dans l'original ce couplet forme un sonnet.

[3] *Una dama, dama enfin*
De otra dama serafin.

INÈS.

Je suis venue ici, seigneur, pour voir votre air et votre tournure.

DON JUAN.

Ayez compassion de mes malheurs, car on m'a arrêté sans motif.

INÈS.

Mais ce n'est pas sans motif que ma maîtresse s'est éprise de vous; et cela au point qu'à compter d'aujourd'hui elle veut s'employer vivement à votre service. — Elle était à sa fenêtre, et vous a vu passer. — Voici pour vous un billet.

DON JUAN.

Je ne me plains plus désormais de mon malheur.—Au contraire, je suis prêt à le bénir. — Comment s'appelle cette dame?

INÈS.

Pour ceci, je ne puis pas vous le dire. Vous le saurez plus tard. Sa réputation commande les plus grands égards.

DON JUAN.

C'est donc une dame de qualité ?

INÈS.

Oui, monseigneur, tout à fait.

DON JUAN.

Et qui l'oblige à me témoigner tant de sympathie?

INÈS.

Lisez le billet; il vous apprendra mieux votre bonheur.

DON JUAN.

Hélas!... mon malheur, c'est une prison! et mon bonheur, c'est une feuille de papier! (*Il lit.*) « Au bruit que faisaient les gens qui vous menaient à la prison, je me suis mise à la fenêtre; je vous ai vu, charmant étranger; et votre bonne mine a gagné mon cœur, lequel est devenu votre prisonnier, comme vous-même étiez celui des alguazils. Je veux demeurer dans vos fers tout le temps que vous serez captif. Disposez de moi comme de votre esclave; et commencez par accepter ces deux cents écus dont vous aurez besoin dans la prison, et dont je n'ai que faire, en ayant pour moi beaucoup plus qu'il ne m'en faut. » (*Parlant.*) J'ai lu le billet.

CITRON.

Et moi je l'ai entendu.... et il m'a pénétré d'admiration, ainsi que celle qui l'apporte. Où est l'argent?

DON JUAN.

Tais-toi, imbécile, à la male heure. (*Avec enthousiasme.*) Quel bonheur fut jamais égal au mien?

CITRON.

Il y a bien de quoi se vanter, ma foi! — Dites, ma mie, où donc est cet argent qui vient de nous tomber comme du ciel?

DON JUAN.

Te tairas-tu?

CITRON.

Mais, monseigneur, puisque la justice nous a pris notre argent, nous ne pouvons pas refuser celui qu'on veut bien nous prêter. (*A Inès.*) Donnez, ma belle; car, de vrai, nous n'avons pas de quoi dîner aujourd'hui.

INÈS, *à don Juan.*

Puis-je le lui remettre?

CITRON.

Comment donc? J'ai tout pouvoir.... quand même ce serait le trésor de Venise.

DON JUAN.

Soit !... Après tout, ce serait se montrer ingrat envers une main si généreuse. — Mais ne saurai-je point qui est cette dame?

INÈS.

Si vous vous conduisez bien, vous le saurez plus tard

DON JUAN.

Croyez-le, ma naissance est des meilleures.

CITRON.

Il est inutile de parler de ces choses-là; on n'a pas envoyé ici mademoiselle pour apprendre votre généalogie. (*A Inès.*) Maintenant, vous pouvez repartir quand vous voudrez. Revenez dans une heure avec la même somme, et vous serez reçue avec le même plaisir.

INÈS.

Est-ce que monseigneur ne veut pas me donner un mot de réponse ?

DON JUAN.

Ce coquin a juré de ne pas me laisser parler ! — Oui, certes, je voudrais écrire, car ce serait par trop grossier de laisser sans réponse une lettre si aimable.—J'ai vu dans la pièce voisine de l'encre et du papier.

INÈS.

Ma maîtresse sera ravie, et j'aurai, je suis sûre, une bonne étrenne.

DON JUAN.

J'y vais et je reviens.

Il sort.

CITRON.

Puisque nous voilà seuls, voulez-vous, ma charmante, faire plus ample connaissance... si toutefois un galant homme peut vous donner dans l'œil.

INÈS.

Je crains fort d'avoir affaire à un mauvais sujet, et vous m'avez l'air suspect.

CITRON.

Vous êtes singulières, mesdames. — Un joli garçon comme moi,

qui parle la langue nouvelle en faisant sonner ces mots *substance* et *réduction*[1], enveloppé jusqu'au cou d'un manteau de camelot, et qui porte d'énormes favoris[2], est comme ces fleuves perfides qui sont d'autant plus profonds qu'ils paraissent plus paisibles. — Bref, dites-moi votre nom ; et puisque le maître et la maîtresse s'aiment, nous autres serviteurs aimons-nous.

INÈS.

Le drôle est aimable et finira par me plaire. — On n'a jamais si bien chanté en cage.

CITRON.

Votre nom, s'il vous plaît ?

INÈS.

C'est celui de la sainte qui porte un agneau dans ses bras.

CITRON.

Pourvu que l'agneau ne grossisse pas trop, je voudrais être dans vos bras, charmante Inès ; mais si l'agneau devait par trop grossir, je n'en suis plus, je me sauve.

INÈS.

Et vous, votre nom ?

CITRON.

Il est fort d'usage en Castille.

INÈS.

Mais enfin ?

CITRON.

Citron.

INÈS.

Aigre ?

CITRON.

Et doux... c'est selon.

Entre **DON JUAN** ; il tient à la main une lettre.

DON JUAN.

Tenez, portez ceci à votre maîtresse. Offrez-lui en même temps cette bague comme un témoignage de ma reconnaissance, et dites-lui que je lui appartiens pour la vie. — Pour vous, acceptez ces doublons sur ceux que vous m'avez apportés.

INÈS.

Ma maîtresse va devenir prisonnière avec vous. — Je prends la bague comme souvenir ; mais pour l'argent, je ne puis l'accepter.

DON JUAN.

Foi de cavalier...

INÈS.

Vous ne me persuaderez pas.

[1] Ces mots (*substancia* et *reduccion*), alors nouveaux en Espagne, faisaient probablement partie du vocabulaire des cultistes.

[2] Littéralement : « Et qui, avec la *guedexa* (les cheveux qui sont sur les tempes) et les favoris, paraît un demi-masque. »

CITRON.

Non, monseigneur, n'insistez pas. C'est méconnaître son désintéressement. Elle ne peut pas accepter, surtout si elle savait...

INÈS, *à don Juan.*

Je suis en retard. Veuillez me dire votre nom, et adieu.

DON JUAN.

J'aurais voulu le taire; mais je ne puis, ce serait une défiance injurieuse et une ingratitude. (*Haut.*) Je m'appelle don Juan d'Aguilar.

INÈS.

Adieu donc, seigneur don Juan.

CITRON.

Adieu, ma reine.

INÈS.

Adieu, joli garçon.

Elle sort.

CITRON, *courant après Inès.*

N'oubliez pas mon nom, je vous prie.

DON JUAN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

CITRON.

Que vous êtes un mortel bien heureux.

DON JUAN.

Le billet est charmant.

CITRON.

Ravissant.

DON JUAN.

Et je raffolle déjà de cette femme.

CITRON.

Bravo!... sans l'avoir vue?

DON JUAN.

Je l'ai vue.

CITRON.

Où cela?

DON JUAN.

Dans mon imagination.

CITRON.

Votre imagination pourrait bien vous abuser.— Ces témoignages de sympathie m'ont toujours été suspects. Donner de l'argent et cacher son nom... c'est mauvais signe.

DON JUAN.

Pourquoi cela?

CITRON.

Je parierais que c'est quelque vieille femme.

DON JUAN.

Tu crois?

CITRON.

Et qu'elle se joue de vous.

DON JUAN.

En ce cas, je l'aurai échappé belle.—Je lui renverrai son argent.

CITRON.

Un étranger avoir une pareille aventure!

DON JUAN.

Tu n'as peut-être pas tort.

CITRON.

Il y a des vieilles femmes chez lesquelles le désir ne vieillit point, et qui donneraient beaucoup pour un jeune homme comme vous. Prenez garde!

DON JUAN.

Tu as raison.

CITRON.

Il y en avait une naguère qui me lorgnait. Elle n'avait plus de sourcils, et elle les teignait de la couleur de son vêtement. S'il était bleu, ses sourcils étaient d'un bleu superbe; si de nacre, ils devenaient nacrés; si vert, je les voyais aussitôt verdir.

DON JUAN.

Tais-toi, tu me fais horreur.

CITRON.

Je vous dis la vérité.

DON JUAN.

Est-ce que tu as eu quelque liaison avec elle?

CITRON.

Que voulez-vous... elle me donnait de l'argent mignon. — Et je conclus de là que vous serez pris tôt ou tard par des sourcils verts.

DON JUAN.

Au nom du ciel! ne me présente pas une pareille image.

CITRON.

Pourquoi cela?

DON JUAN.

J'admets bien des yeux verts... mais les sourcils!

CITRON.

Eh bien! laissons cela.—Dites-moi, qu'allez-vous faire pour sortir d'ici? car ça ne m'amuserait guère pour ma part de vivre ainsi coffré.

DON JUAN.

J'aurai une protection.

CITRON.

Laquelle?

DON JUAN.

Le généreux don Louis de Ribera, fils du corrégidor, lequel est quelque peu parent du duc d'Alcala. Il me suffira de l'assurer de mon innocence pour qu'il me tire de prison. Un peu de protection

ne nuit pas au bon droit ; et *justice* et *faveur* sont des mots qui vont bien ensemble.

Entrent UN ALGUAZIL, LE GREFFIER et DON FERNAND

L'ALGUAZIL.

Tous ces discours, monseigneur, sont inutiles. Puisque vous êtes innocent, vous devez vouloir tous les moyens d'établir la vérité.

DON FERNAND.

Si l'on me manque d'égards, la cour n'est pas loin .. Que la justice me traite comme elle le doit, que l'on me mette dans une tour.

DON JUAN.

Qu'est ceci ?

LE GREFFIER.

Vous ne tarderez pas, seigneur, à le voir. — L'alcade mayor a ordonné que vous fussiez confronté avec ce cavalier. Le reconnaissez-vous pour celui qui a tué don Pèdre ?

DON JUAN, *à part.*

Situation délicate !... c'est lui, je n'en puis douter ; mais ce serait une lâcheté que de le dire... Il s'est conduit en homme de cœur et d'honneur, et je ne dois pas le perdre. J'aime mieux rester en prison jusqu'à ce que l'on ait vu mon innocence.

DON FERNAND, *à part.*

Il m'a reconnu... je suis perdu !

DON JUAN.

J'ai regardé ce cavalier avec la plus grande attention ; ce n'est pas lui. L'autre était plus âgé ; il avait la barbe plus noire, le teint plus pâle. Vous pouvez remettre ce gentilhomme en liberté.

L'ALGUAZIL.

Eh bien ! sortons. Je me réjouis fort que le seigneur don Fernand soit innocent.

DON FERNAND, *bas, à don Juan.*

Dieu vous rende la liberté, seigneur cavalier, et qu'il donne à votre existence tout le bonheur que je souhaite et que vous méritez ; car je vois votre âme comme à travers un transparent cristal.

DON JUAN, *bas, à don Fernand.*

Écoutez, de grâce, un seul mot.

DON FERNAND, *de même.*

Que voulez-vous, seigneur ?

DON JUAN, *de même.*

Une fois dehors, rappelez-vous, je vous prie, cette générosité qui m'a fait me sacrifier pour vous ; car, vive Dieu ! je suis sensible à ce qui vous arrive comme si nous fussions d'anciens amis. Vous le savez, je vous ai vu ; mais je ne devais pas vous reconnaître : il vaut mieux que les soupçons planent sur moi. Tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien avoir soin de certains papiers que j'a-

vais dans ma valise; et si vous m'accordez cette grâce, je vous en serai bien reconnaissant.

DON FERNAND, *de même.*

Il serait mal à moi de nier la vérité à un si noble et si généreux cavalier envers lequel je tâcherai de m'acquitter, s'il est possible, d'un si grand service; et si l'aveu de ce que je vous dois pouvait vous satisfaire, je déclare que le meurtrier de don Pèdre...

DON JUAN, *de même.*

Taisez-vous, je vous prie; vous me perdriez. Car je dirais que c'est moi qui l'ai tué... ce que je nie en ce moment; et vous auriez beau vous dénoncer, je soutiendrais que vous faites cela pour moi. Ainsi donc ne me perdez pas. J'espère prouver que je ne suis point de ce pays et que je n'ai jamais eu de relations avec le défunt.

DON FERNAND, *de même.*

Mais dois-je souffrir que vous soyez puni de la faute que j'ai commise?

DON JUAN, *de même.*

Certainement; car moi je pourrai me tirer d'ici et vous offrir mes services, tandis que vous qui êtes coupable...

DON FERNAND, *de même.*

Quelle reconnaissance vous m'imposez! je voudrais me mettre à vos pieds.

DON JUAN, *de même.*

Ces compliments sont hors de saison. Adieu, partez; car l'on nous observe, et l'on pourrait soupçonner quelque chose.

DON FERNAND, *de même.*

Croyez-le bien, je suis noble et homme d'honneur.

DON JUAN, *de même.*

Je sais que mon dévouement ne pouvait mieux s'employer.

DON FERNAND, *de même.*

Dieu me permettra, j'espère, de m'acquitter un jour.

CITRON.

Allons, allons, prenez garde!

DON JUAN.

Adieu, don Fernand.

DON FERNAND.

Adieu, seigneur don Juan.

Ils sortent chacun par un côté différent.

SCÈNE IV.

Chez don Fernand.

Entrent LÉONARDA et INÈS.

LÉONARDA.

Il est aussi bien que tu le dis?

INÈS.

Je n'ai jamais vu un si charmant jeune homme. Il s'appelle don

Juan... et son nom de famille, si je ne me trompe... Aguilar.—Ah! madame, si vous le voyiez!

LÉONARDA.

Parles-tu sérieusement?

INÈS.

Il est digne d'un cœur comme le vôtre. Quelle tournure! quelle distinction! quelle élégance!

LÉONARDA.

Tu en perds la tête.

INÈS.

Pour ce qui est de la politesse et des belles manières, je n'aurais pas le talent qu'il faut pour le louer dignement.

LÉONARDA.

Qu'un homme de ce mérite ait eu pareille disgrâce! Et dire qu'on l'arrête au moment où il arrive de voyage! quelle sottise!

INÈS.

Pour que vous puissiez juger par vous-même de son esprit, prenez ce billet, et vous verrez si je le vante à tort. Même dans un simple billet un homme d'esprit et de goût se fait toujours reconnaître.

LÉONARDA.

Un billet! tu m'en donnes deux.

INÈS.

Pardon, madame, c'est qu'il est doublé d'un billet de don Louis, que m'a remis Dionis, son valet secrétaire.

LÉONARDA.

Laisse cela.

INÈS.

Quel dédain!

LÉONARDA.

Il m'ennuie.

INÈS.

C'est bon pour le discours. En vérité, il ne vous ennuie pas autant que vous le dites.—Vous l'aimez.

LÉONARDA.

Moi! don Louis?

INÈS.

Alors c'est donc l'autre?

LÉONARDA.

Les louanges que tu lui as données m'ont amusée, mais que m'importe?

INÈS.

Lisez les deux billets, et vous verrez ainsi lequel des deux a le plus d'esprit.

LÉONARDA.

Je commence par le plus ancien en date.

INÈS.

Comme vous voudrez.

LÉONARDA, *lisant.*

« Un homme qui offense par son amour peut-il s'excuser de son audace? Si l'amour excuse tout, peut-on s'excuser alors qu'on offense avec son amour? Je persiste malgré mes désabusements; et en effet, comment pourrait-il regarder ce bien comme un mal celui qui regarde son mal comme un bien? Ne vous fâchez pas de ce que je vous aime, ni même de ce que je vous écris; car la première de ces choses est indépendante de ma volonté, et la seconde n'est que la conséquence de la première. »

INÈS.

C'est bien dit cela!

LÉONARDA.

C'est fort bien, quoiqu'un peu prétentieux. Don Louis a de l'esprit.

INÈS.

Et vous avez tort de le traiter avec ce dédain.

LÉONARDA.

Lisons maintenant la lettre du seigneur don Juan d'Aguilar.

INÈS.

Vous prononcez son nom doux comme miel [1].

LÉONARDA.

Tais-toi, sotte. — Comment veux-tu que je l'aime ne le connaissant pas? (*Elle lit.*) « Il me semble, madame, que c'est de vous que je suis prisonnier; car les chaînes les plus fortes sont celles de la reconnaissance. Bientôt, sans doute, on me rendra ma liberté, mais de vous je serai toujours l'humble esclave. La justice est singulière de m'arrêter, moi qui n'ai pas tué cet homme, et de vous laisser libre, vous qui m'avez tué..... d'autant que je n'ai jamais ouï dire que l'on ait donné à personne pour deux cents écus de poison. »

INÈS.

C'est fini?

LÉONARDA.

Que veux-tu de plus dans un billet?

INÈS.

C'est fort joli.

LÉONARDA.

Si l'on peut juger par-là de don Juan, il a beaucoup d'esprit et de grâce. Il m'occupe déjà. Je commence déjà à l'aimer.

INÈS.

Vous pouvez m'en croire, c'est un cavalier parfait.

[1] Littéralement : « Vous le nommez avec du sucre dans la bouche. »

LÉONARDA.

Mais n'est-ce pas une folie à moi d'éprouver cette sympathie pour un homme que je n'ai jamais vu?... Quelle est cette puissance inconnue qui m'attire vers lui? Quel charme m'as-tu apporté?

INÈS.

Je me suis contentée de vous dire mon avis.

LÉONARDA.

O ciel! pourquoi m'inspirer ces sentiments? Funeste étoile, pourquoi agiter ainsi mon cœur en faveur d'un homme que je n'ai jamais vu? — Tu vas y retourner, Inès.

INÈS.

Moi, madame?

LÉONARDA.

Pourquoi pas?

INÈS.

Et que désirez-vous?

LÉONARDA.

Va le voir, et emporte avec toi ce portrait attaché à ce ruban.

INÈS.

Que voulez-vous donc?

LÉONARDA.

Je voudrais le rendre amoureux de moi. Arrange-toi pour le lui montrer sans me compromettre.

INÈS.

Y pensez-vous?

LÉONARDA.

Inès, je le connais sans l'avoir vu. L'éloge que tu m'as fait de lui a rempli mon imagination. — Pourquoi me regardes-tu étonnée? Je veux, je veux l'aimer.

INÈS.

Autrefois, madame, vous vous disiez insensible; n'importe, je vous servirai de mon mieux. Et puisqu'il en est ainsi, veuillez prendre ce diamant qu'il m'a donné.

LÉONARDA.

Pour moi?

INÈS.

Oui, madame.

LÉONARDA.

Il ne manquait plus que cela!

INÈS.

C'est un gage de tendresse qu'il vous envoie.

LÉONARDA.

Va, Inès, cours à la prison. Ce cavalier sera mon époux, ou bien nous nous perdrons ensemble.

INÈS.

Il y a là un certain Citron aigre-doux, de Séville.

LÉONARDA.

Son valet?

INÈS.

Et qui me plait assez.

LÉONARDA.

Si je me perds, souviens-toi bien que tu y auras contribué, et que c'est mon frère qui m'a fait écrire le premier billet.

Elles sortent.

SCÈNE V.

Dans la prison.

Entrent DON JUAN et DON LOUIS.

DON LOUIS.

Je suis serviteur de la maison d'Alcala, dont ma famille est l'alliée, et dès qu'on m'a remis votre billet, je suis venu vous voir. J'ai su votre aventure aussitôt après votre arrestation. Je ne vous crois point coupable, et l'on ne peut pas le croire sur d'aussi faibles indices. Quoi qu'il en soit, tant que vous serez en prison je me regarderai moi-même comme prisonnier.

DON JUAN.

Je vous baise mille fois les pieds. Je n'attendais pas moins de vous, illustre don Louis de Ribera [1].

DON LOUIS.

Je mériterai la confiance que vous me témoignez en vous tirant d'ici. (*Appelant.*) Alcayde?

Entre L'ALCAYDE.

L'ALCAYDE.

Seigneur?

DON LOUIS.

Don Juan a-t-il du moins un appartement convenable?

L'ALCAYDE.

Je lui ai donné ce que nous avons de mieux.

DON LOUIS.

Voilà qui est bien. Je vais envoyer un lit de chez moi[2]. (*L'Alcayde sort.*) Je parlerai à mon père afin qu'il nous vienne en aide à tous deux, car nous sommes tous deux prisonniers.

DON JUAN.

Je vous baise les pieds mille et mille fois.

[1] Il y a ici plusieurs jeux de mots sur le mot *ribera*, rivière. « Comme il y a de l'eau dans le ciel, vous êtes une rivière (ou un *ribera*) céleste, etc., etc., etc. »

[2] A l'époque où Lope écrivait, les prisons de France n'étaient pas mieux meublées que celles d'Espagne.

DON LOUIS.

Je ne serai content que lorsque vous serez libre. — Adieu, seigneur don Juan.

Il sort.

Entre CITRON.

CITRON.

J'attendais qu'il fût parti.

DON JUAN.

Pourquoi?

CITRON.

Autre bonne fortune. — Inès qui revient.

DON JUAN.

A merveille!

Entre INÈS.

CITRON.

Approchez, mon brillant soleil.

INÈS, *à don Juan.*

Je me mets à vos genoux.

DON JUAN.

Non pas!... dans mes bras... sur mon cœur.

INÈS.

Non pas! doucement, seigneur, car je risquerais d'accrocher à vos boutons ce ruban auquel est attaché un portrait que je vais porter chez l'orfévre.

DON JUAN.

Un portrait? et de qui? — Montrez-le.

INÈS.

C'est celui d'une personne de qui vous avez féru l'âme.

DON JUAN.

Est-ce votre maîtresse?

INÈS.

Il faut que vous soyez un grand enchanteur.

DON JUAN.

Moi, Inès?

INÈS.

Vous l'avez rendue folle.

DON JUAN.

Faites donc voir.

INÈS.

Pour cela, non, seigneur don Juan, car ensuite vous reconnaîtriez la dame de qui est ce portrait.

DON JUAN.

Et comment? Je ne connais personne à Tolède. Voici, pour mon malheur, la première maison où je suis entré. Je n'ai vu jusqu'ici, au lieu de dames, que les misérables qui habitent ce triste séjour;

au lieu de vertugadins, je n'ai vu que leurs fers; et en fait de doux propos, je n'ai entendu que leurs jurements.

INÈS.

Eh bien, soit!... mais regardez vite... je suis pressée... Je n'ai pas voulu passer près d'ici sans vous dire un petit bonjour.

DON JUAN, *prenant le portrait.*

Dieu! quelle beauté!... se trouve-t-il donc hors du ciel un ange qui soit aussi parfait?

CITRON.

Montrez-moi voir. (*Il regarde le portrait.*) Oui! on ne lui donnerait guère plus de quarante à quarante-cinq ans.

INÈS.

Que dites-vous? Elle n'a pas seize ans accomplis.

CITRON.

Peste! ce ne serait pas mal de posséder ce jeune cœur.

INÈS.

Seigneur don Juan, je ne puis m'arrêter davantage. — Rendez-moi cela.

DON JUAN.

Oh! non, ma chère.

INÈS.

Comment! non?

DON JUAN.

Laisse-le-moi; je le ferai raccommoder par un orfévre qui est ici avec nous.

INÈS.

Et ne voyez-vous pas que si je reviens sans l'avoir.....

DON JUAN.

Sois sans inquiétude; tu diras que c'est moi.

INÈS.

Allons, il faut que pour un caprice de vous, je m'expose à la colère, aux reproches de ma maîtresse!... Au moins, songez-y bien, je ne vous le laisse que pour aujourd'hui.

DON JUAN.

Demain sans faute je te le rends.

INÈS.

Vous me le promettez?

CITRON.

Je suis sa caution.

INÈS.

Eh bien, adieu.

DON JUAN.

Dites bien à votre belle maîtresse que je suis son esclave pour la vie.

CITRON, *à Inès.*

Et moi, que suis-je?

INÈS.

Si nous nous lions ensemble, tu seras, toi, un citron d'amour, aigri par la jalousie.

CITRON.

Un citron d'Andujar [1].

INÈS.

Le vilain drôle!

Elle sort.

DON JUAN, *regardant le portrait.*

Qu'elle est jolie!

CITRON.

Elle est divine.

DON JUAN.

Il n'y a pas ici des sourcils verts ou bleus, ni des cheveux d'emprunt. — La belle bouche!

CITRON.

C'est pur sang [2]. Mais, comme vous savez, je soupçonne quelque piége.

DON JUAN.

Non, non! Je me meurs.

CITRON.

Sans l'avoir vue?

DON JUAN.

Certainement.

CITRON.

Les sages disent qu'on ne peut pas avoir d'amour pour une personne qu'on ne connaît pas.

DON JUAN.

Les sages sont des fous. — Écoute.

CITRON.

Après?

DON JUAN.

As-tu vu une montagne d'or?

CITRON.

Non, monseigneur.

DON JUAN.

Eh bien, moi je te prouverai que tu pourrais l'aimer.

CITRON.

Comment cela?

DON JUAN.

En pensant à une de ces montagnes que tu as traversées et ensuite à l'or que tu as vu, et en formant dans ton esprit l'idée d'une montagne d'or. — De même moi, je réunis les deux idées de femme et de beauté, et j'adore cet ange.

[1] Dans le texte, Citron répond simplement *Andujar*. Andujar est, comme on sait, une petite ville de l'Andalousie; mais je soupçonne qu'il y a ici quelque plaisanterie d'un goût équivoque.

[2] *Es sangre pura*

Entre DON FERNAND.

DON FERNAND.

Je passais aux environs, seigneur don Juan, et j'ai voulu vous voir. — Comment vous trouvez-vous en prison ?

DON JUAN.

Fort bien, puisque je vous y vois.

DON FERNAND.

Avez-vous besoin de quelque chose ?

DON JUAN.

Nullement, car le ciel est venu à mon aide par l'entremise d'un ange qui m'a vu tandis qu'on me conduisait ici.

DON FERNAND.

Elle vous a envoyé des présents ?

DON JUAN.

Elle m'a fait passer deux cents écus.

DON FERNAND.

A merveille !

DON JUAN.

Je suis pénétré pour elle de reconnaissance et d'amour.

DON FERNAND.

Sans l'avoir vue ?

DON JUAN.

J'ai vu son portrait.

DON FERNAND.

Montrez-le.

DON JUAN.

Volontiers... d'autant que vous me direz qui c'est. Le voilà. (*Il lui donne le portrait.*) Vous paraissez interdit

DON FERNAND.

Je ne connais pas cette dame.

CITRON.

C'est une dame de fantaisie.

DON JUAN.

Les écus sont de bon aloi.

DON FERNAND.

Je vous quitte pour vous faire préparer un appartement.

Il sort

DON JUAN.

Qu'est ceci ?

CITRON.

Vous aurez fait quelque imprudence.

DON JUAN.

En quoi donc ?

CITRON.

En lui montrant ce portrait.

DON JUAN.

Son visage a changé de couleur.

CITRON.

Je parierais que c'est sa femme.

DON JUAN.

Maintenant qu'il l'a vu, c'est irremédiable.

CITRON.

Comme vous vous êtes pressé de le lui montrer!

DON JUAN.

Les ennuis viennent toujours vite.

CITRON.

Au reste, s'il le prend mal, nous dirons que c'est lui qui a tué ce gentilhomme.

DON JUAN.

Ce qui m'ennuie, c'est à cause de la femme.

CITRON.

Et moi, c'est à cause d'Inès; car je perds là une luronne aimable, palpable, — et sans portrait.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Dans la prison.

Entrent DON JUAN et DON LOUIS.

DON JUAN.

Comment vous exprimer ma reconnaissance de tant de bontés?

DON LOUIS.

La seule différence entre nous doit être qu'à vous, don Juan, ce sera votre corps, votre personne physique qui sera en prison, et qu'à moi, ce sera mon âme.

DON JUAN.

Ceux qui ont tant vanté la Grèce ne connaissaient pas la puissance des étoiles qui mettent cette force dans l'amitié.

DON LOUIS.

Le ciel même nous avertit si elle est véritable ou feinte. Castor et Pollux changés tous deux en étoiles sont à mes yeux la preuve de l'influence des planètes. L'une se montre au moment même où l'autre disparaît; et c'est ainsi que Virgile a dépeint leur vie et leur mort alternatives [1].

[1] Le passage de Virgile auquel Lope fait allusion se trouve au livre VI de l'*Énéide*. Le voici :

Si fratrem Pollux alternâ morte redemit,
Itque reditque viam toties, etc., etc.

Castor et Pollux (les Gémeaux) sont au nombre des signes du zodiaque ; mais n'est-ce

DON JUAN.

Tous les vrais amis doivent être nés sous ce signe. — Quant à moi, de même que Phidias se plaisait à donner à ses statues le nom d'un de ses amis, ce sera vous désormais qui inspirerez tous mes actes.

DON LOUIS.

Je vous ai voué, don Juan, la plus vive affection, et vous le verrez à ma conduite; mais je ne veux pas que vous regardiez comme autant d'obligations que vous contractez, les services que je puis vous rendre. En ce moment le contrat ne serait point valable [1]. Attendez que vous sortiez de prison... et je ferai mes efforts pour que ce soit le plus tôt possible.

DON JUAN.

Si je vous suis jamais ingrat, seigneur don Louis, que je perde tout le lustre que je tiens du nom qui m'a été transmis, après avoir été si longtemps honoré! Que je perde la protection de la maison d'Alcala, et celle de votre noble famille [2].

DON LOUIS.

Vous devez vous ennuyer ici. Je veux cette nuit vous faire sortir et vous mener en un lieu où vous ayez quelque distraction. J'ai une occasion assez rare, et je désire que vous soyez spectateur..... ou tout au moins auditeur. Et afin que mes plaisirs n'excitent pas trop votre envie, j'aime à croire que vous aussi vous trouverez quelque agréable passetemps.

DON JUAN.

Je le crois sans peine, allant sous vos auspices.

DON LOUIS, *appelant.*

Alcayde!

Entre L'ALCAYDE.

L'ALCAYDE.

Seigneur?

DON LOUIS.

Dionis, mon valet, viendra ce soir, vers neuf heures, chercher don Juan.

L'ALCAYDE.

Il pourra emmener tout le monde et moi-même si je vous suis bon à quelque chose.

DON LOUIS.

Vous pouvez me le confier sans crainte. Je me charge de lui, et j'en réponds.

Il sort avec l'Alcayde.

pas à tort que Lope semble les placer parmi les constellations? — Du reste, tout ce passage est d'une extrême difficulté.

[1] Parce que don Louis, qui est libre, a tout l'avantage.

[2] Mot à mot : « Que je perde la protection de la maison d'Alcala, où il y a *une rivière* (*un ribera*), le port de mon espérance. »

DON JUAN.

Le lion farouche dont une épine cruelle a traversé le pied le donne à guérir à un esclave plein d'humanité; et plus tard, retrouvant dans l'amphithéâtre de Rome son sauveur qu'on envoyait à la mort, il se couche humblement devant lui, et lèche sa main bienfaisante. Si un animal féroce s'est ainsi rappelé le bien qu'il avait reçu, quel homme pourrait l'oublier? Si un animal féroce a montré tant de reconnaissance, quelle horreur ne doit pas inspirer un ingrat [1]?

Entre CITRON.

CITRON.

Depuis que vous vous êtes ainsi lié avec le fils du corrégidor, il me semble, seigneur don Juan, que vous êtes de meilleure humeur. — Eh bien, quoi de nouveau? que devient cette vieille espiègle qui s'amuse à vous monter la tête avec son prétendu portrait?

DON JUAN.

Ce portrait, qui seul prouve que je ne m'abuse pas, et que c'est toi qui es dans l'erreur, — ce portrait annonce une personne de quinze ou seize ans.

CITRON.

S'il en est ainsi, — bien que j'aie ouï dire que les jeunes filles de cet âge exhalaient un parfum tout particulier [2], la voilà à la saison des amours, et elle ne doit pas être la femme de votre ami don Fernand; car à quinze ans elle ne serait point mariée et libre.

DON JUAN.

Je ne sais... mais je me meurs.

CITRON.

Quelle folie!... Peut-on aimer un objet qu'on n'a point vu!

DON JUAN.

J'y périrai, te dis-je.

CITRON.

C'est la première fois qu'on voit — Aimer sans savoir qui

DON JUAN.

Elle m'écrit dans le même sens.

CITRON.

Combien de lettres avez-vous déjà reçues d'elle?

DON JUAN.

Une vingtaine.

CITRON.

Et toujours elle s'obstine à ne vous dire ni son nom ni son adresse?

[1] Dans l'original, ce monologue forme un sonnet.

Puesto que decir oí
Que niñas huelen al nido.

DON JUAN.

Toujours. — Si un de mes amis se fût engagé comme moi et qu'il me l'eût conté, je le tiendrais pour fou.

CITRON.

Un jour quelqu'un voyant pleurer un Portugais, lui en demanda le motif. Il répondit qu'il avait du chagrin, un chagrin d'amour. Pour le consoler, on lui demanda de qui il était amoureux, et il répondit : « De personne, je pleure simplement d'amour [1]. » Vous ressemblez à ce Portugais, et comme lui, vous pouvez pleurer, bien que vous ne sachiez pas pour qui.

DON JUAN.

Cette femme m'a percé de mille flèches. Chaque mot de ses adorables billets me va droit au cœur.

CITRON.

Je vois, vous ressemblez aux coqs d'Inde, que l'on enveloppe de papier pour les faire mieux rôtir [2], et cette dame veut sans doute s'exercer à la galanterie avec un prisonnier, dans l'espoir qu'elle ne sera pas par lui compromise. C'est ainsi que les barbiers font leur apprentissage sur les moines... Ce portrait sert d'appât à cet habile chasseur, et par ce moyen il vous fera tomber dans ses piéges..

DON JUAN.

Il n'y a point ici de piége. — J'ai reçu d'elle tant et tant de régals, que je ne pourrai jamais reconnaître ses bontés.

CITRON.

Alors expliquez-moi ce mystère.

DON JUAN.

Que sais-je?

CITRON.

Eh bien, soit! qu'elle nous envoie de l'argent, beaucoup d'argent, et je lui permets de ne se point laisser voir.

DON JUAN.

Fi donc! un homme d'honneur ne peut pas en accepter d'une femme.

CITRON.

Elles en reçoivent bien de nous!

DON JUAN.

Nous sommes nés pour les servir.

---

[1] *Y respondio : de ninguen,*
Mais choro de puro amor.

Pour donner à son anecdote un plus grand air de vérité, Citron s'amuse à parler portugais.

[2] *Basta, que eres como pabo*
Que te assan entre papeles.

L'espagnol est charmant, le mot *papeles* signifiant tout à la fois du *papier* et des *billets doux*.

CITRON.

En effet elles furent primitivement formées de la côte que nous leur avons donnée, et ce ne fut pas la plus petite ; et il est tout simple que celui qui a donné la côte donne de quoi l'entretenir[1]. L'exemple d'Adam justifie mille maris.

DON JUAN.

Comment cela?

CITRON.

Ève ne lui donna-t-elle point pour nos péchés le triste morceau que vous savez?

DON JUAN.

Où veux-tu en venir?

CITRON.

Et à elle-même, qui le lui avait donné?

DON JUAN.

Le serpent.

CITRON.

Ou le diable, qui prit cette forme-là pour la mieux tromper. — Aussi, lorsqu'une femme donne à son mari de quoi manger, il n'a qu'une seule excuse, l'exemple d'Adam ; et tout en reconnaissant sa faute, il doit se dire : « Mangeons, alors même que cela viendrait du diable. »

DON JUAN.

Moi, je ne suis pas ici un mari ; et même je ne connais pas la femme en question.

CITRON.

Vous ne lui en serez pas moins reconnaissant.

DON JUAN.

Comme doit l'être un galant homme.

Entre L'ALCAYDE.

L'ALCAYDE, *à don Juan.*

Deux femmes voilées demandent après vous.

DON JUAN.

Au nom du ciel, laissez-les entrer.

CITRON.

Ont-elles l'air comme il faut?

L'ALCAYDE.

Tout à fait.

CITRON.

En ce cas, j'aime à croire qu'elles se seront munies de pastilles odorantes[2].

[1] Il y a ici une grâce intraduisible sur *costa* (dépense, entretien) et *costilla* (côte), qui paraît le diminutif du premier mot. « Il était tout simple que celui qui avait donné la *costilla* (la côte) s'obligeât à la *costa* (à la dépense ou à l'entretien). »

[2] Il y a ici dans le texte des allusions à certains détails très-délicats de la toilette

L'ALCAYDE.

Les voici.

DON JUAN.

Veuillez fermer.

L'Alcayde sort.

Entrent LÉONARDA et INÈS voilées.

LÉONARDA, *à part.*

Qu'il est beau ! qu'il est noble et gracieux !

INÈS.

N'est-ce pas, madame, qu'il est joli garçon ?

LÉONARDA, *à don Juan.*

Je voudrais vous dire un mot.

DON JUAN.

Je suis trop heureux de l'entendre de cette bouche.

LÉONARDA.

Ne soyez pas si ému en parlant d'une bouche que vous ne voyez pas.

DON JUAN.

Pardonnez-moi ce trouble, il est bien naturel ; car mon cœur me dit que vous êtes venue pour m'achever.

LÉONARDA.

N'êtes-vous pas don Juan d'Aguilar ?

CITRON.

Oui, madame, c'est lui-même ; et moi je suis son valet.

LÉONARDA

Nommé, je crois, Citron ?

CITRON.

Confit, pour servir.

INÈS.

Il est charmant.

CITRON.

J'ai été élevé sur la plage, je suis un poisson de San Lucar [1].

INÈS.

Il n'est jamais embarrassé.

DON JUAN.

Eh quoi ! madame, vous ne dites rien ?

LÉONARDA.

C'est que moi aussi, je l'avoue, je suis toute émue. J'ai éprouvé

féminine qui, en Espagne, distinguaient les femmes honnêtes des courtisanes, — et qui étaient à l'avantage de ces dernières. — Ces allusions, pour être comprises, auraient exigé des commentaires dans lesquels il nous était impossible d'entrer.

1 *Crieme en el arenal*
Y soy atun de San Lucar.

San Lucar est un port d'Andalousie. Ceux qui y étaient nés passaient pour de fins matois.

en entrant ici je ne sais quel éblouissement. Inès m'avait beaucoup vanté votre personne.

CITRON, *à Inès.*

Reine de mon cœur, jolie nymphe du Tage, viens un peu par ici pour les laisser causer en paix.

Citron et Inès se retirent vers le fond du théâtre.

DON JUAN.

Pourquoi, madame, ce brillant soleil se couche-t-il derrière le nuage de cette mante? et comment un corps si léger peut-il le cacher à mes yeux? Mais vous êtes comme la foudre qui renverse ce qui est fort et puissant, et pardonne aux objets les plus faibles. Ayant résolu ma mort, vous traversez, sans l'endommager, ce tissu délicat, et vous embrasez mon cœur; et si vous produisez un tel effet avec un seul éclair parti de vos yeux, ne dois-je pas penser que vous me réduiriez en cendre si vous veniez à découvrir ces deux astres étincelants? Mais n'importe; dussé-je y périr, je vous supplie, madame, de vouloir bien les découvrir, afin que vous voyiez quel est votre pouvoir. Et permettez aussi que j'admire cette bouche céleste, — nacre sans tache qui renferme des perles charmantes, et qui doit prononcer ma sentence.

LÉONARDA.

Don Juan, lorsque je vous écrivis que je vous avais vu, je ne disais pas la vérité. Je vous ai vu ici pour la première fois; et cependant avant de venir ici je vous aimais. La renommée vous a dépeint à moi d'une telle sorte que j'en ai perdu la liberté. Eh bien, vous l'avouerai-je? ce que je vois est au-dessus de ce que j'avais imaginé; je ressemble à ces peintres sans talent qui, en cherchant l'idéal, ne savent pas même s'élever à la beauté de leur modèle... Tout ce que je vous ai écrit jusqu'à ce jour était sans valeur tant que je ne me montrerais pas à vous. Il vous fallait une caution, une garantie. Je suis venue vous l'apporter.

DON JUAN.

Eh bien, madame, je ne vous demande qu'une seule grâce, c'est de vous découvrir.

LÉONARDA.

En ce moment c'est impossible; mais je vous donne ma parole que ce sera bientôt.

DON JUAN.

Quelle cruauté, madame!... comment avez-vous le courage de me refuser cette consolation? Vous êtes comme les divinités du ciel : il faut croire en vous de confiance. Mais on m'a accordé la permission de sortir cette nuit; pourrai-je aller à votre maison?

LÉONARDA.

Oui, vous pourrez, — sous un déguisement, — me parler par une fenêtre du rez-de chaussée.

DON JUAN.

Et ne pourrai-je pas entrer?

LÉONARDA.

Il n'y a pas moyen.

DON JUAN.

Maintenant vous voudrez bien m'indiquer la maison.

LÉONARDA, *à part.*

Quelle imprudence l'amour me conseille! (*Haut.*) C'est près Saint-Michel le Haut[1], la maison aux grands balcons. (*Riant.*) On y est plus à l'aise pour causer[2].

DON JUAN.

Vous mettrez un mouchoir[3]?

LÉONARDA.

Volontiers.

DON JUAN.

Encore un mot. J'allais oublier une chose d'importance et qui m'inquiète.

LÉONARDA.

Moi aussi, j'allais oublier quelque chose.

DON JUAN.

Connaissez-vous un certain don Fernand de Saavedra?

LÉONARDA.

Moi? non.

DON JUAN.

Ne l'avez-vous pas quelquefois entendu nommer?

LÉONARDA.

Moi?... Vous avez l'air de me croire une personne très-libre.

DON JUAN.

Non pas; mais je craignais que vous ne fussiez mariée.

LÉONARDA.

Je ne l'ai pas désiré jusqu'à ce jour.—Jusqu'ici je suis maîtresse de mes actions... ou pour mieux dire je ne le suis plus. Il y a un homme qui a tout pouvoir sur moi et qui, j'espère, deviendra bientôt mon seigneur et mon maître.—En foi de quoi, je vous prie d'accepter cette chaîne..... c'est là ce que j'oubliais.

DON JUAN.

Vous n'aviez pas besoin de cela pour enchaîner mon âme à jamais : à jamais je suis votre esclave. Mais accordez-moi, mon bien, une autre grâce que je désire plus encore.

LÉONARDA.

Et laquelle?

[1] Église de Tolède.

Porque quepan las razones
Y con mejor sobresalto.

[3] Comme signal. On attachait le mouchoir au balcon.

DON JUAN.

Otez, je vous prie, votre gant, et me laissez baiser votre main.

LÉONARDA.

Bien qu'il ne soit pas poli de vous la présenter avec le gant, c'est ainsi seulement que je puis vous l'offrir.

DON JUAN.

Quoi! pas même la main sans voile!... Mais quoique mon amour en doive murmurer, vous avez raison; car les objets de prix, les diamants et les perles, ne doivent s'offrir qu'enveloppés.— Et je baise cette main divine en disant : « Sauf le gant. »

LÉONARDA.

Soyez persuadé, don Juan, que mon âme s'emploiera pour faire tomber les voiles qui me cachent à vos yeux.—Adieu, seigneur.

INÈS.

Ils ont fini, je crois.

CITRON.

Il me le semble aussi.

LÉONARDA.

Partons, Inès.

INÈS.

Adieu.

CITRON.

Le ciel te protége!

Léonarda et Inès sortent.

CITRON.

De quoi avez-vous causé tous deux?... Est-elle jeune et belle?... comment est-elle?

DON JUAN.

Est-ce que je l'ai vue?

CITRON.

Quoi! vous ne l'avez pas vue!

DON JUAN.

Elle n'a pas voulu découvrir son visage.

CITRON.

Un homme parler ainsi?... Oh! si c'eût été moi!

DON JUAN.

Je n'aurais point voulu me rendre coupable d'un acte discourtois. —Jusqu'à sa main, elle me l'a donnée recouverte d'un gant.

CITRON.

Je ne me suis pas trompé; c'est bien ce que je croyais. —La main soigneusement gantée! cela ne me dit rien de bon, et m'est avis qu'elle a la gale.—Enfin qu'avez-vous décidé?

DON JUAN.

Un amour sans fin. Et cette nuit je vais la voir.

CITRON.

Elle vous a dit sa maison?

DON JUAN.

Oui.

CITRON.

Bravo! j'en saute de joie!... Oh! quelle inésade je vais me donner[1]!

DON JUAN.

Mon cher, tu ne verras pas Inès, car nous ne pourrons pas entrer.

CITRON.

Je négocierai. Tout ce que je veux, c'est de savoir la maison.

DON JUAN.

C'est vers Saint-Michel le Haut... la maison à deux balcons.

CITRON.

Prenez garde d'aller si haut... car si vous veniez à faire un saut...

DON JUAN.

Un ange ne doit-il pas demeurer au ciel?

CITRON.

C'est que quand on a monté il n'est pas toujours facile de descendre.

DON JUAN.

Un homme qui aime ne doit rien craindre

CITRON.

Je sais que ma crainte n'est point vaine; et la moindre maisonnette de Tolède me semblera un immense édifice.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Dans la maison de Lisène.

Entrent DON FERNAND et LISÈNE.

LISÈNE.

Vous me feriez perdre toute patience.

DON FERNAND.

Et pourquoi, madame?

LISÈNE.

Pourquoi vous-même, don Fernand, osez-vous paraître devant moi?

DON FERNAND.

Un autre, cruelle Lisène, trouverait ici un accueil plus favorable.

LISÈNE.

Et qui donc, hormis vous, pourrait me venir voir dans une semblable situation? qui voudrait ainsi me désoler après avoir tué mon âme? Don Pèdre vivait en moi, vous lui avez donné la mort, et pour me la donner aussi à moi, vous avez l'audace de vous présenter à mes yeux. Mais non, moi-même je ne vis plus, je suis morte avec

[1] *O que inesada me doi!*

lui; et vous faites bien de me rendre cette visite, parce qu'il est bien d'honorer les morts. — D'un seul coup d'épée vous avez percé deux corps et deux âmes... Ah! que n'ai-je retenu votre bras! C'est moi, c'est moi qu'il fallait frapper!... car je soupçonne que c'est votre amour, votre jalousie qui a tué celui que j'aimais.

DON FERNAND.

Chère et adorée Lisène, je n'ai point tué celui qui vous aimait; c'est vous qui tuez en ce jour un homme qui vous aime. Oui, je me regarde comme mort; et si je n'étais pas un homme mort, personne ne me parlerait comme vous me parlez.—Le cavalier qui l'a tué est arrêté. Toutefois peut-on dire qu'il a été tué celui qui vit dans votre cœur? Le mort, c'est moi, vous dis-je, il n'y a pas à en douter; car celui qui ne vit pas dans le souvenir de ce qu'il aime est plus mort cent fois que celui qui n'est plus dans cette vie. — Lui, il est mort pour vivre dans votre âme; et moi, puisque vous me haïssez, ma vie ne sera qu'une longue mort. — D'ailleurs, moi-même je veux mourir, jaloux que je suis de l'homme que vous regrettez. — Et plaise au ciel que ce soit bientôt fini, afin que vous ne me détestiez plus comme l'auteur de vos chagrins.

LISÈNE.

Vous niez en vain, don Fernand, la mort de don Pèdre. Je l'aime à présent plus que jamais, j'en conviens; mais c'est parce que vous n'avez aucune confiance en moi. Dites-moi la vérité. Les femmes, croyez-le, savent garder un secret.

DON FERNAND.

Oui, pour leurs plaisirs; mais elles ont de la peine à dissimuler leurs ennuis.

LISÈNE.

Si une femme appliquée à la torture a pu se couper la langue afin de ne rien révéler, c'est une preuve du pouvoir que nous avons sur nous-mêmes.

DON FERNAND.

La langue de don Pèdre devait finir par lui être fatale : elle était médisante, satirique, toujours prête à l'injure. Il parlait toujours mal des maris et des femmes.

LISÈNE.

C'est l'usage, à présent, de mal parler; et les plus impitoyables sont ceux-là même sur qui l'on aurait le plus à dire.

DON FERNAND.

Il y a beaucoup de médisants, et peu sont châtiés.

LISÈNE.

Laissons cela, don Fernand. Vous chercheriez vainement à vous justifier; et ne reparaissez jamais devant mes yeux, qui se consacrent à pleurer mon malheur.

Elle sort.

DON FERNAND.

Aujourd'hui, la mer agitée par la tempête se soulève avec fureur et vient en mugissant frapper le rivage; demain, peut-être, elle sera tranquille et mènera doucement les vaisseaux vers le port. —Aujourd'hui, les arbres des bois sont couverts de frimas et de neige: demain, peut-être, ils montreront avec orgueil leurs branches couvertes de feuilles verdoyantes et de fleurs embaumées. — Ainsi, Lisène, tout change ici-bas; et ton cœur, aujourd'hui en proie au désespoir, demain peut s'ouvrir encore à l'espérance [1].

Il sort.

SCÈNE III.

Une rue de Tolède; la nuit.

Entrent DON LOUIS, DON JUAN, CITRON et DIONIS; ils portent chacun une épée et une rondache.

DON LOUIS.

On dirait, don Juan, que vous n'avez aucun plaisir, quoique entouré de dames.

DON JUAN.

Un pauvre prisonnier n'a jamais l'âme fort contente.

DON LOUIS.

Quoique Tolède soit à la tête des villes d'Espagne, on ne trouve pas ici les distractions que l'on trouve là-bas à la cour.

CITRON.

Ma foi, vive Madrid! Là tout se vend et tout s'achète, la truite et la merluche comme la grenouille et la perdrix. Là il y a de brillantes courtisanes pour les grands seigneurs, des souillons à bon marché pour les gens de rien, et des femmes entre deux pour les amateurs de moyenne condition. En cela Madrid ressemble aux auberges d'Italie, où celui qui paye le mieux mange toujours les meilleurs morceaux; et puis vient un Espagnol dont la bourse et le haut de chausses sont en mauvais état, et on lui sert pour son dîner un oiseau de nouvelle espèce, composé des diverses parties des autres oiseaux, — un oiseau merveilleux tel qu'on n'en a jamais vu ni dans la Manche ni aux Indes. Une moitié de la poitrine est de la grive, l'autre moitié est de la pie; il y a une patte de perdrix et une patte de pigonneau; et tout cela si subtilement recousu avec du fil de pite [2], que le pauvre dîneur ne voit là que des veines ou des nerfs, — d'autant que cet oiseau rare est adroitement couvert d'une bonne petite sauce piquante. Puis, quand notre soldat revient au pays, il faut l'entendre vanter l'Italie où l'on vous sert de magnifiques dîners pour trois réaux! — Au reste, comme je le disais, rien ne ressemble autant aux dames de mon bon Madrid,

[1] Dans l'original, ce monologue forme un sonnet.

[2] On appelle *pite* ou *aloès pite* une plante d'Amérique dont on tire du fil.

qui sont un composé de toute sorte d'ingrédients, et dont les salles de toilette pourraient bien s'appeler des salles de déguisement. Que je plains celui qui est obligé de déchirer tous ces fils à belles dents, et qui mange, entre l'ambre et la soie, du rouge, du blanc, et du vif-argent !

DON LOUIS.

Tu es impayable, Citron. — Mais avec les choses que tu dis, on perd bientôt les cheveux et la barbe.

DON JUAN.

Ne l'écoutez pas ; il est fou.

DON LOUIS.

Rien ne peut vous distraire. — Eh bien, je veux vous mener voir la plus belle personne du monde.

CITRON.

Voir n'est pas le mot. Mieux vaudrait dire *entendre*. Mais enfin, si elle parle bien, cela vous fera peut-être plaisir.

DON LOUIS.

Dionis, conduis le seigneur don Juan à l'Alcazar, du côté de Saint-Michel le Haut.

DON JUAN.

Justement, don Louis, je voulais vous prier de me mener de ce côté-là. Une certaine dame qui savait que je sortirais cette nuit de prison m'y a donné rendez-vous.

DIONIS.

Nous allons d'ici tout droit à la place de Zocodover.

CITRON.

Aucune place ne peut être comparée à celle de Madrid.

DON JUAN.

Tais-toi, imbécile.

CITRON.

Qui donne du lustre à une ville ?

DON LOUIS.

Les nobles gens qui l'habitent.

CITRON.

Alors aucune ville n'est comparable à Madrid ; car tous les matins on voit sur la place un millier d'hidalgos.

DON JUAN.

Qui appelles-tu des hidalgos ?

CITRON.

Les commissionnaires de la montagne, qui fourniraient de noblesse et de vin cent villes d'Espagne [1].

DON LOUIS.

Ce qui fait la beauté de la nature, c'est la variété.

CITRON.

Et aussi la nouveauté. — Or, Madrid réunit ces deux agréments ;

[1] Les Asturiens sont presque tous nobles, et c'étaient eux qui vendaient le vin.

il est nouveau et varié; et ses habitants aiment à tel point les choses nouvelles, que souvent on y loue des fenêtres rien que pour voir brûler une maison.

DON LOUIS.

As-tu longtemps habité Madrid?

CITRON.

Pas longtemps. Mais je ne serais pas plus aise si j'avais parcouru le monde entier. Il y a là tant de seigneurs illustres, tant de grands qui sont l'honneur du siècle, tant d'hommes supérieurs, soit dans les armes, soit dans les lettres! Il y a là tant de dames, et tant de coches dans lesquels les premières se promènent éternellement.... Coche par-ci, coche par-là, et que maudissent par-ci par-là tous les passants.... l'un parce qu'on lui a jaspé sa collerette, l'autre parce qu'on lui a bouché un œil! — Il y a là tant d'avocats dans les cours! tant de plaideurs dans les salles! tant de magistrats et de greffiers, les uns avec leurs vares, les autres avec leurs plumes!... Le souvenir seul m'en ravit.

DON JUAN.

Oui! mais la vie y est chère.

CITRON.

Eh! parbleu! c'est qu'il n'y a point là d'hôtellerie où l'on sache coudre comme en Italie. Mais savez-vous rien de comparable à ces gargotes où l'on vend des andouilles, du hachis, de l'étuvée, qui ont conservé presque toute leur substance.... Il n'y manque rien. Je me trompe : il y manque quelque chose qui serait selon moi fort nécessaire... Un jour, derrière la porte, voyant une pierre grise légèrement creusée, je m'imaginai qu'elle était là pour recevoir le vin et l'eau... Or une Galicienne [1] m'entendit. « Holà ! me cria-t-elle, ne voyez-vous pas que cette pierre c'est pour moudre le persil et le poivre? » Sur quoi, me tournant vers elle dans le costume d'Adam avant qu'il eût mis la feuille de figuier : « C'est votre faute aussi, lui dis-je. Pourquoi ne mettez-vous point d'écriteau qui indique l'usage des divers objets de la maison? »

DON LOUIS.

Nous voici arrivés, don Juan. — C'est là qu'elle demeure. Attendez-moi là.

DON JUAN.

Quoi! cette maison où je vois deux balcons?

DON LOUIS.

Oui.

DON JUAN, *bas, à Citron.*

Ah! mon ami, quelle disgrâce!

CITRON.

Comment cela, monseigneur?

[1] La plupart des servantes de cabaret sont Galiciennes.

DON JUAN.

C'est la maison que m'a indiquée cette dame, et je vois à la fenêtre d'en bas le signal convenu.

CITRON.

Voilà une drôle de plaisanterie.

DON JUAN.

Qui ne me fait pas rire du tout, vive Dieu!

CITRON.

Qu'importe! il payera les frais.

DON JUAN.

A moi cela me coûte l'âme.

CITRON.

Quelle peut être cette femme-là?

DON JUAN.

Puisque don Louis lui rend des soins, il n'en faut pas douter, elle doit être belle.

CITRON.

Tant mieux, puisque vous n'êtes pas son mari.

Entre LÉONARDA; elle paraît à une fenêtre du rez-de-chaussée.

DON JUAN.

La voilà!

LÉONARDA.

Est-ce vous?

DON LOUIS.

C'est moi.

LÉONARDA.

Mon bien, quel bonheur!

DON LOUIS.

Oui, quel bonheur pour moi!

LÉONARDA.

Comment vous trouvez-vous?

DON LOUIS.

Comme un homme à qui vos bontés rendent la vie.

DON JUAN.

Et don Louis qui m'amène ici pour faire le guet, tandis qu'il est en tête-à-tête avec la femme que j'aime!

CITRON.

C'est peut-être une autre femme.

DON JUAN.

Non pas; ces signes disent clairement que c'est elle.

CITRON.

Ce qui me console pour vous, c'est le souvenir d'une aventure arrivée un jour à un de mes amis qui avait de même un rendez-vous sous une fenêtre du rez-de-chaussée. Il n'est pas agréable, je vous assure, de se dresser énergiquement sur les pieds, de lever la tête tant qu'on peut, et puis d'embrasser un visage barbu.

DON JUAN.

Comment faire pour éloigner don Louis et pour que je reste seul?

CITRON.

Je vais crier comme si l'on m'égorgeait, et je prendrai la fuite.

DON JUAN.

L'idée est excellente.

CITRON, *s'enfuyant.*

On me tue! On me tue! Au secours!

DON LOUIS.

Qu'est-ce donc?

DON JUAN.

Quelque querelle sans doute.

DON LOUIS.

Je vais voir ce que c'est.

DON JUAN, *s'approchant de Léonarda.*

Un moment, de grâce! Encore un moment! C'est moi, c'est don Juan d'Aguilar qui vous parle.

LÉONARDA.

Est-ce que ce n'était pas vous tout à l'heure?

DON JUAN.

C'était don Louis de Ribera.

LÉONARDA.

Hélas! monseigneur, je croyais parler à vous.

DON JUAN.

En vérité?

LÉONARDA.

Certainement.

DON JUAN.

Vous rendez la joie à mon cœur.... mais don Louis vous aime?

LÉONARDA.

Je ne sais s'il m'aime ou s'il m'ennuie.

DON JUAN.

Soyez indulgente pour lui; car c'est à lui que je dois mon bonheur présent et tout le bonheur que j'espère. — Quand pourrai-je vous voir?

LÉONARDA.

Demain, je pense.

DON JUAN.

Comment puis-je aimer sans savoir qui?

LÉONARDA.

Silence! On revient.

Entrent DON LOUIS, CITRON et DIONIS.

DON JUAN.

Que s'est-il donc passé?

DON LOUIS.

Que sais-je? Je l'ai entendu crier comme si on l'écorchait, et j'ai couru vers lui.

DIONIS.

Les assaillants se seront réfugiés dans quelque maison.

DON LOUIS.

N'avez-vous point parlé avec elle, don Juan?

DON JUAN.

Cette dame m'a demandé de la fenêtre où vous étiez allé, et j'ai répondu.....

DIONIS.

Chut! Voici du monde.

Entre DON FERNAND.

DON FERNAND, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie?.. à ma porte tant de gens armés!... Peut-être sont-ce des parents de don Pèdre qui m'attendent pour me faire un mauvais parti.

CITRON.

Qui va là?

DON FERNAND.

Un homme qui rentre dans sa maison.

DON LOUIS.

En ce cas, passez.

DON FERNAND.

Non pas! je veux savoir auparavant pourquoi l'on s'arrête ici sous mon balcon.

DON LOUIS.

Je l'ai reconnu, don Juan.

DON JUAN.

Que dites-vous?

DON LOUIS.

Il faut nous éloigner.

DON JUAN.

Et pourquoi?

DON LOUIS.

Parce que ce cavalier est le frère de la dame à qui j'ai parlé.

DON JUAN.

Nous lui devons des égards.

DON LOUIS.

Partons.

Il sort avec Dionis.

DON JUAN.

Tout est perdu, mon ami.

CITRON.

Que dit donc votre déesse?

DON JUAN.

Que don Louis lui rend des soins.

CITRON.

Que vous importe, si elle n'exige pas que vous l'épousiez? — Mais ne lui avez-vous point vu le visage?

DON JUAN.

Non. Elle avait fait exprès, sans doute, de n'avoir point de lumière chez elle.

CITRON.

Et vous l'aimez toujours?

DON JUAN.

Je l'adore.

CITRON.

Quelle folie!

DON JUAN.

Persuade, si tu peux, mon cœur.

Don Juan et Citron sortent.

DON FERNAND.

Si je ne me trompe, don Juan était avec don Louis, et celui-ci par amitié l'aura mené voir les dames ou ma sœur. La faute en est à moi, et je dois n'accuser que moi seul. Conduisons-nous avec prudence.—Déjà le jour se lève... N'est-ce pas ma sœur que j'aperçois?

LÉONARDA paraît à la fenêtre.

DON FERNAND.

Eh quoi! ma sœur, encore debout à cette heure?

LÉONARDA.

Dans mon inquiétude, je ne pouvais pas dormir... et à tout instant je me mettais à cette fenêtre pour voir si vous veniez. Enfin le jour paraît, et je suis rassurée.— Pourquoi sortir seul ainsi, don Fernand, lorsque les parents de don Pèdre vous soupçonnent? Ne savez-vous pas qu'ils veulent le venger? De quoi vous servirait votre courage si plusieurs à la fois vous attaquaient?... Vous avez sans doute rencontré ici près quelques cavaliers que vous aurez pris pour des galants. C'étaient peut-être des gens qui vous cherchaient.

DON FERNAND.

Je vous remercie de ce tendre intérêt. De mon côté je ne suis pas sans inquiétude à cause de vous.

LÉONARDA.

Qu'est-ce donc?

DON FERNAND.

Je n'ai point voulu jusqu'ici vous en parler; mais je soupçonne que vous avez quelque liaison avec un cavalier.

LÉONARDA.

Quel cavalier?

DON FERNAND.

Don Juan.

LÉONARDA.

L'ai-je jamais vu pour que vous m'adressiez ce reproche?

DON FERNAND.

Non, je le sais, vous ne l'avez pas vu; mais je crois que vous l'aimez : — car désormais pour aimer l'on n'a plus besoin de voir. — Don Juan m'a montré un portrait en me demandant si je connaissais l'original : ce portrait, c'était le vôtre. Que voulez-vous que je pense?

LÉONARDA.

Je trouve cette curiosité bien naturelle chez un jeune homme. — Mais voulez-vous que je vous dise comment le portrait se trouve en ses mains? Vous m'avez recommandé de ne le laisser manquer de rien, et comme je me trouvais sans argent, je lui ai envoyé cela.

DON FERNAND.

En effet, la chose est parfaitement innocente. Un portrait est souvent un objet de grand prix.

LÉONARDA.

Le cercle d'or qui l'entoure a une certaine valeur.

DON FERNAND.

Alors il fallait lui envoyer seulement le cercle d'or.

LÉONARDA.

Cela aurait pu l'humilier [1].

DON FERNAND.

Voici déjà le soleil qui se lève. Il est temps que je rentre.

LÉONARDA, *à part*.

Don Fernand est jaloux de tout le monde.

DON FERNAND, *à part*.

De tous côtés j'ai à me plaindre de l'amour.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Dans la prison.

Entrent DON JUAN et CITRON.

DON JUAN, *tenant une lettre*.

A peine la dame blanche et rose venait-elle de gagner la partie contre la dame noire sur l'échiquier du ciel, lorsque notre mystérieuse beauté a écrit ce billet [2].

[1] Il y a ici une *grâce* intraduisible. Elle porte sur le double sens du mot *cerco*, *entourage* et *siége*, et du verbe *cercar*, *entourer* et *assiéger*. — Ferdinand dit : « Celui qui met l'entourage (ou le siége) veut conquérir. » Et sa sœur lui répond : « Il n'est pas noble d'entourer (ou d'assiéger) avec de l'or. »

[2] Comme le prouve la réponse de Citron, Lope a eu évidemment l'intention de se moquer du langage affecté des *cultistes*.

CITRON.

Je ne sais, monseigneur, si le ciel est un échiquier à étoiles, ni si l'aube est une dame blanche et rose, ni si la nuit est une dame noire contre laquelle l'autre gagne tous les matins sa partie... Voici ce que je dis : à peine le marchand d'orviétan chantait-il dans les rues son électuaire d'une voix plus forte que celle du rossignol, mais pas si agréable ; à peine le noir grillon faisait-il entendre son cri enroué ; à peine certains vases de nuit commençaient-ils à se montrer sur les lucarnes, quand j'ai vu la charmante Inès qui étendait la main tant qu'elle pouvait par la fenêtre, et qui me présentait ce billet.

DON JUAN.

Ne vois-tu pas qu'il est difficile de dormir quand on aime?

CITRON.

Mais vous, qui aimez-vous?

DON JUAN.

Je l'ignore ; mais je sais que l'Amour est un dieu bien puissant.

CITRON.

Quand on n'a point vu une dame, je comprends encore
mets qu'on l'aime sur sa réputation. Mais vous, vous n'a
même cette excuse.

DON JUAN.

Qu'importe! là n'est point le mal. — Mon plus grand ennu
de penser qu'elle est la maîtresse de don Louis.

CITRON.

Eh bien, demandez-lui qui elle est.

DON JUAN.

Et ensuite, quand il me l'aura dit, et qu'il m'aura fait ses confidences, qui pourra m'excuser auprès de lui d'aimer sa maîtresse?

CITRON.

Il est vrai qu'après la liaison qui existe entre vous il aurait peut-être le droit de n'être pas content.

Entre L'ALCAYDE, LÉONARDA et INÈS.

L'ALCAYDE.

Don Juan est seul... entrez.

LÉONARDA.

Permettez que je lui parle un moment.

L'ALCAYDE.

Vous vous occupez, madame, du plus honorable gentilhomme qui soit jamais entré en prison.

Il sort.

DON JUAN.

Qu'est ceci?

CITRON.

C'est Inès, ou son ombre [1].

[1] *El duende de Ines.*

DON JUAN.

Dame de mon cœur, est-ce vous?

LÉONARDA.

Comme je n'ai pu causer avec vous cette nuit, je suis venue.

DON JUAN.

Au nom du ciel, soulevez ce voile.

LÉONARDA.

J'y consens pour vous obéir.

CITRÓN.

Bienheureux saint Blaise[1] !

DON JUAN, *arrêtant la main de Léonarda.*

Non, madame, laissez mon âme se préparer à ce bonheur. — Que la blanche aurore répande ses perles cristallines par les balcons de l'Orient; que les oiseaux, muets toute la nuit, recommencent à l'envi leurs chants harmonieux; que les prés verdoyants se couvrent de fleurs nouvelles et charmantes; enfin que les nuages se dissipent, et que le ciel et la terre se réjouissent, — car voici le soleil !

Il découvre Léonarda et la contemple avec ravissement.

LÉONARDA.

Vous vous amusez, don Juan. Je vous parais mal sans doute. Ce que vous regardez en ce moment ne vaut pas ce que vous aviez imaginé. — Il faudra que vous en appeliez pour dol; et comme l'Amour n'est qu'un enfant, en qualité de mineur il gagnera son procès. Vous avez l'air d'un homme qui sort d'une longue illusion, et qui par politesse ne veut pas le laisser voir.

DON JUAN.

Non, madame, j'ai le même amour qu'auparavant, — l'amour le plus vif et le plus tendre, — cet amour qui m'inspirait un si grand désir de vous voir, vous dont la beauté fait mon bonheur comme elle a fait votre sécurité. Vous parlez de mon imagination : elle est toute terrestre, et devant moi je contemple le ciel. Moi je n'imaginais pas ce beau soleil, ces étoiles ni ces roses, et mes rêves sont dépassés.

CITRON.

Maintenant que vous avez fini cette apologie, est-ce que je ne pourrai pas voir à mon tour un tantinet[2]?

LÉONARDA.

Je te paraîtrai bien mal si tu me compares à toutes les belles choses que tu as vues dans cette grande ville.

CITRON.

Vive Dieu! madame, il faut que je vous demande pardon à deux

[1] Il paraît que saint Blaise n'était pas un saint très-considéré, car les valets de la comédie espagnole l'invoquent souvent pour faire rire le parterre

Acabada essa oracion
Podra Limon ver tantito?

genoux du délit dont je me suis rendu coupable à votre égard.

LÉONARDA.

A mon égard ?

CITRON.

Oui, madame, je vous soupçonnais d'être vieille, et c'est un des cinq défauts les plus vilains dont on puisse soupçonner une femme. Le premier, c'est d'être sotte ; car, ma foi, une sotte a beau avoir une douceur angélique, elle risque bien souvent de vous faire donner à tous les diables. Le second, c'est d'être malpropre ; et quand je songe par hasard à une femme de ce genre-là, je lave aussitôt mon imagination, et je vais la savonner à la rivière. Le troisième, c'est d'être intéressée ; et il y en a beaucoup de cette espèce. Le quatrième, c'est d'être... ce que je ne puis pas dire. Et le cinquième, c'est d'être vieille.... ce qui vient toujours avec le temps.

LÉONARDA.

Tu as donc cru que mon amour voulait par quelque stratagème abuser ton maître ?

CITRON.

Vos stratagèmes, madame, c'est votre jeunesse et votre beauté. Lope [1] dit quelque part dans ses poëmes, sonnet soixante et cinq, en parlant d'une jolie femme qui, inquiète, consultait les devins, que si l'aurore un beau matin se montrait aux mortels jeune, charmante, les lèvres vermeilles et les joues de lis et de roses, elle pourrait être bien sûre de se faire adorer.

DON JUAN.

J'ai vu le monde entier en petit sur ce beau visage.

CITRON.

On a dit ça mille fois [2]. Laissez-moi plutôt demander des nouvelles de la mule.

LÉONARDA.

Telle que je suis, don Juan, je suis à vous.

CITRON.

Quel joli petit séraphin [3] ! Viens ici, Inès, et ne garde pas plus longtemps cette mante de taffetas pour me faire désirer de voir ta face adorée. Béni soit celui qui a fait les cotillons !

INÈS.

Je ne suis pas une dame, moi, Citron ; tu sais bien que je suis en service comme toi.

CITRON.

As-tu de l'argent ?

INÈS.

Pas un quarto [4].

[1] Lope de Vega

[2] Littéralement : « Ainsi dit le petit Velasquez. »

[3] *Que lindo serafinito!*

[4] Comme si elle disait : *Pas le sou !*

CITRON.

Eh bien, alors, de quoi allons-nous causer pendant que nos deux amoureux se content leurs secrets?

INÈS.

De mariage.

CITRON.

Que veux-tu dire?

INÈS.

De notre mariage à tous deux.

CITRON.

Non pas! car j'ai pris des leçons d'un certain mien voisin qui, à la moindre petite querelle qu'il avait avec sa femme, la frappait avec sa pantoufle.

INÈS.

Cela ne me ferait pas peur.

CITRON.

Seulement il est bon d'observer que dans sa pantoufle il y avait un gros caillou.

INÈS.

Alors je n'en suis plus.

CITRON.

Je devais t'en avertir.

Entrent DON LOUIS, L'ALCAYDE, LE GREFFIER et DIONIS.

LÉONARDA.

Qui va là?

DON JUAN.

Couvrez-vous vite de votre mante.

CITRON.

C'est don Louis.

INÈS.

Que peut-il vouloir?

DON LOUIS.

Bonne nouvelle, seigneur don Juan; et je vous en demande mon étrenne.

DON JUAN.

Malheureusement je ne puis vous offrir que mes remercîments.

DON LOUIS.

C'est assez pour moi. (*Apercevant Léonarda et Inès.*) Eh quoi! des dames ici?

DON JUAN.

Oui, seigneur.

DON LOUIS.

Ne peut-on pas les voir?

DON JUAN.

Un moment, je vous prie; c'est quelque chose de sérieux.

CITRON.

C'est bon à dire pour vous, mais pas pour moi.

DON LOUIS.

Elle a de beaux yeux?

DON JUAN.

Je n'ai pas encore eu le bonheur de les voir.

CITRON.

Moi, j'ai vu ceux d'Inès.

DON LOUIS, *à Léonarda.*

Puisque je vous trouve ici, madame, c'est à vous que je demande mon étrenne pour la mise en liberté de don Juan. (*Léonarda étend vers lui la main, et, sans dire un mot, lui donne une bague.*) Que me donnez-vous là?... une bague, bon Dieu!... une bague avec un diamant! — Eh bien, je l'accepte, tout en étant fâché d'un silence si peu bienveillant.

Léonarda et Inès sortent.

DON JUAN.

Vous les connaissez sans doute?

DON LOUIS.

Elles n'ont pas été fort gracieuses pour moi.

DON JUAN.

Quant à moi, je n'ai pas à me plaindre. Je veux périr de male mort si jusqu'à ce jour je les ai vues et si je sais leur nom.

DON LOUIS.

Je vous crois. Mais venez, nous dînerons ensemble, puisque enfin vous voilà libre.

DON JUAN.

Moins que jamais, seigneur; car me voilà votre esclave pour la vie.

DON LOUIS.

Et moi votre ami dévoué. (*Au Greffier.*) Donnez à l'alcayde le mandat de sortie.

LE GREFFIER.

J'attendais le cadeau d'usage.

DON JUAN.

Le voilà. — Et pour l'alcayde, voilà une chaîne

L'ALCAYDE.

Vous enchaînez à jamais l'homme qui vous a gardé prisonnier.

CITRON.

Il n'y a pas de chaînes plus fortes que les chaînes d'or.

DON JUAN, *bas, à Citron.*

Eh bien, qu'en dis-tu? Maintenant que j'ai vu, puis-je aimer?

CITRON, *de même, à don Juan.*

Maintenant, oui; mais avant d'avoir vu, c'était une folie.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Dans la maison de don Fernand.

Entrent DON JUAN, DON FERNAND et CITRON.

DON FERNAND.

Est-ce donc ainsi qu'un ami aussi cher doit passer dans ma rue?

DON JUAN.

J'allais partir; et comme, en ma qualité d'étranger, je ne connaissais pas votre maison...

DON FERNAND.

Tout le monde vous l'aurait indiquée, et les armes qui sont placées au-dessus de ma porte l'indiquent assez.

DON JUAN.

Je ne puis contracter toujours de nouvelles obligations.

DON FERNAND.

Demeurez ici; car tout le monde ici, vous le savez, est prêt à vous servir et vous aime. — Vous ne sortirez pas. Je veux vous posséder à mon tour, et je vous retiens prisonnier.

DON JUAN.

Vous me comblez, et je ne sais comment j'ai pu mériter...

DON FERNAND.

Le service que vous m'avez rendu doit à jamais exciter ma reconnaissance.

DON JUAN.

Je n'ai fait que mon devoir. — Adieu, seigneur don Fernand. Je suis forcé de partir.

DON FERNAND.

Si cela était absolument nécessaire, je n'y mettrais pas d'opposition... Mais je vous l'ai dit, je vous garde.

DON JUAN.

Je vous remercie de cette bienveillance; mais...

DON FERNAND.

Non pas! il faut que je vous dédommage de mon mieux de ce que vous avez souffert pour moi. Autant de jours vous avez passés pour moi en prison, autant de jours je veux vous régaler. Vous ferez d'ailleurs connaissance avec une mienne sœur qui sera charmée de vous voir, et de vous témoigner aussi sa gratitude du service que vous m'avez rendu.

CITRON.

Sans doute, monseigneur, nous trouverons aussi chez vous la

mule sur laquelle vous avez décampé lorsque vous laissâtes si gracieusement dans le pétrin mon pauvre maître. Donnez-nous donc de ses nouvelles; car je suis de ceux qui s'intéressent à une mule et désirent savoir son nom, sa taille, sa couleur... sans quoi l'on pourrait dire qu'il y a eu erreur de copiste, comme dans le conte de ce peintre.

DON FERNAND.

De quel conte veux-tu parler?

CITRON.

Je vais vous le dire. — Un jour un hidalgo bel-esprit[1] commanda à ce peintre un tableau de la Cène, et, l'œuvre achevée, il l'alla voir, et trouva la table toute pleine, d'autant qu'il compta jusqu'à treize apôtres. Sur quoi, fort étonné, il dit: « L'ouvrage est manqué, et je ne le payerai point. Il y a ici un apôtre de trop. » — « Emportez toujours, répliqua le peintre avec esprit; s'il y a ici quelqu'un de trop, il s'en ira après dîner. » Homme de règle et de compas, non moins adroit que les hôteliers d'Italie[2], je compte sur votre exactitude, et j'espère trouver ici le treizième apôtre.

DON FERNAND.

Sois tranquille, mon ami, on a gardé soigneusement la mule et la valise.

CITRON.

Il était toujours bon de le rappeler!

Entrent LÉONARDA, LISÈNE et INÈS.

LÉONARDA, *à don Fernand.*

Je vous amène un hôte qui va, un peu malgré lui, honorer notre maison.

DON FERNAND.

Et moi, de mon côté, j'amène un hôte qui, j'espère, ne sera pas moins bien accueilli[3].

LÉONARDA, *à part.*

Jésus, qu'est ceci?

DON JUAN, *à part.*

O ciel! c'était sa sœur!

CITRON.

J'en suis émerveillé.

DON JUAN.

Et moi, confondu.

LISÈNE, *à don Fernand.*

Quand on vient chez son ennemi, c'est que la réconciliation n'est pas loin.

[1] Un hidalgo bachiller.

[2] Littéralement: « Esprit de fil de pite. » Il fait allusion à ce qu'il a dit, dans l'avant-dernière scène de la seconde journée, sur l'adresse avec laquelle les hôteliers d'Italie cousaient ensemble les membres de différents oiseaux.

[3] L'espagnol est charmant. Léonarda dit: « Je vous amène une *hôtesse* (*huespeda*), » etc, etc., et Fernand répond: « Je vous la paye avec un *hôte* (*huesped*). »

DON FERNAND.

Comment ai-je été assez heureux pour triompher de tant de dédain?

LISÈNE.

Parce que l'occasion était favorable et que votre sœur l'a exigé, à qui je dois beaucoup.

DON JUAN, *à Citron.*

N'est-elle pas bien belle?

CITRON.

Jamais, vive Dieu! je n'ai rien vu de pareil, et vous devez de fameux remercîments à la fortune.

DON JUAN.

Ses yeux sont deux étoiles.

LÉONARDA.

Ah! Inès! quel bonheur! don Juan dans la maison!

INÈS.

Tout paraît se disposer pour le mieux.

DON JUAN, *à Citron.*

Que faire, mon ami?

CITRON.

Bien cacher votre joie.

DON JUAN.

J'en suis tout ému.

CITRON.

Pour moi, j'ai été fort content de voir rentrer la mule en scène, tant parce que j'ai à m'acquitter envers elle de quelque petit mémoire mulesque[1], que parce que je n'aurais point voulu qu'on vînt à la fin de l'histoire nous dire : « Et la mule? »

DON FERNAND.

Ma sœur, ce cavalier est celui à qui j'ai tant d'obligations. Je voudrais les reconnaître. C'est à vous de m'y aider par le bon traitement que vous lui ferez.

LÉONARDA.

Je suis prête à le servir en tout.

DON FERNAND.

Je ne saurais sans vous comment m'acquitter de tout ce que je lui dois.

LÉONARDA.

Vous ne me remerciez pas pour vous avoir amené Lisène?

DON FERNAND.

Je vous devrai la vie.

LÉONARDA.

Seigneur don Juan, mon frère et moi, pénétrés de ce que vous

[1] *Tanto por cumplir con ella*
Alguna mular *memoria,* etc., etc.

avez fait pour nous, nous voudrions vous en témoigner notre gratitude. Entrez, et reconnaissez cette maison [1].

DON JUAN.

Il faut, madame, avoir pour vous les sentiments que je vous ai voués pour accepter cette faveur, et vous me comblez. J'allais partir ; mais vous exigez que je reste, je me soumets à mon bonheur, et je resterai ici à vos ordres aussi longtemps que vous le voudrez.

LÉONARDA.

Vous vous conduisez en galant homme que vous êtes.

DON FERNAND, *à Lisène.*

Venez, madame, prendre possession de cette maison qui est vôtre.

LISÈNE, *à part.*

L'amour est un rêve de l'âme.

DON FERNAND.

Place! place!

LISÈNE, *à part.*

J'étais venue avec des intentions pacifiques, et me voilà de nouveau prête à la guerre. Quel sentiment subit s'est élevé en moi! A peine ai je vu un moment ce don Juan, et mon cœur est à lui!

Don Fernand et Lisène sortent.

LÉONARDA.

Entrez, mon bien, entrez, car vous aussi vous devez prendre possession de ces lieux.

DON JUAN.

O mon bien adoré! je mets à vos pieds ma bouche et mon âme.

Don Juan et Léonarda sortent.

CITRON.

Votre grâce n'a rien à me dire?

INÈS.

Je suis à votre excellence.

CITRON.

Je me félicite de me trouver dans la même maison.

INÈS.

Vous ne m'en avez pas beaucoup d'obligations.

CITRON.

Avez-vous vu la mule?

INÈS.

Ma foi, non. Pourquoi cette demande?

CITRON.

C'est que je ne sais plus sur quelle bête vous emmener si nous allons nous marier au pays qui a vu naître la mule

[1] *Entrad, y reconoced*
Esta casa.

Formule de politesse espagnole.

INÈS.

Vous ne craignez donc plus de vous marier ?

CITRON.

Nous savons le moyen de mettre la paix en Castille[1].

INÈS.

A un drôle de Séville.....

CITRON.

A une luronne de Tolède[2].....

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une rue.

Entrent DON LOUIS et DIONIS.

DON LOUIS.

Ma foi, l'amour a ses licences.

DIONIS.

Vous pourriez l'offenser.

DON LOUIS.

Ma passion m'entraîne.

DIONIS.

Vous risquez de compromettre sa réputation: si l'on vous voyait rôder ainsi dans sa rue, sous son balcon, on croirait tout de suite que vous êtes au mieux avec elle.

DON LOUIS.

L'amour ne peut pas se nourrir de souvenirs et d'idées. Il cherche satisfaction à ses désirs.

DIONIS.

Celui qui aime bien songe avant tout aux intérêts de l'objet aimé, et ce n'est pas aimer véritablement que de préférer son plaisir à celui de sa dame.

DON LOUIS.

L'amour n'est-il pas un désir?

DIONIS.

J'en conviens.

DON LOUIS.

N'a-t-il pas une fin, un but?

DIONIS.

Oui, mais honnête.

DON LOUIS.

N'est-ce pas le plus grand bonheur que de posséder l'objet aimé?

[1] *Ia se la paz de Castilla.*
[2] *A picaro de Sevilla.....*
— A fregona de Toledo .....

C'était le commencement d'un adage ou de deux adages différents qui revenaient probablement à notre proverbe : *A bon chat bon rat.*

DIONIS.

Non pas. Celui qui triomphe de sa passion, goûte, dit-on, une joie céleste.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Don Louis, monseigneur [1], je vous ai aperçu de la fenêtre. Qu'est ceci?

DON LOUIS.

Ne m'avez-vous jamais vu ici?

DON JUAN.

Comme je ne connais point Tolède, je ne saurais trop le dire.

DON LOUIS.

C'est ici, don Juan, c'est ici qu'est mon bonheur.

DON JUAN, *à part.*

C'est ici qu'est ma crainte.

DON LOUIS.

Ayant appris que don Fernand vous avait emmené dans sa maison, je suis venu vous prier de me sauver la vie... Il serait mal à moi de vous rappeler le service que je vous ai rendu. Je n'avais aucune vue personnelle, je croyais bien que jamais je n'aurais un service à vous demander... Vous habitez la maison de ma belle. Parlez-lui en ma faveur. Je suis son prisonnier depuis une époque antérieure à celle où vous fûtes vous-même arrêté : faites pour moi auprès d'elle ce que j'ai fait pour vous auprès de mon père. Elle sait déjà que je l'aime ; veuillez l'en assurer, et lui répondre de moi. Je la jugerai à sa conduite. Si elle ne se montre pas sensible à vos prières, elle n'est pas un ange, elle n'est qu'une femme.

DON JUAN.

Seigneur, je suis obligé de vous servir en toute chose, et quoique celle-ci soit assez délicate, mon dévouement n'hésite pas. Vous étiez autrefois aimé de Léonarda et vous n'êtes plus aussi heureux. D'où vient ce changement? Est-ce de sa part inconstance ou légèreté? je l'ignore. — Quoi qu'il en soit, je me tiens à vos ordres. Je saisis l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance, — et pour vous délivrer de la captivité où vous êtes, je vais à mon tour enchaîner ma liberté[2]. Vous saurez quelque jour peut-être ce que j'aurai fait pour vous ; vous saurez mon abnégation, et vous avouerez que j'ai payé au double ce que je vous devais.

DON LOUIS.

Pour peu que cela vous contrarie, don Juan, je retire ma demande... Je ne voudrais pas d'un service que vous me rendriez malgré vous. — L'amitié ne peut exiger ni même accepter de si grands sacrifices.

[1] On employait cette formule de langage en parlant à un supérieur.
[2] Sa liberté morale.

DON JUAN.

Je sais les devoirs qu'imposent l'amitié et la reconnaissance Laissez-moi faire... et puis vous verrez qui je suis. Adieu.

DON LOUIS.

Je pourrai, n'est ce pas, par votre entremise, la voir tous les jours ?

DON JUAN.

Je suis à vos ordres.

DON LOUIS.

Avertissez-la donc que j'irai chez elle sous prétexte de vous voir.

DON JUAN.

Je suis, comme auparavant, votre prisonnier.

DON LOUIS.

Je vous quitte plein de confiance en vous. (*A part.*) O mon cœur! réjouis-toi; ouvre toi de nouveau à l'espérance!

Il sort.

DON JUAN.

Hélas! mon bonheur a bientôt passé. Il avait commencé d'une façon trop glorieuse.

Entre CITRON.

CITRON.

A quoi pensez-vous ?

DON JUAN.

Je suis rendu.

CITRON.

Que voulez-vous dire?

DON JUAN.

Et je laisse tout. — N'as-tu point vu quelquefois de noirs nuages voiler tout à coup le plus brillant soleil? n'as-tu pas entendu parler de navires déplorablement échoués au moment où ils touchaient le port? N'as-tu pas ouï conter que souvent l'orage avait ravagé un champ, alors que le laboureur regardait avec orgueil la moisson prochaine?... Ah! décevante espérance!... ah! fol amour!... je suis au milieu de la faveur et je pleure l'absence.

CITRON.

De quelle absence parlez-vous?

DON JUAN.

Je pars.

CITRON.

Que voulez-vous dire?

DON JUAN.

Il le faut, nous allons à Madrid.

CITRON.

A Madrid ?

DON JUAN.

Comment veux-tu que je serve les intérêts de don Louis auprès

de celle que j'adore? Et d'un autre côté, comment pourrais-je le trahir, moi qui lui ait tant d'obligation?... Je n'ai qu'une seule ressource... partir. — Je vais prendre congé d'elle.

Il sort.

CITRON.

Je vais préparer nos valises, et tant pis pour Inès! Je m'en irai sans prendre congé d'elle.

Il sort.

SCÈNE III.

Chez don Fernand.

Entrent LÉONARDA et LISÈNE.

LISÈNE.

J'ai à vous parler d'une chose importante.

LÉONARDA.

Vous m'inquiétez; je vous écoute.

LISÈNE.

Quel est ce don Juan?

LÉONARDA.

Un cavalier sévillan, ami de mon frère.

LISÈNE.

Il est aimable et spirituel. Jamais, non, jamais homme ne m'a plu autant.

LÉONARDA.

Et don Pèdre, le défunt?

LISÈNE.

Ma foi! je l'ai oublié depuis que j'ai vu don Juan. — Les morts ont toujours tort. — Il est impossible qu'ils puissent lutter avec les vivants! ce sont des ombres, et, l'hiver surtout, une femme n'est pas bien à l'ombre [1]. Voulez-vous voir ce qu'est un mort? Rappelez-vous quand meurt un prince. Toute la cour se précipite vers son héritier, et l'on ne pense et s'inquiète pas plus de l'autre que d'un roble [2] au désert.

LÉONARDA.

Il paraît que don Juan est l'héritier de don Pèdre?

LISÈNE.

Oui, il me le faut oublier, et j'en quitte mon deuil. Je l'ai assez pleuré, et mon cœur doit aimer encore. — Ah! ma chère, heureuse celle qui sera sa femme!

LÉONARDA.

Il ne tient qu'à vous d'avoir ce bonheur.

LISÈNE.

Si vous voulez vous occuper de cela, je vous ferai un joli cadeau.

1 Ce jeu de mots se trouve dans l'original.
2 Le roble est une espèce de chêne.

LÉONARDA.

C'est difficile. Comme il est fort bien de sa personne, et fort aimable, il a donné dans la vue à beaucoup de femmes. Puis il est bien périlleux d'épouser un si parfait cavalier.

LISÈNE.

Ces caprices nous égarent souvent. N'importe! mieux vaut la mort près de lui que les hommages d'un autre!

LÉONARDA.

Je lui parlerai pour vous... mais quelle serait votre dot?

LISÈNE.

Dix mille ducats.

LÉONARDA.

Le voici. Eloignez-vous.

LISÈNE.

O Dieu! mon amie, si vous pouviez réussir dans ce dessein!

LÉONARDA.

Attendez.

LISÈNE, *à part.*

O ciel! qu'il est beau!

Elle sort.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Dans mon malheur je suis encore heureux de vous trouver en cette circonstance.

LÉONARDA.

Et moi aussi dans ma joie il m'est venu à cause de vous de vives disgrâces.

DON JUAN.

Rien n'égale mon ennui.

LÉONARDA.

Je ne sais quel nom donner à ma peine.

DON JUAN.

Je viens vous parler pour un homme.

LÉONARDA.

Et moi pour une femme.

DON JUAN.

Don Louis m'a chargé de vous dire qu'il souffre pour vous.

LÉONARDA.

Lisène m'a chargée de vous dire qu'elle vous aime.

DON JUAN.

Vous savez combien je lui ai d'obligation.

LÉONARDA.

Vous excitez ma jalousie.

DON JUAN.

Pourquoi, puisque je pars?

LÉONARDA.

Et où donc allez vous?

DON JUAN.

A Madrid.

LÉONARDA.

Ah! malheureuse que je suis, — vous n'êtes venu que pour ma perte.

DON JUAN.

C'est moi, c'est moi seul qui suis à plaindre, puisqu'un homme dont je suis l'obligé m'a confié ses sentiments.

LÉONARDA.

Partez donc, dussé-je y périr.

DON JUAN.

Veuillez m'écouter, ange adoré, et puisse aller vers vous tout le bonheur que je perds! — Vous verrez dans mon récit l'enchaînement de mes malheurs. — A Séville, vivait un jeune homme riche et de belles manières. Or, vous saurez qu'il y a sur la rivière des barques qui passent de Séville à Triana [1], car l'on aime mieux aller dans ces barques que de traverser le pont. C'est dans une de ces barques qu'il aperçut un jour une dame jeune et belle, qui était ma sœur, mais que je ne tiens plus pour telle aujourd'hui... Qui eût dit qu'un tel feu pût naître au milieu des eaux, où doivent s'éteindre tous les feux?... Elle lui plut, lui dit sa demeure, et ils se virent... Elle lui accordait des rendez-vous, la nuit, à sa fenêtre... Bref, que vous dirai-je? Il lui fit de riches présents, lui donna une esclave mulâtresse, et un matin, après avoir passé la nuit auprès d'elle, l'ingrat partit pour Tolède. Le bel exploit!... Mais un jour ma sœur et l'esclave eurent querelle ensemble, et comme les femmes dans leurs querelles se reprochent toujours ce qu'elles savent les unes des autres, j'appris ainsi toute l'aventure. Je partis de Séville, avec mon seul nom et mon épée pour venger cet affront. Il m'était revenu que ce cavalier aimait ici une certaine Lisène, et je lui avais écrit une lettre de provocation. Or, j'arrivais à ce château qui est construit sur des rochers et qui mire dans le Tage ses hautes tourelles, lorsque je vois deux hommes l'épée nue; je saute à bas de ma monture pour les séparer, et j'allais les joindre, lorsque l'un d'eux tombe frappé d'un coup mortel... C'était ce don Pèdre qui avait déshonoré ma sœur... Mais comme j'avais prémédité de lui donner la mort, Dieu voulut que je fusse arrêté sous l'accusation de ce meurtre; car aux yeux de Dieu l'intention est le fait même. Je dois à la générosité de don Louis d'être sorti sain et sauf de péril; et maintenant me voyant dans votre maison, il me charge de vous parler pour lui, de solliciter pour lui votre tendresse... et il attend la réponse. Aimez-le donc, ô ma vie! quelque douleur que

[1] Triana est, comme nous l'avons déjà dit, un faubourg de Séville.

j'en doive ressentir, et tous nous aurons fait notre devoir : — don Louis en me fournissant l'occasion de reconnaître ses bienfaits ; vous en écoutant avec bonté cet insensé message, et moi en m'éloignant de vous et vous laissant mon âme.

LÉONARDA.

Arrêtez, ingrat, arrêtez !... Accordez-moi un seul moment — La foudre ne tue pas sur-le-champ le malheureux qu'elle frappe ; le poison que l'on boit ne pénètre pas aussitôt jusqu'au cœur. Eh bien, ne soyez pas plus cruel que la foudre et le poison... Moi, je ne suis jamais allée à Séville, et n'ai jamais franchi les deux fleuves qui la séparent de Tolède ; moi, je n'ai jamais mis le pied dans vos barques de Triana ; moi, je n'ai jamais vu votre sœur, et ne l'ai jamais abusée par de tendres paroles... Si vous êtes venu ici pour vous venger de don Pèdre, vous êtes à cette heure vengé. Quelle est ma faute, à moi ? Est-ce moi qui vous ai fait arrêter ? Est-ce moi qui vous ai conseillé de mettre pied à terre pour empêcher follement deux cavaliers de se battre ? Et si Dieu châtie, comme vous le dites, les intentions coupables, pouvais-je, moi, retenir le bras de Dieu, ce bras redoutable qui épouvante et frappe les rois de la terre ?... Votre prison, ingrat, vous l'avez bien méritée, car il mérite d'être puni, celui qui tue les âmes... Mais moi qui ai partagé votre captivité, moi qui vous ai comblé de bontés de toutes sortes, moi qui vous ai donné mon cœur, ai-je mérité un pareil abandon, que vous colorez de je ne sais quel frivole prétexte ?... Vous parlez de vos obligations envers don Louis. N'avez-vous pas aussi contracté envers moi des obligations sacrées ? Pourquoi vous acquitter de ce que vous devez à l'un en oubliant ce que vous devez à l'autre ? — Et puis, qu'a fait pour vous don Louis ? Il a parlé à son père en votre faveur, au nom du duc ?... Voilà qui est merveilleux !... Moi, don Juan, j'ai fait beaucoup plus ; j'ai risqué ma renommée et ma vie. — Mais non ; vous me trompez ; ce n'est pas là le véritable motif de votre départ. Ce motif, je le connais. J'ai vu parmi vos papiers les lettres d'une femme qui vous écrit tendrement. C'est elle que vous allez voir ; c'est elle que vous aimez ; c'est pour elle que vous m'abandonnez !... Ah ! puisque vous aviez donné votre cœur à une autre, n'eût-il pas été plus noble de ne pas m'abuser et de lui demeurer fidèle ?... Mais plaise à Dieu, ingrat, que vous ne la revoyiez plus, ou que vous la retrouviez infidèle comme vous !... Heureuse, je vous aimais sans savoir qui vous étiez [1] ; si je l'avais su, je ne vous eusse point aimé... Eh bien ! allez, allez lui dire d'un air triomphant que vous avez laissé à Tolède une femme qui se meurt pour vous d'amour ; mais si elle vient à rire, dites-lui bien, — ne l'oubliez pas, — dites-lui que les laides sont toujours préférées !

[1] *Sin saber á quien*
Te amava contenta

Lope rappelle ici le titre de sa pièce.

Entre CITRON en habits de voyage

CITRON.

Eh bien, monseigneur, partons-nous?

DON JUAN.

Tout est-il prêt?

CITRON.

Oui, monseigneur?

DON JUAN, *à part.*

Ah! malheureux, partons... allons à la mort! (*Haut.*) Adieu, madame, adieu!

LÉONARDA.

Hélas! que vous êtes cruel!

DON JUAN, *désolé.*

Adieu, madame!

Il sort.

CITRON.

Moi-même, je suis presque attendri.

LÉONARDA.

Attendez, don Juan, attendez!

CITRON.

Il est parti au désespoir.

LÉONARDA.

Et toi, misérable, suis ton maître; va-t'en!

CITRON.

J'ai été élevé avec lui, madame, et je dois m'en aller avec lui. Dieu sait d'ailleurs si j'ai regretté que don Louis soit venu lui imposer des obligations... chimériques. — Nous partons pour Madrid, Y a-t-il quelque chose pour votre service?

LÉONARDA.

Laisse-moi mourir; ta présence m'est odieuse.

Entre INÈS.

INÈS.

Ton maître t'appelle, et tu t'arrêtes ici?

CITRON.

Est-ce qu'il veut partir tout de suite?

INÈS.

Oui.

CITRON.

Et tu ne pleures pas?

INÈS.

Je suis dure des yeux.

CITRON.

Eh bien, adieu!

INÈS.

Quoi! tu t'en vas sans me rien dire?

CITRON.

Moi, je suis dur de la langue.

INÈS.

Tu t'es piqué... Tu crois sans doute que je t'aime médiocrement?

CITRON.

Moi aussi, à la rigueur, je t'aime assez... mais puisque mon maître part, je le suis.

INÈS.

Tu vas dans ce gouffre de Madrid?

CITRON.

Hélas! oui.

INÈS.

Vous allez vous y perdre.

CITRON.

Tu peux être sûre que je n'y parlerai à aucune femme. Adieu. — Ne pleure pas.

INÈS.

Que m'enverras-tu de Madrid?

CITRON.

Un carrosse à quatre chevaux[1].

Il sort.

INÈS.

Qu'allons-nous devenir maintenant?

LÉONARDA.

O souvenir, souvenir doux et cruel! tu vis dans mon âme, mais tu n'y vivras pas longtemps. — Inès, je vais mourir.

INÈS.

Soyez raisonnable.

LÉONARDA.

Ce départ imprévu va me tuer. — C'est don Louis qui en est cause. Don Juan se conduit en homme d'honneur.

Entre LISÈNE.

LISÈNE.

Eh bien, ma chère, qu'a répondu don Juan?

LÉONARDA.

Qu'il vous prie de vous mettre à la fenêtre pour le voir partir; qu'il sera demain matin à Madrid, et que là vous pourrez lui écrire votre avis sur les moyens de conclure ce mariage.

LISÈNE.

Il part, dites-vous?

LÉONARDA.

Pour éviter un péril qui le menace.

LISÈNE.

Je lui en veux de me quitter sans m'avoir fait ses adieux.

[1] Citron dit seulement *un coche* (un coche, un carrosse). Les carrosses étaient alors peu communs. Nous avons ajouté les quatre chevaux pour tâcher de reproduire l'effet.

LÉONARDA.

Il m'a avertie.

LISÈNE.

Vous auriez pu me prévenir. — Dit-il s'il reviendra? Vous a-t-il donné son adresse?

LÉONARDA, *à part.*

Je n'attends plus rien qu'un affreux désespoir.

Entrent DON LOUIS et DIONIS.

DON LOUIS.

Demande si don Juan est ici.

DIONIS.

Non; mais voici la maîtresse de céans.

DON LOUIS.

J'ai eu du bonheur.

DIONIS.

Approchez; elles sont seules.

DON LOUIS.

Je venais voir don Juan. Je ne l'ai point vu depuis sa sortie de prison; et, autant par amitié que par convenance et politesse, je lui faisais cette visite. — Je suis heureux, madame, de vous rencontrer.

LÉONARDA.

Vous me voyez hors de moi.

INÈS.

Vous pourriez même dire que vous êtes folle.

LÉONARDA.

Lisène, permettez que j'entretienne un moment le seigneur don Louis.

DON LOUIS, *à part.*

Mon amour ne m'a point mal inspiré.

LISÈNE, *bas, à Léonarda.*

Tâchez, ma chère, de savoir où va demeurer don Juan; car, au moins, je veux avoir une correspondance avec lui pendant son absence.

Elle sort.

DON LOUIS, *à part.*

Elle m'aime. J'ai vaincu son dédain. (*Haut.*) Nous voilà seuls, madame.

LÉONARDA.

Pourrai-je vous parler?

DON LOUIS.

Il n'y a ici personne de suspect.

LÉONARDA.

Dites-moi, un homme qu'on n'a pas aimé a-t-il droit de se plaindre?

DON LOUIS.

Oui, madame.

LÉONARDA.

Et de quoi donc?

DON LOUIS.

Précisément de ce qu'on ne l'a pas aimé.

LÉONARDA.

Et si l'on en aimait un autre, ne valait-il pas mieux lui montrer de l'indifférence que de le tromper?

DON LOUIS.

Sans doute.

LÉONARDA.

Eh bien, seigneur, puisque j'aime ailleurs, comment pourrais-je répondre à vos sentiments?

DON LOUIS.

Si celui que vous aimez a plus de mérite, personne ne pourra vous blâmer.

LÉONARDA.

Eh bien! j'aime don Juan.

DON LOUIS.

Vous n'avez pas besoin d'excuse.

LÉONARDA.

Pardonnez-moi cet aveu, et songez que déjà il est loin d'ici à cause de vous.

DON LOUIS.

Je ne vous comprends pas.

LÉONARDA.

Oui, don Juan, afin de ne point trahir l'amitié et de ne pas manquer à la reconnaissance, vient de partir pour Madrid. Il m'a priée avec instance de prendre en considération vos belles qualités et de vous aimer, et il est parti pour vous laisser le champ libre, en me disant de l'oublier. Mais je ne l'oublierai pas plus en son absence que s'il était présent; et croyez-moi, illustre Ribera et Guzman, si j'eusse pu disposer de mon cœur, je vous aurais aimé, soit à cause de votre mérite, soit parce que don Juan me l'a demandé. Mais je ne puis disposer de mon cœur; il appartient à un autre, et je finis en vous disant que j'aime don Juan et que je l'aimerai toute ma vie.

Elle sort.

DON LOUIS.

Quelle situation!

DIONIS.

Elle vous a déclaré sa pensée avec beaucoup de noblesse.

DON LOUIS.

Si don Juan m'eût parlé, je l'aurais empêché de partir. Mais puisque je dois renoncer enfin à un fol espoir, qu'attends-je encore?

qui m'arrête ici?... Je vais à Madrid, je l'atteindrai aujourd'hui même.

DIONIS.

Que concluez-vous, seigneur?

DON LOUIS.

Que celui qui aime doit se taire.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La campagne près de Tolède.

Entrent DON JUAN et CITRON.

DON JUAN.

J'en perdrai la raison.

CITRON.

Puissiez-vous ne faire jamais de perte plus considérable!

DON JUAN.

Ah! belle Léonarda!

CITRON.

Ah! gentille Inès!

DON JUAN.

Te souvient-il, dis-moi, de ces beaux yeux et de ces dents de perles?

CITRON.

Où diable aura-t-on mis cette mule? où l'aura-t-on renfermée pendant que nous étions nous-mêmes en prison? à peine si elle peut nous suivre.

DON JUAN.

Quelles folies!

CITRON.

Nous n'avons pu la monter ni l'un ni l'autre. Dès qu'elle a senti l'éperon, la voilà aussitôt faisant des entrechats, dansant le menuet et caracolant d'une manière étonnante.

DON JUAN.

Je ne suis pas d'humeur à entendre tes sottises d'ici à Madrid.

CITRON.

Ou elle est malade de la fève[1], ou elle a eu du chagrin de quitter son étable de Séville. Voyez son air contemplatif! elle enchanterait un poëte, ou un de ces astrologues qui donnent aux étoiles des noms de chevaux, de poissons, de taureaux, de moutons, que sais-je? et qui vous disent qu'il y aura dans l'année peu de blé, force lentilles, des puces, des maux de dents, des mariages, des guerres et des morts; comme s'il n'y avait pas de tout cela chaque année depuis que Dieu a fait le monde!

[1] Maladie des chevaux, dont le siége est dans la bouche.

DON JUAN.

Dans quelle sphère, dans quelle planète les astrologues auraient-ils placé celle que j'aime en voyant sa beauté et son esprit?

CITRON.

Dans la sphère d'amour... c'est-à-dire assez loin de Madrid.

DON JUAN.

Pourquoi cela?

CITRON.

Parce qu'à Madrid on ne connaît point l'amour. Il y règne seulement l'intérêt, la nouveauté, les cadeaux, les bijoux, et cætera.

DON JUAN.

Alors Madrid est le séjour qui convient à un homme qui ne veut plus aimer.

CITRON.

Mon Dieu, oui. Les galants d'autrefois vont à présent, la nuit, la tête enveloppée dans des espèces de casques en camelot, pareils aux capuchons des moines. Ces messieurs craignent le serein; ils feraient mieux de craindre les dames qu'ils vont voir.

DON JUAN.

J'entends du bruit. Qui vient là?

CITRON.

Dès qu'on vous a vu, l'on a mis pied à terre.

Entrent DON LOUIS et DIONIS.

DON LOUIS.

C'est vous, don Juan?

DON JUAN.

Qu'est ceci, seigneur?

DON LOUIS.

J'ai pris la poste afin d'atteindre un ingrat... à qui je puis en ce lieu demander satisfaction.

DON JUAN.

J'ai été obligé de partir à l'improviste, et il m'a été impossible d'aller prendre congé de vous.

DON LOUIS.

Ce n'est pas un ami véritable qui se fût en allé ainsi.

DON JUAN.

J'ai voulu m'épargner la tristesse qui accompagne toujours les adieux.

DON LOUIS.

Vous êtes sans excuse.

DON JUAN.

N'en est-ce pas une que d'avoir voulu conserver les égards dus à l'amitié?

DON LOUIS.

Un homme d'esprit devrait éviter jusqu'aux apparences de l'ingratitude.

DON JUAN.

Ma justification est dans ma conduite, qui a été noble et loyale.

DON LOUIS.

Il n'est point noble de ne pas croire à la noblesse des autres; il n'est point loyal de laisser ainsi un ami qui ne nous a point offensé. — C'est une trahison!

DON JUAN.

Je suis parti pour ne point trahir l'amitié.

DON LOUIS.

Je suis fâché que l'on ait pu penser qu'un Ribera ne ferait point ce qu'il devait. Celui qui ne croit pas à la générosité d'un cavalier est son ennemi; car à mesure que l'on aime plus un homme, on a de lui une opinion plus haute. La foi, c'est l'amour; la foi, comme les bonnes œuvres, nous ouvre le chemin du ciel!... Je n'admets point que vous vous soyez éloigné sans me parler : c'était punir un homme avant qu'il fût coupable... Nous nous serions expliqués. Ce que j'aurais résolu, Dieu le sait. Mais enfin, votre départ me donne à penser que vous n'auriez point fait pour moi ce que moi j'aurais fait pour vous... Ce n'était pas m'obliger que de me témoigner peu d'estime. Un cœur honorable veut avant tout qu'on l'honore. Vous n'êtes point mon ami, puisque vous m'avez mal jugé. Mais il suffit. Retournons à Tolède, où je vous emmène prisonnier, et où je prétends vous montrer comment je me conduis envers un ingrat qui m'a offensé.

DON JUAN.

Noble et illustre Ribera, honneur de l'Espagne, pourquoi traiter ainsi un homme qui vous est tout dévoué? Si je suis parti, ç'a été pour rendre plus favorable une inhumaine; ce n'est pas que j'aie pensé qu'un Ribera ne pouvait pas avoir la même générosité qu'Alexandre. Au contraire, j'étais sûr de votre grand cœur, et je n'ai point voulu jouer le rôle du peintre, afin de ne pas vous enlever ce que vous aimiez[1]... Je ne croyais point que ce fût à moi une faute que de vous laisser ce qui m'appartenait, et mon intention m'excuse auprès de vous... Que si j'ai été coupable en cela, vous me punissez cruellement par la menace de m'ôter votre amitié; et il n'est pas juste de vouloir m'enlever un ami si cher parce que j'ai voulu vous donner ma maîtresse.

DON LOUIS.

Je suis charmé que vous ayez au moins pour vous votre intention. Mais je n'entends pas que l'on me donne ce qu'on pouvait me demander.

[1] On sait qu'Alexandre donna sa maîtresse Campaspe au fameux Apelles qui en était épris.

DON JUAN.

Je ne sais que répondre. Je me tais.

DON LOUIS.

Se peut-il qu'un homme qui n'a point laissé agir les autres, soit ainsi réduit au silence?

DON JUAN.

Je suis confus, seigneur : vous récompensez bien mal mon dévouement.

DON LOUIS.

Par cette croix de Saint-Jacques, je veux vous montrer qui je suis. Venez. Je vous emmène prisonnier.

DON JUAN.

Je vous suis.

CITRON.

Monseigneur, nous retournons à Tolède?

DON JUAN.

N'as-tu pas entendu?

CITRON.

Eh bien, j'en suis enchanté pour deux raisons : d'abord, je vais revoir Inès, et ensuite je me vengerai de la mule.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Chez don Fernand

Entrent DON FERNAND, LÉONARDA et LISÈNE.

DON FERNAND.

Comment don Juan a-t-il pu partir sans me faire ses adieux?

LÉONARDA.

Il a reçu des lettres qui l'appelaient tout de suite à Madrid, où il a un procès.

DON FERNAND.

Des lettres! un procès!... Cela ne pouvait pas obliger un galant homme à montrer cette ingratitude envers son hôte.

LISÈNE.

Don Fernand a raison. Ces manières d'agir ne sont pas d'un galant homme.

LÉONARDA.

Vous paraissez piquée, ma chère?

LISÈNE.

Moi ! et pourquoi ?

LÉONARDA.

Vous trouveriez sans doute don Juan plus galant homme, s'il vous eût aimée.

DON FERNAND.

Vos paroles, ma sœur, annonceraient de la jalousie. Et à ce

brusque départ, je soupçonne que ce prétendu procès qui appelle don Juan à Madrid...

LÉONARDA.

Que soupçonnez-vous?

DON FERNAND.

La véritable cause de votre chagrin.

LÉONARDA.

Pourriez-vous bien me reprocher l'estime que j'ai conçue pour don Juan? N'est-ce pas sous vos auspices qu'a commencé cette liaison?

DON FERNAND.

C'était un badinage.

LÉONARDA.

Que nous avons pris au sérieux [1].

DON FERNAND.

J'ai eu tort, je l'avoue, j'ai trop vanté don Juan.

LÉONARDA.

Quand une femme devient éprise d'un homme, la faute en est à celui qui l'a loué devant elle.

LISÈNE.

Et vous, éprise de don Juan, vous prétendiez traiter de mon mariage avec lui. — Quelle touchante amitié!

DON FERNAND.

Qu'est-ce donc?

LISÈNE.

Ce n'est plus rien maintenant... C'est passé.

DON FERNAND, *à part.*

Je suis offensé de tous les côtés. J'ai à me plaindre à la fois de ma sœur et de ma maîtresse. L'honneur et l'amour m'ont aussi maltraité l'un que l'autre.

LISÈNE.

J'ai pensé que je pouvais me marier après la mort de don Pèdre.

DON FERNAND.

Vous le pouvez de même après la mort de don Juan.

LISÈNE.

Don Juan n'est pas mort.

DON FERNAND.

C'est tout comme, puisqu'il est absent.

DON LOUIS, *du dehors.*

Entrez, entrez donc.

Entrent DON JUAN, DON LOUIS, CITRON, DIONIS et INÈS.

DON JUAN.

Vous m'amenez ici, seigneur?

[1] Il y a ici une *grâce* intraduisible. Elle tient à la double signification du mot *cartas*, cartes à jouer et lettres. « Lorsque deux personnes se donnent des cartes (ou des lettres), c'est qu'elles vont jouer. »

INÈS, *annonçant.*

Don Louis et don Juan!

DON FERNAND.

Qu'est ceci?

DON LOUIS.

A cette place même, madame, vous vous êtes plainte de moi comme étant la cause indirecte du départ de don Juan. Le vrai coupable, c'est lui; car il a été ingrat envers nous trois. Envers don Fernand, puisqu'il a quitté ainsi brusquement la maison de son hôte; envers moi, puisqu'il était mon rival à mon insu; et envers vous, puisqu'il a récompensé votre amour par l'abandon. Furieux, je suis parti de Tolède en faisant serment de le ramener en prison. Et puisque, comme chacun sait, le mariage est une prison perpétuelle, je le laisse prisonnier en vos mains, à condition que vous allez jurer, don Juan, de demeurer avec joie dans une prison si douce; et vous, madame, de le garder soigneusement aussi longtemps que le permettra la volonté du ciel.

DON JUAN.

Plein de reconnaissance, monseigneur, je fais ce serment entre vos nobles mains.

LÉONARDA.

Cette générosité est digne d'Alexandre.

DON LOUIS.

Fernand, je vous constitue alcayde, et vous remets les prisonniers.

DON FERNAND.

Et s'il y a deux autres prisonniers?

DON LOUIS.

Cela vous regarde.

DON FERNAND.

Que dites-vous, Lisène?

LISÈNE.

Que je suis flattée de cet honneur.

CITRON.

Attendez! il y en a encore deux; car dans le mariage on va toujours deux à deux comme les perdrix.

DON LOUIS.

Et qui sont ceux-là?

CITRON, *à Inès.*

Veux-tu?

INÈS.

Je veux bien.

CITRON.

J'espérais que tu allais dire non.

INÈS.

Et la mule?

CITRON.

Nous la marierons à quelque imbécile.... en priant les hommes d'esprit qui nous écoutent....

DON LOUIS.

De nous pardonner nos fautes, afin que nous finissions heureusement *Aimer sans savoir qui*, — nous qui savons fort bien qui nous aimons à servir.

FIN DE AIMER SANS SAVOIR QUI.

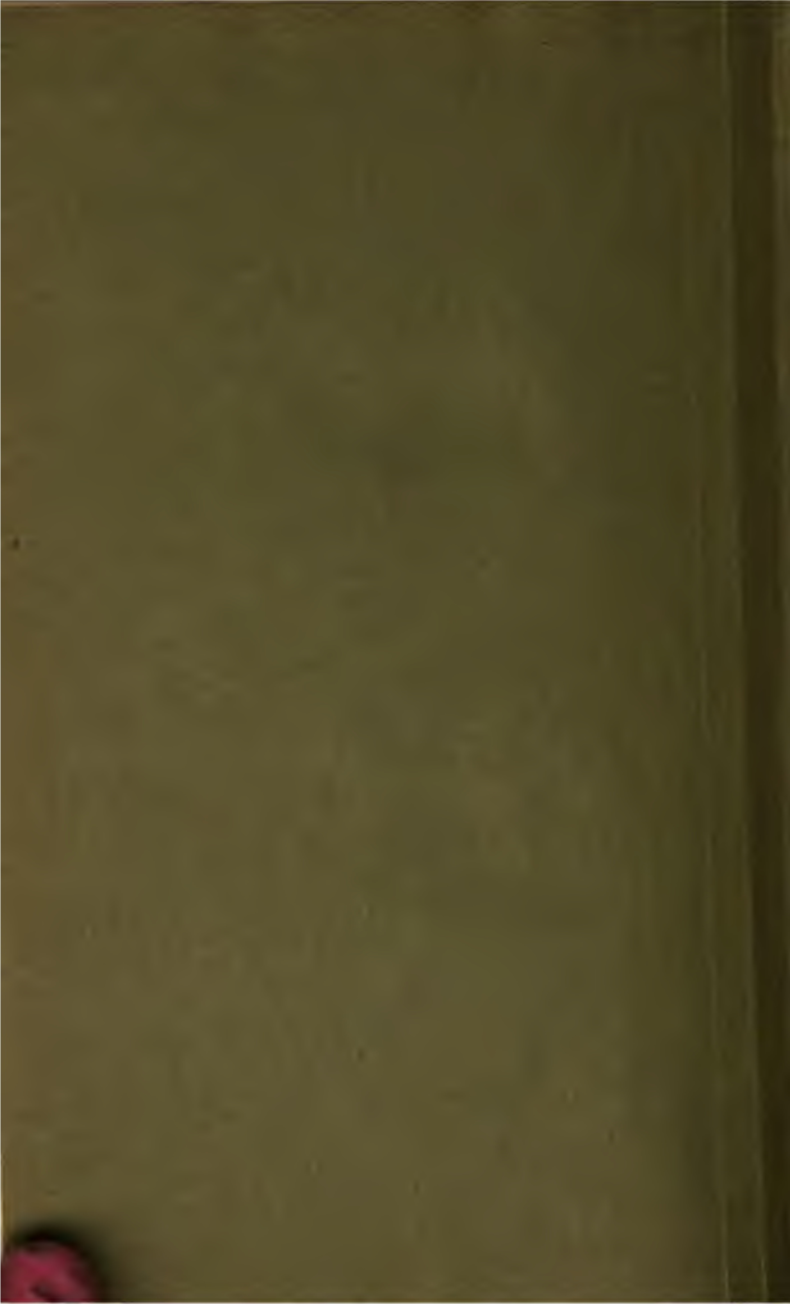
TABLE.

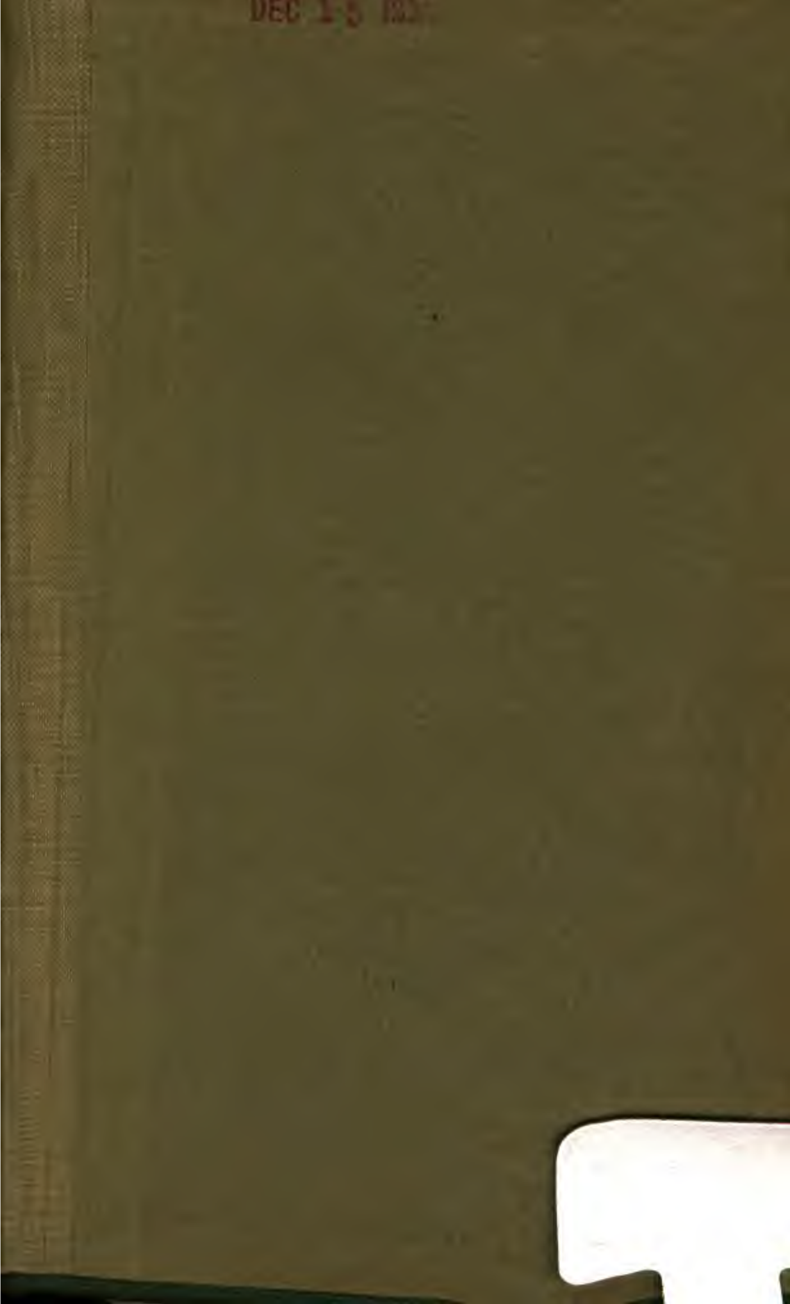
L'Hameçon de Phénice. 1
Fontovéjune. 87
Les Travaux de Jacob. 153
La Belle aux yeux d'or. 204
Aimer sans savoir qui. 276

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Malgré le soin extrême qui a été apporté à l'impression de ce travail, il a dû se glisser dans nos premières livraisons quelques erreurs typographiques. Bien qu'elles soient peu nombreuses, nous tenons à les rectifier. La dernière série des comédies de Lope et la dernière série de Caldéron seront chacune accompagnées d'un errata.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.




DEC 15

